
A 827,929


henry Labouchere

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,
TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;
NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES, AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS, ORNÉE DE 21 GRAVURES, ET PUBLIÉE

PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER.

TOME SEPTIÈME.



PARIS,
J. A. S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR
DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE TRADUCTION,
RUE MONTMARTRE, N° 121.

M. DCCC. XXIII.




henry Labouchere

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE AMENY.

Il y avait déja plusieurs années qu'un roi des Indes, nommé Djolakhan, gouvernait l'empire de ses pères, et recevait sur le trône les bénédictions de ses peuples. Trop occupé de l'administration de ses états pour vouloir en conquérir de nouveaux, il n'eût eu rien à désirer s'il eût pu assurer à ses sujets, après sa mort, le bonheur dont ils jouissaient de son vivant; mais il n'avait point de fils pour lui succéder, il les voyait toujours prêts à devenir la proie d'une foule de petits princes avides et jaloux, qui laissaient déja entrevoir leurs prétentions au milieu des pompes royales. Le mélancolique roi ne savourait qu'à demi le bonheur d'être aimé; l'avenir empoisonnait pour lui le présent. Après avoir inutilement épousé plusieurs princesses indiennes, il résolut de prendre des concubines de différents pays. Le grand

vézyr eut ordre de visiter tous les marchands d'esclaves pour acheter les femmes qu'il croirait les plus propres à remplir le vœu de sa majesté.

En parcourant les bazars de la ville ce ministre aperçut parmi plusieurs esclaves des deux sexes, une jeune personne couverte d'un voile; comme il allongeait la main pour le lever, le marchand, qui était Arabe de nation, l'arrêta, en disant qu'elle ne se découvrirait que devant des yeux dignes de la contempler. « Connaissez - vous, répliqua le vézyr, un homme plus digne de jouir des charmes de cette esclave que le grand sulthan des Indes? Apprenez que je suis chargé par sa majesté de lui amener les plus belles personnes que je pourrai trouver : levez donc ce voile pour que je voie si celle-ci mérite de lui être presentée, et dites-moi quel prix vous l'estimez. » « Vous avez beau insister, s'écria le marchand d'esclaves, je ne lèverai ce voile que devant votre monarque, et je lui dirai combien je veux vendre mon esclave quand il l'aura vue. » Le vézyr fut obligé de conduire ces deux personnages au palais, et de les présenter au sulthan, auquel il dit : « Sire, voici une esclave que son maître veut vendre d'une manière tout opposée à l'usage ordinaire, il ne veut pas permettre à l'acheteur de lever le voile qui la couvre. »

CDXCIX[e] NUIT.

Le prince ordonna au chef des eunuques de s'acquitter de cette fonction. A peine l'esclave eut-elle le visage découvert qu'on crut voir la pleine lune dans toute sa splendeur. Les rayons du soleil éclataient dans ses yeux, et ses sourcils ressemblaient à l'arc-en-ciel. Son nez avait la forme d'une pistache de Syrie ; on aurait pris ses dents pour une des plus belles perles de la mer Rouge ou du golfe Persique. Les globes arrondis de son sein ressemblaient à deux grenades de Damas. Ses joues étaient aussi fraîches et aussi vermeilles que les roses du Fayoum. Sa taille élégante paraissait aussi déliée que la tige du cyprès. Ses mains ne le cédaient ni en blancheur, ni en délicatesse au sceptre d'ivoire de Salomon. Sa longue chevelure était aussi noire que la plus obscure nuit d'hiver. A la vue de tant de charmes, le sulthan extasié, poussa un profond soupir en s'écriant : « Grand Dieu, je te loue et te bénis d'avoir créé une beauté si parfaite. » Se tournant ensuite vers le marchand : « Combien veux-tu vendre cette esclave? » « Sire, répondit celui-ci, elle m'a coûté deux mille cinq cents pièces d'or ; mais il ne m'appartient pas de fixer un prix à votre majesté. » « Misérable, s'écria le vézyr, oses-tu te flatter de trouver jamais une pareille somme ? » « Seigneur, vous voulez plai-

sauter, on en donnerait le double pour l'avoir; je m'en rapporte au jugement de sa majesté. » « Il connaît bien cette marchandise, dit le roi en souriant : allons, qu'on lui donne, outre ses déboursés, cinq cents pièces d'or de gratification. » « Sire, ne craignez pas de m'avoir trop généreusement récompensé, car je n'ai pas même le salaire des peines que m'a coûtées cette esclave, et des dépenses dans lesquelles elle m'a jeté. Au lieu de me faire servir par elle, je l'ai servie moi-même ; elle ne mangeait que des gateaux du Caire ; au lieu de poulet éclos dans un four (1), je faisais couver une poule exprès pour elle ; comme elle était trop délicate pour boire de l'eau du Nil purifiée avec des amandes, il fallait employer pour elle des bézoars des Indes. Un chameau lui semblait une monture trop incommode, je la conduisais toujours dans une litière vitrée. » Ces détails minutieux firent beaucoup rire le sulthan, qui accorda encore au marchand cinq cents autres pièces d'or : celui-ci s'inclina profondément en mettant la main droite sur son cœur, et se retira en disant : « Sire, je n'ai point amené ici cette esclave par des vues d'intérêt, je n'avais d'autre motif que d'offrir quelque chose digne de votre majesté. » Et il se retira charmé d'avoir fait un marché si avantageux. Aussitôt le chef des eu-

(1) Dans plusieurs contrées de l'Orient, et principalement en Égypte, on fait éclore les poulets dans des fours que l'on maintient à la température des poules en incubation : lorsque ces poulets sont éclos, on les vend dans des mesures de capacité.

nuques, suivi de ses officiers, s'empara de sa nouvelle prisonnière, il la conduisit au bain, où les femmes habiles dans l'art de la toilette, s'empressèrent de la déshabiller. Quand elle fut bien *massée*, et qu'on l'eut inondée d'eau de rose et de beaucoup d'autres parfums, vingt-quatre esclaves de différentes nations vinrent avec des linges pour l'essuyer ; elle passa dans l'appartement où jaillissaient trois superbes fontaines en jets d'eau qui retombaient dans de magnifiques bassins. La belle esclave s'étendit sur un sofa couvert d'étoffe des Indes et de schalls de Cachemire, dont les franges d'or pendaient jusqu'à terre. Quatre jeunes filles aussi légères que la mousseline qui voilait leurs appas, s'approchèrent pour la peigner ; à peine eut-on dénoué le mouchoir qui retenait sa belle chevelure, qu'elle tomba en grosses boucles sur sa gorge, sur ses épaules et sur ses reins. Trois des jeunes filles tenaient à la main des cassolettes d'odeur, et des pommades parfumées ; il y avait de l'essence de rose, de cannelle, de bois d'aloës, etc. La quatrième tenait le peigne garni de diamans et se disposait à en faire usage, quand l'épaisseur de cette noire chevelure l'effraya ; elle appela une de ses compagnes pour l'aider. Après avoir peigné ces beaux cheveux, elles les parfumèrent avec les différentes pommades, et en formèrent des tresses entremêlées de fils d'or, de perles, et de diamans. On lui posa sur la tête une petite couronne enrichie de pierres précieuses, avec un bandeau de sequines et un voile de mousseline brochée d'or qui lui tom-

qu'ils ont acheté des esclaves dignes d'être leurs femmes, » répondit fièrement celle-ci, et au même instant un torrent de larmes s'échappa de ses yeux et inonda les boucles de cheveux qui flottaient sur ses joues. « Levez-vous, lui dit le sulthan, en lui tendant la main, et expliquez-vous plus clairement: jeune étrangère, dites avec sincérité, qui vous êtes; puis-je savoir votre origine, et quel pays vous a vu naître? » « Seigneur, la Tartarie est mon pays natal, mais je descends des Pharaons, persécuteurs des Juifs.» « Eh quoi, s'écria le roi des Indes, vous descendez des plus anciens potentats de la terre, et vous êtes esclave? » « Vous serez encore bien plus étonné, répondit-elle, quand vous apprendrez que mes parens occupent encore plusieurs trônes de l'Asie; mais, daignez seulement me prêter votre attention, et vous saurez quelle suite d'évènemens m'ont réduite à l'état déplorable où vous me voyez.

« Les Pharaons, chassés de l'Égypte, se réfugièrent en Abyssinie, où ils fondèrent un nouvel empire, moins considérable, mais plus stable que le premier; car il y a déja bien des siècles que ma famille le possède: mon aïeul avait une fille de la plus rare beauté qu'il chérissait tendrement, et cette princesse est ma mère. Une foule de monarques la demandèrent en mariage, et le sulthan de la grande Tartarie eut la préférence; car il était l'ami de mon aïeul, et une ancienne alliance unissait nos familles. Ma mère pleura bien amèrement quand il lui fallut quitter les belles sources du Nil, et le palais où

elle était née pour se rendre dans les déserts de la Tartarie; cependant elle trouva le prince bien plus aimable qu'elle ne se l'était figuré, et ayant conçu pour lui le plus tendre attachement, ses mœurs ne lui déplurent point parce que c'étaient celles de son époux. Le ciel bénit leur union, car ils eurent un grand nombre d'enfans ; je suis la plus jeune et la plus malheureuse, et je lui ai causé plus de chagrin que tous les autres ensemble. Ils gémissent de mon absence, et peut-être maudiront-ils le moment de mon retour ; vous seul en serez la cause. »

« A Dieu ne plaise, s'écria le sulthan, que j'abuse de votre infortune pour oser vous outrager, je sais ce que je dois à votre rang, surtout à vos malheurs ; dès ce moment je vous déclare que pour prix de votre rançon je ne vous demande qu'un peu de complaisance : racontez-moi, je vous prie, la suite de votre histoire. » « Vous m'imposez, reprit la princesse, une tâche bien pénible; mais, quoiqu'il puisse m'en coûter, je vais tâcher de vous satisfaire. »

DIe NUIT.

« Vous voyez devant vous une déplorable victime du rang où elle est née : en sortant du sein de ma mère, je fus livrée à une esclave qui m'allaita et forma mon éducation. Cette femme passait à la cour pour un prodige de sciences ; en effet, il aurait été

difficile de trouver dans la Tartarie un savant digne de lui être comparé : également versée dans l'histoire, la géographie, la médecine, la chimie, l'astronomie, et dans les sciences occultes, elle m'éleva dans l'islamisme qu'elle professait, et dont elle connaissait parfaitement tous les dogmes, car les traités des quatre imams et leurs principaux commentateurs lui avaient passé dans les mains (1). » « J'ai entendu parler de cette secte, mais je n'en connais ni l'origine, ni l'auteur, interrompit le sulthan. » « Je vais tâcher de vous l'expliquer en peu de mots. Lorsque les sectateurs d'Içà (2) se furent éloignés de la bonne voie pour se plonger dans l'hérésie et dans l'incrédulité en soutenant qu'Içà était le fils de Dieu, le Très-Haut rejeta leur culte, et suscita un grand prophète parmi les Arabes dans la tribu des Coréichites, lui mit le sceptre dans la main droite et le coran dans la gauche, afin de convertir à la seule véritable religion les peuples dispersés sur la surface de la terre. Transporté d'un saint zèle, ce prophète, nommé *Mohammed*, c'est-à-dire le glorifié, travailla

(1) Les musulmans qui pratiquent le rit sunnite, reconnaissent l'autorité de quatre imams qui ont commenté le Coran, et dont l'ouvrage fait loi comme le texte sacré lui-même. Ces quatre imams sont : Abou Hanifeh Noman, né à Koufah en l'an 80 de l'hégire ; le second, est Melik Ibn Anas, né en l'an 93 à Médyne ; le troisième est Mohammed Ibn Edrys Chafey, né à Gasah en l'an 150, et le quatrième, Ahmed Ebn Hanbal, né à Baghdad, en l'an 164.

(2) Jésus-Christ.

fortement à extirper le polythéisme et l'infidélité. Également puissant en paroles et en œuvres, il employa d'abord les exhortations et les miracles, et ce n'était jamais qu'à la dernière extrémité qu'il faisait voler son sabre tranchant sur la tête des incrédules qui s'obstinaient à repousser loin d'eux l'islamisme, c'est-à-dire, à ne pas croire à l'unité de Dieu et à la mission de Mohammed. Sa sainte religion s'étend tous les jours, et nous espérons que dans la suite des temps, elle sera la seule régnante dans les sept climats du monde, comme elle est la seule véritable qui puisse procurer le salut. Tous les musulmans et les musulmanes sont des apôtres qui travaillent infatigablement à faire des prosélytes : ils veulent que tous les hommes partagent le bonheur qui leur est promis. C'est d'après cet esprit de bienfaisance que ma bonne nourrice m'éleva dans le sein de cette religion que je n'abandonnerai jamais ; elle me circoncit en secret, et m'apprit à faire la prostration, à réciter chaque jour les cinq prières, et à me conduire selon les règles prescrites par les imams.

« Outre les instructions relatives à la doctrine du prophète, ma nourrice me donnait encore une foule de connaissances utiles et agréables : elle me disait souvent : « Voyez, ma fille, combien sont barbares « et ignorans les habitans de ce pays, ils ne savent « même pas lire ; quelle différence avec ma nation. « Les Arabes passent pour les plus savans hommes « de la terre. » Voilà, sire, comme elle m'excitait à

l'étude, et je gardais le silence sur toutes nos occupations, car elles me plaisaient infiniment.

« Vous savez que dans la Tartarie, les frères épousent leurs sœurs : quand j'eus atteint l'âge de quinze ans, mes parens me choisirent un époux parmi leurs enfans, et me signifièrent leur volonté devant ma bonne nourrice. Elle eut à peine la force de retenir ses larmes, car cette coutume l'affligeait beaucoup ; et dès que nous fumes seules, elle m'embrassa tendrement. « Ma fille, dit-elle, avec quels « barbares vivons-nous ici ? votre peuple ressemble « aux bêtes brutes qui ne distinguent pas ce qui est « licite de ce qui ne l'est point, car il fait des choses « qui révoltent la nature. » J'approuvai beaucoup ces représentations, et lorsque mon frère s'avançait pour m'embrasser, au lieu d'éprouver de l'amour, je ressentais une répugnance invincible : sans la crainte de mes parens, je l'aurais repoussé loin de moi. Je maudissais intérieurement cette exécrable coutume ; mais, que faire, et comment l'accorder avec la loi du prophète invincible, dans laquelle je voulais vivre et mourir.

« Mes parens et mon frère persistaient toujours dans leur résolution ; le moment fatal approchait, et j'allais souvent pleurer auprès de ma nourrice, qui partageait bien sincèrement ma douleur : Ma mère, lui disais-je, pourquoi m'as-tu enseigné une loi qui s'oppose à nos usages ? Si je ne la connaissais pas, je ne serais point coupable. « Ma fille, cessez

de vous troubler, me répondit-elle, je vais vous enseigner un bon moyen de vous délivrer de la persécution que vous endurez : quand le grand khan (1) vous ordonnera d'épouser votre frère, vous lui répondrez : *Je ne peux obéir à votre majesté, que quand j'aurai appris à monter à cheval; c'est un exercice en usage parmi les femmes de notre pays, et je ne pourrai l'apprendre quand je serai mariée.* Cette demande ne paraîtra pas étrange à votre père, puisque l'équitation est la seule science que l'on enseigne ici aux femmes. Quand vous aurez obtenu cette grace, ne soyez plus inquiète, le reste me regarde. »

« Peu de jours après le roi donna un grand festin, invita tous les grands de sa cour, et même des princes étrangers. Mon frère était à sa droite, et votre servante à sa gauche : quand l'esprit des convives fut échauffé par la fumée des vins, et que la douce harmonie des instrumens eut amolli leurs cœurs, mon frère se souvint de moi, il adressa la parole à mon père : « Seigneur, lui dit-il, vous avez commandé à ma sœur de m'accepter pour époux ; mais, malgré vos ordres, elle me repousse toujours : engagez-la donc à me recevoir ce soir dans son lit, sans différer plus long-temps. »

« Le grand khan me regarda d'un air irrité, en me disant que ces refus continuels annonçaient quel-

(1) Titre ordinaire des rois de Tartarie ; ce mot signifie prince.

qu'intrigue secrète, mais que ma tête lui répondrait de ma sagesse. « Mon père, lui dis-je, Dieu me garde de m'opposer à vos volontés suprêmes, mais avant que l'on m'unisse à mon frère, je désirerais bien apprendre à monter à cheval et à manier les armes; car, vous savez qu'après le mariage, une femme ne peut se livrer à ces exercices sans le plus grand danger. »

« Le grand khan m'accorda volontiers cette grace, et mon frère fut obligé de s'armer de patience; il se consolait en me donnant lui-même des leçons pour contribuer à mes progrès. J'admirais sa patience et plaignais son amour. Il était si bon, si doux, si complaisant! avec quelle agilité, quelle grace il tirait une flêche; avec quelle souplesse il caracolait sur un cheval; comme il savait me donner une adresse que je n'avais pas réellement. Sans la loi de notre prophète, j'aurais peut être partagé son amour: je lui paraissais toujours très-habile, et jamais je ne l'étais assez à mon gré. Enfin un beau jour d'été, après m'avoir fait long-temps caracoler, il m'enleva légèrement de la selle, et je me trouvai couchée sur l'herbe. »

DII^e^ NUIT.

« Tandis que nos coursiers, la bride sur le cou, fuyaient à travers la campagne, mon frère, loin de voler à leur poursuite, me serrait tendrement entre

ses bras, et me prodiguait les plus tendres caresses; l'amour étincelait dans ses yeux, mais je me rappelai les principes de ma bonne nourrice, et je frémis du crime que j'aurais commis. Ma présence d'esprit me fut d'un grand secours, je trouvai un prétexte pour l'éloigner (1).

« Tous mes sens étaient bien vivement agités; à peine cette émotion fut-elle un peu calmée, que je courus raconter cette aventure à la nourrice, en l'assurant qu'il ne m'était pas possible de résister plus long-temps. « Cessez de vous inquiéter, me dit-elle, et si vous êtes bonne musulmane, les moyens que je vais vous indiquer, ne vous épouvanteront pas. » « Parlez sans détour et sans crainte, je suis résolue à tout pour ne pas trahir ma religion. » « Fuyez, s'écria-t-elle, fuyez ce pays de malédiction, où l'on boit à longs traits le crime comme l'eau : voici des habits d'homme qui pourront vous servir de déguisement; j'y ai joint quelques pierres précieuses qui serviront aux frais de votre voyage, en attendant que j'aille me réunir à vous, car il faut que je reste ici quelques jours après votre départ, pour dérouter ceux qui seront chargés de vous poursuivre et pour retarder leurs démarches. Dirigez vos pas vers Baghdad, et soyez sûre que je vous rejoindrai sur la route ou dans cette ville. » En même temps elle m'aidait à mettre ces habits, dans lesquels je me trouvais fort

(1) Il y a ici quelques détails que la décence nous force de supprimer.

embarrassée. Cependant le désir que j'avais de fuir, m'empêchait de songer à cette gêne et aux dangers que j'allais braver. Jeune, sans expérience, j'allais entreprendre un voyage immense, dans lequel je ne savais quelle route suivre, ni comment subsister; et cependant, ravie d'échapper aux persécutions de mes parens, j'attendais avec impatience le moment de mon départ.

« Vers la fin du jour, ma nourrice me prit la main, et me conduisit par des détours que je ne connaissais pas encore, à une porte secrète du palais, où je trouvai un vigoureux coursier sur lequel je montai lestement : elle me serra tendrement la main avec promesse de me revoir bientôt, et au même instant je piquai des deux. Quoique ma bonne nourrice m'eût bien indiqué le chemin de Baghdad, et qu'elle me l'eût montré du bout du doigt lorsque je me mis à galoper, néanmoins je ne tardai pas à m'égarer, et mettant la bride sur le cou de mon cheval, je résolus de le laisser aller à son gré. Après avoir couru pendant la nuit et tout le jour suivant au milieu d'une vaste forêt, je mis pied à terre, car mon compagnon de voyage et moi nous avions grand besoin de nourriture et de repos. J'étais alors au fond d'une vallée couverte de buissons. Je cueillis quelques fruits sauvages, mais comme la nuit s'approchait, la crainte des bêtes féroces me força de chercher un asile plus sûr que le gazon qui me servait de siége. J'aperçus de loin une caverne dont l'entrée hérissée d'épines et de ronces annonçait assez qu'aucun animal dangereux n'y avait fixé son

séjour. Je tournai mes pas de ce côté en remerciant Dieu et son prophète qui avaient visiblement secouru leur servante en l'approchant de cette caverne. Je découvris dans l'enfoncement une lampe qui éclairait deux personnages que je pris pour quelques voyageurs égarés. Je craignais en même temps que ce ne fût l'asile de quelque malfaiteur, et je sentais qu'il fallait agir avec une extrême prudence.

« Après avoir attaché mon cheval par le pied à un arbre, je pris mon arc et mes flèches, et m'avançai à pas lents vers l'endroit d'où partait la lumière; je n'en étais plus qu'à une petite distance, quand deux chevaux attachés ensemble par la bride, me fermèrent le chemin, de manière que je ne savais plus de quel côté passer : en examinant à droite et à gauche je ne trouvai d'autre moyen que de m'approcher à la faveur du corps de ces chevaux; on pouvait sans être vu regarder sous leur ventre, et apercevoir tout ce qui se passait dans la caverne. Quelle fut ma terreur et ma surprise, lorsqu'en me baissant, je distinguai à la faible lueur de la lampe, une jeune personne qui se débattait entre les bras d'un esclave, noir comme les ténèbres qui m'enveloppaient; il était d'une taille gigantesque et d'une figure effroyable. On l'aurait pris pour le bâtard de quelque mauvais génie. La passion qui le transportait le rendait encore plus hideux. Ses mains noires et musculeuses serraient les bras délicats de la jeune personne, il s'écriait en blasphémant : « Si tu ne te rends à mes désirs, je te couperai en petits mor-

ceaux. » « Infame, scélérat, crois-tu que je tienne plus à la vie qu'à l'honneur? lui répondait la jeune fille en luttant de toutes ses forces: As-tu osé te flatter de jouir plus aisément de ma personne en m'enlevant de mes états ; depuis quel temps la maîtresse obéit-elle à son esclave? As-tu donc oublié que tu es le mien? De quel droit oses-tu porter la main téméraire sur la fille de ton roi? » « Eh bien, répondit l'esclave, disposez-vous donc à la mort : y a-t-il maintenant ici d'autre roi que moi, puisque je suis le plus fort ; vous m'appartenez plus sûrement que si je vous avais acheté dans le bazar, et vous êtes maintenant à mes ordres. » Et voyant l'opiniâtreté invincible de la princesse, ce misérable noir lui saisit les cheveux de la main gauche, et levait son grand sabre de la droite; ses yeux étincelaient de fureur. »

DIII^e NUIT.

« Sire, quand je le vis prêt à consommer son crime, je poussai un grand cri, sans songer au danger qui me menaçait; l'esclave surpris, lâcha sa victime, et tandis qu'il regardait de tous côtés, j'étais déja montée sur un des chevaux et de là je lui tirai une flèche dans la poitrine. Le scélérat tomba aussitôt à terre, et fit de vains efforts pour se relever ; le sabre échappa de sa main défaillante, il essaya encore de tirer le fer de son corps, mais le sang sor-



HISTOIRE DE LA PRINCESSE AMENY.


UNIV.
OF
MICH.

tait abondamment de sa blessure, et se yeux hagards se fermèrent pour jamais. Je courus aussitôt vers la jeune personne pour lui ôter les chaînes dont elle était chargée, elle voulait se jeter à mes genoux, mais je l'en empêchai ; elle saisit ma main, la couvrit de baisers, et l'arrosa de ses larmes, en m'exprimant sa reconnaissance dans les termes les plus passionnés et les plus énergiques ; et levant ensuite les yeux vers le ciel : « Grand Dieu, s'écria-t-elle, je te rends mille actions de grace de m'avoir envoyé cet ange. » Puis se tournant vers moi, elle ajouta : « Seigneur, je compte beaucoup sur votre générosité ; ayez pitié d'une princesse malheureuse. »

« Je tâchai de la tranquilliser par les propos les plus doux et les plus affables, sans cependant trahir mon déguisement, ni lui donner le moindre soupçon sur mon sexe. Malgré l'assaut qu'elle venait d'essuyer, elle ne paraissait pas avoir d'éloignement pour ma personne ; il est vrai que je n'étais pas de la même couleur que l'esclave. Quand elle fut un peu remise de sa frayeur, je lui serrai affectueusement la main, en lui demandant quel était son royaume, et comment elle se trouvait dans une pareille aventure ? je vous la dirai volontiers, me répondit-elle, en me regardant avec complaisance ; et sans ôter sa main de la mienne, elle commença en ces termes :

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE TARTARIE.

« Je suis fille de Cara-Oglou, roi de Balkh; l'esclave que vous venez de tuer servait dans la palais : mon père, qui l'acheta très jeune, l'avait pris en grande affection à cause de sa valeur, car il n'y avait pas un guerrier dans toute l'armée digne de lui être comparé; mais ce n'est pas ici le moment de vous raconter ses exploits surprenans. Ce misérable enivré de sa gloire et des éloges dont le comblait le roi mon père, crut pouvoir aspirer à ma main. Il devint éperdument amoureux de moi, et quand il se vit dédaigné, il entra dans une fureur qu'il sut dissimuler, et forma le projet de m'enlever ; c'était l'unique moyen de satisfaire sa brutale passion.

« J'étais déja fiancée avec mon cousin : le jour marqué pour la célébration des noces, il fit le tour de la ville sur un beau cheval, accompagné des musiciens et des habitans qui tenaient des torches allumées; des hommes, le sabre à la main et le coude appuyé sur la croupe de son cheval, marchaient à ses côtés : tout le monde dans la ville et dans le palais était occupé de cette cérémonie, où je n'avais pour toute garde que trois eunuques noirs et quelques femmes. Tout à coup on entendit des cris perçans dans l'appartement voisin, et avant d'avoir eu le temps d'en demander la cause, je vois paraître mon terrible noir qui me saisit d'une main, et s'en

fuit aussi légèrement que le tigre qui emporte un agneau.

« Après avoir égorgé mes trois eunuques et enfermé mes femmes dans leur appartement, il me couvrit du voile d'une esclave, et me plaça sur le devant de son cheval qui était à la porte du palais. Plusieurs cavaliers qui le virent fuyant à toute bride, se mirent à le poursuivre : parmi eux je reconnus mon cousin, car le mouvement du cheval avait fait tomber mon voile. Mon cousin me reconnut aussi, et fit de nouveaux efforts pour me délivrer ; alors mon ravisseur se voyant presqu'atteint, me lia sur la croupe de son cheval, et tourna bride pour tenir tête à ceux qui le poursuivaient.

« Ce fatal combat sera toujours présent à ma mémoire ! le premier coup de sabre de mon ravisseur, fit voler la tête de mon amant; elle roula sur l'herbe qu'elle teignit de son sang, tandis que son corps mutilé, encore ferme sur les arçons, fut emporté par le cheval : quelques soldats assez courageux pour vouloir venger leur princesse, reçurent la mort pour prix de leur fidélité. Le reste prit la fuite, et l'intrépide esclave, sans s'amuser à les poursuivre, reprit sa première route. Quand nous eûmes encore fait quelques milles, nous rencontrâmes des bergers qui faisaient du feu dans l'endroit où ils se proposaient de passer la nuit ; mais mon ravisseur en ayant tué quelques-uns, prit leur place et leurs provisions, qui consistaient en cinq pains et une petite outre de vin. Comme le troupeau n'était pas loin, il égorgea un

mouton gras, et le fit cuire sur la braise : un des chevaux des malheureux bergers vint apporter ce butin jusqu'ici; cette grotte lui paraissait très-favorable pour s'y reposer et y consommer le crime qu'il méditait. Comme je refusai absolument de prendre aucune nourriture, le monstre me força d'être assise auprès de lui tandis qu'il mangeait tout seul.

« Après son repas il essaya de m'attendrir par ses caresses insolentes et des propos à la fois tendres et licencieux. Bientôt ses gestes devinrent plus audacieux, je le repoussai; alors il eut recours à la force, qui ne lui réussit pas davantage que les caresses. Sa rage était au comble, et j'allais devenir la victime de sa fureur, quand l'ange de ma droite (1) vous a amené ici, pour que vous fussiez mon libérateur. »

« Vos aventures sont bien touchantes, dis-je à la jeune princesse, et je m'estime très-heureux d'avoir pu vous sauver la vie. Cet exploit ne m'est pas moins utile qu'à vous; car, tant que ce misérable noir aurait été dans cette caverne, je n'aurais pu m'y reposer : en outre, il a apporté des provisions qui me

(1) Les docteurs orientaux assurent que chaque homme a pour gardiens cinq anges qui sont placés : le premier, à la droite, pour écrire ses bonnes actions; le second, à sa gauche, pour écrire les mauvaises; le troisième, devant lui, pour le diriger dans la voie de la piété; le quatrième, derrière, pour le garantir des piéges et des séductions du monde; le cinquième, devant son front, pour tenir son esprit et son cœur toujours élevés vers le prophète de dieu. D'autres portent le nombre des anges gardiens jusqu'à cent soixante.

seront fort utiles; la fatigue et la faim guérissent de tous les préjugés, je ne rougirai pas de manger les restes d'un esclave : la religion musulmane que je professe défend de manger des comestibles volés, et de boire du vin; mais le Coran a été écrit à la Mekke et à Médyne, et non pas dans le désert au fond d'une caverne. Ma pauvre compagne était un peu rassurée, elle s'assit auprès de moi, et nous mangeâmes jusqu'à ce que nous fûmes rassasiées, c'est-à-dire, beaucoup et long-temps. Nos siéges et notre table nous servirent de lit, car nous nous étendîmes à terre.

DIV^e NUIT.

« NOTRE sommeil fut long et paisible; je me réveillai la première, et, après avoir ramassé toutes nos provisions, j'appelai ma compagne, et lui demandai ce qu'elle voulait faire, si elle connaissait son chemin, et de quel côté elle voulait diriger ses pas. « Où il vous plaira, me répondit-elle, car je ne vous quitterai pas. »

« Cette résolution ne s'accordait pas tout-à-fait avec mon projet; je ne voulais pas me faire connaître, et il y avait bien lieu de craindre que ma compagne tôt ou tard ne découvrît mon sexe. Je m'attachai donc à prendre toutes les précautions imaginables. Après nous être munies d'un bon dé-

jeuner, ma compagne se couvrit des habits de l'esclave et essaya de monter sur son cheval ; mais, comme elle ne pouvait s'y tenir, parce qu'elle n'avait jamais appris l'équitation, je la pris en croupe derrière moi, ses bras étaient passés autour de ma ceinture, et je lui défendais de les lever davantage sous prétexte qu'elle me ferait tomber, mais vous imaginez bien, glorieux sulthan, que j'avais d'autres motifs.

« Comme nous ne connaissions pas les routes, il fallut nous laisser conduire par notre cheval : au bout de quelques jours d'une marche pénible à travers des déserts immenses, nous manquâmes de provisions. Je me mis à chasser, et rapportai plusieurs bêtes qui nous furent d'une grande utilité pour exister; faute de feu, nous fûmes sur le point de les manger crues; mais le besoin rend industrieux : ma compagne ramassa beaucoup de racines et de feuilles sèches, tandis que frottant un bâton pointu dans le trou d'un autre morceau de bois, je parvins à allumer un mouchoir de coton, avec lequel nous mîmes le feu à l'amas de combustibles posés sur une grande pierre blanche. Dès que cette pierre fut bien échauffée, nous y posâmes notre gibier, autour duquel nous élevâmes une petite enceinte de pierres pour le couvrir. Nous brûlâmes encore beaucoup de racines sur cette espèce de toit. En détruisant ce petit édifice, nous vîmes avec plaisir que la viande était aussi bien cuite que dans un four, et nous en fîmes un repas délicieux. Il est vrai que la crainte de l'avenir et l'espace immense

qui s'offrait de tous côtés à notre vue, nous portait de temps en temps à de tristes réflexions que nous ne voulions pas nous communiquer.

« Ma compagne s'efforçait d'étouffer ses soupirs et de cacher ses larmes : je n'étais pas plus rassurée qu'elle ; cependant l'envie de ne pas démentir le sexe dont j'avais adopté le costume, me forçait de me parer d'un extérieur de fermeté. Marchons, lui dis-je, où le destin nous conduira ; songez que dans ce désert nous sommes sous la main de Dieu comme au milieu d'une mosquée. En même temps, nous remontâmes toutes deux à cheval ; après une très-longue traite, j'aperçus dans l'éloignement des champs de riz, et bientôt des terres soigneusement cultivées nous annoncèrent que les habitations n'étaient pas loin. Nous entrâmes à la fin du jour dans une bourgade assez bien bâtie ; mon premier soin fut de demander si nous trouverions un logement pour y passer la nuit.

« Alors un vieillard vénérable s'avança vers nous : « Jeune étranger, me dit-il, pourquoi descendriez-vous dans ces caravansérails ? ma maison vous en servira, si vous daignez l'accepter. » Quoique le ton simple et franc de ce vieillard m'eût inspiré beaucoup de confiance, je voulus consulter la jeune princesse, qui me dit de faire tout ce que je voudrais, pourvu qu'elle eût la permission de me suivre. Dieu me préserve, dis-je à notre hôte, de payer votre offre généreuse d'un refus. Alors il fit une profonde inclination, et nous pria de le suivre. En traversant

la bourgade je demandai à notre conducteur dans quel pays nous nous trouvions : « Vous êtes, me dit-il, sur les frontières du royaume de Balkh. » « Le roi Cara-Oglou, est-il toujours sur le trône ? demanda ma compagne. « Grace au ciel, nous avons encore notre père, répondit le vieillard, mais nous craignons bien de ne plus le conserver long-temps ; la perte de sa fille chérie qu'un infame esclave noir a enlevée, va bientôt lui coûter la vie. »

« Cependant nous entrâmes dans sa maison, qui nous parut agréable et commode : il y avait de nombreux troupeaux, car ce vieillard était le plus riche laboureur du pays. Il nous introduisit dans un appartement commode ; ses esclaves vinrent nous soigner, et lui-même se mit à nous servir. Il alluma du feu, on apporta de l'eau, et il nous lava les pieds. Ensuite il nous offrit des linges et des vêtemens, en nous disant, que nous étions trop fatigués pour ouvrir nos paquets ; mais craignant qu'il ne découvrît notre sexe, je le remerciai sous prétexte que nous avions changé de linge la veille. On nous présenta des rafraîchissemens dont nous avions besoin autant que de repos. Le maître fit retirer ses esclaves et demanda la permission d'aller voir si le souper se préparait ; il avait fait tuer un beau mouton gras pour célébrer notre bien-venue : pendant son absence je recommandai bien à ma compagne de ne point se trahir ni dans ses discours ni dans ses actions, car il était important pour moi que l'on ne découvrît ni son sexe ni son rang. Nous convînmes qu'elle pren-

drait le nom d'Aladin, je lui dis que je m'appelais Mahmoud ; elle me promit de s'observer bien soigneusement : mais, jugez, sire, quelle était ma gêne et mon inquiétude ; il fallait que je me cachasse également de ma compagne et de mon hôte, car aucun des deux ne savait mon secret.

« Nous raisonnions ensemble sur les moyens de nous rendre incognito à la cour du roi de Balkh, quand des esclaves vinrent étendre à nos pieds un grand tapis, sur lequel ils placèrent ensuite un grand plat de pilau, une moitié de mouton rôtie et des poulets cuits au four avec des oignons. Notre hôte n'avait pas la peine de nous exciter à manger; sa principale occupation était de nous servir. Ma compagne ne pouvait se rassasier, elle s'écria plusieurs fois : « Jamais je n'ai mangé de si bon pilau, ni avec tant d'appétit, pas même à la.... » Et tout à coup elle se mordit les lèvres. Le vieillard la regardait sans proférer une parole ; à la fin du repas, on nous servit à boire du sorbet et du vin ; quoique musulmane, je ne pus résister à cette liqueur.

« La nuit commençait à s'avancer, et nous demandâmes la permission de nous retirer. Aussitôt quatre esclaves, tenant à la main des flambeaux, nous conduisirent dans un appartement blanchi ; on avait étendu sur le carreau deux lits l'un auprès de l'autre : c'était un matelas sur un tapis avec une petite couverture de poil de chameau. Ma compagne n'osait pas se coucher, et ce ne fut qu'après lui avoir juré mille et mille fois d'être tranquille et de la

respecter comme ma sœur, que je la déterminai à se mettre au lit; mais elle ne voulut jamais se déshabiller. Quoiqu'il fît froid, nous dormîmes très-bien, parce que l'appartement voisin du nôtre était rempli de bestiaux dont l'haleine nous échauffa pendant la nuit; le lendemain matin, notre hôte vint lui-même savoir de nos nouvelles : il apportait un linge et de l'eau pour nous laver le visage; nous prîmes une tasse de café, on nous conduisit pour déjeuner dans la salle où nous avions soupé la veille.

DVe NUIT.

« Il ne fallut pas moins de huit jours pour nous remettre des fatigues de notre voyage : l'empressement de nous rendre à la cour et la crainte de devenir importunes nous déterminèrent à presser notre départ. Notre respectable hôte ne voulut pas nous laisser aller : il avait eu la discrétion de ne pas nous demander : quel est votre etat? d'où venez-vous? et où allez-vous? combien restez-vous chez moi? De pareilles questions ne se font jamais parmi les gens de son pays, qui croiraient manquer par là au premier des devoirs de l'hospitalité. Quand il nous vit bien résolues à nous remettre en route, un air de tristesse se répandit sur sa figure, et il se contenta de nous dire d'une voix altérée : « Seigneurs, puisque ma maison ne vous plait point plus long-temps,

vous êtes les maîtres de la quitter, mais accordez-moi encore un jour, c'est la seule grace que j'ose vous demander. » En même temps il nous montra les préparatifs qu'il avait faits pour nous bien recevoir et nous déterminer à demeurer plus long-temps. Ce bon laboureur avait tué le plus beau mouton de son troupeau, et cela nous fâcha infiniment, non-seulement à cause de la dépense, mais encore parce que nous avions une affection particulière pour cet animal; sa queue était si grosse que pour la soutenir on lui avait attaché par derrière une planche avec deux roulettes sur laquelle elle pesait. Il y aurait eu de l'ingratitude à refuser cette noble invitation.

« Le dîner fut prêt de très-bonne heure et le tapis de festin resta long-temps étendu, les liqueurs les plus agréables y furent versées à grands flots dans des vases de cristal et de vermeil. La grande aisance de notre hôte avait assez paru dans la manière dont il avait exercé envers nous l'hospitalité, mais cette profusion, ce luxe nous étonnèrent : la jeune princesse examinait tout avec attention, et ne savait que penser ou que dire. Notre hôte jouissait beaucoup de cette surprise ; en sortant du repas il nous prit par la main : « Mes enfans, nous dit-il, je veux qu'avant votre départ vous connaissiez au moins la partie la plus agréable de mes petits domaines; » une porte majestueuse s'ouvrit, et nous entrâmes dans un immense jardin rempli d'arbres fruitiers, de fleurs, et arrosé par des eaux jaillissantes: d'espace en espace on rencontrait des bosquets bien touffus, et sur les

sites les plus élevés on se mettait à l'abri de la chaleur du jour dans des kiosks délicieux aussi frais que les grottes de l'Égypte, et d'où l'on voyait la perspective la plus imposante. Une collation délicate et des rafraîchissemens de toute espèce nous attendaient dans un de ces kiosks : tandis que des esclaves nous présentaient les confitures et les sorbets, j'adressai la parole à notre hôte : si je n'avais la crainte d'être indiscret, lui dis-je, je vous ferais une question. « Parlez sans crainte, mais il me sera permis de garder le silence dans le cas où quelques raisons particulières m'empêcheraient de vous satisfaire. » « J'accepte la condition, répliquai-je : je voulais vous demander si au milieu de toutes ces richesses, vous ne sentiez pas un vide intérieur, car il manque quelque chose à votre bonheur. Pour qu'il fût parfait, il faudrait le partager avec une compagne. » Le vieillard me prit la main en soupirant, des larmes s'échappèrent de ses yeux. « Jeune indiscret, pourquoi me rappeler ce douloureux souvenir, reprit-il. Oui, j'avais une compagne que je regretterai toujours; un enfant aussi beau que sa mère, aussi doux qu'elle, et en qui je me voyais renaître : mais hélas! des affaires importantes m'appelèrent loin de ma patrie; mon fils avait douze ans quand je partis, et je ne le revis plus quand je revins; on m'apprit qu'il était mort, ainsi que ma femme : j'ai juré de ne plus contracter de nouvelles alliances; oh! je tiendrai bien ce serment, il m'en coûterait trop pour le violer. »

« Les sanglots et les larmes lui coupèrent la parole;

j'attendis qu'il fût un peu remis; alors, pour le distraire de sa douleur, je lui demandai à voir ses autres possessions; il se leva sans lâcher ma main qu'il serrait fortement, et nous conduisit dans une vaste enceinte environnée d'étables qui contenaient quinze cents chameaux. J'admirai avec quel soin on les pansait, et en entrant dans une de ces étables, une chamelle et son petit vinrent près de nous d'un air de gaîté, ils caressèrent le maître sans vouloir le quitter; quand il fut près de sortir: voilà des animaux qui vous sont bien attachés, lui dis-je. « Ils me connaissent mieux que je ne les connais; je les trouvai ici à mon retour de ce grand voyage sans savoir d'où ils venaient, car je ne les ai point achetés, mais ils me coûtent assez cher par les soins qu'ils exigent; jamais les chameliers ne sont parvenus à les emmener aux pâturages; les coups de bâton ont été inutiles; on les nourrit maintenant ici avec de la graine de coton et de la paille. » « Vous avez fait élever un beau tombeau à votre femme, lui dit ma compagne. » « Aussi beau que mes facultés le permettaient; j'ai fait bâtir une chapelle avec un dôme, et je donne chaque jour une pièce d'or aux lecteurs qui viennent y réciter les versets du sacré Coran jusqu'à l'heure du souper. Le vendredi l'on y célèbre un service; les ulemas, les fakyrs, les dervyches viennent exécuter un concert spirituel. » « Nous serait-il permis de rendre nos devoirs aux restes précieux que renferme ce triste monument, ajouta-t-elle? » « Jeune étranger, dit le vieillard, vous demandez une faveur que

je n'accorde qu'aux ministres de notre sainte religion; cependant, comment vous refuser quelque chose? Allons, suivez-moi dans cette longue allée de platanes.» Elle conduisait à la petite chapelle : notre hôte s'avançait à pas lents et d'un air pensif; enfin, il nous ouvrit la porte de ce lugubre édifice, et nous vîmes deux tombeaux de marbre, l'un auprès de l'autre. Sur le plus grand on avait sculpté un voile de femme avec des sentences du Coran, dont les lettres étaient en relief et dorées. Sur le plus petit il n'y avait qu'un turban, je m'approchai de ma compagne et lui dis à l'oreille : vous allez voir quelque chose d'extraordinaire; m'adressant ensuite à notre hôte : je vais vous demander une grace qu'il vous importe beaucoup de ne pas me refuser, lui dis-je; je vous en conjure, faites ouvrir ces tombeaux. Mon hôte me regarda avec dedain sans interrompre sa prière, et détourna tout de suite les yeux; mais je ne me rebutai point : ma demande n'est donc pas écoutée, vous refusez même de me répondre? « Les devoirs de l'hospitalité, reprit-il avec sévérité, m'obligent-ils à satisfaire les caprices d'un jeune insensé; pourquoi troubler les cendres des morts?» Pour les rendre à la vie, m'écriai-je. « Mon ami, ce n'est plus à mon âge que l'on croit aux fourberies d'une personne du vôtre. » Je pardonne à votre douleur, lui dis-je, une injustice que je n'ai pas méritée; accordez-moi seulement ce que je vous demande, et si je ne vous tiens pas ma promesse, livrez-moi au cadi comme un profane qui viole l'asile des

morts. Le vieillard me regarda d'un air égaré, en s'écriant: «Mon ami, que dites-vous; serait-il possible? ma femme, mon fils, je vous embrasserais encore!»

DVI^e NUIT.

« A l'instant il appele deux esclaves armés de pics et de marteaux; on lève les deux couvercles de marbre qui fermaient les tombes; aussitôt ils se mettent à découdre les linceuls, qui, au lieu d'un cadavre, renfermaient chacun un morceau de bois. Je lui dis alors : où sont votre femme et votre enfant? Le malheureux vieillard se mit à fondre en larmes sans proférer une seule parole : vous les verrez aujourd'hui, ajoutai-je; prenez patience, et mettez toute votre confiance en Dieu. « Hélas, s'écria-t-il, Dieu est irrité contre son serviteur, il a métamorphosé en bois ma femme et mon fils.» Alors il reprit, en pleurant, le chemin de sa maison, et nous le suivîmes en silence.

« Quand nous fûmes assis dans sa chambre, je lui demandai s'il n'avait pas de monnaies d'Ismaël qui portent l'empreinte d'un chameau. « Je n'en ai jamais vu et je ne les connais même pas, me répondit-il.» Alors je me rappelai que ma vieille gouvernante, qui m'avait enseigné les sciences des Arabes, m'avait remis deux de ces pièces avant mon départ,

en m'assurant qu'elles étaient si rares, que le khalyfe même n'en avait pas dans son trésor : je les pris dans mon paquet, et les mis au feu; elles chauffèrent tandis qu'un esclave était allé chercher la chamelle et son petit que nous avions vus dans l'étable à l'extrémité du jardin. Quand ils arrivèrent, je tirai mes pièces d'or du feu pour les jeter dans l'eau, et au lieu de l'empreinte du chameau qu'elles portaient, je vis une figure humaine; alors j'arrosai de cette eau la tête de la chamelle et de son petit, en prononçant ces mots de l'ancienne langue qu'Abraham parlait : « *Kirtouuna souret ol barak eloha*, c'est-à-dire, reprenez la première forme dans laquelle Dieu vous a créés. »

DVII^e NUIT.

« Tandis que je proferais ces paroles puissantes, la chamelle et son petit se dressèrent sur leurs pieds de derrière, le poil qui les couvrait tomba comme un vêtement, leurs dos devinrent unis, à leurs sabots fendus succédèrent cinq doigts d'inégale grandeur, et une figure humaine remplaça le muffle de chameau.

« A peine cette métamorphose fut-elle opérée que tous deux volèrent dans les bras de notre hôte qui s'évanouit de ravissement et de surprise; mais des eaux spiritueuses lui rendirent bientôt la connais-

sance. Sa femme s'apercevant qu'elle était nue, rougit de se voir exposée aux regards de deux jeunes étrangers, et prit la fuite; son époux la suivit, et la ramena bientôt couverte de ses habits, car il n'avait vendu aucun des effets appartenant aux personnes dont il regrettait si vivement la perte.

« En rentrant dans l'appartement ils virent l'enfant sur mes genoux. « Qu'il est heureux, s'écria-t-elle, de pouvoir vous en témoigner sa reconnaissance! quelle preuve vous donnerai-je de la mienne? Le plus puissant monarque de la terre ne serait jamais capable de récompenser dignement un pareil service. » Le plus grand monarque de la terre n'aurait pas exercé envers nous l'hospitalité plus noblement que votre époux, lui dis-je, ainsi nous étions récompensés avant d'avoir été utiles. Cependant, si vous croyez encore rester redevables envers moi, permettez que je vous indique un sûr moyen de vous acquitter entièrement: daignez m'apprendre de quelle manière vous vous êtes trouvée réduite à ce misérable état; car la science qui m'indique les maux et leurs remèdes, m'en laisse ignorer les causes. « C'est ce que je me proposais de raconter à mon époux dans une conversation particulière, nous dit la femme du vieillard, mais puisque vous paraissez curieux de m'entendre, je vais prendre les choses de plus haut. »

HISTOIRE

QUE RACONTA LA FEMME DU VIEILLARD.

« Vous saurez que nous étions deux sœurs; nous perdîmes nos parens dans les premiers jours de notre adolescence; maîtresses d'une fortune assez brillante, chacune de nous l'employa selon son goût. J'achetai des bestiaux, une maison et des terres pour me livrer aux soins champêtres. Ma sœur, d'un caractère plus turbulent, me dit : « Je me garderai bien de vous imiter et de rester au fond d'une maison, tandis que je puis jouir de ma liberté : je vais mettre toute ma fortune en marchandises, et courir le monde; peut-être trouverai-je un homme digne de mon cœur; à coup sûr je gagnerai de l'argent, et lorsque je reviendrai ici, mon bien et mes connaissances seront augmentés. »

« J'eus beau représenter à cette insensée les dangers de son entreprise, et combien il était indécent pour une femme de vouloir voyager; toutes mes remontrances furent vaines, elle se fâcha contre moi. « Pourquoi donc, ma sœur, dit-elle, une femme aussi courageuse que les hommes, ne pourrait-elle pas entreprendre les mêmes voyages; sommes-nous obligées de croupir dans l'ignorance, malgré nos dispositions pour l'étude et pour les sciences ? » « Elle se mit ensuite à me débiter des sentences qui ve-

naient à l'appui de sa résolution. » « L'eau qui ne coule pas, me dit-elle, croupit bientôt : si le lion restait dans sa caverne, il mourrait de faim : si le soleil était immobile au haut du ciel, nous péririons par la chaleur : l'aloès n'acquiert du prix que lorsqu'on le transporte au loin; car, dans les pays où il prend naissance, on n'en fait aucun cas, et on le méprise : si la flèche ne partait pas de l'arc, pourrait-elle atteindre le but? Venez, venez avec moi, on se plait à voir chaque jour de nouveaux visages, et l'on trouve promptement des amis. »

« Ces beaux raisonnemens ne m'engagèrent pas à l'accompagner; je faisais au contraire tous mes efforts pour la déterminer à ne pas se mettre en route : « Comparez, je vous prie, lui disais-je, les dangers inévitables du voyage avec les paisibles plaisirs que nous goûtons ensemble : vous épouserez notre cousin; c'est un droit qui vous appartient. » « Oh, je vous le cède bien volontiers. Moi, épouser un paysan? il me faut un prince, ou je reste fille; vous verrez le mari que j'aurai. » « Avec des vues aussi ambitieuses, lui répondis-je, je conçois qu'il n'est pas possible de se fixer au village, vous ne trouveriez pas à les satisfaire; mais êtes-vous sûre de réussir en courant le monde; et quand vous obtiendriez l'objet de vos désirs, en serez-vous plus heureuse? Pour moi, contente de mon sort, je resterai ici à vous attendre, soit pour vous féliciter de vos succès, soit pour vous consoler de vos revers. »

« Désespérant de me déterminer à la suivre, ma

sœur prit un habit d'homme et partit avec une nombreuse troupe de chameaux chargés de ses ballots. Arrivée au port de mer le plus voisin, elle s'embarqua pour Alexandrie où elle vendit une partie de ses marchandises, elle se défit du reste très-avantageusement au Grand-Caire. Sa fortune se trouvait presque doublée, elle voulut jouir de tous les agrémens de cette ville avant de la quitter. Sa maison devint le rendez-vous des plaisirs : les festins, les jeux, les concerts et les danses se succédèrent sans interruption. Souvent accompagnée d'une foule de jeunes seigneurs, elle se promenait en bateau sur le Nil au son d'un concert mélodieux que des musiciens exécutaient sur le tillac. Enfin, ma sœur était admise dans la meilleure société du Caire, où l'on ne la connaissait que sous le nom du *bel étranger*. Ses talens, son esprit et sa gaieté lui concilièrent l'amitié de toutes les personnes qui la connaissaient : on la prenait pour le fils de quelque monarque qui courait le monde sans vouloir se laisser connaître. Au milieu de tous ces amusemens, ma sœur n'avait pas renoncé à ses vues ambitieuses : le fils d'un grand seigneur de la ville lui plut infiniment par la beauté de sa figure et par ses graces; elle lui donna son cœur. Celui-ci avait reçu une éducation convenable à son rang, car vous savez que les Égyptiens attachent beaucoup de prix à la science, et sont les plus savans hommes de l'univers. Il avait pris en affection le bel étranger, et allait fréquemment le voir, de manière qu'il s'établit entre eux deux la plus grande intimité;

la jeune personne voulait captiver son cœur, et ne se découvrir qu'au moment où ils s'uniraient. Quand elle crut pouvoir compter sur sa conquête, son imagination ingénieuse lui suggéra une idée assez étrange. Le jeune homme jouait souvent avec elle aux échecs (1); un jour qu'il lui proposa une partie : « Volontiers, lui dit-elle ; je consens à jouer contre vous toute ma fortune, pourvu que si vous gagnez vous me promettiez de remplir une condition que contient ce papier cacheté; la condition n'est pas pénible, et, je crois, ne vous déplaira pas. » « J'accepte sur votre parole. » Pendant la partie le père du jeune homme arriva, et quand on lui eut dit quelles étaient les conditions, il ne fut plus étonné de l'attention des deux joueurs. Son premier soin fut de s'emparer du billet cacheté qui était sur la table sans que ceux-ci s'en aperçussent; il leva adroitement le cachet et lut le contenu du billet qui était conçu en ces termes : « Je vous abandonne volontiers tout mon bien, puisque vous l'avez gagné, à condition que vous accepterez mon cœur et ma main. »

(1) Le jeu des échecs, d'invention indienne, est connu dans l'Orient dès la plus haute antiquité. La bibliothèque du roi possède un grand nombre de pièces de ce jeu, envoyées par Haroun Arréchyd à Charlemagne; ces échecs ont été fabriqués par un artiste arabe, qui y a apposé son nom. Nous rappellerons ici que les mots *échec et mat* sont la corruption des deux mots persans *chah mat*, le roi est mort.

Les historiens arabes disent que ce jeu fut créé par un brahmane qui voulut faire sentir à un roi de son pays combien le prince avait besoin de ses sujets.

*

« Cette lecture confirma le vieillard dans les soupçons qu'il avait déja sur le sexe de ma sœur qu'il regardait comme une aventurière. On imagine bien que cette idée fut peu avantageuse, et que l'alliance proposée ne le flattait pas infiniment. Cependant les termes du billet ne lui permettaient pas de douter quelle serait l'issue de la partie. Son avarice lui suggéra les moyens d'éviter cette alliance; il ne s'agissait que d'éluder la condition proposée : un grattoir adroitement apporté l'en débarrassa entièrement, et les trois mots importans ayant disparu, il recacheta la lettre, et la remit où il l'avait prise. La partie, quoique longue et bien disputée, finit par un coup décisif, que ma sœur avait en quelque façon préparé à son adversaire, afin de lui montrer qu'elle perdait volontairement. Celui-ci saisit avec empressement le billet, et après l'avoir lu, se mit à rire : « Votre fortune est à moi, dit-il. Quant au don de votre cœur, vous n'aviez pas besoin d'en faire une condition; il y a long-temps que le mien vous appartient. » — Achevez donc, répondit-elle, achevez de lire ma lettre. » « Mais je ne peux lire plus que vous n'avez écrit. » Ma sœur impatiente lui ôte le papier des mains, et fut surprise de voir les mots les plus importans effacés; elle s'efforça de cacher son trouble : « Ma mémoire suppléera, dit-elle, à mon étourderie; prenez cette main, elle vous appartient ainsi que ma personne. » « Mon ami, dit le jeune homme, je me contente de votre fortune que j'ai loyalement gagnée, mais je ne prétends pas vous faire mon esclave, jamais je n'atten-

terai à votre liberté, c'est un bien trop précieux pour le risquer au jeu; allez vous vendre à d'autres que ceux qui sont vos amis. » « En vous prenant pour époux, lui dit ma sœur, je ne crois pas me donner un maître. » Le jeune seigneur se trouvant grièvement insulté par cette proposition, entra dans la plus violente colère, et tira son kandjar : « Misérable étranger, dit-il, qui t'a rendu assez audacieux pour imaginer que des hommes de mon rang daigneraient satisfaire tes goûts dépravés! » Heureusement le père arrêta le bras de son fils, la pauvre étrangère eut à peine le temps de prendre la fuite; après avoir tenu la meilleure table du Caire, elle fut réduite à demander l'aumône.

« Je la vis arriver un jour toute couverte de haillons; elle fut obligée de se nommer pour se faire reconnaître; alors, je me jetai à son cou, en versant un torrent de larmes, et lui donnai mes plus beaux habits. L'ingrate recevait mes caresses et mes présens avec indifférence; elle frémit de rage en apprenant que j'avais épousé notre cousin; cependant il lui témoigna tant d'amitié, qu'elle dissimula son ressentiment. « Vous avez assez couru le monde, lui dit-il, pour connaître les dangers des voyages et l'inconstance de la fortune, restez avec nous, je me charge de réparer vos pertes, et de vous trouver un époux avec qui vous coulerez des jours tranquilles; nous vivrons tous en famille. »

« Mais le bonheur dont je jouissais était pour ma sœur un cruel tourment. Quelque temps après son

arrivée, nous fûmes bien surpris de la voir faire de nouveaux préparatifs et nous demander la somme que nous destinions pour sa dot, avec promesse de nous la remettre à son retour. « Osez-vous espérer revenir? lui dit mon époux; le premier voyage vous a coûté votre fortune, craignez de laisser dans celui-ci votre personne et même votre vie. » Nous n'obtînmes d'autre réponse sinon qu'elle partirait sans argent, parce que ses talens lui en procureraient bientôt. Désespérant de ramener cette femme opiniâtre à la raison, nous lui donnâmes une somme assez considérable : elle employa deux ans à ce nouveau voyage, et pendant ce temps, nos terres fertilisées, nous rendirent d'abondantes moissons, et nos troupeaux s'accrurent considérablement. »

DVIII^{e} NUIT.

« Il s'en fallait bien que les affaires de ma sœur fussent dans un état si prospère. Après avoir parcouru la Perse sans avoir beaucoup augmenté sa fortune, elle voulut voir si la Tartarie ne lui serait pas plus agréable. Bokhara, entrepôt de ces deux contrées, était le rendez-vous des plus gros marchands de l'Asie; ma sœur voulut connaître cette ville fameuse, mais elle y arriva sans équipage; car, tandis qu'elle côtoyait les montagnes du Candahar, des Indiens lui enlevèrent son bagage : la légèreté de

son cheval la sauva ainsi que quelques pièces d'or et des pierres précieuses qu'elle avait sur elle.

« Les premiers jours de son arrivée furent consacrés à visiter les bazars et les caravansérails; comme elle se promenait dans la rue, une vieille l'aborda en lui disant : « Bon jeune homme, vous avez un maintien qui ne s'accorde guère avec votre âge ni avec votre figure, vous paraissez tourmenté par l'inquiétude; pourrait-on en savoir la cause? » « Hélas! dit ma sœur, comment un étranger à qui l'on enlève tout ce qu'il possède, qui ne connaît personne dans cette ville, ne serait-il pas inquiet? sans parens, sans amis, sans argent, que deviendrai-je? » En parlant ainsi, les larmes coulaient de ses yeux. « Mon enfant, votre sort est digne de pitié, lui dit la vieille, venez chez moi, vous y trouverez un asile sûr. » Au bout de quelques jours, ma sœur voulut s'en aller, mais son hôtesse la retint par les invitations les plus pressantes; comme l'autre ne voulait pas céder : « Vous craignez sans doute d'être découverte, lui dit-elle; mais apprenez que j'ai su votre secret dès notre première entrevue, et que je n'en ai parlé ni à vous ni à qui que ce fût, la science nous donne de la discrétion : si je vous eusse prise pour une personne du sexe dont vous portez l'habit, aurait-il été prudent de vous donner l'hospitalité? »

« Cette vieille vivait avec sa petite-fille âgée de douze ans, dont elle faisait l'éducation : il n'y avait plus moyen de déguiser la vérité; le récit des aventures des voyages de ma sœur inspira à son hô-

tesse beaucoup d'estime pour son esprit et son courage. « Je ne peux payer votre confidence, lui dit-elle, que par une autre non moins importante; apprenez que je suis magicienne, je vous enseignerai, si vous voulez, tous les secrez admirables de mon art. » La proposition fut acceptée avec transport. L'écolière qui ne manquait ni d'esprit ni d'adresse, fit des progrès surprenans. Elle égala bientôt sa maîtresse, et lui joua certains tours qui l'irritèrent. Après bien des querelles, les deux magiciennes se séparèrent en se jurant une haine éternelle, qui s'animerait encore, disaient-elles, au foyer de l'enfer.

« Cette nouvelle science, loin d'enrichir ma sœur, l'avait conduite à beaucoup de dépenses, qui avaient absorbé les débris de sa fortune; mais elle s'en consolait en songeant qu'elle pouvait faire bien du mal. Après avoir travaillé long-temps à jeter du bois dans les fours publics, les duretés de son maître la contraignirent de prendre un autre parti. Des opérations magiques lui apprirent que mon époux allait de temps en temps en campagne; elle résolut de venir chez moi pendant son absence : au moyen de l'art magique qu'elle avait appris de son ancienne maîtresse, en un clin d'œil elle se trouva transportée chez moi.

« Quoiqu'elle fût dans un plus mauvais équipage qu'au retour de son premier voyage, je la reconnus aisément, parce que je ne m'attendais pas à la voir plus opulente. Elle entra d'un air de mauvaise humeur, et ne répondit point à mes démonstrations

d'amitié, me repoussant même avec dureté quand je m'avançai pour l'embrasser. Elle n'a que trop de sujet d'avoir de la mauvaise humeur, il faut avoir des égards pour les peines des infortunés, disais-je en moi-même: voyant qu'elle s'obstinait à garder le silence, je me hasardai de lui adresser la parole. « Ma sœur, lui dis-je, il serait sans doute indiscret de vous demander des nouvelles de votre voyage, mais je me consolerais en quelque manière des traverses que vous avez éprouvées, si elles vous déterminaient à rester avec nous. Ah, si vous voulez maintenant suivre les conseils de mon époux, vous pourriez encore retrouver le bonheur, et vous combleriez nos vœux. « Prétendriez-vous, me répondit-elle avec une rage concentrée, ajouter les reproches à ma misère, et vous tarde-t-il de me voir éloignée de votre maison; c'est sans doute le but de vos représentations qu'une sœur cadette ne doit jamais adresser à son aînée; mais, pour prévenir toutes vos diatribes contre les voyages, sachez que j'ai bien plus acquis de sciences que j'ai perdu de richesses, et je vous le prouverai au premier moment. »

« Cependant toute la science ne lui procurait pas d'argent, et il fallait que je lui en fournisse. Un jour elle me demanda une somme considérable; je lui répondis qu'il fallait attendre le retour de mon époux, parce que je n'étais chargée que de la dépense journalière : ma sœur, ajoutai-je, croyez-vous que je ne pénètre pas vos projets? abandonnez-les, je vous en conjure pour l'amour de vous-même. Votre science

et vos connaissances ne vous ont pas rendue plus prudente ; tâchez seulement de réparer votre réputation. Ces reproches enflammèrent sa colére, la rage éclata dans ses yeux, et, après m'avoir accablée d'injures, elle saisit une tasse d'eau dont elle jeta quelques goutes sur ma tête et sur celle de mon fils avec une branche de cyprès, en prononçant certaines paroles barbares. Dans l'instant nous subîmes la triste métamorphose, sous laquelle vous nous avez vus, et d'où vous nous avez tirés.

« Vous imaginez bien, aimable étranger, que je ne peux vous en conter davantage, car à l'instant on nous chassa dans une étable voisine où nous étions rarement visités. »

« C'est à moi, dit le mari, à vous raconter ce qui se passa après la funeste aventure que nous venons d'entendre.

DIXe NUIT.

« Je fus bien surpris de ne plus trouver ni femme ni enfant. Ma belle-sœur prévint mes questions en me disant, les larmes aux yeux : « Vous savez que la peste a régné en votre absence; nous avons perdu vous et moi ce que nous possédions de plus cher; maintenant le pays est devenu affreux pour moi, il ne m'est pas possible d'y séjourner plus long-temps, la grande dissipation est seule capable d'adoucir ma

douleur; car, en restant ici, je mourrais de chagrin. »

« Mes remontrances et mes prières ne purent la retenir, je lui donnai une partie du bien de sa malheureuse sœur, et elle partit : elle ne m'a jamais envoyé de ses nouvelles, et j'ignore ce qu'elle est devenue. » Je peux vous assurer, m'écriai-je, qu'elle n'est pas éloignée d'ici, mais si elle revient, voici une pièce d'Ismaël avec laquelle vous la métamorphoserez en telle espèce de bête qu'il vous plaira. La jeune femme me remercia en me remettant la pièce : « Je ne me sens point capable, dit-elle, de faire tant de mal à ma sœur; je ne connais pas la vengeance, elle n'appartient qu'à Dieu. »

« Cependant le jour commençait à baisser, et nous observâmes à notre hôte que le moment du départ s'approchait. « Mes amis, nous dit-il, quand je vous promis de vous laisser partir aujourd'hui, pouvais-je prévoir l'importante obligation que je viens de contracter envers vous? Quel plaisir aurions-nous en votre absence aux festins que je vais commander pour l'heureuse délivrance de ma femme et de mon fils? Ne me refusez pas cette grace pour prix des devoirs que j'ai remplis envers vous, puisque vous daignez m'en tenir compte. » La femme se mit à pleurer en nous tendant la main, pour nous engager à rester : l'enfant nous embrassait et s'attachait à nos genoux. Ma compagne était bien chagrine de partir, mais elle savait en même temps quelle cruelle inquiétude son absence causait à ses parens; nous résolûmes de rester encore un jour avec nos hôtes,

il fut consacré à la joie et aux divertissemens de toute espèce.

«Le surlendemain nous partîmes avant que la jeune femme fût levée ; son époux nous accompagna très-loin, et notre séparation fit couler beaucoup de larmes. Nous suivions le chemin d'Hamah ; plus nous approchions de cette ville, plus la princesse paraissait contente et joyeuse : pour moi, étrangère et décidée à ne pas découvrir mon sexe, il s'en fallait bien que j'eusse les mêmes motifs de satisfaction.

« Étonnée de ce que je ne partageais pas ses transports, elle me demandait souvent quel était mon pays, si mes parens vivaient encore ; et pour me consoler, elle m'assurait que le roi son père l'enverrait promptement chercher pour rester à la cour : « Vous n'en sortirez plus, mon ami, me disait-elle ; car votre absence me causerait la mort. Oh combien le roi et la reine vous chériront quand ils sauront que vous m'avez sauvé l'honneur et la vie. » Princesse, lui dis-je, je ne peux encore ni accepter ni refuser vos offres aimables, je m'en remets à la volonté de Dieu, c'est à lui à décider de mon sort.

« Après une marche longue et pénible, nous arrivâmes sur les bords du fleuve *Hassy* non loin de *Hamah* ; là, nous vîmes beaucoup de tentes et un équipage de chasse considérable. Tout à coup cinq cavaliers supérieurement montés nous abordèrent pour savoir d'où nous venions et où nous allions ; après que nous leur eûmes donné des explications dont ils se contentèrent, ma compagne les interrogea

à son tour sur les nouvelles du pays qui paraissait livré aux horreurs de la guerre si l'on en jugeait par les tentes dispersées de tous côtés. Ces cavaliers nous apprirent que ce que nous voyions était l'équipage du roi de Hamah; ce prince, nous dirent-ils, ayant perdu dernièrement sa fille, qu'un misérable esclave a eu l'audace d'enlever, cherche à dissiper sa douleur à la chasse : si dans le cours de votre voyage vous aviez quelques nouvelles de cette princesse à donner à sa majesté, vous en seriez bien reçus. Ma compagne ne me donna pas le temps de répondre : « Nous n'avons rien d'intéressant à faire connaître au roi, dit-elle, mais nous sommes bien fatigués, il y a long-temps que nous marchons, et nous nous recommandons à votre bienfaisance; exercez l'hospitalité envers de malheureux étrangers. »

« Le chef de cette compagnie, à qui notre figure ne déplut pas, nous répondit : « Non-seulement vous trouverez chez moi l'hospitalité qu'on doit à des étrangers, mais encore je veux vous présenter au roi qui sera charmé d'entendre vos aventures ; ce récit adoucira peut-être sa douleur : venez avec moi, je vous prie. » Aussitôt il tourna la bride de son cheval, et nous conduisit directement au pavillon royal. Notre guide était un des principaux officiers de la cour, il entra dans la tente, en disant : « Sire, je vous amène deux jeunes étrangers, dont la physionomie respire la noblesse ; ils paraissent très-fatigués, mais leur société pourra vous amuser. » « Qu'on les

fasse entrer, dit le roi, peut-être me donneront-ils des nouvelles de ma malheureuse fille. »

« On nous introduisit devant le monarque, nous mîmes un genou à terre, et nous baisâmes le tapis; après le compliment ordinaire, nous restâmes debout, mais on nous ordonna de nous asseoir sur des coussins de soie. Le grand roi de Hamah avait l'air triste et rêveur, il nous fixa toutes deux bien attentivement et les larmes lui vinrent aux yeux. « Hélas, s'écria-t-il, en poussant un profond soupir, sans l'habit d'homme que porte cet étranger, je l'aurais pris pour ma fille; ma tendre fille, qu'un monstre m'a ravie : n'en auriez-vous point entendu parler dans le cours de vos voyages? » Nous lui témoignâmes combien nous étions fâchés de ne pouvoir lui donner dans ce moment des nouvelles d'une personne qui lui était si chère, mais nous lui promîmes de prendre les plus soigneuses informations dans la suite de notre voyage. « Vous reste-t-il encore beaucoup de chemin à faire, dit le roi, et pourrait-on connaître votre destination? » « Nous n'en avons aucune, et nous voyageons par plaisir, répondit ma compagne. » « Mais pourquoi courir alors? continua le roi, restez ici à mon service, vous méritez bien d'être attachés à la cour d'un monarque. » Une profonde inclination fut notre réponse; la conversation s'engagea ensuite sur différens objets.

« L'affliction du prince paraissait se dissiper, et, comme par un secret de la nature, il se sentit soulagé.

Tandis qu'il me questionnait sur les sciences, les arts et les usages des différens peuples que j'avais vus, ses yeux restaient fixés sur ma compagne. Il voulut, pendant le repas, nous faire asseoir à ses côtés, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche; il prenait la peine de nous verser lui-même à boire, et s'entretenait sans contrainte avec nous. La conversation ne paraissait pas l'ennuyer. « Je croirais volontiers, nous dit-il, que vous êtes des princes déguisés, car vous avez reçu une éducation au-dessus du commun. » Nous lui répondîmes avec respect : « Sire, nous ne sommes que les plus indignes de vos serviteurs. »

« A l'heure du repos, un officier nous conduisit dans une tente magnifique, où l'on nous avait préparé du linge et des habits. Avant de me mettre au lit, je demandai à ma compagne pourquoi elle ne s'était pas encore fait reconnaître par son père. « Je craindrais, me dit-elle, que l'excès d'une joie trop subite n'affectât ses organes affaiblis par les années.» Faites ce que vous jugerez convenable, lui dis-je. »

DX^e NUIT.

« Le lendemain, dès la pointe du jour, l'officier qui nous avait amenés dans notre tente, vint nous chercher pour prendre le café avec le roi, qui voulut nous faire jouir du spectacle d'une grande chasse. Je

tuai beaucoup de gibier, dont je donnai une partie à ma compagne, qui ne savait pas chasser. Par ce moyen on ne s'aperçut pas de son inexpérience, et personne ne se doutait encore de notre déguisement. Nous mangeâmes toujours avec le prince, qui donna l'ordre de rentrer dans la ville le jour suivant.

« A son retour, la reine le trouvant plus gai qu'à l'ordinaire, lui demanda s'il avait eu des nouvelles de sa fille. Cette question fit couler des larmes de ses yeux. « Nous avons rencontré, lui dit-il, deux jeunes voyageurs que mes officiers m'ont présentés; leur grace, leur beauté, leur esprit, m'ont causé quelque plaisir; l'un d'eux surtout me plait infiniment par la ressemblance qu'il offre avec ma fille : sans son habillement masculin, je croirais volontiers que c'est elle; mais au moins il me fait illusion : cette illusion me plait, et voilà pourquoi vous me voyez moins triste qu'à l'ordinaire. »

« La reine avait grande envie de nous voir, mais l'usage ne permet pas aux femmes d'avoir une entrevue avec les personnes de l'autre sexe; on nous conduisit sous ses fenêtres, sous le prétexte de nous faire prendre l'air, et, tandis que nous jouions une partie d'échecs, elle eut tout le loisir de nous contempler; nous ne sortîmes que pour prendre quelque nourriture et du repos. Le lendemain, on prépara un grand festin pour célébrer notre bienvenue, mais principalement pour divertir le monarque. On nous plaça toutes deux auprès de lui, et quand tous les convives furent assis, il prit la

main d'Aladdin : « Que n'ai-je ma fille auprès de moi comme vous y êtes maintenant! s'écria-t-il ; et quand viendra le courrier qui m'annoncera l'arrivée de cette chère fille que je regretterai toute ma vie? » A ces mots les sanglots lui coupèrent la parole ; ma compagne profita de ce moment pour lui demander ce qu'il donnerait à la personne qui lui annoncerait cette nouvelle. « La moitié de ma couronne, s'écria le roi, et je ne la croirais pas assez récompensée, elle pourrait même épouser ma fille si elle consentait à lui donner sa main. » « Mais, continua la princesse, si vous voyiez cette chère fille, la reconnaîtriez-vous ? » En même temps, elle tira son turban, ses beaux cheveux noirs tombèrent en boucles sur ses épaules : le monarque la prit entre ses bras et la serra tendrement sur sa poitrine, en s'écriant d'une voix entrecoupée : « Ma fille, c'est ma chère fille que j'embrasse. »

« Retirée dans un petit cabinet vitré d'où elle voyait tout ce qui se passait dans le festin, la reine ne put modérer ses transports ; elle s'élança hors du cabinet, passa au milieu des seigneurs, et se précipita sur son époux et sa fille. Tous trois furent privés de l'usage de leurs sens pendant quelques instans ; mais leur joie devenant insensiblement plus paisible, ils se prodiguèrent mutuellement les plus tendres caresses. « Vous connaissez donc votre fille? dit la jeune princesse. » « Je l'ai portée neuf mois dans mon sein, répondit la reine, je l'ai allaitée ; avais-je besoin de mes yeux? jamais une mère ne se méprend sur son

sang. » « Nous devions nos premiers transports à la nature, dit la princesse, mais la reconnaissance a aussi des droits sur notre cœur : voici mon libérateur.» Alors elle raconta toutes ses aventures : elles passèrent bientôt de bouche en bouche, la joie se répandit dans le palais et dans toute la ville, et l'on fit de grandes fêtes pour célébrer cet heureux évènement.

« Le roi dit à sa fille : « Votre compagnon de voyage mérite votre reconnaissance et une récompense digne de lui ; ainsi, je vous unirai, si tous deux vous y consentez.» C'était là ce que ma compagne désirait, car elle était devenue passionnément amoureuse de moi.

« Jugez, sire, quel fut mon embarras, en entendant une pareille proposition ; je ne savais à quelle résolution m'arrêter. Fallait-il partir sur-le-champ, ou découvrir mon sexe ? le premier parti était dangereux, le second pouvait donner des doutes sur ma vertu ; dans cette incertitude, je demandai quelques jours de réflexion. Le roi m'en accorda neuf ; mais, dès le lendemain, je vis entrer le cadi qui venait me présenter le contrat de mariage. La princesse avait tant pressé les choses, qu'il fallait aller sur l'heure à la mosquée, et la cérémonie nuptiale se fit avec beaucoup de pompe ; la princesse m'attendait avec impatience, elle était au comble de ses vœux : pour moi, livrée à la plus profonde affliction, je ne savais que devenir. Il s'en fallait bien que je prisse part à la joie publique. On attribua cette tristesse à mon caractère naturellement mélancolique, qui se

manifestait davantage dans cette circonstance importante.

« Selon la coutume reçue, les deux époux soupèrent tête-à-tête le jour de leurs noces, pour faire connaissance ensemble; mais, comme il y avait long-temps que la princesse et moi nous nous étions vues, pour la première fois, le soir son père et sa mère voulurent être à dîner à notre table. Après le repas, ils nous conduisirent dans la chambre nuptiale. La reine se retira, les esclaves la suivirent, et nous restâmes seules. Mon épouse était déja couchée, et je ne songeais point encore à me déshabiller; cependant il fallait céder à ses instances : j'éteignis toutes les lumières avant d'ôter mes derniers vêtemens, et j'en gardai assez pour lui voiler mon sexe. »

DXIe NUIT.

« A peine me fus-je glissée dans le lit, que je restai immobile; la princesse s'approcha de moi, me prit les mains, et me reprocha mon extrême tristesse. « Mon ami, pourquoi êtes-vous affligé? me dit-elle, ne voyez-vous pas que le mal produit souvent le bien? sans ce misérable esclave, je n'aurais pas le bonheur de vous connaître. » En même temps elle me pressait fortement contre sa poitrine qui palpitait, car l'amour avait embrasé ses sens. Enfin, elle me saisit la main droite : « Soyez généreux, me dit-

elle; après m'avoir sauvé la vie, ne me donnez pas la mort par votre froideur. » Toutes ces plaintes me touchèrent vivement, mais ma pitié stérile ne pouvait satisfaire la princesse. Je me mis à fondre en larmes. Hélas, lui dis-je, pourquoi l'honneur me défend-il de vous confier maintenant un secret qui me chagrine? mais vous savez que je suis pour vous ce que vous-même êtes pour moi, ainsi, prenez patience.

« Loin de moi la pensée, répondit la princesse, de causer le moindre chagrin à celui que j'aime. » Après ce petit dialogue, nous nous tournâmes le dos pour dormir plus tranquillement. Je ne sommeillai que très-légèrement, car les inquiétudes dont j'étais agitée, ne me permettaient de prendre aucun repos. Ma compagne ne dormait pas plus profondément; ses paupières étaient fermées, mais le feu brûlait dans son cœur.

« Le matin, la reine vint pour se réjouir avec nous de la célébration du mariage, elle nous embrassa bien tendrement, et, dès que nous fûmes levées, son premier soin, lorsqu'elle se trouva seule avec la princesse, fut de l'interroger. Celle-ci lui raconta comme les choses s'étaient passées. Sa surprise fut extrême; le front rouge de honte, elle alla chez le roi, et se mit à fondre en larmes; mais comme les hommes ont toujours plus de fermeté et de présence d'esprit que les femmes, ce prince ne parut pas très-effrayé. « Tranquillisez-vous, madame, et calmez vos inquiétudes, le temps découvrira ce mystère. »

« Il parlait encore quand les nouveaux mariés en-

trèrent, la jeune princesse avait la tristesse peinte sur la figure : « Qu'avez-vous, ma fille? lui dit le sulthan, le jour de vos noces doit être pour vous un jour de fête. » Il voulut la faire déjeuner avec lui, ensuite il l'amena dans un appartement voisin : « Ma fille, lui dit-il, je vois que vous avez du chagrin, votre époux en est seul la cause. Parlez-moi dans la sincérité de votre ame, je pourrai vous donner quelque soulagement ou quelque consolation. » Comme elle gardait le silence, et que ses yeux étaient baignés de larmes, le roi cessa de l'interroger.

« Cependant la journée se passa en fêtes; il n'est pas de jeux et d'amusemens que la princesse n'inventât pour m'égayer, mais j'avais trop d'inquiétudes. Enfin, le soir, quand nous fûmes prêts à nous mettre au lit, je lui déclarai que j'avais fait vœu de chasteté. « Quand finira-t-il? me demanda mon épouse. » Je n'en ai pas encore fixé le terme. Alors, elle se mit à fondre en larmes : « Cher époux, me dit-elle, en me serrant dans ses bras, le déshonneur sera donc le prix de l'amour que j'ai pour vous? Savez-vous quelle honte pour la maison d'un simple particulier quand une femme, dès la première nuit de ses noces, ne donne pas de marques de sa virginité? Que doit faire la fille d'un roi quand ce malheur lui arrive? Ah! que je suis à plaindre; jamais je ne parviendrai à vous inspirer le moindre amour : il ne me reste plus qu'une grace à vous demander, avouez sans crainte à la reine toute l'indifférence que vous avez pour ma personne; comptez sur son indulgence. On

vous donnera une princesse plus capable de vous plaire; pour moi, je m'estimerai bien heureuse de vous servir : je ne demande qu'à être admise au nombre de vos esclaves. Peut-être que ma soumission, ma fidélité, mon amour, me feront trouver grace devant mon libérateur. Je ne serai pas toujours rejetée; au moins, je vous verrai à toutes les heures du jour, je vous jure de ne jamais prendre d'autre époux. »

« Ces tendres protestations d'amour me donnèrent de vifs remords, je me reprochai eomme un crime les maux que je causais à cette triste princesse, et ne songeant plus au danger que courait ma liberté, mon honneur, je me jetai dans ses bras en m'écriant : Ma tendre amie, il ne m'est plus possible de vous cacher que je suis de votre sexe : comment avez-vous pu me méconnaître si long-temps? Ces mots furent pour elle un coup de foudre; je crus la tenir morte dans mes bras, mais, ayant repris ses sens, elle me dit d'une voix languissante : « Vous serez cause de ma mort; l'amour que vous m'avez inspiré me conduira au tombeau. Pourquoi ne pas m'avoir détrompée avant que je conçusse cette terrible passion? Jamais, ho non, jamais mon cœur ne trouvera un objet digne de vous être comparé. » Malheureuse princesse, pouvais-je imaginer, lui dis-je, que vous concevriez de l'amour pour une étrangère qui ne doit pas rester long-temps ici? « Ah, ma douce amie, me répondit-elle, vous voulez partir, craignez-vous que je ne succombe pas assez tôt à ma douleur? J'en jure par

le nom tout puissant, je vous accompagnerai partout.» Votre intérêt m'ordonne de partir; si je reste, votre déshonneur est complet : que dira-t-on en nous voyant toujours ensemble sans que notre mariage ait eu de suite? « J'ai la tête trop fatiguée, me dit-elle, pour songer à toutes ces affaires; passons cette nuit comme les précédentes, peut-être demain trouverons-nous quelques remèdes à tous ces maux. » Alors elle me pressa contre sa poitrine, et s'endormit en me tenant fortement embrassée.

« Le lendemain matin nous trouvâmes le roi et la reine dans la plus profonde affliction. Le vézyr leur avait rapporté les propos injurieux qu'on tenait dans la ville sur la jeune princesse. « Sire, disait-il, je conviens que cet étranger a sauvé la vie à votre fille, mais il aurait mieux valu la laisser périr, que de la couvrir d'opprobre; s'il eût témoigné son éloignement pour cette alliance, nous lui eussions cherché une autre princesse plus digne de lui plaire, et au moins il aurait épargné cet opprobre à votre famille. » Le roi poussa un profond soupir.

« Peu de momens après, la princesse entra; son père lui ayant demandé comment elle avait passé la nuit? « Comme les précédentes, lui dit-elle en pleurant. » Alors le roi lui raconta les propos que le vézyr lui avait rapportés, et lui ordonna d'annoncer à son époux que s'il persistait dans son indifférence on lui chercherait une autre femme, et qu'elle-même pourrait aussi contracter un nouveau mariage. La princesse se vit forcée de découvrir mon

secret, et cette nouvelle étonna tous les courtisans qui ne voulaient rien en croire.

« Le roi m'ayant fait appeler, je lui avouai naïvement la vérité, et lui racontai toutes mes aventures, auxquelles il parut prendre beaucoup d'intérêt. « Puisque vous êtes musulmane, me dit-il, et que vous vous trouvez avec des personnes qui professent la même religion, restez avec nous, je me charge de vous procurer un époux digne de votre mérite et qui fera votre bonheur. « Pénétrée de reconnaissance pour toutes vos bontés, je vous prie de me permettre de ne point les accepter : il faut que je me rende à Baghdad pour y rejoindre ma vieille institutrice, et de là nous irons en Éthiopie chez le roi qui est mon parent, et qui professe aussi la religion musulmane. Ce discours chagrina beaucoup le sulthan ; il était aussi très-embarrassé pour détruire les bruits scandaleux qui couraient dans la ville. Cependant, il donna des ordres secrets pour mon départ, voulant me faire accompagner d'un nombreux cortége d'esclaves, et me pria surtout de ne rien dire de tous ces préparatifs à la princesse sa fille. »

DXII^e NUIT.

« Malgré toutes nos précautions, elle pénétra mon dessein, et voyant qu'il m'était impossible de rester à la cour de son père, et qu'on ne lui permettrait jamais

de m'accompagner, elle tomba dans une langueur effrayante ; ses joues se creusèrent, les roses de son teint disparurent : enfin, la cour était dans les plus vives alarmes.

« Je prodiguai mes soins à la malade, elle parut recouvrer la santé. Pour célébrer cet heureux rétablissement, le roi ordonna un festin, auquel tous les courtisans furent invités : d'excellens musiciens et des danseurs aussi légers que le vent du matin, exécutèrent les airs les plus tendres et les plus voluptueux; mon cœur était vraiment ému, et cette émotion se peignait sur ma figure. La princesse me demanda, si j'étais encore résolue à partir. Je me garderais bien, lui dis-je, d'exécuter ce projet dans un pareil moment; mais, pourquoi troubler une fête si agréable ? parlons d'autre chose : échanson, verse-nous à boire. Le roi et la reine approuvèrent mon idée ; on présenta à chaque convive une tasse remplie du meilleur vin, et l'on joua un air très-gai capable d'accroître encore la joie qui régnait dans le festin ; je m'efforçais de dissiper le chagrin que je remarquais sur le visage de la princesse.

« Puisque vous voulez absolument partir, me dit-elle, recevez mes adieux. » En disant ces mots, elle se coucha à la renverse sur mon sein, appuyant sa main gauche sur mon cœur, tandis que de la droite elle s'enfonçait sous sa robe un poignard dans la poitrine. Elle ne jeta pas un seul cri, mais le sang qui coula tout à coup à grands flots, et la pâleur répandue sur les joues de cette malheureuse princesse, trahirent

bientôt sa funeste résolution : on n'eut pas le temps de lui donner le plus léger secours ; on cherchait encore sa blessure, quand je la tenais expirante entre mes bras.

« La reine embrassa fortement le cadavre de la malheureuse, on eut beaucoup de peine à l'en séparer, et ses femmes la portèrent évanouie dans son appartement. Le roi, furieux, ordonna à son capitaine des gardes de me couper la tête ; celui-ci se disposait à exécuter cet ordre, et je l'attendais d'un air assuré, quand le vézyr lui fit signe d'attendre. « Sire, s'écria-t-il, en se jetant aux pieds du sulthan, daignez faire attention que cette étrangère est la cause innocente de ce malheur, violeriez-vous à son égard les droits sacrés de l'hospitalité ? » « Eh bien, je lui laisse la vie et la liberté, mais qu'elle se garde bien de reparaître à ma cour. » Le vézyr me fit donner trois chevaux et deux esclaves avec toutes les provisions nécessaires pour un long voyage. Je pris à l'instant le chemin de Baghdad.

« Accablée de douleur, je marchai tristement jusqu'à la fin du jour. Quand le soleil cessa de nous éclairer, et après un repas très-léger, je m'étendis sur le gazon pour y passer la nuit. Ma tête était appuyée contre le pied d'un arbre, et je tenais à la main la bride de mon cheval ; mes esclaves dormaient à quelque distance. A la pointe du jour, je ressentis une secousse assez forte qui m'éveilla ; en ouvrant les yeux, je me trouve environnée d'une troupe de voleurs, qui m'arrachent de la main la

bride de mon cheval ; les uns avaient pris ma lance plantée dans la terre auprès de moi, ainsi que mon sabre et mes paquets; d'autres étaient occupés à garrotter mes esclaves qui se débattaient inutilement. Le chef qui me trouvait faible et peu capable de supporter les fatigues du voyage, tirait son sabre pour me couper la tête, mais un des bandits lui observa qu'à la faveur de ma figure on pourrait encore me vendre assez cher, car les marchands d'Halep sont curieux de ces beaux et jeunes esclaves. Cette spéculation arrêta le bras du meurtrier, et je dus mon salut non à son humanité, mais à son avarice.

« Ces brigands étaient des Curdes (1), qui vivaient des produits de leurs rapines et de leurs troupeaux; ils m'emmenèrent dans leurs vastes montagnes, où des marchands d'Halep venaient alors acheter des moutons. Les brigands qui m'avaient prise, me donnèrent à ces marchands pour le prix de trois moutons, et crurent avoir fait un grand marché.

« Pour moi, je me félicitais bien d'être délivrée des mains de ces misérables Curdes qui sont tous idolâtres ; les uns adorent le soleil, la lune, les étoiles; d'autres des statues, des femmes ou le diable. Ils adorent les statues en mémoire de la femme de

(1) Ces peuples habitent dans les parties occidentales de la Perse, entre le Tigre et l'Euphrate ; plus farouches que les autres orientaux, ils en ont tous les vices sans avoir leurs qualités. Ils sont continuellement en guerre entre eux, et ne vivent que de pillage.

Loth qui fut métamorphosée en une statue de sel. Vous pouvez imaginer, sire, quel tourment pour une fidèle musulmane de se voir au milieu de ces enfans de l'erreur que notre grand prophète a condamnés.

« Celui auquel j'étais échue en partage, me conduisit au bazar, et bientôt je fus vendue à un prix très-élevé. C'est ce marchand qui m'a présentée à votre majesté; pendant toute la route, cet homme eut pour moi les égards qu'il aurait eus pour son enfant. Je lui avais raconté mes aventures, elles avaient fait sur lui une impression profonde; c'est parce qu'il connaissait la bienfaisance et la grandeur d'ame de votre majesté, qu'il a entrepris le voyage des Indes, et qu'il est venu m'amener à votre cour. »

Comme le jour ne paraissait point encore, Chehérazade commença à raconter au sulthan des Indes, que le conte d'Ameny avait fort réjoui, les aventures du prince Habib, et de la princesse Dorrat-el-Gawas.

HISTOIRE

DU PRINCE HABIB (1) ET DE LA PRINCESSE DORRAT-EL-GAWAS.

Salama, un des plus braves et des plus vieux guerriers de l'Arabie, commandait à la tribu des Benou-halal, et à soixante-six autres tribus qui

(1) Le bien-aimé.

obéissaient à ses lois. Mille cavaliers redoutables entouraient sa personne, mais sa grandeur ne pouvait le distraire du chagrin qu'il éprouvait de ne point avoir d'enfans, et son âge avancé ne lui permettait guère d'espérer cette faveur du ciel. Enfin, une nuit il entendit une voix secrète qui lui promettait la fécondité de son épouse, et le présage n'était point trompeur, car, au bout de quelques mois, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était enceinte. Au terme ordinaire, elle mit au jour un fils aussi beau que la pleine lune, et auquel son père donna le nom d'Habib. Elle ne voulut point confier à une autre le soin de le nourrir, et pendant deux ans elle lui donna son lait : de son côté le vieil émyr, qui était ravi de la naissance de son enfant, s'occupa de bonne heure du choix d'un précepteur; et quand le jeune prince eut atteint l'âge convenable, il lui donna un maître fort habile, qui instruisit son élève avec le plus grand soin.

En peu de temps Habib fit des progrès rapides; il avait à peine atteint l'âge de sept ans, qu'il connaissait déja parfaitement la grammaire, l'histoire, la poésie, et toutes les finesses de la calligraphie. A cette époque son père donna un magnifique repas aux chefs des diverses tribus qu'il commandait. Le jeune prince fut interrogé par eux, et il déploya une si merveilleuse étendue de connaissances, que tout le monde en fut surpris. Il improvisa des vers en l'honneur de son père, et l'on convint généralement qu'il aurait bientôt autant de talent qu'il avait déja

acquis de connaissances. L'émyr fut si enchanté des progrès de son fils, qu'il fit venir à l'instant même son précepteur, le combla d'éloges, et voulut lui faire présent de quatre chameaux chargés d'or, d'argent et de choses précieuses, en l'élevant au commandement d'une de ses tribus ; il lui dit même qu'il croyait encore trop peu récompenser les services qu'il lui avait rendus ; mais, au grand étonnement de Salama, cette offre fut refusée.

« Je vois bien, lui dit le précepteur de son fils, qu'il est temps de me faire connaître et de vous détromper de l'erreur dans laquelle vous êtes ; je ne fais point partie de la race des hommes, et je suis trop au-dessus des vanités terrestres dont vous voulez me faire hommage : je suis du nombre des génies supérieurs à l'humanité, parmi lesquels je jouissais d'un rang distingué, quand une voix secrète me donna l'ordre de me rendre à votre cour, pour y prendre soin de l'éducation de votre fils ; j'ai obéi à cette impulsion, j'ai brigué votre choix, et je l'ai obtenu : ma mission est maintenant remplie. »

Salama se confondit en remercîmens, et ne savait comment témoigner au génie toute sa reconnaissance, quand celui-ci poursuivit en ces termes : « Hélas, seigneur, c'est avec bien du regret que je me vois éloigné de mon jeune élève ; cette séparation m'est d'autant plus douloureuse qu'il est menacé d'un grand malheur aussitôt que je ne serai plus auprès de lui. »

A ces mots le génie, après avoir embrassé le jeune prince, et sans répondre aux questions que lui fai-

sait Salama, poussa un grand cri et disparut en pleurant. Lorsque Habib se vit séparé d'un maître auquel il portait une vive affection, il fit retentir le palais de son père de l'expression de ses regrets : « Hélas, s'écria-t-il, comment pourrai-je vivre séparé de celui auquel je dois tout ? la nuit et le jour son image se représente à ma pensée, mon cœur sera consumé de chagrin, et mon corps ne pourra résister à l'excès de ma douleur. »

A cet intéressant spectacle l'assemblée était vivement émue, quand on entendit une voix prononcer ces paroles : « Que le jeune Habib sache se rendre « maître de sa douleur et s'occuper de remplir la « vaste carrière qui lui est ouverte. Qu'il travaille à « fortifier son corps contre les travaux, la fatigue et « les périls qu'il va braver, comme il s'est occupé « jusqu'ici de cultiver son esprit. » Ces paroles rendirent le courage au jeune prince : « Eh bien, s'écria-t-il, puisque le génie qui m'a si bien guidé dans l'étude des sciences, m'engage maintenant à m'occuper de l'étude des armes, je suivrai ses conseils, et je veux que la terre soit bientôt remplie du bruit de mes nombreux exploits. » Le vieux Salama fut au comble de la joie de trouver dans son fils ces dispositions belliqueuses, il l'embrassa étroitement, et lui dit : « Hé bien, mon fils, à l'ardeur que je vois briller dans tes yeux, je m'aperçois que tu seras un des chefs les plus distingués de mes braves tribus. Puisque la faveur céleste t'a déja donné un maître aussi précieux que celui qui vient de te quitter, ne

désespérons pas qu'elle nous guide dans le choix que nous allons faire de l'homme qui t'enseignera le métier des armes. »

Chacun des chefs qui étaient présens, ambitionnait l'honneur de servir de maître au jeune Habib, quand un étranger se présenta devant l'assemblée ; son cheval surpassait tout ce que les coursiers de l'Arabie offrent de plus élégant et de plus gracieux. Son armure paraissait avoir été fabriquée par le prophète David, et sa massue, formée d'une pierre très-dure, était d'une dimension telle, que quarante hommes des plus vigoureux n'auraient pas pu la porter. Un sabre fabriqué dans l'Inde était suspendu à son côté, et sa lance était l'ouvrage du fameux forgeron Samher. Il sauta de son cheval ; et après avoir salué l'émyr et toute sa cour, il lui parla en ces termes :

« Je viens, seigneur, vous offrir pour le prince votre fils, le tribut de la longue expérience que j'ai acquise dans les armes : si vous voulez éprouver mon adresse et ma valeur afin de vous assurer que je suis digne des honorables fonctions que je sollicite, je vous offre le combat. » Ces paroles réveillèrent toute l'ardeur du vieil émyr ; et nonobstant les représentations de tous ceux qui lui observaient combien il était imprudent d'entrer en lice avec un étranger tout-à-fait inconnu, et qui pouvait être un perfide, il accepta la proposition qui lui était faite, et ordonna sur-le-champ qu'on lui apportât ses armes. Aussitôt il se revêtit de sa cotte de maille à l'épreuve

du sabre le plus acéré, il saisit son glaive capable de fendre des rochers, et son énorme lance.

Lorsqu'il fut à cheval, tous les spectateurs se formèrent en cercle pour être témoins du combat qui allait se livrer. Les deux guerriers s'éloignèrent d'abord pour prendre du champ, puis ils fondirent l'un sur l'autre avec une telle violence, que leurs armes se rompirent en éclats : ils saisissent alors leurs épées, et au milieu d'un nuage de poussière, ils se portent mille coups. Salama ne tarda pas à reconnaître toute l'adresse de son adversaire, et, content de cette épreuve, il fit cesser le combat.

DXIII[e] NUIT.

L'INCONNU se jeta de suite à ses genoux, en lui demandant pardon de la témérité qu'il avait eue de lutter avec lui, et s'excusant sur le désir qu'il éprouvait de devenir le précepteur du jeune prince.

Habib, sur un signe de son père, vint se jeter dans les bras de l'étranger, en lui demandant son nom. « Je m'appelle Al-Abous (1), répondit l'inconnu. » « Certes, votre nom est bien mal choisi, répliqua Habib, car, loin de paraître chagrin, vous avez un air de bienveillance et de bonté qui attire tous ceux

(1) Le chagrin.

qui vous approchent.» Al-Abous répondit à ces prévenances en embrassant étroitement le jeune prince; il promit à son père de se livrer tout entier désormais à son éducation, et de lui inspirer les sentimens de vaillance et de bravoure qui convenaient à son rang.

Sous ce second maître, Habib étudia avec ardeur le métier des armes, et ne montra pas de moins heureuses dispositions dans ces nouveaux exercices, qu'il n'en avait montré dans les précédens. Il eut bientôt lieu de mettre à profit les leçons qu'il avait reçues, et déployant autant d'habileté que de courage dans les guerres que la tribu de son père entreprenait contre ses voisins, il s'acquit par son activité, son adresse, et sa bravoure, la réputation du plus grand capitaine de l'Arabie.

Lorsque le précepteur s'aperçut que son élève n'avait plus besoin de ses leçons, il se prépara à le quitter, et profitant du moment où ils étaient tous deux à se promener dans la campagne, il lui adressa en ces termes ses dernières recommandations: « J'ai à vous prévenir, ô mon jeune Habib, que votre vie doit être semée de beaucoup de fatigues et de dangers, mais le destin vous promet la récompense des maux que vous aurez endurés; cette récompense est la belle Dorrat-al-Gawas, qui commande aux hommes et aux génies dans des contrées bien éloignées de l'Arabie. Malgré la diversité des sujets qui lui sont soumis, son royaume jouit d'une paix profonde, et nulle division ne règne entre eux. Chacun de ses

deux ministres appartient à l'une des races qui reconnaissent ses lois. Écoutez son histoire que je vais vous raconter, et souvenez-vous, en l'écoutant, que le destin vous la garde pour épouse.» Al-Abbous ayant ainsi parlé et réclamé l'attention de son élève, commença en ces termes :

HISTOIRE DU ROI DES ILES BELLOUR

ET DE DORRAT-AL-GAWAS.

« Le roi des Iles Bellour, dont la puissance s'étend sur un grand nombre d'îles dans l'Océan indien, voyait avec peine qu'il ne pourrait transmettre son vaste royaume à aucun héritier, parce que son épouse était stérile. Un jour qu'il était plongé dans les tristes réflexions que cette pensée faisait naître en lui, il vit tout à coup apparaître un génie qui lui parla ainsi : « Grand prince, je sais combien vous êtes affligé de n'avoir point d'enfans, et je viens vous proposer un moyen de mettre un terme à vos douleurs. J'ai une fille riche, jeune et belle, et je vous offre sa main ; si cette offre peut vous convenir, vous aurez obtenu ce que les plus puissans rois du monde ont sollicité vainement jusqu'ici; mais, j'ai conçu une telle estime pour vos qualités et votre valeur, que je vous préfère aux plus riches monarques de l'univers. J'espère que ma fille vous donnera un enfant qui, à votre exemple, fera, par sa justice et sa

bonté, le bonheur de ses sujets. Je ne vous demande que de persister dans la conduite si digne d'éloge que vous avez tenue jusqu'à ce jour, car c'est ainsi que vous ferez le bonheur de ma fille et le mien. » Aussi surpris que flatté de cette proposition inattendue, le roi des Iles Bellour s'empressa d'accepter l'offre du génie. Aussitôt celui-ci ordonna par un signe aux esclaves invisibles qui l'entouraient, d'aller chercher la princesse : ils ne tardèrent pas à la ramener. Son époux reconnut, en la voyant, qu'il n'avait point été trompé par le génie ; en rentrant dans sa capitale, il ordonna les préparatifs de son mariage, qui fut célébré avec la plus grande pompe.

La prédiction du génie ne tarda pas à se réaliser. La nouvelle reine devint enceinte au bout de quelques mois, et mit au monde une fille charmante, à l'éducation de laquelle elle prodigua tous ses soins. Cette fille est la princesse Dorrat-al-Gawas dont je vous parlais tout à l'heure. Cette jeune personne remplie de toutes sortes de talens et de qualités, est montée, après la mort de ses parens, sur le trône des Iles Bellour, où elle règne en même temps sur un grand nombre de sujets, et sur une multitude de génies qui sont venus se ranger sous ses lois. »

Al-Abbous en disant ces mots, disparut. Ce qu'il venait de raconter au jeune prince lui fit faire de sérieuses réflexions : Habib entrait tout pensif dans le bosquet qui environnait le château de son père, lorsqu'au milieu des arbres touffus il aperçut une jeune personne dont la vue l'enchanta. Il crut que c'était une

des houris du saint prophète ; et pour s'assurer de la réalité de ses conjectures, il se cacha de manière à ce qu'il était impossible de l'apercevoir. A peine avait-il eu le temps de choisir le lieu de sa retraite, qu'il vit quarante oiseaux parés des plus riches plumages, venir s'abattre aux pieds de la jeune personne. Lorsque ces oiseaux eurent touché la terre, ils se transformèrent en autant de nymphes, qui s'empressèrent de rendre hommage à leur maîtresse.

« Pourquoi, leur dit-elle, ne m'avez-vous pas suivie au moment où je suis partie? vous saviez que mon intention était de rendre visite à mon bien-aimé le prince Habib ; quelles raisons ont pu retarder votre départ et vous autoriser à manquer à mes ordres? » « Ce n'est point notre faute, répondirent les nymphes ; nous avons fait tous nos efforts pour vous suivre, mais il nous était impossible d'égaler la rapidité de votre vol. »

Habib, en entendant cette conversation, reconnut facilement la princesse dont lui avait parlé le génie, et il était tenté d'aller se jeter à ses pieds, mais un sentiment de crainte et de respect l'empêcha d'obéir à ce premier mouvement, et il écouta la conversation suivante : « C'est ici, disait Dorrat-al-Gawas, que je veux attendre celui qui m'est destiné pour époux : il vient souvent se promener dans ce jardin ; et c'est pour le voir, que j'ai quitté la capitale de mes états, et que j'ai traversé la moitié du monde : j'espère qu'instruit du sort que nous réserve le destin, il sera conduit dans ce bosquet par son heu-

reuse étoile; mais tout me dit que je ne suis pas trompée, car je l'aperçois entre les arbres, et le voilà prêt à s'avancer vers nous. »

Dorrat-al-Gawas reconnut effectivement le prince Habib qui sortait du bosquet et s'approchait d'elle. La princesse vint elle-même à sa rencontre en lui exprimant tout le plaisir que sa vue lui faisait éprouver. Le prince répondit à ces prévenances avec non moins d'ardeur; et il lui dit, que depuis les révélations que lui avait faites son précepteur, le génie Al-Abbous, il avait ressenti le plus vif désir de connaître celle qui lui était destinée pour épouse, et que sa passion devenait telle qu'il avait perdu jusqu'au sommeil. Comme il prononçait ces paroles, il aperçut à l'horizon un oiseau énorme qui parut se diriger sur eux; cet oiseau vint s'abattre aux pieds de la princesse, et se transforma tout à coup en un vieillard qui les salua gracieusement tous les deux.

DXIV^e NUIT.

Dorrat-al-Gawas reconnaissant son vézyr, s'empressa de lui demander quel motif l'amenait auprès d'elle. « Princesse, lui répondit ce ministre, je viens en toute hâte vous conjurer de revenir dans vos états; les génies, inquiets de votre absence, ont demandé à vous voir; je leur ai répondu, que des affaires indispensables ne vous permettaient pas de sortir de votre

palais. Mais cette excuse a fait une impression désagréable sur leurs esprits ; ils trouvent que c'est leur manquer d'égards, que de refuser de paraître quand ils le demandent. Un plus long retard pourrait servir de prétexte à quelqu'un d'entre eux pour se révolter ; il est donc nécessaire que vous quittiez ces lieux à l'instant même. »

La princesse des génies ne songeait en ce moment qu'au regret de se séparer du jeune Habib. « Prince, ajouta-t-elle, vous ne sauriez croire combien il m'est pénible de m'éloigner sans pouvoir vous emmener avec moi ; tels sont, hélas! les ordres du destin : il veut qu'avant d'être unis , nous eudurions toutes sortes de fatigues et de privations ; mais, gardez le souvenir de Dorrat-al-Gawas, et que son image vous donne la force de braver les dangers, et de m'obtenir après avoir accompli ce que le sort exige. » En disant ces mots, elle s'assit sur le dos de son vézyr, qui avait déja repris sa première forme ; puis , ayant salué le prince, s'envola avec ses compagnes, qui elles-mêmes s'étaient transformées de nouveau en oiseaux plus petits.

Le prince en voyant disparaître celle qu'il aimait, ne put retenir ses larmes, et il demeura long-temps immobile, les yeux tournés dans la direction qu'avait prise Dorrat-al-Gawas.

Cependant l'émyr Salama et son épouse ayant conçu des inquiétudes de l'absence prolongée de leur fils, s'étaient rendus dans le jardin où ils supposaient qu'il pourrait être ; ils le trouvèrent tout éploré, et

se plaignant amèrement de sa destinée ; le départ de Dorrat-al-Gawas avait fait une impression si profonde sur Habib, qu'il avait presque perdu l'usage de ses sens. Ses parens l'ayant fait revenir à lui, s'informèrent avec inquiétude du sujet de son chagrin, et Habib leur raconta ce qui venait de lui arriver : ils se rappelèrent alors les prédictions du génie qui avait été le précepteur du prince, et pensèrent que les malheurs dont il les avait menacés, seraient occasionés par Dorrat-al-Gawas ; dans cette idée, ils firent tout ce qui était possible pour détourner le jeune prince du projet qu'il avait conçu de rejoindre Dorrat-al-Gawas ; mais tout ce qu'ils purent lui dire fut inutile. Son père eut beau lui représenter tous les dangers de l'entreprise qu'il méditait, ce fut en vain qu'il lui proposa d'envoyer de toutes parts des cavaliers expérimentés à la recherche de la reine des génies.

Rien ne put ébranler la constance du jeune Habib, que l'aspect de la mort même n'effraya point : il pria seulement son père de lui donner des chameaux, des bagages, une suite convenable, et des présens pour offrir à sa maîtresse ; lui ayant recommandé de bannir les inquiétudes, il se mit en route avec sa caravane.

Il était accompagné de vingt des plus intrépides cavaliers de la tribu, armé d'une excellente cuirasse, et monté sur le plus beau coursier de l'Arabie. Lorsque Habib se vit en route, il eprouva un grand soulagement à sa douleur, et se mit à réciter à ses

compagnons des vers qui peignaient son amour et l'impatience qu'il éprouvait de rejoindre bientôt l'objet de ses désirs.

Les cavaliers que l'émyr Salama avait désignés pour faire partie de la suite de son fils, n'avaient pu désobéir aux ordres de leur prince et refuser de suivre Habib ; mais ils étaient tous jaloux des nombreux succès que ce jeune homme avait obtenus dans les armes, et leur lâche envie fut poussée à un tel point, qu'ils conçurent le projet de lui faire perdre la vie pendant son sommeil. Un des plus audacieux se chargea du soin de mêler à la boisson du prince une poudre qui devait l'endormir, et cet infernal complot ne réussit que trop bien.

La caravane arriva un soir dans une fraîche vallée où tout invitait à prendre du repos ; lorsque les tentes furent dressées, celui qui s'était chargé de l'exécution du complot, s'acquitta de ses horribles fonctions ; le prince ressentit bientôt les effets de la potion qu'on lui avait fait prendre. Il éprouva d'abord un violent mal de tête, et finit par succomber à un assoupissement complet.

Lorsque les cavaliers virent le prince endormi, ils délibérèrent alors sur le parti qu'ils devaient prendre à son égard. Quelques-uns furent d'avis de l'égorger; mais d'autres plus humains, et auxquels le sang faisait horreur, se rangèrent de l'opinion d'un d'entre eux, qui, pour sauver la vie du prince, leur proposa de l'abandonner seul dans le désert où il se trouvait. « A quoi bon, leur disait ce digne cavalier,

nous rendre coupables d'un homicide inutile ? si nous laissons le prince dans le désert en ayant soin d'éloigner de lui tout ce qui pourrait lui fournir les moyens de continuer son chemin, il est tout-à-fait impossible qu'il échappe à la mort, dans un désert, et privé de toute espèce de secours. Vous le voyez maintenant endormi, et peut-être son assoupissement sera-t-il éternel : mais, en supposant même qu'il vînt à se réveiller, si nous l'abandonnons en enlevant les chevaux et les chameaux, sa mort est inévitable. » Ce discours fit une grande impression sur les cavaliers ; ils se contentèrent donc d'enlever au prince son cheval et ses armes, et d'éloigner de lui ce qui aurait pu servir à sa subsistance. Ils reprirent ensuite le chemin qu'ils venaient de parcourir, en se proposant de bâtir une fable sur la disparition de leur jeune maître. « Lorsque l'émyr Salama, se dirent-ils, nous demandera des nouvelles de son fils, il ne sera pas difficile de lui persuader que Habib est mort épuisé des fatigues du voyage, et que nous avons fait tout ce qui était en nous, pour sauver sa vie, mais que nos soins ont été inutiles. S'il paraît étonné que nous ne rapportions pas le cadavre, la chaleur extrême du pays, et la crainte de la putréfaction, nous serviront d'excuse. »

Après avoir ainsi arrêté les explications qui devaient servir à cacher leurs crimes, les cavaliers se couvrirent des signes du deuil le plus profond. Lorsqu'ils furent sur le point d'arriver devant l'émyr Salama, ils poussèrent de profonds gémissemens : l'un d'entre eux tenait par la bride le cheval du

prince, qui n'était monté par aucun cavalier. Lorsque l'émyr vit s'approcher ce cortége funèbre, il prévit dès lors le malheur qui le menaçait, et sa douleur n'eut plus de bornes : alors un cavalier s'avança près de lui en lui adressant ces paroles :

« Prince, c'est avec une profonde douleur que nous venons affliger votre cœur paternel par une nouvelle désolante ; votre fils Habib n'est plus, il est tombé victime des chaleurs dévorantes du désert après avoir vainement lutté pendant trois jours contre la fatigue qui l'accablait. A cet affreux spectacle, nous nous sommes empressés de lui prodiguer nos soins, mais ils ont été superflus ; il a rendu le dernier soupir en prononçant le nom de celle qu'il aimait. »

Ce discours fit une impression profonde sur le vieil émyr. « Hélas! s'écria-t-il, les oracles ont été trop vrais! faut-il que la fin de mes jours soit empoisonnée par un aussi cruel désastre! O mon malheureux fils, comment as-tu pu périr ainsi à la fleur de ton âge! ta valeur méritait un autre sort, tu aurais fait la consolation de ma vieillesse et la gloire de mon royaume. »

Comme il achevait ces paroles en déchirant ses vêtemens et en se couvrant la tête de cendres, son épouse accourut à ses cris : « Où est mon fils? s'écria cette malheureuse mère, qu'avez-vous fait de mon fils? pourquoi n'avez-vous pas rapporté son cadavre? j'aurais voulu l'ensevelir moi-même et je l'aurais vu du moins encore une fois. » Les perfides

cavaliers s'excusèrent comme ils en étaient convenus, en prenant pour prétexte la chaleur extrême qui, disaient-ils, ne leur avait pas permis de se charger d'un cadavre putréfié presqu'aussitôt après la mort : du reste, ils assurèrent qu'ils lui avaient rendu avec soin les honneurs funèbres.

Ce fut en vain que la mère de Habib insista pour connaître le lieu de la sépulture de son fils, ils se gardèrent bien de désigner l'endroit où ils avaient abandonné ce malheureux prince, et répondirent qu'ils l'avaient enterré dans un vaste désert, où jamais aucun homme n'avait pénétré avant eux, et dont ils ignoraient tout à fait le nom.

N'ayant rien qui pût servir à calmer leur douleur, le père et la mère de Habib se couchèrent sur la cendre; et livrés tout entiers à leur désespoir, ils refusèrent de prendre aucune espèce de nourriture. Leur chagrin fut sincèrement partagé par tous les autres membres de la tribu, qui regrettèrent vivement le fils de leur maître, et chacun croyait avoir perdu en lui son défenseur et son ami.

Cependant tous ces regrets étaient sans fondement. Habib, après un long sommeil, s'était enfin réveillé, et sa surprise avait été extrême, quand il avait reconnu qu'on l'avait abandonné seul dans le désert. Il n'aperçut devant lui qu'une immense solitude. Privé de son coursier, de ses compagnons, et de ses armes, il voit qu'il n'a plus d'espérance que dans le secours de la divinité; et se mettant à genoux, il fait cette prière : « Tu vois, grand Dieu,

« la perfidie de ceux qui m'ont trahi ; toi seul, dans « une conjoncture aussi déplorable, peux me délivrer « des dangers qui me menacent : je m'abandonne à « toi, ôte-moi, si tu veux, la vie, mais laisse-moi « le courage de supporter la mort » A peine avait-il achevé cette prière, qu'il aperçut dans le lointain quelque chose de noir qui se trouvait à l'horizon du désert. A travers un sable brûlant, et sous un soleil dont la chaleur l'accablait, Habib ne perd point courage, il entretient son ardeur en chantant les douceurs de la gloire, il exalte son imagination en célébrant les charmes de la beauté.

DXV^e NUIT.

Cependant il a beau marcher, l'objet qu'il veut atteindre semble reculer à chaque pas devant lui, mais cette difficulté irrite encore davantage ses désirs. Tout à coup il voit planer au-dessus de sa tête un nuage qui tombe avec rapidité : bientôt ses formes se dessinent à l'œil, et Habib reconnaît que ce qu'il a pris pour un nuage est un oiseau d'une grosseur prodigieuse. Dans la situation où il se trouvait, il ne négligea point le moyen de salut qui lui était offert par la Providence, et remarquant que ses pieds étaient presqu'aussi gros que des palmiers, il s'y attacha fortement; l'oiseau ne tarda pas à prendre son vol, et il se porta précisément vers le

point noir que Habib avait vainement cherché à atteindre. Le point était une montagne immense que son éloignement faisait paraître fort petite; l'oiseau s'abattit sur la montagne, et Habib quitta aussitôt son pied auquel il s'était attaché. Il parcourut les lieux où il se trouvait, et il parvint à l'entrée d'une caverne spacieuse, dont l'aspect sauvage inspirait l'effroi.

Le jeune prince ne fut point intimidé, et le succès couronna ses efforts. Il avança d'un pas ferme, et à peine était-il entré, qu'il entendit le génie Al-abous l'appeler, et qu'il se trouva près de lui. Ce génie tenait d'une main un sabre magnifique fabriqué par les génies, de l'autre il présenta à Habib dans une magnifique coupe d'or une eau qui devait servir à ranimer ses forces épuisées. Après l'avoir avalée d'un seul trait, le jeune prince témoigna à son ancien maître tout le plaisir qu'il éprouvait à le revoir : il lui parla de l'entrevue qu'il avait eue avec Dorrat-al-Gawas, et du bonheur qu'il se promettait lorsqu'il aurait rejoint sa bien-aimée. « Hélas, mon fils, lui répondit le génie, vous êtes loin encore du terme auquel vous aspirez ; que de choses vous restent à faire : vous avez des mers sans nombre à traverser, des monstres effroyables à vaincre, des dangers de toute espèce à surmonter. Je voudrais vous aider de ma puissance pour applanir les difficultés que présente votre entreprise, mais mon pouvoir ne s'étend pas jusque là : je ne puis vous être utile qu'en vous reportant auprès de vos parens, si vous voulez prendre ce parti. »

A cette proposition offensante, Habib se hâta d'interrompre le génie : « Hé quoi, dit-il, j'aurais donc quitté ma famille, j'aurais donc affronté la mort, pour revenir honteusement sur mes pas; non, je suis incapable d'une telle lâcheté, et ma résolution est définitivement prise : je périrai ou j'obtiendrai celle que j'aime. »

Lorsque le génie vit que le parti de son jeune élève était bien arrêté, il lui donna ses instructions, et lui parla en ces termes : « Prince, c'est dans la caverne où vous vous trouvez que sont déposés les trésors du grand Salomon : c'est ce prophète qui m'a ordonné de demeurer dans ces lieux, d'où je ne puis sortir sans sa permission. Si vous désirez voir ses trésors, je peux vous en faciliter l'entrée, et vous permettre de contempler à loisir une infinité de pierres précieuses de toutes les formes et de toutes les couleurs, qui sont renfermées dans quarante grandes salles situées à l'extrémité de cette immense galerie. En fouillant dessous la porte, vous trouverez les clefs de tout ce trésor; mais si vous voulez ne pas vous arrêter à considérer ces richesses, traversez les salles jusqu'à ce que vous parveniez à un rideau garni de quatre-vingt agrafes que vous aurez soin de ne pas détacher sans les garnir d'un coton que je vous donnerai; derrière ce rideau vous trouverez une porte d'or couverte de caractères hiéroglyphiques que vous devez comprendre avant de passer outre. Si vous êtes assez heureux pour en deviner le sens, ouvrez la porte avec précaution et sans être effrayé par les cris

des génies et des monstres qui chercheront à vous arrêter dans votre marche. Vous apercevrez alors une mer immense et orageuse, dont l'existence a quelque chose de surnaturel ; tenez-vous sur le rivage, et appelez un vaisseau que vous verrez passer. Au premier signe que vous lui ferez, il s'empressera de venir vous prendre : je ne puis vous en dire davantage, car je ne saurais prévoir l'avenir ; je sais seulement que je vous vois pour la dernière fois : avant de vous faire mes adieux, je veux vous armer de cette épée dont la trempe est due aux génies. »

Habib fut transporté de joie à ce discours, il embrassa la main de son ancien précepteur, saisit l'épée qu'il lui présenta, et marcha d'un pas ferme dans la caverne où il se trouvait. Il reconnut bientôt la porte dont le génie lui avait parlé, et fouillant au-dessous, il déterra un sac de cuir dans lequel il trouva plusieurs clés ; il parvint facilement à reconnaître celle qui allait à la porte qu'il ouvrit. Il aperçut alors un appartement étincelant de clarté, et lut une inscription dont il démêla le sens ; c'était une sentence sur les vanités du monde et sur la nécessité de la force et du courage dans les entreprises périlleuses.

Lorsque Habib voulut s'approcher du rideau que son guide lui avait désigné, il fut assailli tout à coup par une foule de monstres et de fantômes qui l'entouraient de feu et de fumée, mais son intrépidité ne fut point ébranlée, et les cris effrayans qu'il entendait, ne l'empêchèrent point de remplir les instruc-

tions qu'il avait reçues. Il garnit donc soigneusement avec du coton les agrafes du rideau qui se trouvait devant lui, et aussitôt que cette opération fut terminée, il parvint à le soulever avec facilité: au même instant tous les êtres fantastiques qui l'entouraient disparurent. Il se croyait pour jamais débarrassé de leurs poursuites, lorsqu'il eut la maladresse de refermer la porte que le génie lui avait recommandé de laisser ouverte. Les fantômes reparurent aussitôt et l'accablèrent de reproches. « Pourquoi, lui disaient-ils, mortel audacieux, viens-tu troubler la solitude où nous vivons? rends grace aux armes qui te protègent, car, sans leur trempe divine, tu aurais senti les effets de notre fureur ; mais, ne te flatte pas que ton courage puisse résister aux épreuves qu'il te faudra subir. »

Habib était inaccessible à tout sentiment de crainte, et cependant de nouveaux objets de terreur se multipliaient à chaque instant sous ses pas; d'affreux serpens le menaçaient de leurs dents aiguës. Des lions et des tigres se jetaient sur son passage; le tonnerre roulait avec force; des cataractes effrayantes descendaient avec une prodigieuse vitesse. Mais, au milieu de tous ces dangers, Habib s'avançait sans crainte, et ses ennemis, voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, cessèrent de le tourmenter : il put alors s'avancer d'un pas plus rapide, et parvenir sans obstacle sur le rivage d'une mer agitée, mais il attendit vainement pendant toute la journée le vaisseau dont le génie lui avait annoncé l'arrivée.

Le second jour il ne fut pas plus heureux, et l'attente était pour lui d'autant plus douloureuse que, n'ayant aucune provision, il éprouvait toutes les horreurs de la faim et de la soif. Durant quatre jours il fut livré à ce cruel supplice; enfin, il aperçut deux femmes qui sortaient de la mer, et dont il écouta attentivement la conversation.

DXVIe NUIT.

« Voyez-vous, disait l'une d'elles à sa camarade, cet homme qui se trouve sur le rivage, c'est le prince Habib, l'amant de la belle Dorrat-al-Gawas, qui voudrait bien rejoindre sa maîtresse, mais il ignore qu'elle est séparée de lui par un immense océan rempli d'écueils et de dangers, et fécond en naufrages : croyez-vous qu'il puisse venir à bout d'une entreprise aussi difficile? » « Je le crois, répliqua sa compagne, après avoir mis fin à des aventures aussi périlleuses que celles qu'il a bravées, il n'y a nul doute qu'il ne parvienne à vaincre tous les autres obstacles; mais, il n'est pas encore près d'atteindre l'objet de ses vœux. »

Quoique ces paroles ne donnassent au prince Habib qu'un espoir bien éloigné, elles redoublèrent pourtant son courage, et lui rendirent la joie. Sa satisfaction fut bien plus grande encore, lorsqu'il aperçut à l'horizon un vaisseau qui s'avançait à pleines voiles.

Les matelots qui étaient à bord de ce navire apercevant sur le rivage un homme qui leur faisait des signes, mirent une chaloupe à la mer pour aller le chercher. Lorsque le prince fut à bord du vaisseau, il se trouva au milieu d'une société de marchands qui s'empressèrent de lui donner les secours dont il avait grand besoin, car il était presque mort de faim. Après qu'il eut satisfait son appétit, Habib leur raconta son histoire qu'il imagina pour la circonstance: il leur dit qu'il naviguait sur cette mer pour faire le commerce, que son navire avait été assailli par une tempête et submergé, et ajouta que tous ses compagnons avaient péri, et que lui seul était parvenu à gagner le rivage à l'aide d'une planche. Chacun chercha à le consoler de son infortune, et l'exhorta à prendre courage: on lui promit de réparer les pertes qu'il avait éprouvé.

Pendant quelques jours la navigation fut heureuse, mais, tandis que l'équipage se flattait d'atteindre bientôt le port, un vent très-violent s'éleva tout à coup, et jeta le vaisseau hors de sa route. Vainement le pilote essaya de lutter, tous ses efforts furent inutiles.

Au bout d'un certain temps, la violence du vent s'apaisa; le temps devint très-calme, mais on s'aperçut que le vaisseau avait été jeté hors de sa route, et qu'il se trouvait dans des parages inconnus. L'effroi fut porté au comble dans l'équipage et parmi les passagers, lorsque le pilote les avertit qu'il se reconnaissait enfin, et qu'il ne pouvait guère douter

du funeste sort qui les menaçait. Suivant son estime, le vaisseau devait se trouver dans la mer Verte, habitée par toutes sortes de monstres et de génies malfaisans qui dévorent les navigateurs assez malheureux pour être entraînés dans ces contrées.

Ces révélations jetèrent la consternation parmi les auditeurs, mais Habib les rassura par sa fermeté et son audace. « Ne redoutez rien de ces génies malfaisans, s'écria-t-il, je ne crains pas leurs attaques que j'ai déja plus d'une fois bravées, et je vous promets de vous tirer de leurs mains. »

Habib prit la résolution courageuse d'aller combattre le chef des génies qui, suivant les renseignemens donnés par le pilote, entraînait le vaisseau dans la direction où il était porté. Il se fit donc attacher avec une corde et s'élança dans la mer, tenant à la main le sabre enchanté que lui avait remis son génie protecteur.

Il ne tarda pas à reconnaître le monstre qui accourait déja pour le dévorer, mais, sans s'effrayer de sa vue, il le frappa avec tant de force, qu'il lui fendit la tête en deux. Après s'être ainsi débarrassé de ce dangereux ennemi, il fit signe aux marchands de le ramener à bord au moyen de la corde qui le tenait attaché. Dès que le vaisseau fut débarrassé des mains du génie qui avait retardé sa marche, il vogua alors en pleine liberté.

Un pareil trait de courage était trop remarquable pour que l'on ne soupçonnât pas quelque chose de surnaturel dans le héros qui venait de mettre fin à

une aventure aussi périlleuse. Reconnaissans du service éminent qu'il venait de leur rendre, tous les marchands mirent leur fortune à ses pieds; mais le plus âgé d'entre eux, qui soupçonnait plus particulièrement le prince d'être protégé par des puissances mystérieuses, le conjura de ne pas leur cacher plus long-temps son rang et son nom, et de vouloir bien se faire connaître à eux. Le prince refusa long-temps de satisfaire sa curiosité; cédant enfin à ses instances, il leur fit le récit des aventures étonnantes qui l'avaient conduit à bord de leur vaisseau.

Bientôt, secondé par un vent favorable, le vaisseau eut atteint des contrées connues du pilote qui, plein de joie, signala aux passagers les îles Bellour, près desquelles on se trouvait alors. A mesure que l'on avançait, l'on reconnut une ville superbe, dans le port de laquelle le vaisseau fit son entrée; au même instant il fut entouré d'une multitude de canots qui venaient offrir leurs services pour le débarquement des passagers et le transport des marchandises.

Dorrat-al-Gawaṣ était en proie aux tristes réflexions que faisaient naître en elle la séparation qui l'avait éloignée de son prince bien-aimé, et l'idée des nombreux dangers dont il était menacé, lorsqu'un des génies soumis à ses ordres, vint lui annoncer l'arrivée du prince Habib. Elle ordonna aussitôt que de nombreuses réjouissances annonçassent à ses sujets le bonheur de leur souveraine, et que la route par laquelle le prince devait passer pour arriver jusqu'à

elle, fût couverte de tapis et d'étoffes précieuses. En même temps elle lui envoya une garde d'honneur nombreuse pour l'escorter jusqu'à son palais.

DXVII^e NUIT.

On laisse à penser quelle fut la joie du prince, lorsqu'il se trouva près de la personne pour laquelle il avait couru de si grands dangers. Il oublia bientôt toutes les peines auxquelles il s'était exposé, dans les bras de celle qu'il aimait; mais, au milieu du plaisir qu'il éprouvait, une idée pénible venait troubler son bonheur. Il songeait à la douleur à laquelle ses parens devaient être en proie depuis son départ. Enfin, il résolut de faire part de ses regrets à la princesse qui, pour bannir sa tristesse, lui promit qu'il reverrait ses parens ce jour même.

Elle fit aussitôt rassembler les principaux d'entre les génies, et leur dit que, forcée de quitter son royaume pour des affaires importantes, elle en avait confié le soin à son grand vézyr; et lorsqu'elle se fut assurée leur fidélité, elle donna l'ordre aux génies qui la servaient, de la transporter avec le prince Habib dans les jardins où tous les deux s'étaient rencontrés pour la première fois, ce qui fut exécuté en un instant.

Salama et son épouse étaient livrés à toute la douleur que leur faisait éprouver la perte de leur fils,

lorsqu'à leur grande surprise, ils le virent tout à coup paraître devant eux. Ils crurent d'abord que c'était une illusion de leurs sens, mais les protestations du prince et ses tendres embrassemens, ne leur permirent pas de douter plus long-temps qu'ils avaient retrouvé leur fils bien-aimé. Après que les premiers transports de joie furent calmés, on s'occupa du soin de faire annoncer partout l'arrivée inattendue de Habib, qui reçut les félicitations de tous les chefs des tribus. On fit de grandes largesses aux pauvres, et l'on célébra des réjouissances pendant sept jours, au bout desquels, on fit pendre dix-neuf des cavaliers qui avaient abandonné Habib dans le désert.

Bientôt l'émyr Salama paya son tribut à la nature : il fut remplacé par Habib, qui remit sous un même sceptre les nombreuses tribus de son père, et le reste du royaume des îles Bellour. Ce grand prince passa avec la belle Dorrat-al-Gawas de longues et heureuses années, et mourut en laissant un empire florissant, qui fut partagé dans la suite entre les nombreux enfans qu'il avait eus de cette princesse.

Le jour ne paraissait point encore, Chehérazade profita du temps qui lui restait pour raconter au sulthan des Indes l'histoire d'Aly Djohary.

HISTOIRE D'ALY DJOHARY.

Sire, Aly Djohary avait reçu de ses ancêtres la charge d'intendant des khalyfes de Baghdad, et il

employait une grande partie des immenses richesses que cette fonction lui procurait, à des actes de bienfaisance qui lui avaient attiré la considération de tous les habitans de la capitale et du khalyfe lui-même. Comme Aly Djohary commençant à devenir vieux, n'avait qu'un fils, à l'éducation duquel il avait donné tous ses soins, il profita de la bienveillance que lui témoignait son maître, pour lui demander la permission de quitter son service. Le khalyfe s'empressa de lui accorder cette grace en augmentant encore par de nouveaux présens les immenses richesses de son intendant.

Aly se rendit à Damas avec sa famille, il fit construire dans cette ville un magnifique palais entouré de superbes jardins, situé sur les bords d'un fleuve. Il fit bâtir en même temps des caravansérails, des mosquées et des hôpitaux pour ceux que la débauche avait affaiblis; car, telle est la salubrité de l'air de Damas, que les jeunes gens s'y guérissent sans prendre de remèdes, tandis que les vieillards y conservent leur santé.

Lorsque l'intendant du khalyfe eut terminé ces constructions, pensant que son fils était en âge d'être marié, il s'occupa pour lui du choix d'une épouse, et l'unit à sa nièce, jeune orpheline, qu'il avait élevée dès son jeune âge. Les deux jeunes gens avaient l'un pour l'autre un amour si parfait, qu'on eût pu dire : c'est une seule ame dans deux corps différens. Mais un accident déplorable vint bientôt jeter la consternation dans la famille. La

jeune épouse tomba malade, et ce fut en vain que l'on appela de tous côtés les gens de l'art les plus habiles : elle semblait plutôt succomber sous les remèdes divers qui lui étaient administrés.

Il y avait alors à Koufah un émyr très-savant qui avait médité sur les principes du sage Locman (1), et qui possédait toute l'éloquence de Haryry (2). Il avait tant entendu vanter les beautés de Damas, qu'il résolut de visiter cette ville. Lorsqu'il approcha des maisons, il fut enchanté de l'aspect délicieux des jardins et des innombrables ruisseaux qui y entretiennent une éternelle fraîcheur. Ses oreilles étaient frappées du concert des oiseaux qui semblaient remercier l'Éternel d'avoir créé pour eux un séjour aussi

(1) Locman est l'auteur d'un grand nombre d'apologues qui jouissent dans tout l'Orient d'une grande célébrité. Suivant Aboul Feradj, ce fabuliste était contemporain du roi David. Locman était né en Éthiopie, et tous les écrivains de l'Asie lui attribuent la plupart des actions que les Grecs attribuent à Ésope. L'identité de quelques-unes des fables de ces deux auteurs ont fait penser à plusieurs savans que, peut-être, les Grecs ont fait du nom national de Locman, Αἰθίοψ (l'éthiopien), le nom d'Αἴσωπος, Ésope. Mahomet fait dire à Dieu dans son coran : Wa lacad ateïna Lokmana el hykmeta ; et nous avons doué Lokman de la sagesse *.

(2) Haryry est l'auteur d'un ouvrage intitulé : Mekamat (les séances), dans lesquelles il a développé toutes les ressources de la langue arabe. Cet ouvrage très-estimé dans toute l'Asie, présente, comme la plupart des écrits des Orientaux, un grand nombre d'obscurités.

* Coran, sourate XXI, verset 11e.

agréable. L'émyr, ravi de ce spectacle, s'écria : « Mahomet avait bien raison de recommander à ses disciples la conquête de cette ville ; car, les quatre fleuves qui l'arrosent sont le moindre de ses points de ressemblance avec le paradis (1). »

L'émyr vint loger à Damas dans un palais qui lui avait été préparé d'après les ordres du khalyfe. Comme sa réputation l'avait précédé dans cette ville, Aly Djohary ne tarda pas à être informé de son arrivée. Aussitôt il fit seller deux mules, remplit une corbeille d'étoffes superbes et de bijoux précieux, et se rendit avec son fils au palais du prince. L'émyr de Koufah était déja entouré des grands de la ville qui venaient pour lui offrir leurs hommages. Il leur fit une accueil très-gracieux, les invita à prendre le café, et témoigna au fils d'Aly Djohary le plus vif intérêt ; mais, remarquant la tristesse qui était répandue sur son visage, il lui demanda la cause de ses chagrins ; Aly Djohary lui apprit la maladie de sa nièce, et l'émyr fut si touché de son malheur que, sans différer, il se rendit, accompagné de tous ceux qui étaient présens, auprès du lit de la malade.

Il lui tâta le pouls et s'aperçut bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir ; mais, sans exprimer ses craintes, il se contenta de pousser un profond soupir. Le jeune

(1) Suivant le Coran, le paradis est arrosé par quatre fleuves : le premier, roule du lait ; le second, du miel ; le troisième, du vin céleste, et le quatrième, une eau exquise, que les Arabes nomment maï-maïn (l'eau des eaux).

époux qui comprit trop bien ce que cela signifiait, s'évanouit au même instant. Le vieux intendant demanda avec empressement à l'émyr ce qu'il pensait de l'état de sa nièce : « Hélas, lui répondit celui-ci, sa maladie est incurable, tranquillisez pourtant votre fils puisque rien ne peut arriver que par la permission de Dieu. Il y aurait encore un moyen de sauver son épouse, mais il me paraît bien difficile de l'employer. »

DXVIII^e NUIT.

« A six mois de marche, au-delà du Caucase, ajouta-t-il, dans les contrées habitées par les génies rebelles à Salomon, se trouve une herbe, dont ce prophète m'a fait connaître les vertus, et qui peut guérir toutes les maladies des hommes. Cette plante se nomme l'herbe des oiseaux, et elle croît dans une île, autour de laquelle les génies du mal font une garde sévère. Cependant votre fils porte à son épouse une affection si vive, qu'il ne craindra pas, peut-être, d'exposer sa vie pour sauver la sienne; et, d'ailleurs, il a déja fait tant de bonnes œuvres, que la protection de Dieu le garantira, sans doute, contre les entreprises des mauvais génies. » Puis, rappelant les esprits du fils d'Aly au moyen d'un flacon qu'il portait sur lui, il ajouta : « Revenez à vous, jeune homme, et tâchez de recevoir avec respect les volontés du Puissant et du Miséricordieux : tâchez par votre résignation,

de gagner les soixante et douze houris que vous promet notre saint prophète. » « Hélas, répondit le jeune homme, vous me parlez actuellement des houris, c'est comme si vous répondiez à un pauvre qui vous demanderait un verre d'eau ; tu vas bientôt te désaltérer dans les fleuves du paradis ; ou comme ce rabbin qui, chargé de consoler un juif rénégat que le cadi de Baghdad avait condamné à la potence, lui faisait une description brillante du festin que lui préparaient Isaac et Jacob. Un soldat, impatienté de la loquacité du rabbin, le poussa dans le Tigre, en lui disant : » Eh bien, mon ami, va rincer les coupes du festin. » « Ne vous désolez pas, reprit l'émyr, essayez de cueillir l'herbe des oiseaux, je me charge d'empêcher que la malade ne meure pendant votre absence, et je vous donnerai toutes les instructions nécessaires pour faciliter votre voyage. »

Le fils d'Aly Djohary le remercia de ses bontés, et témoigna le désir qu'il avait de se mettre bientôt en route. Alors le vieil intendant fondit en larmes, en voyant la résolution de son fils ; il lui représenta tous les dangers auxquels il allait s'exposer sans aucune chance de succès ; mais il s'efforça vainement d'ébranler la constance du jeune homme par le tableau des inquiétudes auxquelles il allait être en proie. L'émyr le rassura sous ce rapport : « Tenez, lui dit-il, voici une graine de cotonnier, plantez-la dans votre jardin, et cultivez avec soin l'arbuste auquel elle doit donner naissance : tant qu'il conservera sa vigueur, vous pourrez être tranquille sur

l'état de votre fils ; mais, s'il se desséchait, sa coque entr'ouverte semblerait vous dire, filez mon coton, car vous devez faire un linceul à votre fils.»

Après avoir donné au jeune homme les indications nécessaires pour son voyage à travers la Tartarie et la Chine, l'émyr retourna à son palais en prenant congé d'Aly Djohary.

Le fils d'Aly ne tarda pas à se mettre en route. En marchant jour et nuit il parvint aux frontières de la Chine, et bientôt il eut atteint la capitale de ce royaume. Il traversait en silence les rues de cette ville, quand par malheur pour lui, on le reconnut pour un musulman. Comme la religion du vrai prophète était proscrite à la Chine, on s'empara du fils d'Aly Djohary, et on le plongea dans un cachot obscur, pour le réserver en sacrifice aux idoles du pays. Là, le malheureux prisonnier attendait en gémissant l'époque fatale du sacrifice, quand un décret de Dieu, qui souvent pour sauver ceux qu'il favorise, se sert de leurs propres ennemis, vint le tirer d'embarras.

Un seigneur chinois, qui désirait connaître la ville de Damas, s'était déguisé en dervyche et était venu y fixer son séjour. Il habitait précisément un des caravansérails bâtis par le vieil Aly Djohary, et comme il fréquentait les mosquées, les prédictions des cheykhs (1), et la charité qu'il voyait pratiquer

(1) Cheykh, qui signifie vieillard, est le titre que l'on donne aux prédicateurs des mosquées.

par les musulmans, l'avaient convaincu de l'excellence de l'islamisme, et il avait résolu de faire le pélerinage de la Mekke. Le bienfaisant Aly Djohary lui avait fourni les moyens de se rendre dans cette ville, où il avait adoré la Caabah; de là, après avoir visité le puits de Zem-zem, et le tombeau du saint prophète à Médyne, il avait repris la route de son pays.

Il entrait dans la ville au moment même où le fils d'Aly allait être sacrifié : il demanda quelles étaient les victimes que l'on destinait au supplice, et sa fureur fut extrême quand on lui apprit que c'était un étranger de Damas, le fils d'Aly Djohary. Il faillit presque s'évanouir; mais cependant il eut la force de cacher son émotion; et, après avoir pris les informations nécessaires pour connaître les lieux où le fils d'Aly était renfermé, il s'achemina dans la campagne voisine. Là, il battit le briquet, fit ensuite brûler des parfums sur le feu qu'il avait allumé, et ayant prononcé quelques paroles, il se métamorphosa en oiseau.

Ayant pris son vol vers la ville, il se rendit à la prison, franchit les barreaux des fenêtres, et reprit ensuite sa forme naturelle : il descendit alors un escalier de six cent quarante marches, et vint se jeter dans les bras du fils d'Aly Djohary.

DXIX^e NUIT.

Mais l'empressement avec lequel il s'était envolé, lui avait fait oublier d'éteindre le bûcher sur lequel il avait fait brûler les parfums. Le grand prêtre des idoles en passant dans les lieux où cette cérémonie avait été pratiquée, trouva le bûcher qui fumait encore; et comme il avait lui-même des connaissances en magie, il profita des moyens que lui offrait cette circonstance favorable pour faire une conjuration, à l'aide de laquelle il apprit ce qui se passait. Sans perdre un instant, il courut à la prison pour avertir le geôlier des tentatives que l'on devait faire pour faciliter l'évasion de son prisonnier; et celui-ci prit si bien ses mesures que ni l'un ni l'autre ne purent sortir.

Le grand prêtre des idoles ne se contenta pas d'avoir fait renfermer ainsi son ennemi, il eut la cruauté d'envoyer un émissaire qui leur donnait la bastonnade trois fois par jour. Ce mauvais traitement et le regret d'avoir été pris pour dupe, avait plongé le nouveau prisonnier dans une mélancolie si profonde, que son compagnon était obligé de lui donner des consolations. « Cessez d'accuser le sort, lui disait-il, et ayez confiance au vrai Dieu; si vous l'invoquez, il ne peut manquer de vous délivrer des mains de vos ennemis. »

Cependant le jour du sacrifice approchait, et leurs inquiétudes redoublaient, lorsque par hasard le nouveau converti, en fouillant dans sa poche, trouva sous sa main une émeraude fort précieuse qu'il portait avec lui. La vue de ce joyau excita son indignation : « Maudite pierre, dit-il, en la jetant avec violence par terre, à quoi peux-tu me servir maintenant, et de quelle valeur es-tu pour moi ? je te donnerais bien pour un morceau de fer du prix le plus médiocre. » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'une lumière brillante apparut dans la chambre, et qu'une voix de tonnerre se fit entendre. Le fils d'Aly Djohary s'évanouit de frayeur.

« Quels sont tes désirs? dit le génie au seigneur chinois. Il n'y a rien que je ne fasse pour récompenser le service que tu viens de me rendre : apprends que je suis un des génies rebelles à Salomon, qui, pour me punir de ma désobéissance, m'avait renfermé dans cette émeraude constellée : tu viens, en la brisant, de me délivrer de ma prison, et je veux reconnaître l'important service que tu m'as rendu. » « Hé bien, reprit le prisonnier, je réclame de toi la même faveur; tâche de nous tirer de cet infernal cachot, et de me venger du misérable qui nous persécute. »

En un moment, le génie avait amené le grand prêtre dans la prison, et l'avait couvert des chaînes dont il avait délivré les deux amis ; il les prit ensuite dans ses bras, la terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds, et ils se trouvèrent dans un magnifique pa-

lais dont rien n'égalait la splendeur, car il était bâti de pierres précieuses, soutenu par des colonnes d'émeraudes, et entouré de vastes jardins, semblables à ceux du paradis de Chedad.

Le fils d'Aly Djohary, ébloui à cet aspect, demanda au génie à qui appartenaient ces magnifiques domaines. « Ce palais, lui répondit-il, est un palais de Salomon; c'est en ces lieux qu'habite ma maîtresse, et vous verrez que, quoique l'on parle des beautés de Damas, celle que je vous montrerai, les surpassera toutes. » Ces paroles excitèrent vivement la curiosité du fils d'Aly Djohary. On les introduisit tous les deux dans une magnifique salle de bains, où vingt-quatre esclaves blancs les servirent avec toutes sortes d'attentions: en sortant de là, ils entrèrent dans un salon, où un repas splendide était préparé; quatre jets d'eau entourés de fleurs odoriférantes répandaient une fraîcheur délicieuse.

Mais tant de magnificence ne pouvait distraire le fils d'Aly de l'inquiétude profonde qui le tourmentait pour son épouse: en vain l'on fit paraître devant lui une foule de jeunes esclaves dont la beauté surpassait celle des houris, il demeura insensible à tous leurs charmes. Le génie lui demanda la cause de son affliction: « Hélas, lui répondit-il, j'ai laissé ma famille plongée dans la plus vive douleur; une épouse que je chéris est sur le point de perdre la vie, si je ne parviens à conquérir l'herbe des oiseaux, et je ne sais comment y parvenir. » « Gardez-vous, mon fils, lui répliqua le génie, de tenter une entre-

prise aussi périlleuse ; l'herbe que vous devez aller chercher est sous la puissance des génies rebelles à Salomon qui s'en sont emparés, et votre mort serait inévitable. »

Quoi qu'il pût lui dire, il ne parvint point à changer la résolution du jeune homme, et voyant qu'il était inébranlable dans ses projets, il lui fit toutes les recommandations qu'il crut pouvoir lui être utiles, et le laissa partir.

Le jeune voyageur monta à cheval, et suivit une pelote que lui avait donnée son hôte, et qui, roulant toujours devant lui, devait le conduire aux lieux de sa destination. Il arriva enfin à un grand bois, et la pelote s'arrêta à l'entrée d'une grotte profonde, dont l'obscurité était effrayante. Le fils d'Aly Djohary descendit de son cheval, et l'ayant attaché aux arbres de la forêt, il pénétra dans l'intérieur de la grotte ; il arriva enfin auprès d'un grand feu, vis-à-vis duquel se trouvait une vieille femme dont les doigts avaient la forme d'une fourche, et dont les ongles égalaient en grandeur une écaille d'huître de la mer Rouge ; elle tournait une broche énorme où trois hommes étaient attachés.

DXXe NUIT.

A cet affreux spectacle le fils d'Aly Djohary faillit s'évanouir, mais il sentit qu'il était trop avancé pour pouvoir reculer. « Hélas ! dit-il, mon misérable

hôte m'a trompé ; mais il faut m'armer de courage. » Sa terreur ne fut pas de longue durée, car, loin de lui faire un mauvais accueil, la vieille sourit d'une manière aussi agréable qu'elle put : « Approchez, beau jeune homme, lui dit-elle, vous êtes le bien venu ; en vérité, depuis trois mille ans que j'existe, je n'ai pas vu un mortel aussi bien fait que vous : c'est sans doute mon petit-fils qui vous a indiqué notre demeure. Attendez un instant, mon père va rentrer, et vous pourrez avoir de lui les avis qui vous seront utiles. »

Effectivement le fils d'Aly Djohary ne tarda pas à voir arriver un génie dont la figure était effrayante. Mais, loin de témoigner des intentions hostiles, le père félicita sa fille d'avoir accordé l'hospitalité au jeune homme dès qu'il sut par qui il avait été envoyé : il lui demanda quel était l'objet de son voyage ; et lorsqu'il l'eut appris : « Je suis fâché pour vous, lui dit-il, que vous ayez entrepris une aussi pénible tâche, car nous ne pouvons pas vous être très-utiles, étant en guerre avec les génies qui sont chargés de garder l'herbe des oiseaux. » Après un séjour assez court, le jeune homme prit congé de ses hôtes, et leur demanda le chemin qu'il avait à tenir : après qu'il eut reçu d'eux les renseignemens dont il avait besoin, il se mit en route malgré tout ce qu'ils purent lui dire pour le dissuader de son entreprise.

Après quelques jours d'une marche non interrompue, il mit pied à terre dans une belle vallée peu éloignée du lieu où devait être la précieuse herbe des

oiseaux qu'il cherchait depuis si long-temps. Il avait grande envie de s'en voir promptement possesseur ; mais la lassitude et des devoirs de religion l'obligèrent à s'armer de patience : ayant fait ses ablutions et ses prières, le jeune voyageur prit un peu de nourriture et s'étendit au pied de l'arbre qui lui avait fourni de quoi faire son repas. Quoique harassé de fatigue d'une route longue et pénible, il n'eut qu'un sommeil très-agité : mille rêves plus effrayans les uns que les autres vinrent assaillir son imagination troublée. Tantôt il croyait assister aux funérailles de sa cousine, tantôt il se voyait près de devenir la pâture d'un géant, et il mêlait ses gémissemens à ceux des victimes qu'il leur avait vu immoler, et qu'il s'imaginait encore entendre. Mais un effroyable coup de tonnerre le délivra de ces dangers imaginaires pour lui en présenter d'autres aussi affreux et bien plus réels.

En ouvrant les yeux il fut ébloui par les éclairs rapides qui lui faisaient apercevoir une multitude innombrable de géans et de fantômes, dont les cris aigus auraient ébranlé le courage le plus intrépide. Une odeur de soufre répandue dans l'air lui donna lieu de craindre que le tonnerre ne fût tombé près de lui ; en effet, en portant la main à son turban, il trouva qu'il ne lui en restait plus que la coiffe, et il vit à la lueur des éclairs sa jument étendue à terre; le malheureux sort de ce fidèle compagnon de toutes ses courses l'affligea plus que tous les périls dont il était menacé.

Il se jeta sur le corps de ce pauvre animal, pressa sa tête entre ses bras, et se mit à gémir : « Ma belle amie, lui dit-il, ma bonne amie, ma gazelle ; toi, le seul être sensible à mes douleurs, faut-il que je te perde au moment où nous touchons à la fin de nos travaux ! Hélas ! tu ne me regardes pas, ta paupière a couvert ta brillante prunelle ; je ne te conduirai donc plus dans nos gras pâturages. » Des sanglots suivis d'un torrent de larmes, l'empêchèrent de continuer, et le nom de Damas expira sur ses lèvres tremblantes.

Cependant, il tâcha de vaincre sa douleur, et prenant son sabre qui était attaché à la selle de sa jument, il s'avança vers l'endroit périlleux. Plus il en approchait, plus les cris des génies et les coups de tonnerre redoublaient : la terre tremblait sous ses pieds, et il ne marchait dans cette profonde obscurité qu'à la lueur des éclairs ; ils lui servirent aussi à distinguer l'arbre aux branches duquel était pendue la cage dont les génies lui avaient parlé. Il y portait la main quand un gémissement douloureux frappa son oreille ; croyant reconnaître la voix du génie son ami, il tourne la tête, et au même instant un sabre le coupe en quatre morceaux.

DXXIe NUIT.

Nous avons quitté depuis long-temps les parens de cet infortuné, gémissant de l'absence de leur fils et de la maladie de leur nièce ; ils n'avaient d'autre

moins touchante; en se regardant l'un l'autre, des torrens de larmes coulèrent de leurs yeux; à peine eurent-ils la force de se baiser mutuellement la barbe. Enfin, le malheureux père tomba évanoui entre les bras de son ami; celui-ci demanda comment on avait pu savoir si promptement cet accident: un esclave lui raconta l'histoire du cotonnier qui avait été planté au moment de son départ; il n'y avait pas moyen de douter de la vérité du fait.

Mustapha alla au jardin pour voir le fatal cotonnier, mais on l'avait arraché: aussitôt il appela le génie qui lui était soumis, et qui parut à l'instant devant lui. « Il faut que tu me donnes les moyens de consoler mes hôtes. » « Mon maître, lui répondit celui-ci, je voudrais bien vous servir; vous connaissez assez mon zèle et mon attachement, mais que faire d'un homme coupé en quatre morceaux? Je vais tâcher de les réunir, et je vous les apporterai pour qu'on lui rende réellement les honneurs de la sépulture. C'est tout ce que je puis faire pour vous, au moins son ame jouira du bonheur destiné aux vrais musulmans (1).

(1) Les cérémonies pratiquées à l'occasion de la mort d'un musulman sont assez singulières pour que nous croyions devoir les consigner ici: aussitôt qu'un sectateur de Mahomet est prêt à recevoir la visite de l'ange de la mort, on le fait coucher sur le dos, le côté droit tourné vers la Mekke. C'est dans cette position qu'on l'ensevelit; ensuite les assistans récitent les prières des agonisans. On a soin d'éloigner du mourant toute femme en état d'impureté, et aussitôt qu'il a rendu

DXXII^e NUIT.

Le génie alla trouver son rokh, et lui ordonna de lui apporter les parties du cadavre du fils d'Aly Djohary: l'oiseau s'envola, et revint avec ce précieux fardeau. L'esclave réunit les morceaux, et les frotta avec une pommade composée par Salomon lui-même; ensuite il lava le cadavre avec de l'eau de la fontaine de vie.

Vingt-quatre heures après cette opération, le jeune homme parut respirer, son cœur palpita, et bientôt il se trouva guéri et bien portant; le génie lui conseilla de retourner chez ses parens. A ces mots, se ressouvenant du sujet de son voyage, il pria instam-

le dernier soupir, on lui pose un sabre sur le ventre, on lui ferme les yeux et on lui lie la barbe. Après avoir lavé le cadavre avec une décoction d'aromates et de camphre, on doit s'empresser de l'inhumer de suite, afin qu'il jouisse plutôt du paradis, s'il l'a mérité. Jamais le corps n'est porté à la mosquée qui, suivant l'expression des lois religieuses, est faite pour les vivans et non pour les morts. S'ils se conformaient à la lettre, les musulmans n'élèveraient aucun mausolée; car, dit cette loi : *Ces monumens érigés dans l'esprit d'une vaine gloire et d'une immortalité mondaine, sont indignes de la majesté du tombeau, qui est à-la-fois l'asyle des morts, le symbole et le terme des fragilités humaines*; mais ils éludent souvent ces préceptes.

ment Amin de le transporter à l'endroit où l'on avait recueilli son corps, jurant d'y retourner tout seul, si on lui refusait cette grace. Amin ayant vainement tenté de le dissuader de cette entreprise, voulut au moins lui épargner les dangers de la route; il ordonna au rokh de le transporter dans l'île Verte, et il ne s'en sépara qu'après lui avoir fait de tendres adieux, car il n'osait pas se flatter de revoir encore cette victime héroïque de l'amour conjugal.

En reconnaissant ses anciens renseignemens, le jeune homme se ressouvint du malheur qu'il avait éprouvé, il pensa même s'évanouir à cette idée, mais son courage se raviva en songeant à sa jeune épouse malade, dont le rétablissement dépendait de la réussite de cette entreprise. « Il faut, disait-il, que je persévère, puisqu'elle doit mourir si je retourne sans cette herbe; ou si je péris en la cherchant, quel que soit le sort que me prépare le destin, j'aime mieux trouver ici le trépas, que de voir ma jeune épouse expirante et tournant vers moi des yeux qui me reprocheraient ma pusillanimité. » Enfin, l'amour l'emporta sur la crainte; mais, avant de terminer sa grande entreprise, il voulut s'acquitter de ses devoirs de religion.

Il allait faire ses ablutions avec du sable, faute d'eau, quand deux aigles lui en apportèrent dans un grand vase; ils y mirent à côté un petit pain cuit sous la cendre, et prirent ensuite leur vol, sans que le courageux voyageur pût voir de quel côté ils s'étaient enfuis. Cependant il fit ses prières, prit un

peu de nourriture, et essaya son sabre sur quelques arbres dispersés autour de lui.

A peine eut-il tiré cette arme du fourreau, qu'il vit un spectacle encore plus affreux que la première fois : des ténèbres épaisses succédèrent à la clarté du jour; le tonnerre, les éclairs en serpenteaux, interrompaient par intervalle cette affreuse obscurité; le vent déchaîné dans toute sa force, faisait plier jusqu'à terre la cime de ces arbres gigantesques qui avaient plus d'une fois dérangé les nues dans leurs cours. Le sol sans cesse agité, semblait s'entr'ouvrir de toute part et vomissait à chaque instant des torrens de fumée et de flamme : on entendait au loin le mugissement effroyable d'une mer irritée, qui semble prête à franchir les limites que lui prescrivit le Très-Haut, quand, de sa main toute puissante, il la versa sur une partie du globe.

Le fils d'Aly Djohary avait eu le temps de se préparer à toutes ces épreuves, son courage ne fut point ébranlé : il s'avança intrépidement vers la cage, et la décrocha malgré les sabres qui jouaient de tous côtés. Adressant aussitôt la parole à l'oiseau génie qui s'y trouvait renfermé : « Maintenant que tu es en mon pouvoir, lui dit-il, il faut que tu m'indiques où je trouverai l'herbe des oiseaux ; ensuite, tu me transporteras à Damas, c'est alors que je pourrai t'accorder la liberté; mais, au moindre signe de perfidie, ta mort est résolue. »

L'oiseau rusé accepta toutes les conditions, mais avant de lui indiquer positivement la place où l'on

trouverait l'herbe précieuse, il engagea le jeune homme à visiter les trésors que les génies gardaient dans ces contrées. « Pourriez-vous pénétrer au fond de leur retraite sans voir ce qu'elle contient de plus curieux? lui dit-il; peut-être y trouverez-vous quelque talisman que le prince des génies vous permettra d'emporter. » Toutes ces propositions tentèrent le jeune homme, mais il répondit qu'il ne s'occuperait de rien jusqu'au moment où il se verrait possesseur de l'herbe qu'il cherchait; et tenant l'oiseau génie dans sa main droite, il courut la cueillir.

Alors celui-ci recommença ses sollicitations et tâcha de tenter son maître par la description de tous les objets qui se trouvaient dans le trésor : « Vous y verrez une boîte donnée par Dieu même à notre père Adam, quand il possédait encore sa première sagesse: cette boîte contient une machine admirable qui offre l'image exacte du système de l'univers. Les planètes représentées par différentes pierres précieuses d'une énorme grosseur, y font leurs révolutions avec la même régularité que dans le firmament : c'est en examinant de près cette machine merveilleuse, que vous connaîtrez parfaitement le mouvement des astres et leurs conjonctions funestes ou favorables. Après vous l'avoir bien expliquée, je vous conduirai sur les bords d'un bassin d'or massif, qui n'est qu'un épanchement d'un des fleuves du paradis. Au milieu vous verrez un admirable jet d'eau qui lance jusqu'aux nuages l'eau de la vie ; si vous en buvez, vous serez immortel comme nous : je vous

conduirai encore..... mais, pourquoi perdre ici le temps à vous annoncer des objets que vous pourrez voir par vous-même? Daignez seulement avoir quelque confiance dans mes promesses. »

Le fils d'Aly Djohary s'était presque laissé persuader, il s'avançait même vers le lieu qui renfermait le trésor, mais tout à coup l'idée de son épouse malade vint se présenter à son esprit : il revint sur ses pas, tenant toujours l'oiseau par le cou, et voulut qu'il le reconduisît promptement à Damas. Comme le génie vit bien que c'était l'unique moyen de recouvrer sa liberté, il obéit promptement, le jeune homme monta sur son dos, et en peu d'heures ils se trouvèrent au milieu d'un jardin de la capitale de la Syrie.

Le maître de ce jardin, étonné de cette nouvelle visite, accourut pour voir nos voyageurs ; quelle fut sa surprise de reconnaître le fils de son respectable voisin Aly Djohary! ne sachant s'il devait en croire ses yeux : « Quelle étrange voiture vous conduit ici, lui dit-il? comment êtes-vous encore dans ce monde quand tous vos parens vous croyent passé dans l'autre? vous en venez, si j'en juge par le chemin que vous avez pris pour arriver ici. Nous avons fait vos funérailles: prenez d'abord quelques tasses de sorbet et de café, car vous me paraissez bien fatigué; ensuite vous me raconterez vos aventures, que je suis très-curieux d'apprendre. »

« Cheykh, lui répondit le voyageur; tout épuisé que je suis, j'aime encore mieux savoir des nouvelles

de ma cousine et de mes parens, que de me reposer et de me rafraîchir. Daignez me conduire à la maison paternelle. » Tandis qu'il parlait, sa main s'ouvrit machinalement et l'oiseau profita de la circonstance pour prendre son vol si légèrement, que les deux amis ne s'en aperçurent point; et sans se donner la peine de le chercher, ils coururent à la maison d'Aly Djohary, où tout le monde était plongé dans la plus profonde tristesse.

DXXIII^e NUIT.

Une esclave qui s'amusait à regarder par la fenêtre, reconnut de loin son jeune maître qui suivait leur voisin, elle se mit aussitôt à crier: « Notre jeune maître est de retour, le voici qui vient, je l'ai vu. » Tout le monde la crut folle, et le génie prenait déja le fouet pour lui imposer silence, quand tout à coup on entendit frapper à la porte. La première personne qui se présenta quand on ouvrit, fut notre jeune voyageur: sa présence produisit l'effet le plus surprenant dans la maison d'Aly Djohary, qui ressemblait alors à celle de cette ville dans laquelle tout le monde avait été changé en statues immobiles.

A l'excès de l'étonnement succéda celui de la joie; chacun l'exprimait à sa manière: les uns pleuraient d'attendrissement, les autres poussaient des cris d'al-

légresse et couraient dans toute la maison en répétant le nom du nouveau venu.

Le père et la mère retirés au fond du harem, surpris de cette subite rumeur, sortaient pour en savoir la cause, au moment où la vieille nourrice de leur fils venait leur apprendre son arrivée. Celui-ci la suivait, et au même instant, il se précipita dans les bras de ses parens; cette surprise pensa coûter la vie à la mère qui s'évanouit plusieurs fois.

Quand les premiers transports de l'allégresse furent un peu calmés, on pensa aux moyens d'introduire doucement le jeune homme chez la malade. Le père se chargea de ménager l'entrevue; les premiers momens furent entièrement consacrés aux démonstrations de l'amitié, et le fils d'Aly ne s'arracha des bras de sa jeune épouse que pour voler dans ceux du dervyche qui revenait en ce moment de la mosquée, et dans ceux de l'émyr, qui n'avait pas quitté la maison d'Aly Djohary. Il remit à ce savant la précieuse herbe des oiseaux, celui-ci s'empressa de préparer un breuvage salutaire; mais, lorsqu'il l'apporta, la jeune femme refusa de le prendre, en disant, que l'arrivée de son époux l'avait guérie; il fallut que celui-ci joignît ses prières et ses caresses aux graves exhortations de l'émyr.

Aussitôt que la malade eut vuidé la troisième tasse de cette potion, elle se leva sur son séant pour rendre grace à Dieu de sa prompte guérison. Elle pria ensuite son cousin de raconter à toute la famille l'histoire de ses aventures : « Que j'aie le plaisir, dit-elle,

d'apprendre de ta bouche les maux que tu as bravés et soufferts pour celle qui ne veut plus vivre désormais que pour toi. »

Le jeune voyageur commença d'un air modeste le récit succinct de ses aventures, et le dervyche ajouta tous les exploits qu'il n'avait osé raconter. Cette histoire merveilleuse fut long-temps l'objet de toutes les conversations des oisifs de Damas. Aly Djohary donna des fêtes magnifiques pour célébrer le retour inespéré de son fils unique. Tous les curieux demandaient à celui-ci l'histoire de ses voyages, et quand il ouvrait la bouche, son voisin le prévenait bon gré mal gré, et lui servait d'interprète.

Lorsque la fin des fêtes eut fait disparaître les importuns, la famille reprit son ancienne manière de vivre, le dervyche ne servait qu'à augmenter le nombre des heureux qui la composaient. Cependant ce bonheur fut troublé par la mort d'Aly Djohary et de son épouse ; les chagrins violens et les plaisirs non moins vifs qu'ils avaient successivement éprouvés, ne pouvaient manquer de précipiter leur fin dans un âge où la santé chancelante cède au premier choc qu'elle éprouve ; mais ils eurent la consolation de mourir au milieu de leur famille qui les chérissait : leurs yeux expirans se réposèrent encore sur leurs enfans et leurs amis.

Le sulthan ne manqua pas de témoigner à Chehérazade le plaisir qu'il éprouvait en entendant ces contes ; la princesse commença alors en ces termes l'histoire du khalyfe de Baghdad.

DXXIVᵉ NUIT.

HISTOIRE DU KHALYFE DE BAGHDAD.

Sire, le khalyfe Haroun Arréchyd recevait sur son trône les hommages de ses émyrs et de ses grands officiers, il avait été fatigué pendant toute la journée du cérémonial ennuyeux auquel l'assujettissait sa grandeur ; et pour se distraire, il avait formé le projet de se déguiser avec son vézyr Giafar, et d'aller répandre des aumônes, et de veiller à ce que ses officiers remplissent convenablement leurs devoirs.

Ils quittèrent tous les deux l'intérieur du palais, et, couverts de vêtemens qui ne permettaient pas de les reconnaître, ils parcoururent les diverses rues de Baghdad, en faisant l'aumône aux pauvres qu'ils rencontraient. Ils avaient déja fait un grand nombre de libéralités, quand ils aperçurent au milieu d'une rue, une femme voilée qui demandait l'aumône. Sa main était d'une délicatesse extrême et d'une blancheur éblouissante : cette particularité n'échappa point au khalyfe, qui prit une pièce d'or et la lui fit remettre par Giafar.

Celle envers qui il exerçait cette libéralité s'aper-

çut facilement que la pièce qui lui était remise était d'une dimension et d'un poids extraordinaires, et jetant les yeux dessus, elle reconnut qu'on lui avait remis une pièce d'or; rappellant aussitôt le grand vézyr Giafar qui s'éloignait déja : « Seigneur, lui dit-elle, c'est une pièce d'or que vous m'avez donnée, aviez-vous l'intention de me faire une si grande libéralité? » « Ce n'est pas moi, répliqua Giafar, c'est à ce jeune homme, dit-il, en montrant le khalyfe, que vous devez le cadeau que vous avez reçu. » Alors l'infortunée lui fit demander si son intention avait été de lui faire une pareille aumône.

Sur sa réponse affirmative, elle appela sur le khalyfe les bénédictions du ciel. « Giafar, dit Haroun, propose-lui de m'épouser. » Giafar s'acquitta de ce message. « Mon compagnon, lui dit-il, voudrait obtenir votre main. » « Je la lui accorderai, reprit-elle, s'il peut m'apporter en dot ce que je lui demanderai. » « Ce sera, sans doute, bien difficile, dit Giafar en lui-même, pour le commandeur des croyans, de fournir la dot d'une mendiante : et quelle est, ajouta-t-il, la somme que vous désirez ? » « Elle doit être égale, répliqua la mendiante, au revenu du Khorassan et de la ville d'Ispahan pendant une année. »

Giafar fit part de cette demande au khalyfe, qui, au grand étonnement du vézyr, accepta les conditions. La mendiante en apprenant que cette première demande était acceptée, voulut connaître le nom de son futur époux. « Cet époux, lui répondit Giafar, est le khalyfe Haroun Arréchyd. »

Sans paraître étonnée de ce changement subit de fortune, la nouvelle épouse se contenta de remercier Dieu de ce qu'il avait bien voulu lui donner pour mari le commandeur des croyans; et, après avoir un peu arrangé son voile, elle prit avec lui le chemin du palais.

Lorsque le khalyfe fut rentré, il donna aussitôt ses ordres pour qu'une matrone et des esclaves s'occupassent du soin de sa nouvelle femme. On la fit entrer dans un bain où on la parfuma des essences les plus précieuses, on la couvrit de vêtemens superbes et de bijoux très-rares, puis on l'installa dans un magnifique palais. Le soir même le khalyfe s'y rendit avec ses gens de loi qui dressèrent le contrat de mariage.

Lorsque Haroun se vit seul avec sa nouvelle épouse, il lui demanda qui elle était, et l'interrogea sur les motifs qui l'avaient portée à exiger une dot aussi considérable. « Sire, répondit la nouvelle épouse, je n'ai réclamé que ce que ma naissance me donnait le droit de vous demander, car vous voyez devant vous une descendante du fameux Khosrou-Nourchirwan (1).

(1) Ce prince, connu en Europe sous le nom de Cosroës, n'est pas moins célèbre chez les Persans que parmi nous. Son père, avant de mourir, lui adressa ces paroles touchantes: « Je vois en toi, mon fils, une heureuse réunion de toutes les qualités, mais je reconnais avec peine que tu juges trop sévèrement les hommes. Je n'exige pas le sacrifice de tes opinions à celles des autres, mais je voudrais te voir une meilleure opi-

Une suite d'aventures malheureuses m'ont réduite à l'état déplorable dans lequel vous m'avez trouvée.

nion du caractère de tes semblables. La méfiance injuste paralyse souvent les plus belles entreprises. »

A l'ouverture du testament de Cobad, le chef des mages proclama Nourchirwan roi de Perse. « Je ne puis accepter, répondit ce prince, l'honneur qui m'est déféré : tous les emplois sont occupés par des hommes indignes et méprisables, il faudrait faire beaucoup de mal à plusieurs familles, et cela n'entre ni dans mes goûts, ni dans mon caractère. »

Sur les instances réitérées des nobles, Nourchirwan consentit enfin à recevoir la couronne.

Après avoir réglé, dans toutes les provinces de son empire, les parties du gouvernement qui exigeaient de promptes réformes, il alla porter la guerre chez les Romains, et obtint contre eux de si brillans succès, qu'il força l'empereur Julien à lui payer un tribut de mille pièces d'or.

La révolte d'un de ses fils vint troubler la tranquillité de son royaume. Ce jeune prince, né d'une femme chrétienne, avait embrassé la religion de sa mère, et levé contre son père et son souverain l'étendard de la rebellion.

Aussitôt Nourchirwan écrit à un de ses gouverneurs la lettre suivante, que Mirkhond nous a conservée : « Mon fils Nouchizad s'est révolté contre moi ; il a mis en liberté les prisonniers, et dissipé des fonds que je me proposais d'employer contre l'ennemi.

« Si néanmoins Nouchizad veut renvoyer dans les prisons ceux qu'il en a tirés, mettre à mort quelques seigneurs qui ont embrassé son parti, et laisser le reste de la tourbe de ses partisans se disperser, je consens à lui pardonner, sinon, Ram-Bourzim doit incontinent lui déclarer la guerre.

« Mais, si mon fils est fait prisonnier, que l'on prenne garde de faire tomber un seul cheveu de sa tête ; qu'on le ren-

« Si l'on en croit les historiens, dit le khalyfe, votre auguste aïeul était quelquefois injuste, et s'était

« ferme dans le palais où il était auparavant, et qu'on lui « fournisse tout ce dont il aura besoin. »

Nouchizad mourut en héros dans le combat : il demanda qu'on remît son corps à sa mère, pour qu'il pût obtenir une sépulture chrétienne.

Abou Hanisech prétend que Nouchizad fut fait prisonnier dans l'action.

Nous ne finirions pas si nous rapportions tous les traits de bonté, de justice et de libéralité, dont les écrivains orientaux font honneur à Nourchirwan.

Un jour, dit Mirkhond, il commanda à l'un de ses grands officiers, de passer la revue de tous les gens de guerre. Celui-ci fit proclamer que tous les hommes d'armes devaient se trouver à une heure indiquée sur une place publique. Le premier et le second jour Nourchirwan ne s'y trouva pas; l'officier ne dressa point la liste des gens de guerre. Le troisième jour il fit proclamer de nouveau que tous les gens de guerre eussent à se trouver au lieu d'assemblée, sans que personne s'en dispensât. Le roi y vint, mais il avait oublié une partie de son armure, et l'inspecteur n'enregistra son nom, qu'après qu'il eut réparé cet oubli. La revue terminée, il s'empressa d'aller rendre hommage à son souverain. « Excusez-moi, mon prince, lui dit-il, si ma conduite a pu vous paraître inconvenante et malhonnête ; mais je devais cet exemple pour maintenir dans l'armée l'ordre et la discipline. » « Tout homme, répondit Nourchirwan, qui use envers moi d'une juste sévérité, n'aura jamais rien à craindre. »

Nourchirwan avait voulu assurer le bonheur de ses sujets en diminuant les impôts, et en réorganisant l'administration de son royaume ; mais ce qui nous prouve que sa vigilance ne pouvait s'étendre aux gouverneurs de ses provinces, où des vexations particulières avaient encore lieu, c'est la réponse

montré le tyran de ses sujets. » « C'était pour nous punir, répliqua la petite-fille de Khosrou, des fautes que ce prince a commises, que Dieu nous a réduits à demander l'aumône. » « Cependant, dit le khalyfe, on assure qu'il se corrigea, et qu'il montra par la suite une générosité et une clémence peu communes. » « C'est peut-être à cause de cela, dit-elle alors, que la miséricorde de Dieu m'a tirée du sein de l'infortune, pour m'élever sur le trône du commandeur des croyans. » Le khalyfe n'eut qu'à se louer du choix qu'il avait fait de sa nouvelle épouse.

que lui fit son grand prêtre consulté sur l'invasion des chacals, qui inondaient les provinces septentrionales de la Perse : « Les animaux qui mangent les cadavres, répondit-il au monarque, accourent toujours dans les lieux où ils trouvent des victimes de la tyrannie. » Cette réponse, toute hardie qu'elle était, ne déplut point au monarque, et elle ne nous semble pas, comme à quelques historiens, une preuve de son despotisme.

Nourchirwan avait entrepris plusieurs guerres, et il les avait terminées toutes avec succès. Dans les incursions qu'il fit sur les terres de l'empire romain, il eut à combattre le fameux Bélisaire, et il le contraignit toujours à la retraite. Il n'obtint pas moins d'avantages contre les Hayathélites, et les princes arabes ses voisins. Il parvint enfin à donner pour limites à son royaume : au nord, la mer Caspienne ; à l'est, l'Inde ; au midi, l'Égypte et la mer d'Arabie ; à l'ouest, l'Euphrate et l'empire romain.

Mais Nourchirwan mourut de chagrin, parce qu'il avait été battu par Justinien général de Tibère. Ce prince avait toujours protégé les lettres ; ce fut sous son règne que l'on traduisit en perse l'Hitopadesa, recueil de fables attribué à Bidpaï, sage philosophe hindou.

DXXVe NUIT.

Un an après, le khalyfe sortit encore déguisé le jour de Larafa ; il avait avec lui son fidèle Giafar, et de plus Mesrour son chef des eunuques. Il passait dans une des rues de Baghdad, lorsque le khalyfe remarqua une boutique distinguée par sa propreté et par son élégance, dans laquelle un jeune homme travaillait à faire des petis gâteaux.

Le khalyfe fut ravi de sa bonne mine, et pour lui procurer un débit avantageux, il ordonna, dès qu'il fut rentré dans son palais, qu'on allât chercher cent petits gâteaux chez ce pâtissier : on les apporta bientôt au khalyfe, qui mit sous chacun d'eux une pièce d'or, et forma le projet de les envoyer à la princesse de Perse qu'il avait épousée l'année précédente et de la faire avertir qu'il se proposait d'aller la voir ce soir même ; il lui fit demander en même temps si elle avait quelque chose à désirer. La princesse répondit qu'elle priait le khalyfe de lui envoyer mille pièces d'or et une duègne avec laquelle elle pût sortir pour répandre ses aumônes.

Le khalyfe se rendit volontiers à ses désirs, et lui envoya ce qu'elle avait demandé. Elle sortit donc, accompagnée d'une femme de confiance, et parcourut les rues de Baghdad en faisant ses libéralités. Comme elle avait fait beaucoup de chemin et par une

chaleur excessive, elle éprouva une soif violente; il lui répugnait de boire dans la tasse d'un porteur d'eau, elle pria donc la vieille qui l'accompagnait, de frapper à la porte d'une maison d'une assez belle apparence, et de demander un verre d'eau. La duègne frappa doucement à la porte, et aussitôt un beau jeune homme richement vêtu se présenta devant elles et leur demanda ce qu'elles désiraient.

« Mon fils, dit la vieille, nous venons réclamer de vous un service: ma fille éprouve une soif violente, et elle ne veut point boire de l'eau d'un porteur; nous osons vous prier de nous donner un verre de la vôtre. Le jeune homme s'empressa de se rendre au désir de la vieille, il rentra dans la maison, et en sortit bientôt tenant à la main une tasse remplie; la princesse but avec avidité en se tournant de manière que le jeune homme ne pouvait voir sa figure. Après l'avoir remercié de sa complaisance et avoir appelé sur lui les bénédictions célestes, les deux inconnues regagnèrent le palais.

Cependant Haroun avait préparé les gâteaux dont il voulait faire hommage à la princesse; il les lui fit apporter aussitôt. La nouvelle épouse du khalyfe ne savait de quelle manière reconnaître la courtoisie du jeune homme à qui elle avait l'obligation d'avoir pu se désaltérer. Elle ordonna qu'on lui portât les gâteaux que le khalyfe venait de lui envoyer. La duègne qui avait reçu cet ordre, les porta à leur destination; chemin faisant, elle avait grande envie d'en manger quelques-uns, mais la disparition

d'un seul aurait produit un vide trop sensible, de sorte qu'elle n'osa pas satisfaire sa gourmandise, et elle remit le plat tout entier au jeune homme.

Celui-ci était assis devant sa porte; il remercia la vieille de l'attention qu'on avait pour lui, et la pria de déposer les gâteaux sur le banc où il se trouvait. Il y avait à peine un instant que la vieille était partie, qu'un des gardiens du quartier vint trouver le jeune homme, en lui disant : «Seigneur, c'est aujourd'hui la fête de Larafa; ne me donnerez-vous pas quelque chose pour mes étrennes, et pour acheter à mes enfans des sucreries ?» «Prends ce plat, lui répondit le jeune homme, tu le leur donneras de ma part.» Le gardien, sans se faire prier, s'empara du plat, et courut le porter à sa femme. «Misérable, lui dit celle-ci, où as-tu volé ces gâteaux?» «Je ne les ai point volés, répondit le mari, c'est un des chambellans du khalyfe qui m'en a fait cadeau. Allons, venez tous prendre part à ma joie, et les manger avec moi.» «Quoi, s'écria la femme, tu veux manger ces gâteaux, quand tes enfans n'ont pas de quoi se couvrir, n'as-tu pas honte de te conduire ainsi; va plutôt les vendre, il y en a pour une somme considérable, et nous en retirerons de l'argent.»

Le gardien se vit forcé de céder aux instances de sa femme, qui alla porter les gâteaux à un crieur. Celui-ci les exposa en vente; plusieurs acheteurs se présentèrent, et le marché allait être conclu, quand l'un d'eux découvrit sur les bords du plat une inscrip-

tion annonçant que les gâteaux avaient été fabriqués par ordre du commandeur des croyans. « Malheureux, dit-il au crieur, tu veux donc te faire pendre en vendant ainsi ces gâteaux? Ne vois-tu pas qu'ils appartiennent au commandeur des croyans? » Le crieur fut fort effrayé lorsqu'il reconnut la vérité de l'avertissement qu'on lui donnait; et pour détourner le danger qui le menaçait, il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire était d'aller directement au palais du khalyfe, et de rapporter les gâteaux qu'on lui avait donné à vendre.

Haroun entra dans une grande colère lorsqu'il apprit qu'on avait confié à un crieur public des gâteaux qu'il avait pris soin d'arranger lui-même; il demanda au crieur, qui lui avait remis ces gâteaux. Celui-ci dénonça le gardien du quartier. On envoya aussitôt chercher ce malheureux, on lui lia les mains derrière le dos, et on le mena devant le khalyfe: « Hélas, se disait-il en lui-même, c'est ma maudite femme qui est cause de ce malheur: si elle nous avait laissé manger les gâteaux, je ne serai pas compromis dans cette mauvaise affaire. »

Lorsque le gardien fut devant le khalyfe, ce prince lui demanda de qui il tenait ces gâteaux; le gardien déclara de suite qu'il les devait à la libéralité d'un des chambellans du palais dont il désigna la demeure. Haroun entra dans une violente colère lorsqu'il apprit qu'un de ses officiers s'était rendu coupable de l'infidélité dont il recherchait l'auteur; il ordonna aussitôt qu'on allât le chercher, et qu'on le traînât,

le visage contre terre, après avoir arraché son turban. Ses ordres furent exécutés ; les envoyés du khalyfe arrivèrent à la porte du chambellan, et frappèrent avec violence ; ils s'emparèrent de sa personne, en lui disant : « Mon pauvre Aladin, c'est avec bien de la peine que nous nous voyons forcés d'exécuter la volonté de notre maître, qui nous a ordonné de mettre ta maison au pillage, de déchirer ton turban, et de t'amener devant lui ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'obéir. »

Lorsqu'Aladin se trouva devant le khalyfe, ce prince furieux lui demanda s'il connaissait le gardien du quartier, et sur sa réponse affirmative, il lui ordonna de déclarer de qui il tenait les gâteaux qu'on lui avait remis. Alors Aladin raconta naïvement ce qui s'était passé entre lui, la jeune personne et la vieille : il dit que ces deux femmes étaient venues lui demander un verre d'eau, et que, pour prix de sa complaisance, elle lui avait envoyé le plat de gâteaux dont il avait fait présent au gardien du quartier.

Cette explication apaisa la colère du khalyfe. Malheureusement, il demanda à son chambellan, si au moment où la jeune personne avait levé son voile pour boire, il avait aperçu son visage. Aladin répondit étourdiment qu'il l'avait vu. Cet aveu renouvela toute la fureur du khalyfe : il fit amener la princesse de Perse, et il ordonna qu'on lui coupât la tête, ainsi qu'à son chambellan.

DXXVIe NUIT.

La malheureuse princesse éprouva une vive douleur lorsqu'elle connut les reproches et les ordres du khalyfe; elle se tourna alors vers Aladin et lui demanda quelle raison le portait à déclarer une chose fausse qui causait la mort à tous les deux. « C'est, sans doute, la destinée qui l'a voulu ainsi, répondit le malheureux jeune homme, je voulais dire le contraire de ce que ma bouche a prononcé, et c'est une erreur de ma langue qui cause notre perte. »

Pendant cette conversation on étendait le tapis de cuir qui devait bientôt être teint de leur sang, on déchira leurs habits et on banda leurs yeux; le bourreau demanda alors au khalyfe s'il devait frapper, et le khalyfe lui répondit qu'oui. Trois fois, suivant l'usage, il réitera la même question, et trois fois il reçut la même réponse: alors il demanda à Aladin s'il n'avait rien à lui commander avant qu'il le frappât. Aladin lui demanda comme une faveur, qu'il voulût bien abaisser un moment son bandeau, afin qu'il lui fût permis de voir ses amis pour la dernière fois.

Le bourreau fit ce qu'il demandait; Aladin tourna les yeux autour de lui, et vit tous ses amis consternés. Alors il s'adressa lui-même au khalyfe et lui

parla en ces termes : « Sire, si vous voulez bien différer mon supplice pendant trois jours, j'ose vous assurer que vous serez témoin des choses les plus extraordinaires. » « Au bout de ce terme, tu seras mis à mort, lui dit le khalyfe, et rien ne pourra te soustraire à ma vengeance. »

Trois jours s'étaient déja écoulés, et le khalyfe n'avait été témoin d'aucune des aventures qui lui avaient été annoncées ; impatienté de ce retard, il prit le parti de se couvrir d'un nouveau déguisement, et d'aller en chercher lui-même. Dans cette intention, il se revêtit de vêtemens grossiers, jeta un mauvais turban autour de sa tête, se munit d'une giberne et d'une arquebuse, et se mit à courir en plein jour les rues de Baghdad avec ces habillemens qui ne lui laissaient aucune inquiétude d'être reconnu.

Il entrait dans un bazar lorsqu'il entendit un jeune homme qui exprimait son étonnement dans les termes les plus forts. Haroun lui demanda qui causait sa surprise. « C'est, lui répondit le jeune homme, une vieille femme qui récite par cœur le Coran à haute voix et si bien, que l'on croirait entendre l'ange Gabriel lui-même lorsqu'il le révélait à notre saint prophète ; eh bien, la malheureuse est là depuis long-temps, sans que personne ait encore songé à lui rien donner : voilà ce qui cause ma surprise, et vous conviendrez qu'elle est fondée. »

Le khalyfe fut curieux de voir cette femme ; il entra donc dans le bazar et l'entendit réciter tous les chapitres du saint livre. Alors il s'approcha d'elle

et se disposait à lui donner des marques de sa libéralité, quand il l'entendit demander à l'oreille d'un marchand s'il voulait qu'elle lui procurât une jeune personne. Le marchand accepta cette proposition; et le khalyfe voulant s'assurer de la profession de cette vieille, résolut de les suivre tous deux.

Chemin faisant Haroun était livré aux singulières réflexions que cette aventure faisait naître en lui : il les vit entrer dans une maison, et fut assez adroit pour s'y glisser en même temps qu'eux sans être aperçu. Là, il vit la vieille faire sortir sa fille d'un cabinet voisin; et son étonnement fut extrême quand il contempla une des plus belles femmes de Baghdad, d'une taille pleine de grace et de majesté; ses beaux yeux noirs, remplis de langueur, offraient la plus séduisante magie.

A peine la jeune personne eut-elle aperçu un étranger, qu'elle rentra avec précipitation, reprochant à sa mère de l'avoir ainsi exposée aux regards d'un homme. La vieille dit à sa fille qu'elle lui présentait son futur époux, et qu'il fallait bien qu'il la vît une fois avant le mariage.

Il fut bientôt question de la dot, la vieille demanda quatre mille pièces d'or. Le marchand répondit qu'une pareille somme excédait sa fortune, qu'il en offrait la moitié dont il dépenserait une partie pour meubler la maison et donner des vêtemens à la fiancée. Cette proposition ne plut point à la vieille, et elle protesta qu'elle ne rabattrait rien de ses prétentions. Le marchand se vit donc forcé, à son grand regret,

de prendre congé d'elle, et de se retirer. Lorsqu'il fut parti, le khalyfe résolut de se présenter à son tour : il s'esquiva d'abord avec adresse; puis il rentra dans la maison en se laissant voir, et se présenta devant la vieille.

« Je viens de rencontrer, lui dit-il, un jeune homme qui sort de chez vous; il m'a dit qu'il ne pouvait pas épouser votre fille, et moi je vous propose la dot que vous exigez. » « Méchant brigand, lui dit la vieille en le considérant attentivement, où prendrais-tu l'argent que tu me proposes? les vêtemens qui te couvrent indiquent assez ton état. » « Vous vous trompez, ma bonne, lui répondit le khalyfe, je suis prêt à vous payer comptant. » « Hé bien, voyons, lui dit la vieille, donne quatre mille pièces d'or, et ma fille est à toi. » « Hé bien, dit le khalyfe en s'asseyant, marché conclu : allez dire au cadi que Albondoukani (1) le demande. » « Misérable, lui dit la vieille, t'imagines-tu que le cadi va se déranger pour toi? » « Que cela ne vous embarrasse point, ma mère, lui dit le khalyfe; ayez soin seulement de lui recommander d'apporter des calams et du papier blanc. » La vieille sortit en se disant en elle-même : « Si le cadi se rend à cette invitation, il faut que mon gendre soit un voleur d'importance, et que ce soit pour le moins un chef de bande. »

(1) Bondouk signifie en arabe arquebuse, Albondoukani, signifie l'arquebusier; c'était, comme on le voit, le mot d'ordre du khalyfe.

DXXVII^e NUIT.

Mais sa fermeté l'abandonna lorsqu'elle se vit dans la maison de ce magistrat : en l'apercevant assis au milieu de plusieurs autres juges : elle hésita, retourna sur ses pas, puis, se reprochant sa faiblesse, elle revint de nouveau à la charge, fut encore intimidée, retourna jusqu'à la porte et avança sa tête en regardant. Ses divers mouvemens la firent remarquer par le cadi, qui ordonna à l'huissier de l'introduire.

La bonne femme ne se fit pas prier : elle rentra ; et le cadi lui ayant demandé ce qu'elle voulait, elle lui répondit qu'elle avait chez elle une personne qui désirait lui parler. « Quelle est cette personne qui désire que j'aille la trouver ? » reprit le cadi. « Seigneur, repartit la vieille, c'est Albondoukani. » « Albondoukani ! s'écria le cadi, en se levant, partons, partons vite. » Et sans écouter les questions de ceux qui lui demandaient où il allait, il se mit de suite en chemin.

« Ma foi, disait la vieille en elle-même, il paraît que le cadi ne se pique pas de bravoure, le pauvre homme aura sûrement reçu quelques coups de bâton de mon futur gendre, et il n'a pas envie d'en recevoir encore ; c'est pour cela, sans doute, qu'il met tant d'empressement à se rendre à ses ordres. »

Lorsque le cadi fut entré dans la maison, il vit que

le khalyfe ne voulait pas être reconnu; il lui donna le sélam ordinaire, en s'informant de ce qu'il avait à exiger de lui. « Il faut, dit le khalyfe, dresser mon contrat de mariage entre moi et cette femme que je veux épouser. » Le cadi demanda alors aux deux femmes quelle était la quotité de la dot; et ayant appris qu'elle était de quatre mille pièces d'or, il se prépara à dresser le contrat; mais il avait oublié d'apporter du papier; et pourtant il avait une si grande peur de manquer aux ordres de son souverain, qu'il prit le bas de sa robe et qu'il se mit à écrire les noms du khalyfe et ceux de ses ancêtres en tête du contrat.

Après avoir terminé cela, il se retourna du côté de la belle-mère, et lui demanda ses noms, ceux de son mari et du père de ce dernier. A cette question, la vieille ne put retenir ses larmes. « Hélas, s'écria-t-elle, faut-il que nous soyons réduites à cet état d'humiliation, qu'un voleur s'introduise impunément chez moi, et vienne encore m'enlever ma fille! Ah! si mon mari vivait, cela ne nous serait jamais arrivé. » « Rassurez-vous, lui dit le cadi, Dieu protége les malheureux et les orphelins »; mais ces consolations ne produisaient pas un grand effet sur la vieille, qui continuait à gémir; ses lamentations faisaient beaucoup rire le khalyfe, et forçaient le cadi à faire tous ses efforts pour conserver sa gravité magistrale.

Lorsqu'il eut achevé, il coupa le bas de sa robe, remit le contrat dressé au khalyfe, et se disposa à

sortir. « Hé quoi, s'écria la vieille en s'adressant à son gendre, vous ne donnez rien à ce respectable magistrat qui vient de sacrifier sa robe pour vous obliger ? » « Il peut partir, je n'ai rien à lui donner, » répondit le khalyfe. « Grand Dieu, continua la vieille, que les voleurs sont avides ! ils ne se contentent pas de ne rien donner à un homme qui leur rend service, il faut encore qu'ils le dépouillent. »

Le khalyfe rit beaucoup de toutes ces déclamations, et il sortit bientôt après le cadi, annonçant qu'il allait chercher les quatre mille pièces d'or, et les présens qu'il comptait faire à la mariée. « Ah, bandit, lui dit alors la belle-mère, tu vas, sans doute, encore dévaliser quelques marchands et les réduire à demander l'aumône pour nous faire tes présens? »

Aussitôt que Haroun fut de retour dans son palais, il quitta tout déguisement, et fit venir devant lui des peintres, des menuisiers et des marbriers : quand ils furent arrivés, il leur fit appliquer à chacun deux cents coups de bâton, pour les mieux disposer à exécuter les ordres qu'il avait à leur donner ; puis, il leur fit connaître ses intentions. Il leur désigna la maison de sa belle-mère, et leur signifia que, si, avant la fin de la journée, ils n'avaient terminé le travail qu'il leur commandait, il leur ferait couper les mains : « Si la maîtresse de la maison, leur dit-il, vous demande qui vous a envoyés, dites-lui que c'est son gendre ; si elle s'informe de la profession de ce gendre, dites-lui que vous ne le connaissez pas ;

et si elle vous demande son nom, répondez, Albondoukani. Ayez soin de bien retenir ceci, car, si un de vous ajoute un mot de plus, je le ferai crucifier sur-le-champ. »

Le marbrier ayant réuni tous les ouvriers qu'il put rassembler, se présenta avec eux devant la maison que le khalyfe leur avait désignée; ils apportaient avec eux les blocs de marbre nécessaires à leur travail. La vieille leur demanda ce qu'ils voulaient: « Nous venons paver cette maison, lui dirent-ils. » « Qui vous a envoyés, réplique-t-elle? » « C'est votre gendre. » « Et que fait-il, mon gendre? » « Nous n'en savons rien. » « Dites-moi au moins quel est son nom? » « C'est Albondoukani. » Cette réponse et ces préparatifs confirmèrent la vieille dans l'idée que son gendre devait être un des chefs de voleurs les plus distingués des environs de Baghdad.

Les mêmes scènes se renouvelèrent lorsque successivement les menuisiers et les peintres se présentèrent pour exécuter les ordres du khalyfe, et la vieille ne put tirer d'aucun d'eux quelque renseignement satisfaisant pour sa curiosité: « il faut, se disait-elle en elle-même, que cet Albondoukani soit un voleur bien terrible; car, il est clair que tous ces gens-là ne veulent pas le nommer, parce qu'ils ont peur de lui déplaire, en désignant sa profession. »

Toutes ces anxiétés faillirent la faire devenir folle. Elle réitéra plusieurs fois ses instances sans plus de succès; en peu de temps les ouvriers eurent changé la face de la maison; et lorsque leur besogne fut

terminée, ils vinrent annoncer au khalyfe que ses intentions avaient été remplies. Le prince chargea alors un grand nombre de porteurs de toutes sortes de meubles et de corbeilles pleines de pièces de draps, de broderies et de bijoux. Lorsque la vieille vit arriver ces nouveaux présens, elle essaya d'abord de persuader à ceux qui en étaient chargés, qu'ils se trompaient d'adresse; mais ils insistèrent et les lui remirent, en l'avertissant de prendre ses mesures pour que tout fût promptement préparé, parce que son gendre se proposait de venir la visiter dans la nuit: cette heure suspecte, choisie par le khalyfe, ne fit que confirmer davantage la vieille dans l'opinion qu'elle avait conçue. Elle se rendit en toute hâte chez ses voisines, pour réclamer leur aide dans l'arrangement des choses qu'elle avait reçues.

« Comment, voisine, lui dirent-elles en entrant, et en voyant les changemens qui s'étaient opérés; est-ce un rêve? se peut-il que votre bicoque ait été transformée en un superbe palais? D'où viennent tous ces marbres, ces magnifiques peintures? Ce pays est-il enchanté? » « Point du tout, répondit la vieille, c'est à mon gendre que je dois tout cela. » « Votre fille est donc mariée? » « D'aujourd'hui même. » « Et votre gendre, quel est-il? » « Je n'en sais en vérité rien, et, s'il faut vous dire ce que je soupçonne, je crois qu'il ne fait pas le plus honnête des métiers: mais, n'allez pas vous imaginer que ce soit un voleur ordinaire, c'est pour le moins le chef de tous les voleurs. » « Miséricorde! s'écrièrent les voisines, vous

allez devenir la belle-mère d'un chef de brigands! soyez assez bonne pour nous recommander à votre gendre, et pour le prier de ne pas voler les maisons de vos voisins; ce sont des égards que l'on se doit mutuellement. » La vieille les rassura en leur vantant la générosité de son gendre, et en leur promettant qu'elle ferait respecter leurs propriétés.

Sûres de la protection que la vieille leur promettait, les voisines s'occupèrent alors du soin de ranger les meubles, puis de la toilette de la nouvelle mariée, que l'on revêtit de magnifiques étoffes, et que l'on couvrit de bijoux. Bientôt on entendit frapper à la porte et l'on vit entrer un grand nombre d'envoyés du khalyfe; les uns étaient chargés des mets les plus exquis, d'autres portaient les sucreries les plus délicates; ils les remirent à la vieille, en lui disant que son gendre les lui envoyait pour se régaler elle et tous ses voisins.

« Mes chers amis, leur dit encore la vieille, ayez la bonté de me dire ce que fait mon gendre. » « Nous n'en savons rien, madame; mais, si vous tenez à savoir son nom, il se nomme Albondoukani, » « N'importe, dit la vieille, il fera tout ce qu'il voudra; mais celui qui se comporte avec tant de générosité, n'a pas son pareil dans Baghdad : allons, mes amies, commençons le repas. » Les voisines ne firent pas de cérémonies et mangèrent successivement avec un très-bon appétit, les viandes et le dessert que l'on avait envoyés; elles eurent soin pourtant de laisser de côté ce qu'il y avait de meilleur, pour servir au repas de

noces du nouveau marié et de son épouse. Cependant on sut bientôt dans tout le quartier que la vieille avait accordé sa fille en mariage à un voleur, et que déja sa maison était remplie de magnifiques présens que son gendre lui avait offerts.

Le jeune marchand auquel on avait refusé celle que le khalyfe venait de choisir pour épouse, ayant appris par la rumeur publique qu'on lui avait préféré un brigand, ne voulut pas perdre cette occasion de se venger; il espéra même que cette circonstance lui offrirait les moyens de retrouver celle dont il était amoureux, et se rendit en toute diligence chez l'officier de police. Il promit à ce magistrat une magnifique récompense, s'il pouvait parvenir à s'emparer du voleur qu'il lui dénonçait, et l'assura, en même temps, qu'il trouverait dans son expédition de nombreux effets, dont il lui abandonnait la propriété.

L'officier de police fut enchanté de ce que le jeune homme venait lui annoncer; il lui dit d'attendre jusqu'à la dixième heure du soir, afin de trouver plus sûrement le voleur dans la maison de sa belle-mère. Il lui promit de s'y rendre exactement à cette heure, et l'assura qu'il punirait d'une manière exemplaire le voleur ainsi que la vieille, et qu'il lui remettrait la jeune personne, dont il pourrait disposer à son gré.

DXXVIII^e NUIT.

Lorsque l'heure convenue fut arrivée, le jeune homme revint chez l'officier de police, qui monta à cheval à la tête de quatre cents de ses gens, commandés par quatre chefs, et éclairés par un grand nombre de flambeaux et de lanternes.

Cependant la mère et la fille attendaient tranquillement dans leur maison, qui était illuminée par une immense quantité de bougies, l'arrivée d'Albondoukani; tout à coup elles entendirent frapper la porte avec violence, la vieille s'en approcha, et, regardant à travers les fentes, elle reconnut l'officier de police avec sa troupe qui remplissait la rue, et qui déja préparait tout pour entrer de force dans la maison; lorsque la vieille aperçut un des chefs qui commandaient l'escorte, elle éprouva une frayeur très-grande, car c'était Chamama, un des hommes les plus terribles de Baghdad, un vrai diable incarné, et capable de tout. Voyant que l'on n'ouvrait pas, il dit à l'officier de police : « Seigneur, que tardons-nous à enfoncer cette porte, puisqu'on refuse de l'ouvrir ? en les prenant ainsi à l'improviste, nous nous emparerons de tout ce qui se trouvera dans la maison, et nous serons plus sûrs de saisir celui que nous cherchons. »

Heureusement parmi les chefs de la troupe se trouvait un jeune homme plein de bienveillance et d'humanité, qui dissuada l'officier de police du parti que

lui proposait Chamama : « Gardons-nous bien, seigneur, lui dit-il, de prendre un parti aussi violent et aussi dangereux; rien ne nous dit que nous ne soyons pas les dupes d'une fausse dénonciation du jeune marchand, qui est mécontent du refus qu'il a éprouvé; s'il en était ainsi, nous pourrions gravement nous compromettre, car nous n'avons aucun indice certain : faites pourtant ce qui vous conviendra. » La vieille, qui entendait tous ces débats, était à demi morte de frayeur. « Ah! ma pauvre fille, s'écria-t-elle, nous sommes perdues, la police est à notre porte et vient chercher le voleur. » « Fermez-la soigneusement, ma mère, peut-être Dieu nous portera-t-il secours. » La vieille suivit les conseils de sa fille; mais, pendant ce temps, les coups redoublaient: elle demanda qui frappait. « Misérable! répondit Chamama, infame complice de brigands, c'est l'officier de police avec sa troupe, qui te somme de lui ouvrir.» La vieille répondit qu'elle était une pauvre femme, qu'elle n'avait point de brigands avec elle, et qu'elle n'obtempérerait point aux ordres de l'officier de police; puis revenant vers sa fille : « Ne te l'avais-je pas bien dit? ajouta-t-elle, c'est ce maudit voleur qui cause tout ce tapage; Dieu le préserve de venir ce soir ici! Hélas! pourquoi ton pauvre père est-il mort? s'il vivait encore, ni le lieutenant de police, ni aucun autre, n'eût osé venir ainsi faire du bruit devant notre maison. » La jeune fille exhorta sa mère à la résignation, puisqu'elle n'avait aucun moyen de s'opposer à cette attaque.

Cependant lorsque le khalyfe vit que les rues étaient désertes, il reprit le déguisement dont il s'était déja revêtu, et se dirigea, à la faveur de la nuit, vers la maison de sa nouvelle épouse. En entrant au commencement de la rue, il reconnut, à la lueur des flambeaux qui l'éclairait, la troupe de l'officier de police, et, parmi toutes ces clameurs, il entendit des voix qui demandaient qu'on enfonçât la porte, et qu'on mît la vieille à la torture, pour lui faire déclarer le lieu où était caché son gendre. Pourtant un d'entre eux tâchait de calmer la fureur des assaillans en leur recommandant de respecter les lois, de ne pas violer le domicile de deux femmes seules, sur une dénonciation qui pouvait être calomnieuse, et les entraîner dans des démarches imprudentes. « Va plutôt t'asseoir sur le fauteuil des juges avec tes beaux raisonnemens, et ne te mêle point d'expéditions dans lesquelles il faut agir, lui répondait Chamama; Hassan, tu n'entends rien à ces sortes d'affaires, il nous faut de l'audace, de la promptitude et de l'adresse dans les fonctions que nous remplissons. »

Lorsqu'il entendit ces paroles, le khalyfe se promit bien de faire payer cher à Chamama sa brutalité et sa violence, et en même temps il chercha les moyens de pénétrer dans la maison assiégée. Au fond d'une impasse, il aperçut une grande porte fermée par une tapisserie et gardée par un eunuque; c'était là que demeurait un des officiers de la garde du khalyfe, l'émyr Younis, homme dont la férocité était poussée à un tel point, qu'il ne mangeait pas

de colère, s'il n'avait assommé quelqu'un dans la journée.

A la lueur de la lampe qui l'éclairait, l'eunuque, voyant le khalyfe s'avancer, s'élança au-devant de lui, le sabre à la main, en lui demandant où il allait: « Que t'importe, misérable? lui répondit le khalyfe, d'une voix terrible. » Et l'eunuque, aussi effrayé que s'il avait vu un lion prêt à le dévorer, s'enfuit vers son maître, et arriva auprès de lui tout tremblant; celui-ci lui demanda ce qui causait sa frayeur. « Ah! seigneur, dit l'eunuque en balbutiant, pendant que je gardais la porte, un homme est entré, j'ai voulu l'empêcher de continuer sa route, en le menaçant de le frapper: fuis, misérable esclave, m'a-t-il répondu; et sa voix m'a tellement effrayé, que j'ai cru devoir vous avertir de ce qui se passait. » « Eh quoi! s'écria l'émyr en se levant furieux, quel est le téméraire qui ose ainsi insulter mes gens chez moi? je vais punir son insolence. » Il dit, et, s'armant d'une énorme massue, il s'élança au-devant de l'inconnu, en s'écriant, où est-il? où est-il? « Ici, Younis, repartit le khalyfe. » Et le féroce émyr, reconnaissant aussitôt la voix de son maître, se jeta par terre en lui demandant pardon. « Eh quoi, lui dit Haroun, pendant que tu restes tranquillement chez toi, tu souffres que mon officier de police vienne auprès de ta maison, maltraiter de malheureuses femmes qui n'ont point d'hommes pour les défendre, et tu ne t'occupes pas de réprimer les écarts de cet indigne magistrat! » « Sire, dit Younis, si je n'avais respecté le ca-

ractère dont il est revêtu, et si je n'avais craint de contrarier les intentions de votre majesté, depuis long-temps il aurait reçu la punition qu'il mérite : du reste, vous n'avez qu'un mot à dire, et je vais à l'instant mettre en déroute cette misérable troupe d'archers. Ce n'est pas un officier de police, ce ne sont pas des gens de sa sorte, qui pourraient résister à un homme comme moi. » Le khalyfe le remercia de son zèle, et lui dit qu'il voulait entrer chez lui et monter sur la terrasse. L'émyr y conduisit le prince, et de là il leur fut facile de voir la maison assaillie. Le khalyfe demanda les moyens d'y parvenir; à l'aide d'une échelle de corde, il descendit sur la terrasse de la maison des femmes (1), et dit à Younis de l'attendre et de se tenir prêt à exécuter ses ordres.

Il s'avança doucement et sans bruit le long de cette terrasse, descendit sans être aperçu, et fut ébloui de l'éclat de la maison, qui était couverte de dorures, embellie par toutes sortes de travaux, et éclairée par une foule de lustres et de bougies. La future épouse, assise sur un trône brillant, était revêtue des plus riches parures, et ressemblait à un soleil dans tout son éclat, ou à la lune dans son plein. Pendant que le khalyfe était occupé à la contempler, il entendit sa mère qui lui disait: « Hélas! ma fille, qu'allons-nous

(1) Il est sans doute inutile de rappeler ici que, dans la plupart des villes de l'Orient, les toits des maisons sont construits en terrasses. Les habitans y placent souvent leurs lits pour y prendre le frais pendant la nuit.

devenir, et qui pourra nous délivrer de la fureur de ces gens ? que nous sommes à plaindre ! faut-il que ce voleur soit venu te demander ! ah ! si ton malheureux père vivait encore...! mais il faut nous résigner à la volonté de Dieu. » « Ma mère, répondit la jeune fille, c'est lui qui nous a envoyé l'homme que vous m'avez donné pour époux, vous avez tort de m'affliger en le traitant de voleur. » « Ah ! le malheureux ! dit la vieille, que le ciel le préserve de venir ici cette nuit ! car on lui jouerait un mauvais tour. »

DXXIX^e NUIT.

Haroun prit une petite pierre, et la jeta sur une bougie avec tant d'adresse, qu'il l'éteignit. « C'est singulier, dit la vieille, qui vit la lumière de cette bougie disparaître : voilà une bougie qui s'éteint, tandis que les autres brûlent encore. » Elle la ralluma, mais le khalyfe en éteignit successivement deux autres : l'étonnement de la vieille allait toujours croissant, lorsqu'une pierre, en lui tombant sur la main, lui fit lever la tête et apercevoir le khalyfe. « Regarde, dit-elle à sa fille, voilà ton mari qui arrive par les toits, prenant le chemin que connaissent si bien ses pareils; mais heureusement pour lui, car, s'il fût venu par la porte, il serait tombé dans les mains de ceux qui le cherchent. « Fuis sans perdre de temps, ajouta-t-elle en s'adressant au khalyfe, tu vas être pris par les



Ch. Chasselat del.t Fauchery sc.

LE KHALYFE DE BAGHDAD.

misérables qui assiégent notre maison, deux femmes faibles comme nous, ne pourraient te défendre et te mettre à l'abri de leur fureur. » « Ouvrez-moi toujours, répondit le khalyfe, que je voie ce que j'ai à faire à ces misérables. » « Ne crois pas, dit la vieille, que tu parviennes à les épouvanter? c'est l'officier de police avec sa troupe. » « Si vous ne m'ouvrez pas, dit le khalyfe, je vais briser la porte. » La vieille se rendit alors aux instances de son gendre. « Allons dit Haroun, lorsqu'il fut descendu, j'ai bon appétit, apportez-nous quelques plats. » « Est-ce que tu auras le courage de manger dans la situation où tu te trouves, dit la vieille. » « Sans doute, reprit le khalyfe. » Lorsqu'il eut achevé son repas, impatienté du bruit toujours croissant et des menaces qu'il entendait à la porte, le prince ôta son anneau et le remettant à sa belle-mère : « Faites-moi le plaisir, lui dit-il, d'aller remettre cet anneau au chef de police, et de lui dire que celui auquel il appartient, se trouve en ce moment chez vous, et qu'il désire le voir entrer ici avec ses quatre principaux officiers; qu'il apporte en même temps des cordes, des baguettes et une échelle (1). » « Eh quoi! répartit la vieille, cet anneau pourra-t-il l'arrêter; je crains qu'il ne se jette

(1) Pour appliquer la bastonnade, on lie les pieds du patient à une échelle, puis deux hommes prennent les extrémités de cette échelle et la soulèvent à la hauteur de leur poitrine; la plante des pieds se trouve alors en l'air, le patient a la tête en bas et deux hommes le frappent avec des faisceaux de baguettes.

sur moi, et qu'il ne m'assomme.» «Rassurez-vous, bonne femme, dit Haroun, je vous promets que le lieutenant de police obéira à mes ordres. » « Ah! si vous avez le secret de faire obéir un pareil homme, lui dit sa belle-mère, vous me rendrez service de m'en faire part, je pourrai user de mon influence auprès de lui pour voler impunément les femmes : » En disant ces mots, elle s'approcha de la porte, se promettant bien de ne faire que de l'entr'ouvrir. « Eh bien! que voulez-vous donc, leur cria-t-elle à haute voix. » « Vieille sorcière, reprit Chamama, peux-tu le demander? nous voulons saisir le voleur qui est chez toi, lui couper un pied et une main; pour ce qui te regarde tu connaîtras bientôt le traitement que nous te réservons. » « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui sache lire, dit la vieille, j'ai là un cachet à vous remettre; voyez le nom qui est écrit dessus (1) et à qui il appartient. » « Que le diable emporte le propriétaire, dit Chamama, » puis il conseilla au lieutenant de police de profiter du moment où la vieille entr'ouvrirait la porte pour la jeter par terre, entrer dans la maison, la piller, sauf à dire ensuite, quand tout serait fini, que l'on n'avait pas vu le cachet. Mais la vieille qui se méfiait de leurs intentions, eut soin de n'entr'ouvrir la porte que tout juste ce qu'il fallait pour passer le cachet, et le remit à Chamama, qui

(1) Tous les Orientaux font graver leur nom sur leur cachet qui accompagne toujours et remplace souvent leur signature. Le cachet impérial *(kheth* ou *khethy chèryf)* est placé en tête de tous les actes émanés du sulthan à Constantinople.

le donna à l'officier de police. Lorsque celui-ci reconnut le cachet du khalyfe, il fut saisi de terreur. «Eh bien, qu'est ce que c'est, lui dit Chamama, qu'avez-vous donc ?» L'officier lui présenta l'anneau pour toute réponse; celui-ci s'approchant d'un flambeau, reconnut le signe sacré du commandeur des croyans, et tomba par terre en demandant du secours; mais bientôt il rassembla ses forces, et avec l'expression du plus profond respect, il demanda à la vieille ce qu'elle désirait. « Le maître du cachet, dit-elle, demande l'officier de police, quatre chefs de sa troupe, et ce qui est nécessaire pour donner la bastonnade. » Chamama l'assura qu'ils étaient tous prêts à obéir; la vieille vint apprendre à son gendre l'heureux succès de sa mission. « Vous êtes un singulier chef de voleurs, lui dit-elle, le cadi, le lieutenant de police, la troupe, tout le monde a peur de vous; en vérité, je veux servir sous vos ordres, et je volerai les femmes tandis que vous volerez les hommes; je ne saurais manquer de réussir d'après le proverbe, tel maître tel valet. Convenez pourtant que si ces gens avaient enfoncé la porte pendant votre absence, nous nous serions trouvées dans une cruelle position ; mais enfin, Dieu merci, nous en voilà tirées.»

Cependant tandis que le khalyfe et son épouse se réjouissaient de leur délivrance, l'officier de police entrait avec les quatre chefs de sa troupe, au nombre desquels se trouvaient Chamama et Hassan ; le khalyfe ordonna à celui-ci de faire venir l'emyr Younis, commandant de la garde, et lorsqu'il fut arrivé, il lui

ordonna d'appliquer la bastonnade à l'officier de police et à Chamama. Younis s'acquita si bien de ses fonctions, que la violence des coups leur fit tomber les ongles des pieds (1). En même temps Haroun éleva Hassan à la dignité d'officier de police. « Eh bien! dit-il ensuite à la vieille, comment trouvez-vous que le chef de brigands traite ces gens-là? » « Il ne me reste plus qu'une chose à demander à Dieu, c'est qu'il punisse le khalyfe de l'injustice qu'il a commise envers nous; car, sans lui, malgré toute ton autorité, un homme comme toi, n'aurait jamais osé mettre les pieds chez nous. » Haroun ne fut pas peu surpris de ce reproche auquel il ne s'attendait guère, il pensa en lui-même qu'il avait, peut-être sans le vouloir, commis quelque injustice; il demanda donc des explications à la vieille sur les torts qu'elle avait à reprocher au khalyfe. « C'est lui, répondit-elle, qui a fait piller notre maison de fond en comble sans nous laisser un seul morceau de pain pour subsister; c'est au point, que sans toi, nous serions actuellement exposées à mourir de faim. Mon fils était un de ses chambellans; un jour deux femmes vinrent frapper à notre porte et lui demandèrent de l'eau pour se rafraîchir : une heure après la plus agée de ces deux femmes, vint lui apporter un plat de gateaux de la part de l'autre, pour le remercier de

(1) Suivant Chardin, la règle est de ne donner pas moins de trente coups de bâton ni plus de trois cents. Le patient jette les hauts cris, les pieds lui enflent et noircissent, et quelquefois les ongles en tombent. La guérison dure encore un mois.

lui avoir donné à boire; mon fils le donna au gardien du quartier qui lui demandait quelque chose pour célébrer la fête de l'Arafa. Peu de temps après, une troupe des gens du khalyfe envahit la maison, mit tout au pillage et emmena mon fils: heureusement que son supplice est différé; mais sans cet accident malheureux, tu n'aurais jamais épousé ma fille.

« Eh bien! consolez-vous, ma bonne mère, dit Haroun, j'intercéderai pour vous auprès du khalyfe, je l'engagerai à rendre votre fils à la liberté, à vous restituer vos biens et à lui donner un emploi distingué. » Ces promesses rendirent, pour un moment, la joie à la mère du chambellan; mais revenant bientôt à elle-même, « pour cette fois mon gendre, dit-elle, ce n'est plus le moment de plaisanter, il ne s'agit pas ici du cadi ou du magistrat de police: songe que tu parles du grand commandeur des croyans, du célèbre Haroun Arréchyd, qui commande à de puissantes armées, et dont l'esclave le plus humble à cent fois plus de pouvoir que tous les magistrats du royaume; ne conçois point trop d'orgueil des succès que tu as obtenus jusqu'ici, tu as pu en imposer à certaines gens, mais, je t'en conjure, ne t'adresse point au khalyfe, car ta perte serait certaine, et nous perdrions en toi notre dernier appui; j'aime mieux m'en rapporter, pour mon fils, à la clémence infinie du Dieu miséricordieux. »

Ces paroles firent une profonde impression sur le khalyfe; il sortit malgré sa belle-mère et son épouse

met à baiser sept fois la terre. « Eh bien, mon fils! lui dit sa mère, est-ce qu'il te fait aussi tourner la tête, toi qui voulais tout à l'heure couper la sienne?» «Ma mère, ma mère, celui que vous venez de nommer, c'est le commandeur des croyans, le puissant Haroun Arréchyd. » « Serait-il vrai! s'écria la mère; ah malheureuse que je suis, je l'ai traité de voleur: jamais il ne me pardonnera les injures dont je l'ai accablé. » Comme elle disait ces mots elle vit arriver le khalyfe et quitta l'appartement; mais le prince ayant appris qu'elle n'osait reparaître devant lui, la fit prier de venir et lui dit avec bonté : « Eh bien! ma mère, vous fuyez déja celui que vous vouliez prendre pour maître. » La vieille implora son pardon; le khalyfe fit venir aussitôt un cadi, répudia la petite fille de Khosrou et la donna en mariage à son chambellan. Lui-même fit célébrer ses noces avec sa nouvelle épouse, en présence de toute sa cour et avec la plus grande pompe; de riches aumônes furent distribuées aux pauvres dans cette solennelle occasion.

Cheherazade proposa au sulthan des Indes de lui raconter le lendemain l'histoire de deux princes de la Cochinchine et de leur sœur, et avec sa permission elle commença en ces termes la nuit suivante.

DXXI[e] NUIT.

HISTOIRE

DES DEUX PRINCES DE LA COCHINCHINE ET DE LEUR SOEUR.

Sire, il y avait autrefois en Cochinchine un roi qui était le plus savant homme de ses états. Lorsque le moment arriva où il devait placer sa tête sur l'oreiller de la mort, il fit appeler la reine son épouse, sa fille, et ses deux fils. Après leur avoir fait promettre de se conformer strictement à ses dernières volontés, il leur parla en ces termes: « Je vous conjure au nom du grand Dieu qui dispose des trônes, et à qui je dois celui que je vais bientôt quitter, d'écouter avec attention, et d'exécuter avec fidélité, ce qu'un père mourant va vous recommander aujourd'hui. » Son épouse et ses enfans, en versant des torrens de larmes, s'empressèrent de lui promettre qu'ils exécuteraient avec la plus religieuse exactitude, ses dernières volontés, et il continua en s'adressant à Khanzad son fils ainé: « Votre naissance, ô mon fils, vous donne des droits à la couronne, mais n'oubliez pas que son plus beau lustre est l'humanité; c'est par elle

que vous assurerez la durée de votre règne, et votre propre félicité; si surtout vous joignez à cette vertu la piété filiale envers votre mère, et un tendre attachement pour votre frère Mourad, qui, étant encore dans l'enfance, a besoin que vous me remplaciez auprès de lui. Quant à votre sœur Aichah, il me reste à vous donner des instructions qui vous paraîtront peut-être bizarres, mais j'ai assez de confiance dans les promesses que vous m'avez faites, pour penser que vous ne balancerez point à vous y conformer. Je veux, et recevez les paroles qui sortent de ma bouche comme les ordres du destin, je veux que sa main appartienne au premier étranger qui se présentera, quels que soient son pays, son état, ou sa fortune.» Toute la famille du vieux monarque se jeta à ses pieds en réitérant la promesse qu'elle venait de faire; il poussa un profond soupir, et expira.

Quand il eut fait rendre au roi son père les honneurs dignes de son rang, le prince Khanzad monta sur le trône, et après avoir reçu avec autant de bienveillance que d'affabilité les hommages des grands et des vézyrs, il s'occupa des pénibles fonctions de la royauté, et s'attira bientôt par sa conduite les bénédictions de ses sujets.

Il régnait paisiblement depuis quelque temps, lorsqu'un jour, on vint lui dire qu'un étranger se présentait aux portes du palais, et demandait à être introduit. Il ordonna qu'on l'admît. Cet homme avait quelque chose de farouche et un extérieur repoussant. Il s'avança cependant devant le monarque, sans don-

ner aucun signe de crainte, et lorsqu'il se fut approché : « Sire, lui dit-il, que Dieu accorde à votre majesté de longues années, et qu'il permette surtout qu'elle ne soit point offensée par la demande que je viens lui faire de la main de sa sœur Aichah. » Le premier mouvement du sulthan fut de faire punir l'insolence du misérable qui avait osé lui parler ainsi; mais, se rappelant aussitôt la promesse qu'il avait faite au roi son père, il fut obligé de se contenir, et sans rendre une réponse positive à l'étranger, il ordonna, au grand étonnement des courtisans, qu'on lui préparât un logement dans le palais; après quoi il se rendit dans les appartemens de la reine sa mère, pour la consulter sur le parti qu'il avait à prendre.

Lorsque le roi Khanzad eut appris à la reine ce qui venait de se passer, cette princesse fut vivement affligée, et ils délibérèrent tous deux sur le remède qu'il convenait d'apporter à un tel mal. Mais ils ne purent trouver aucun moyen d'éviter la promesse sacrée qu'ils avaient faite près du lit de mort du dernier sulthan, et ils finirent par envoyer avertir l'étranger qu'il eût à se préparer à recevoir la main de la princesse.

La surprise fut extrême à la cour lorsqu'on apprit que la jeune Aichah allait devenir l'épouse d'un pauvre inconnu, et personne ne pouvait expliquer une aventure aussi singulière. Le mariage fut célébré sans aucune pompe dans l'intérieur des appartemens du palais, et ce fut un sujet de deuil plutôt qu'un sujet de réjouissance pour toute la famille ; la princesse

surtout, qui avait obéi avec résignation aux volontés de son père, ne put s'empêcher de pleurer amèrement lorsque son nouvel époux lui signifia, ainsi que son titre lui en donnait le droit, qu'il fallait se préparer à quitter sa famille et à le suivre. Pour calmer sa douleur, il lui promit seulement qu'il lui permettrait chaque année de venir passer trois semaines avec les parens qu'elle regrettait.

Malgré les promesses de son mari, une année s'était écoulée depuis le départ d'Aichah, et rien n'annonçait son retour; les inquiétudes de sa famille devinrent de plus en plus vives. Le sulthan envoya alors de tous côtés à la recherche de sa sœur, promettant de magnifiques récompenses à celui qui découvrirait le lieu de sa retraite. Chaque année il renouvela ses démarches et ses promesses; tout fut inutile; il ne put apprendre de ses nouvelles. Trois ans se passèrent ainsi. Khanzad, désespéré d'avoir, par son obéissance aux dernières volontés de son père, causé la perte de sa sœur, conçut enfin le projet de voyager et de ne revenir dans ses états qu'après avoir retrouvé la princesse. Il fit part de ce dessein à la reine sa mère qui fondit en pleurs, et s'écria : « O mon fils, ne m'abandonnez pas ! J'ai déja perdu ma fille chérie, et un funeste pressentiment me dit que, si vous me quittez, l'ange de la mort aura éteint le souffle de ma vie avant votre retour; et pouvez-vous d'ailleurs renoncer à l'administration de votre royaume ? est-ce à votre frère, encore jeune, ou à sa mère, affaiblie par l'âge, les infirmités et la douleur, que vous laisserez

le soin de gouverner vos vastes états, et de les défendre contre vos ennemis?» Khanzad, malgré le désespoir de sa mère, persista dans sa résolution : il fit appeler son grand vézyr, lui ordonna de suivre en tout les ordres de la reine à laquelle il laissa le gouvernement, et ne voulant pas être connu, il partit seul, monté sur un bon cheval et bientôt il fut sur la frontière de ses états.

Le sulthan voyagea de cette manière plusieurs années. Il avait déja parcouru un grand nombre de royaumes, et vainement il avait demandé partout des nouvelles de sa sœur Aichah, lorsqu'un jour il se trouva près d'un désert qu'il résolut de visiter. Après avoir marché deux jours sur des sables brûlans, sans trouver une goutte d'eau pour apaiser la soif cruelle dont il était dévoré, il aperçut dans le lointain une montagne vers laquelle il se dirigea; mais il perdit bientôt l'espoir de l'atteindre; son cheval était tellement épuisé par la fatigue d'une marche aussi pénible, qu'il lui devint impossible d'avancer : il tomba sur le sable où il ne tarda pas à expirer. Khanzad, forcé de marcher à pied, et regardant sa mort comme prochaine, ne laissa pas cependant abattre son courage, et le soir du même jour il se trouva très près de la montagne, au pied de laquelle il découvrit la cabane d'un dervyche. Cette vue augmentant ses forces, il s'avança jusqu'à la porte de la céllule du solitaire où il tomba sans connaissance. Le dervyche sortit aussitôt, et voyant un homme près d'expirer,

il lui donna des secours qui le rappelèrent bientôt à la vie; il le conduisit ensuite dans sa demeure et servit devant lui des fruits secs et du lait de chamelle. Lorsque le sulthan eut mangé, le dervyche l'engagea à se reposer. Il étendit par terre un tapis de laine sur lequel Khanzad dormit jusqu'au lendemain. Après avoir fait l'ablution et récité des versets du Coran, le dervyche fit asseoir son hôte près de lui, et lui serrant la main, il lui dit : « Vous avez eu grand tort, jeune homme, d'entreprendre le voyage que vous venez de faire; il fallait écouter les sages avis de votre mère, rester sur votre trône, et ne pas abandonner des peuples que notre grand Dieu a confiés à vos soins. » Le sulthan, surpris d'être si bien connu, resta interdit: Le derviche continua : « Je sais quelle est la cause de votre voyage, et je puis, dès à présent, vous en annoncer l'issue. Vous trouverez votre sœur, mais vous ne la verrez que trois jours; et, victime de la méchanceté d'un génie, vous serez long-temps sans pouvoir retourner dans vos états. Si néanmoins vous voulez suivre le conseil que je vais vous donner, j'espère que vous pourrez éviter le malheur dont je viens de vous parler; mais il faut pour cela que vous renonciez à l'espoir de délivrer votre sœur. Restez quelques jours chez moi; la caravane de Balsora doit bientôt passer, vous partirez avec elle pour vous rendre à Baghdad, et de là vous retournerez dans vos états : je vous recommande surtout de ne pas vous éloigner de plus de deux mille pas de ma demeure,

jusqu'à ce que la caravane de Balsora soit arrivée. »
Le sulthan remercia le dervyche, et lui promit de suivre ses conseils.

DXXXII^e NUIT.

Un jour que Khanzad se promenait près de la cabane du dervyche, il ne fut pas peu surpris de voir assez près de lui, et au milieu des sables du désert, un arbre chargé de fruits très-beaux et qu'il ne connaissait pas. Désirant vivement l'examiner et se procurer de ces fruits, il marcha plusieurs heures, et quoi qu'il ne lui parût pas éloigné, il ne put l'atteindre. Enfin, après avoir marché tout le jour, il arriva au pied de cet arbre extraordinaire. Un vieillard était assis sur l'une des branches; il salua le sulthan avec affabilité, et après être descendu de l'arbre qui disparut aussitôt, il lui demanda pourquoi il l'avait poursuivi avec tant d'opiniâtreté, et quel était le motif de son voyage. Khanzad, craignant d'avoir fait une grande faute en ne suivant pas les conseils du bon dervyche, résolut d'agir avec prudence. En conséquence il répondit au vieillard qu'il était un conducteur de chameaux, que, tenté par la beauté des fruits, il avait laissé un moment son troupeau dans l'espérance d'en obtenir quelques-uns; que sa peine ayant été inutile, il allait partir pour rejoindre les animaux confiés à sa garde. « Mon fils, lui dit le vieillard en

souriant, ce ne sera pas aujourd'hui que vous retournerez au lieu d'où vous êtes parti ce matin: vous en êtes éloigné d'un an de chemin. Ce pays est enchanté par le génie Aboutawil, qui tend sans cesse des piéges aux voyageurs. Le dervyche que vous venez de quitter est un des serviteurs de ce méchant génie; il ne vous gardait que pour vous livrer à son maître; mais vous êtes bon musulman, et le prophète vous a délivré par le moyen de cet arbre. Soyez maintenant tranquille, et réparez vos forces en mangeant quelques fruits que je vais vous faire servir. Le vieillard frappa alors trois fois dans ses mains, et aussitôt une table couverte des mets les plus exquis et les plus recherchés se trouva devant eux. Le sulthan était incertain s'il devait ajouter beaucoup de foi aux promesses de son nouveau compagnon; mais, ne voyant aucun moyen de retourner vers le dervyche, auquel il devait la vie, il s'abandonna à sa destinée.

Lorsqu'il eut réparé ses forces, le vieillard lui demanda s'il voulait le suivre, lui promettant de le faire arriver sous peu de jours à la capitale de son royaume. Khanzad y consentit; ils prirent un chemin étroit et couvert d'un sable brûlant; le prince eut à peine fait un pas qu'il lui fut impossible de continuer. Le vieillard l'engagea alors à monter sur son dos. «Les forces du grand prophète ne m'abandonnent jamais, lui dit-il, mes pieds sont habitués à fouler ce sable, et dans un instant je puis vous transporter à l'extrémité du chemin.» Le sulthan avait craint d'abord de fatiguer un vieillard dont la faiblesse lui pa-

raissait extrême ; mais, pressé par ses vives instances, il se décida enfin à monter sur son dos. Aussitôt le vieillard s'éleva dans les airs ; il arriva bientôt à un palais superbe, déposa le prince à terre et disparut.

Khanzad, encore effrayé de la manière dont il venait de voyager, ne fut pas peu surpris lorsqu'il aperçut devant lui un palais immense fait avec un seul diamant qui jetait un éclat tel qu'il fut contraint de baisser les yeux. Espérant trouver quelques secours dans ce palais, le prince en fit plusieurs fois le tour; mais ce fut en vain, il ne put découvrir la porte de cet édifice. Enfin, épuisé de fatigue il appuya sa tête contre un mur et s'endormit.

DXXXIIIe NUIT.

Il y avait peu de temps que le sulthan était dans cette position, lorsqu'il fut aperçu par un esclave qui ouvrit une fenêtre. Étonné de voir un homme reposer près du palais, l'esclave courut avertir sa maîtresse. Celle-ci fut tellement touchée de compassion à la vue du malheureux prince, qu'elle résolut de le faire entrer et de le secourir, malgré les prières de l'esclave qui lui représentait qu'elle allait s'exposer à la colère de son époux, et peut-être causer la mort de celui auquel elle prenait intérêt. Après avoir éveillé le prince, en lui jetant quelques fruits, l'esclave, par l'ordre de sa maîtresse, lui envoya une échelle de

corde, à l'aide de laquelle celui-ci fut bientôt dans le palais. Comme il remerciait l'esclave du service qu'elle venait de lui rendre, il entendit pousser un grand cri; il tourna alors la tête et reconnut la princesse Aichah, qui venait de tomber sans connaissance entre les bras de ses femmes; il vola à son secours, et, lorsqu'il lui eut rendu le sentiment, elle l'embrassa les larmes aux yeux, en lui demandant comment il avait pu découvrir sa retraite. Khanzad lui raconta alors toutes les aventures de son voyage. Ce récit parut augmenter la douleur de la princesse, qui devint si vive que son frère s'offensa de son chagrin. « Pourquoi, lui dit-il, lorsque je suis joyeux de vous retrouver, et que votre vue me console de toutes les fatigues que j'ai endurées pour vous, paraissez-vous désespérée de me voir. » « Hélas! répondit Aichah, c'est vous aussi, mon cher frère, qui causez mes craintes. Je suis persuadée que c'est mon mari, sous la figure d'un vieillard, qui vous a transporté près de ce palais, et j'ai tout lieu de redouter sa fureur. Écoutez-moi, je vais vous faire connaître le monstre auquel mon père vous a ordonné d'unir votre infortunée sœur.

« Vous savez que peu de jours après mon mariage, mon époux m'ordonna de le suivre; le pressentiment des malheurs qui devaient m'arriver et l'obligation où je me trouvais de quitter peut-être pour toujours des parens dont j'étais si tendrement aimée, m'arrachèrent un torrent de larmes. Mon barbare époux fut insensible; il fallut partir. Le soir du premier jour

de notre voyage, nous nous arrêtâmes dans un petit bois de sandal, de myrte et d'aloès. Aboutawil me laissa un instant, et revenant bientôt avec un bassin plein d'eau, il en jeta quelques gouttes sur chacun de mes gens, et les métamorphosa en arbres; il tua ensuite nos chameaux; je tremblais pour ma vie lorsque ce monstre s'approcha de moi; mais, sans me faire aucun mal, il me prit dans ses bras et s'éleva dans les airs. Nous voyageâmes de cette manière toute la nuit. Au jour, nous arrivâmes au milieu de ce désert. Mon époux traça un grand cercle autour de nous, et, après qu'il eut fait quelques conjurations, nous vîmes ce palais s'élever au milieu du cercle. Voilà votre demeure, me dit Aboutawil; demain vous aurez des femmes pour vous servir. Depuis ce temps j'habite ces lieux où rien ne manquerait à mon bonheur si j'étais avec ma famille, loin du monstre qui m'y retient et me rend témoin de toutes ses cruautés. Il a coutume de s'absenter pendant quarante jours pour tendre des piéges aux caravanes, il tue et dépouille ceux qui les conduisent, et vient ici passer trois jours. C'est demain qu'il doit revenir, et, comme il s'est déclaré l'ennemi de tous les hommes, je frémis en songeant à l'accueil qu'il vous fera. »

Khanzad ne fut pas effrayé du récit de sa sœur, il lui rappela qu'à l'âge de dix-huit ans il avait vaincu les sept rois des Indes, et il l'assura qu'il ne balancerait pas à attaquer le génie et à faire tous ses efforts pour la délivrer; mais il ne put calmer ses inquiétudes.

Ils passèrent la nuit à converser ainsi; au point du jour la princesse voyant arriver le moment où Aboutawil allait paraître, supplia son frère de ne rien entreprendre contre lui et de consentir à rester caché jusqu'au départ du génie. Le sulthan céda aux larmes de sa sœur, et à peine s'était-il retiré dans le lieu le plus écarté du palais, qu'Aboutawil arriva. Tout trembla à son approche. La princesse, dissimulant son inquiétude, vola au-devant de lui, et, l'ayant embrassé avec tendresse, elle se plaignit d'avoir été si long-temps privée du bonheur de le voir. Le génie, qui savait que Khanzad était dans son palais, fit de vifs reproches à son épouse du silence qu'elle gardait à son égard: « Pouvez-vous craindre, lui dit-il, le traitement que je réserve à votre frère qui, sans me connaître et me croyant un pauvre mortel, a cependant eu la générosité de m'accorder votre main quand je la lui ai demandée. Ne dissimulez pas plus long-temps, et ne me privez pas du plaisir de le voir; je sais où il est caché; mais je désire que vous me conduisiez vous-même vers lui. » La princesse n'avait pas beaucoup de confiance aux protestations de son époux; mais, voyant bien qu'il lui serait inutile de chercher à lui cacher la vérité, elle le conduisit dans la chambre où le prince s'était retiré. Aboutawil lui fit l'accueil le plus gracieux, il l'embrassa tendrement et le conduisit dans l'appartement de son épouse, où il lui fit servir des rafraîchissemens; enfin, il le traita si bien que Khanzad, touché des marques d'amitié qu'il lui donnait, ne pouvait con-

cevoir comment Aichah avait pu craindre quelques mauvais traitemens de sa part. Ils passèrent ainsi trois jours au milieu des fêtes et des réjouissances par lesquelles le génie semblait se plaire à prouver l'attachement qu'il portait au frère de son épouse.

Le moment où Aboutawil devait partir pour quarante jours, étant arrivé, il engagea le sulthan à demeurer quelque temps avec sa sœur : « Je vais faire un petit voyage, lui dit-il, et j'espère vous trouver à mon retour; restez ici, et regardez-vous comme le maître de ce palais; mais, avant de partir, je désire vous faire connaître mes jardins. » Khanzad lui présenta la main en signe de remercîment, et ils sortirent ensemble.

La princesse attendit vainement jusqu'au lendemain le retour de son frère; et persuadée qu'il avait péri victime de la perfidie de son époux, elle déchira ses habits, et dans sa douleur elle s'accusa d'être la cause de la perte de sa famille.

DXXXIVe NUIT.

Tandis que ces évènemens se passaient, la reine-mère désespérée de ne recevoir aucunes nouvelles de Khanzad ni d'Aichah, avançait à grands pas vers la tombe. S'apercevant enfin qu'elle n'avait plus que peu de jours à vivre, elle fit venir son jeune fils Mourad, qui était alors agé de seize ans, et après

l'avoir embrassé les larmes aux yeux, elle lui remit l'histoire de sa maison, en lui recommandant de la conserver soigneusement, et d'imiter un jour la conduite de ses pères. Elle ordonna ensuite au grand vézyr d'assembler les principaux seigneurs de la cour dans la grande salle du palais, où la reine mourante se fit elle-même transporter. Lorsqu'ils furent tous réunis autour de son lit, elle leur rappela les bienfaits qu'ils avaient reçus de sa famille, leur fit sentir combien ils seraient coupables en abandonnant son dernier rejeton, et exigea d'eux le serment d'une fidélité inviolable. Le vézyr prit alors la main de Mourad, il le fit monter sur le trône et le couronna. Deux jours après, la reine-mère paya le tribut à la nature.

Le nouveau sulthan, doué d'un esprit supérieur et d'une prudence qui se trouve rarement dans un âge si tendre, se conduisit avec sagesse. Sentant bien qu'il n'avait pas assez d'expérience pour gouverner un royaume, il se reposa du soin des affaires sur le grand vézyr dont il était sûr; et il se donna tout entier à l'étude et aux exercices propres à former un roi. Son premier maître était un vieil eunuque que sa mère avait placé près de lui, et qui avait beaucoup voyagé. Il entretenait souvent le jeune prince des usages des différens peuples chez lesquels il s'était trouvé, et de ce qu'il avait vu de plus remarquable. Insensiblement Mourad prit du goût pour les voyages, et le sort de son frère et de sa sœur se présentant à son esprit, il ne tarda pas à former la résolution de parcourir le monde et de faire tous ses efforts

pour les retrouver. Si le destin me favorise, pensait-il, je découvrirai le lieu où ils sont : s'il m'est contraire, je périrai comme eux. Il fit en conséquence les préparatifs de son départ, prit une bourse pleine d'or et beaucoup de diamans qu'il espérait vendre dans le port le plus voisin, afin de pouvoir charger un navire des marchandises qu'il achèterait, et qu'il irait ensuite porter dans les Indes.

Sans avoir fait part à personne du projet qu'il avait conçu, laissant seulement un lettre pour son grand vézyr, dans laquelle il le chargeait du gouvernement pendant son absence, Mourad partit à cheval au milieu de la nuit, et se dirigea vers un port de mer qui n'était qu'à deux journées de chemin de sa capitale. Dès qu'il y fut arrivé, il trouva un navire qui faisait voile pour l'île de Serendyb, dont son eunuque lui avait beaucoup parlé ; il eut bientôt traité avec le capitaine pour son passage, et il s'embarqua. La navigation fut heureuse pendant seize jours, mais le dix-septième, au coucher du soleil, le ciel se couvrit de nuages, le vent, qui avait été si longtemps favorable, devint contraire, et souffla avec tant de force, que la mer agitée n'offrit plus que d'effroyables abîmes où il craignait à chaque instant de se voir engloutir. Cette tempête dura plusieurs jours; enfin le vent s'apaisa, mais le navire avait tellement souffert qu'il ne pouvait plus gouverner, et que l'équipage conservait à peine l'espoir de se sauver, lorsqu'on aperçut la terre. Cette vue ranima leur courage; on mit les chaloupes à la mer, et

à force de rames on parvint à tirer le navire sur le rivage, et on commença à le radouber. Ils trouvèrent sur l'île où ils venaient d'aborder, et qui leur était inconnue, des arbres chargés de fruits, des plantes dont les fleurs répandaient un parfum délicieux, beaucoup de gibier et des sources d'eau très-limpides.

Un jour que Mourad était descendu dans l'île pour aller à la chasse, il s'enfonça dans les bois plus avant que de coutume, et s'égara. Le soleil était déjà couché, et le prince, n'ayant pu retrouver le navire, chercha un endroit où il pût être à l'abri des bêtes féroces; il monta sur un arbre très-touffu, et s'y endormit jusqu'au lendemain. En s'éveillant, le prince aperçut sur l'arbre où il était, deux oiseaux nommés *Taous* qui habitaient autrefois le paradis, d'où ils furent chassés parce que l'un d'eux s'était métamorphosé en serpent pour tromper les hommes. Mourad, ravi de la beauté de ces oiseaux, oublia, pour les poursuivre, ses compagnons qui, ayant vu le vent favorable, avaient mis à la voile sans s'apercevoir de son absence. Le soir le prince se repentit de son imprudence, et se promit bien de faire son possible pour rejoindre le lendemain son navire. Mais comme il n'avait pas suivi de route fixe, il marcha plusieurs jours inutilement. Enfin, il reconnut l'endroit où il avait abordé, mais le navire avait disparu. Désespéré de se voir seul sur une île déserte et inconnue à tous les navigateurs, il ne perdit pas entièrement courage. Il se construisit une cabane dans

laquelle il ramassa des dattes, des figues, et d'autres fruits qu'il avait cueillis et fait sécher, et qui, avec le gibier qu'il pouvait se procurer, lui composaient une nourriture aussi agréable qu'abondante; il vécut de la sorte tout le temps qu'il resta dans l'île.

Depuis six mois le prince habitait cette île, lorsqu'un jour il trouva, à une assez grande distance de son habitation, une pierre de marbre noir taillée en forme de tombeau; cette pierre était recouverte d'une forte plaque d'or, à laquelle était attaché un anneau de diamant. Sur les bords du couvercle se trouvait une inscription hébraïque que Mourad ne put déchiffrer. Sa curiosité fut très-piquée de cette découverte, et il allait faire ses efforts pour la satisfaire; mais à peine eut-il touché l'anneau que la pierre se leva d'elle-même. Aussitôt il sortit un vent très-fort, qui fit tomber le prince à la renverse. Un moment après il s'éleva un feu terrible qui semblait aller au ciel ; bientôt ce feu s'assembla et forma un géant hideux, dont l'aspect était capable de porter la terreur dans l'ame la plus courageuse (1). « Ne crains rien, dit-il au prince, tu m'as délivré et je saurai reconnaître ce service. Je suis un des génies précipités du ciel sur la terre , et c'est moi qui ai excité Caïn à tuer son frère. Dieu, pour nous punir, donna à Adam un autre fils nommé Seth, qui si-

(1) Ici on lit dans le manuscrit une scène semblable à celle du pêcheur racontée dans le premier volume de cet ouvrage (pages 69 et suiv.) , et nous avons cru devoir la supprimer.

gnifie en langue hébraïque *Fils de Dieu*; et il le doua d'une puissance surnaturelle, et de toute la sagesse qu'Adam avait perdue par sa première faute. Pour lui prouver même d'une manière particulière toute sa bienveillance, il lui donna soixante-douze houris d'une merveilleuse beauté. L'une d'elles, nommée *Léa*, m'inspira un amour violent; et tandis que Seth était occupé à rendre hommage à Dieu, je pris sa figure, et je m'avançai vers Léa, en lui tendant les bras pour l'embrasser. « Comment, me dit-elle, me prenant pour Seth, voici le moment d'adorer Dieu, et tu t'occupes de sa chétive créature! » Comme elle disait ces mots, Seth arriva, et me reconnut. Aussitôt il ordonna à trois génies, que Dieu lui avait donnés pour le servir, de me mettre dans ce tombeau, et il grava sur le couvercle le grand nom de Dieu, en me disant : « Tu resteras jusqu'à ce qu'une créature mortelle vienne te délivrer. C'est toi qui m'as rendu ce service, dis-moi ce que tu désires. »

Le prince, revenu de sa frayeur, demanda au géant ce qu'étaient devenus son frère et sa sœur; et ayant appris qu'ils étaient dans le même palais, et sous la puissance du génie Aboutawil, il exigea, pour récompense, que le géant lui indiquât le moyen de les sauver. « Je vais, répondit celui-ci, te transporter près d'eux, et dès que tu seras dans le palais, avec ce talisman que je te donne, tu pourras ouvrir le cabinet secret d'Aboutawil; tu y trouveras une petite boîte pleine d'une poudre composée par Salomon, tu la mettras dans ton sein, et lorsque le génie se présen-

tera devant toi, tu lui jetteras un peu de cette poudre au visage, en lui criant : tombe, misérable, Salomon l'ordonne. Le génie surpris ira mesurer la terre ; aussitôt, sois assez hardi pour approcher de lui, et prends dans son sein un oiseau auquel est attachée sa destinée ; dès que tu auras saisi cet oiseau, tu forceras aisément Aboutawil à faire ce que tu lui commanderas. » Mourad eût à peine le temps de remercier le géant ; il éprouva une violente secousse, et fut très-étonné de se trouver tout-à-coup dans un superbe palais de diamant, sans savoir comment il y était venu. Mais se doutant bien qu'il était chez Aboutawil, il chercha l'appartement de sa sœur : elle descendait dans le jardin, et ne fut pas peu surprise de voir qu'un homme s'était introduit dans sa demeure.

Mourad reconnut parfaitement sa sœur, mais ne jugeant pas à propos de se faire de suite reconnaître, il se décida à attendre qu'elle lui adressât la parole. Aichah, après l'avoir salué, lui témoigna son étonnement, et lui demanda comment il avait pu entrer dans le palais. « Madame, répondit Mourad, je suis fils de roi, j'étais bien jeune encore, lorsque mon père fut assassiné par la perfidie d'un vézyr audacieux ; j'eus beaucoup de peine moi-même à me soustraire à ses coups, et après avoir erré long-temps, je m'embarquai sur un vaisseau qui fit naufrage, et seul je suis parvenu à me sauver sur cette côte. Ayant aperçu de loin le lieu que vous habitez, je pensai que j'allais y arriver en péu d'heures, et j'ai marché trois jours, ne trouvant aucune entrée et desirant m'in-

troduire dans ce palais où j'espérais obtenir les secours dont j'ai besoin; j'ai vu votre Rokh qui dormait à peu de distance de moi. Comme je sais que cet oiseau appartient toujours aux palais enchantés, j'ai pris courage, et je me suis attaché à l'une de ses pattes; dès qu'il s'est éveillé, il m'a transporté ici. » Aichah admira l'adresse et l'audace de son jeune hôte; mais songeant qu'il ne pouvait éviter long-temps les regards de son époux, « Vous êtes venu, lui dit-elle en soupirant, chercher un asile dans la demeure d'un monstre; hâtez-vous de fuir, c'est dans deux heures qu'il revient, et malgré votre courage n'espérez pas pouvoir lui résister.» Elle lui raconta alors différens traits de la cruauté du génie, de sa force extraordinaire et de sa perfide adresse; elle lui dit l'accueil qu'il avait fait à son frère Khanzad afin de le perdre plus facilement; et ce souvenir rappelant ses douleurs, son discours fut souvent interrompu par ses larmes. « Ne craignez rien pour moi, madame, lui dit Mourad; loin de fuir, loin de me cacher, je vais affronter les regards du génie, et j'espère même vous délivrer et l'anéantir; car le prophète sera avec moi, et tôt ou tard il punit les méchans. Mais le temps presse, daignez me conduire à l'appartement qu'occupe votre époux.»

Aichah, n'ayant pu ébranler sa résolution, fit ce qu'il desirait : il ouvrit sans peine la porte avec le talisman que le géant lui avait donné; et après quelques recherches, ayant trouvé la précieuse boîte, il s'en empara.

DXXXV^{e} NUIT.

Ils étaient encore dans le cabinet d'Aboutawil, lorsque ce génie, qui, en entrant dans ce palais, s'était aperçu qu'Aichah et son frère étaient dans son cabinet, parut à leurs yeux sous la forme d'un géant d'une figure épouvantable; mais Mourad ne fut point effrayé; il lui jeta promptement un peu de poussière au visage, en s'écriant: «Tombe, misérable, Salomon l'ordonne.» Le génie surpris et effrayé, tomba de toute sa longueur. Aussitôt Mourad s'élança sur lui, et s'empara avec promptitude de l'oiseau qu'il cachait dans son sein; ensuite, il lui dit: «Tu sais qui je suis, apprends-moi ce que tu as fait de mon frère.» «Il est mort.» «Tu m'en imposes; je sais que tu l'as metamorphosé, et si tu ne le délivres pas à l'instant; je fais périr ton oiseau.» Aboutawil voyant qu'il lui serait inutile de feindre, appela Aichah, qui était plus morte que vive, et lui dit d'aller dans le jardin et de lui amener le chien qui était enchaîné près de la fontaine, ce qu'elle exécuta promptement. Puis, il lui dit: «Prenez une petite glace, et étendez dessus un peu de la pommade renfermée dans une boîte d'or qu'il lui montra; vous tiendrez cette glace devant les yeux du chien.» Lorsque cela fut fait, Aboutawil souffla sur lui en disant: «Si le puissant créateur de toutes choses t'a créé tel que tu es

présentement, ne change pas; mais si tu n'es dans cet état que par la force de mes enchantemens, redeviens homme. » Il eut à peine achevé ces paroles que Khanzad reprit sa forme primitive; et reconnaissant son frère et sa sœur, il les embrassa tendrement. Mourad, n'ayant plus rien à demander au génie, et voulant le punir des malheurs qu'il avait causés à sa famille, tordit le cou de l'oiseau, après avoir vivement reproché à Aboutawil tous ses forfaits.

Aussitôt un bruit affreux se fit entendre; le palais disparut et le corps du génie, se dissolvant en une fumée épaisse, exhala une odeur infecte. Bientôt cette fumée se dissipa tout-à-fait, un nuage portant une odeur délicieuse lui succéda et finit par former un homme d'une rare beauté.

Aichah et ses frères étaient restés stupéfaits d'étonnement et d'admiration, lorsque celui qui venait de leur apparaître d'une manière si merveilleuse, leur parla ainsi : « Vous n'avez plus rien à craindre du génie Aboutawil; c'est moi qui ce matin encore portais ce nom, mais l'esprit du mal a fui loin de moi, et je vous témoignerai ma reconnaissance, pour le service que vous venez de me rendre, par tous les bienfaits qu'il sera en mon pouvoir de vous accorder, et par un attachement sincère pour votre aimable sœur. » La princesse tressaillit de joie en apprenant que le jeune homme dont elle avait tant admiré le courage, était son frère Mourad; elle sauta à son cou et l'embrassa en versant des larmes de joie. Le génie continua : « Je m'appelle Habib, je suis l'un

des génies soumis au roi Salomon. Ce grand prophète daignait m'accorder sa confiance, et de tous ceux qui approchaient de lui, j'étais celui qu'il honorait le plus particulièrement de ses faveurs.

« Un jour, celui de mes frères que j'aimais le plus, s'était attiré la colère de Salomon, qui, pour m'éprouver, me chargea du soin de le punir. Je trouvai la peine trop forte, pour une faute assez légère; et ne me sentant pas le courage de frapper mon frère, je désobéis au prophète, et je tentai de le tromper en lui disant que j'avais suivi ses ordres. » « Tu mens, ingrat, me dit-il, et tu as abusé de la confiance de ton maître et de ton ami, mais tu vas en porter la peine. » A l'instant il prononça quelques paroles, et je sentis en moi un étrange changement. « Va, me dit Salomon, je t'envoie sur la terre pour être le fléau de tout ce qui t'approchera; tu aimeras, et tu tourmenteras l'objet de ton amour; tu chériras l'espèce humaine, et malgré toi tu sentiras le besoin de lui faire du mal; tes remords feront ton supplice. Je te donne cet oiseau, ta destinée est attachée à son existence; tu ne deviendras tel que tu étais qu'après sa mort, et tu feras ton possible pour prolonger sa vie. » Après ces mots, il me chassa loin de lui.

« Depuis ce temps j'ai trop bien rempli mon sort, et vous ne sauriez croire combien je souffrais après chaque action criminelle que je venais de commettre. Enfin, il y a quelques années, le génie qui était la cause de la punition qui m'avait été infligée, m'appa-

rut en songe et me dit : « Ta peine va bientôt finir, il m'est permis de travailler à l'abréger; déguise-toi et va demander en mariage la fille du sulthan de la Cochinchine; il te l'accordera, car je l'ai préparé à cette demande, et cette belle princesse sera la cause de ta délivrance. » Je ne pus arriver qu'après la mort du sulthan; heureusement qu'avant de mourir, il avait donné l'ordre au prince Khanzad de bien accueillir la demande que j'avais à lui faire, et mon mariage fut célébré. Vous connaissez maintenant mon histoire et la cause de toutes les fatigues que vous avez essuyées, mais j'espère vous en consoler. »

La joie d'Aichah et de ses frères serait impossible à décrire; ils remercièrent le génie Habib et l'assurèrent que leurs peines étaient déja oubliées, et qu'ils étaient trop récompensés de leurs fatigues par le bonheur de l'avoir pour protecteur et pour ami.

Au même instant Habib fit élever par plusieurs génies qui étaient à ses ordres, une tente magnifique au milieu de laquelle était une table chargée des mets les plus délicieux. Pendant le repas, ils se racontèrent mutuellement leurs aventures. Quand Mourad leur apprit que la reine-mère avait cessé de vivre, ils pleurèrent amèrement et se reprochèrent d'avoir, par leur absence, contribué à lui donner la mort.

Lorsque le premier moment de leur douleur fut passé, ils prièrent Habib de leur apprendre ce qui était arrivé dans leur royaume, depuis le départ de Mourad. « Vos états sont envahis, lui dit-il, par le fils d'un prince voisin que votre père tua dans une

bataille. Votre grand vézyr qui vous était resté fidèle, est mort dans les supplices. Mais tranquillisez-vous, vos sujets vous sont toujours attachés, et ils prendraient les armes pour vous soutenir, si cela était nécessaire. Je ne crois pas, au reste, que nous ayons besoin de leur secours; cette nuit, je vous transporterai dans votre royaume, et nous verrons ce que nous aurons de mieux à faire. » Ils passèrent ensuite le reste du jour à se réjouir; et lorsque la nuit arriva, ils prirent un repos dont ils avaient besoin.

Le lendemain, malgré les promesses du génie, ils furent très-étonnés de se trouver près de leur capitale. Ils entrèrent chez un paysan, se présentèrent comme étrangers, et demandèrent l'hospitalité qu'il leur accorda volontiers. La figure de ce paysan portait l'empreinte d'une telle tristesse que Khanzad ne put résister au desir de lui demander le motif de son affliction. « Bon étranger, lui répondit-il, il faut que vous veniez de bien loin pour ignorer la cause de ma douleur. Sachez que ce royaume est à présent la proie d'un tyran que nous détestons. Nous avions un roi dont la famille régnait depuis 800 ans; et quoiqu'aucun de ses prédécesseurs ne se soit rendu odieux, il l'emportait sur eux tous par sa sagesse et sa bonté: il mourut, et ses enfans, qui marchaient sur ses traces et qui faisaient toute notre espérance, ont disparu successivement; nous ne savons ce qu'ils sont devenus, en sorte que ce royaume n'ayant plus de chef pour le défendre, s'est vu la proie d'un ennemi d'autant plus implacable que nos rois l'avaient

toujours combattu avec avantage. » Ce discours fit beaucoup de plaisir aux princes, qui virent par là combien ils étaient regrettés.

Ils s'entretenaient ensemble sur les moyens à prendre pour punir le tyran et recouvrer leur royaume, lorsqu'ils virent arriver devant la cabane du paysan quatre chevaux superbes conduits par un génie qui s'avança et présenta au prince Khanzad tous les ornemens de la royauté. Alors Habib prenant la parole, lui dit : « Ne soyez pas surpris, ce génie ne fait que suivre mes ordres; bientôt un autre va vous amener votre ennemi enchaîné, et ses troupes vont être dispersées par les habitans que j'ai fait soulever. Préparez-vous à rentrer dans votre palais. » Les princes et la princesse se revêtirent des habits magnifiques qu'on leur avait apportés; ils montèrent ensuite à cheval avec Habib, et se dirigèrent vers leur capitale. Le bruit de leur arrivée s'étant bientôt répandu dans la ville, le peuple vint en foule sur leur passage, en remerciant Dieu et le prophète d'avoir délivré la famille de ses princes.

Le jour ne paraissant point encore, Chehérazade, sur les instances de Dinarzade et du sulthan des Indes, commença ainsi l'histoire des Deux Maris.

HISTOIRE DES DEUX MARIS.

Sire, sous le règne d'un des anciens rois de l'Égypte, vivait une des femmes les plus rusées et les plus adroites que le monde ait jamais produites, et je vous

aurai facilement donné une idée de la finesse de cette femme en vous apprenant que loin de se conformer aux lois du saint prophète qui permettent aux vrais croyans d'avoir trois épouses légitimes, elle était parvenue à avoir deux maris, et qu'elle avait su si bien prendre ses mesures qu'aucun des deux ne savait qu'il avait un rival: à la vérité les professions de ces deux hommes étaient telles, que l'un était au logis pendant tout le jour, et passait toutes les nuits dehors, tandis que l'autre au contraire était éloigné toute la journée et ne rentrait que la nuit. Le premier, nommé Haram, était voleur et s'occupait chaque nuit à faire quelques tours de son métier; le second, nommé Akil, était escamoteur.

DXXXVIᵉ NUIT.

Plusieurs mois s'étaient ainsi passés et les deux maris étaient complètement dupes des ruses de leur femme, lorsqu'un jour le voleur vint lui dire qu'il était forcé de se séparer d'elle et qu'il allait pour quelque temps lui faire ses adieux. Elle lui témoigna le chagrin que ce départ inattendu lui faisait éprouver; en même temps elle lui donna tout ce qui pouvait servir à son voyage et quelques provisions pour la route. Elle trouva entre autres choses un gigot de mouton froid, le coupa en deux parties, et lui en donna une moitié. Après avoir pris congé de sa femme

le voleur se mit en chemin, le long des rives du Nil.

Il y avait à peine quelques heures qu'il était parti quand Akil l'escamoteur rentra. Il avait aussi des raisons pour quitter le Caire, et venait demander à son épouse quelques provisions pour entreprendre son voyage. Celle-ci remercia Dieu intérieurement de ce qu'il n'avait pas permis que ses deux maris se rencontrassent ensemble. Elle ne manqua pas de témoigner à celui-ci toute la douleur qu'elle ressentait de son éloignement; elle lui donna quelques provisions et entre autres la seconde partie du gigot de mouton dont elle avait donné une moitié à son premier mari.

Akil partit, et, comme Haram, il prit le chemin du Nil. A la fin de la journée, il entra dans un assez beau caravansérail qui se trouvait sur la route, et se proposa d'y passer la nuit. En entrant dans ce vaste édifice, il n'y trouva qu'un seul homme avec lequel il eut bientôt fait connaissance. « Camarade, lui dit-il, vous paraissez fatigué. » « J'ai fait aujourd'hui la route du Caire, répondit l'autre. » « Je viens aussi de cette ville, reprit Akil, et si vous vous proposez d'aller plus loin, nous pourrons faire route ensemble; car j'avais oublié la recommandation du prophète : *el refyk thoum eltharik* (ne te mets en route qu'après avoir trouvé un bon compagnon): en attendant, s'il vous plaît de partager un mauvais souper, j'ai à vous offrir quelques dattes et un morceau de gigot à l'ail. » « J'accepte volontiers vos propositions, dit le voyageur, mais j'apporterai aussi mon écot. » En même temps

chacun déploya les provisions qu'il portait avec lui. Lorsque tous les deux eurent posé sur le tapis ce qu'ils avaient à offrir, ils s'aperçurent à leur grand étonnement, que les deux parties du gigot se rejoignaient avec une parfaite exactitude. « Camarade, dit Akil à son convive, puis-je savoir d'où vous vient ce morceau de gigot ?» « C'est ma femme qui me l'a donné avant mon départ, lui répondit le voyageur ; mais puis-je savoir à mon tour où vous avez pris ce que vous me présentez ? » « C'est à ma femme que je dois ces provisions, reprit Akil. » « Dans quel quartier demeurez-vous ? » « Près de la porte des Victoires. » « Et moi aussi. » Bientôt de questions en questions, les deux voyageurs eurent acquis la conviction que depuis plusieurs mois l'un et l'autre avaient la même femme. Cette découverte faillit d'abord exciter entre eux une violente dispute, mais ils finirent par penser qu'il était plus sage de revenir sur leurs pas, et d'éclaircir par eux-mêmes l'étrange position dans laquelle ils se trouvaient.

Akil et Haram reprirent tous les deux la route du Caire et ne tardèrent pas à revenir au logis commun ; lorsque leur femme les aperçut ensemble, elle ne douta plus qu'elle ne fût découverte, et pensa que ce serait en vain qu'elle chercherait quelque prétexte pour cacher la vérité ; reconnaissant donc que ce qu'elle avait de mieux à faire était de tout avouer, elle se jeta à genoux en implorant leur miséricorde et en confessant son crime.

Tous deux l'aimaient tendrement ; et malgré sa

perfidie, leur attachement pour elle n'avait point été affaibli. Ils se contentèrent de lui reprocher vivement son infidélité; et comme elle ne pouvait continuer à vivre dans cet état de bigamie, ils lui dirent qu'il fallait choisir celui des deux qu'elle voulait garder pour époux. Mais ce fut en vain qu'ils la pressèrent de prendre une détermination, il fut impossible de lui faire désigner celui qu'elle préférait. « Eh bien, leur dit-elle enfin, puisqu'il faut prendre un parti, et que je n'ai aucun motif de préférer l'un à l'autre, voici ce que je vous propose : vous vivez tous deux des tours d'adresse que vous faites ; vous, Akil, chaque jour, vous, Haram, chaque nuit ; je déclare que je garderai pour époux celui de vous qui aura donné la meilleure preuve d'adresse. » Tous les deux consentirent avec empressement à cette proposition, et se préparèrent à lutter de dextérité.

Ce fut Akil qui débuta. Il se rendit avec Haram dans un des bazars les plus fréquentés du Caire ; là il lui montra du doigt un vieux juif qui se promenait avec beaucoup de lenteur. « Tu vois ce juif, dit-il à Haram, avant qu'il ait fait le tour de ce bazar, je veux le forcer à me donner sa bourse. » En même temps il s'approcha, et lui enleva un sac assez gros qu'il portait avec lui. Haram le félicitait déja sur la dextérité dont il avait fait preuve. « Ce n'est pas ainsi que je prétends m'approprier cet argent, dit Akil, car la justice pourrait me forcer de le rendre, je veux que le cadi lui-même me remette la bourse du juif. » Il dit, s'en alla dans un coin assez retiré, ouvrit le

sac, compta l'argent, en ôta dix sequins, prit son anneau et le mit à la place. Après avoir soigneusement refermé le sac, il rejoignit celui qu'il avait dépouillé, et lui remit, avec autant d'adresse qu'il les avait enlevés, les sequins dont il avait eu soin de soustraire une partie.

Mais à peine le malheureux juif avait-il fait quelques pas, qu'il accourut à lui. « Misérable, lui cria-t-il, oses-tu donc te promener ainsi dans un lieu public après m'avoir volé aussi impudemment que tu l'as fait ?

DXXXVII^e NUIT.

Le juif ne fut pas médiocrement surpris de se voir attaquer ainsi par un homme qu'il ne connaissait pas; il se confondit en excuses, lui jura par Abraham, Ishac et Jacob qu'il se trompait sans doute, et que jamais il n'avait songé à attenter à sa propriété. « Comment, infame, continua Akil, tu oses encore nier le vol que tu as commis? mais c'est en vain que tu te flattes d'échapper, par ton humilité, au juste supplice qui t'est réservé; viens, suis-moi devant le cadi, et réponds aux questions qu'il va te faire. » En disant ces mots, il le saisit par son caftan et le traîna plus mort que vif devant le magistrat.

« Seigneur cadi, dit-il, j'amène devant vous un des voleurs les plus audacieux que vous ayez encore eu à punir. Le juif que vous voyez ici, m'a volé une

somme considérable; il y a à peine quelques heures que son larcin a été commis, et il ose, après cette action infame, se promener tranquillement au milieu du bazar, comme un homme irréprochable. » « Je proteste, reprit le juif, que jamais je ne me suis rendu coupable d'aucune action répréhensible, et que je n'ai jamais vu cet homme qui, sans doute, me prend pour un autre, ou qui a perdu la tête. » « Chien d'israélite, reprit Akil, il te convient bien d'insulter ainsi un véritable musulman. Seigneur cadi, ne soyez pas dupe des protestations de cet infidèle; il nie avec autant d'audace que le marchand des Indes lorsqu'il voulait garder un dépôt qui lui avait été confié; mais vous saurez déjouer ses ruses aussi habilement que le cadi qui démasqua la fourberie du marchand. » « Comment mon collègue s'y prit-il, demanda le magistrat, je n'ai jamais entendu parler de cette histoire. » Akil prit alors la parole en ces termes :

HISTOIRE D'ABDALLAH.

« Seigneur, il y avait autrefois dans une des villes les plus commerçantes de l'Inde un musulman qui jouissait d'une grande réputation de piété et de probité. Ce saint homme passait aux mosquées ses journées tout entières, il augmentait encore les austérités du jeûne du ramadhan par mille privations qu'il s'imposait chaque jour. Jamais ses lèvres n'avaient été souillées par la liqueur enivrante qu'inventa

Djemchyd (1), et que le prophète a défendue. Cette conduite lui avait acquis l'estime et la confiance générales; en un mot, il s'était rendu si célèbre par ses mortifications et son zèle, que lorsqu'on voulait donner une haute idée de la dévotion d'un homme ou de sa maigreur, on disait : il est dévot ou maigre comme Abdallah pendant le ramadhan.

(1) Djemchyd, quatrième roi de la plus ancienne dynastie des Perses, est un des princes auxquels l'histoire orientale attribue le plus grand nombre de découvertes utiles ; il perfectionna, dit-on, le calendrier et les procédés de la navigation, avança beaucoup les sciences astronomiques, institua la fête du Nou-rouz (le premier jour de l'an), et acheva de fonder la ville de Persépolis ; il vivait environ 800 ans avant J.-C. Voici comment le Molla Akber raconte la découverte du vin, qui lui est attribuée.

Djemchyd aimant beaucoup le raisin, voulut en conserver quelques grappes, qui furent renfermées dans un vase et déposées en une cave pour être mangées dans un temps plus éloigné. On trouva à l'ouverture du vase que ces raisins avaient fermenté; le jus en était si aigre que le roi crut que ce serait un poison, et il fit mettre dessus le mot *poison*. Une de ses esclaves attaquée d'une migraine insupportable et voulant se défaire de la vie, aperçut le vase étiqueté, le prit et en avala le contenu; le vin enivra l'esclave qui s'endormit, et s'éveilla fort soulagée. Elle trouva la médecine de son goût et renouvela si souvent la dose que bientôt le poison du roi disparut. Ce prince s'en aperçut, interrogea la coupable qui avoua sa faute; et le roi en profita si bien que lui et toute sa cour ne burent plus que du nouveau breuvage : c'est depuis ce temps que le vin a été désigné en Perse, sous le nom de *zeheri khoch*, le doux poison.

DXXXVIII^e NUIT.

« Abdallah avait pour voisin un des plus riches marchands de la ville, qui était en même temps un des plus grands admirateurs de sa piété. Il arriva que les affaires de son commerce obligèrent ce marchand à s'embarquer et à s'éloigner pour une année : il possédait en or une somme assez considérable ; pour la mettre en sûreté pendant son absence, il avait pris le parti de l'enterrer, mais il réfléchit que le hasard pourrait faire découvrir son trésor, et qu'il était plus sûr de le déposer chez un homme dont la fortune ne fût point exposée aux chances commerciales et qui fût digne de toute sa confiance. Il jeta donc ses vues sur Abdallah et se rendit chez lui avec la somme qu'il voulait mettre en sûreté : il le trouva prosterné vers le côté de la Mekke et récitant à haute voix un des chapitres du coran qu'il savait par cœur. « Mon voisin, dit-il, je suis fâché de vous déranger de vos pieuses occupations, mais une affaire de la plus haute importance m'amène vers vous. » « Que la paix soit avec vous, répondit Abdallah ; quelle est cette affaire ? » « Voisin, continua le marchand, mon négoce me force à m'éloigner pour quelque temps, et je desire mettre en sûreté une somme assez considérable que je suis parvenu à amasser par mes économies. J'ai pensé que vous ne refuseriez pas d'en prendre la

garde pendant mon absence, et je vous remercie d'avance du service que vous m'aurez rendu.»

Abdallah se chargea du dépôt, et le marchand avait trop de confiance dans sa probité pour exiger de lui une reonnaissance de la somme qu'il lui remettait. Il s'embarqua donc plein de sécurité, après s'être recommandé aux prières de son pieux voisin, qui appela sur son voyage toutes les bénédictions du Ciel. Ces vœux furent exaucés : la traversée du marchand fut très-heureuse, il expédia ses affaires avec autant de bonheur que de célérité, et en moins de six mois il était de retour dans son pays.

« Son premier soin fut d'aller trouver son voisin qui parut ravi de le voir revenu en bonne santé, s'informa avec intérêt de ses affaires, le complimenta sur ses heureux succès, mais ne lui dit pas un mot du dépôt qui lui avait été remis. Après un assez long entretien, le marchand se vit obligé de prier Abdallah de lui remettre l'or dont il avait bien voulu prendre la garde. «Grand Dieu! mon frère, s'écria celui-ci; depuis quand vous êtes-vous imaginé que vous m'aviez remis quelque chose, vous avez rêvé sans doute; jamais or n'est entré dans la maison du pauvre Abdallah, et pour rien au monde je n'aurais voulu me charger du trésor dont vous me parlez. « Le marchand s'imagina d'abord que son voisin voulait rire; mais en reconnaissant qu'il parlait sérieusement, il ne put contenir son indignation. « Comment, misérable, lui dit-il, tu ne te rappelles pas qu'il y a six mois, je suis venu te remettre un sac rempli de pièces

d'or? » « Iblis vous fascine l'esprit, mon voisin; je vous répète que vous ne m'avez rien remis : tâchez donc de rentrer dans votre bon sens, et de ne pas accuser un homme comme moi d'une action dont tout le monde sait que je suis incapable. »

« Les menaces du marchand ne firent pas plus d'effet que ses prières, il sortit les mains vides, en vomissant contre son dépositaire infidèle toutes les imprécations que la colère put lui suggérer.

« Il se rendit en diligence chez le cadi et raconta fidèlement à ce magistrat ce qui venait de se passer : après l'avoir écouté attentivement, le cadi qui, comme vous, seigneur, était un homme d'une sagesse profonde et d'une grande adresse, lui répondit : « Puisque vous n'aviez aucuns témoins lorsque vous avez confié votre or à cet hypocrite, ce serait en vain que je le ferais paraître devant mon tribunal ; il nierait audacieusement le dépôt qu'il a reçu, et quoique je sois persuadé de la vérité de ce que vous me dites, il me serait impossible de le condamner légalement. Il faut agir de ruse avec lui, et je forme un projet, à l'aide duquel j'espère obtenir d'heureux résultats. Retournez tranquillement chez vous, mais à l'heure de l'asr (1) revenez chez Abdallah, menacez-le de nouveau d'un procès devant moi s'il persiste dans ses refus, et soyez sûr qu'il aura ce soir une mémoire plus heureuse que ce matin. » Le marchand satisfait des promesses du cadi, le remercia de son obligeance et prit congé de lui.

(1) Prière.

« Cependant ce magistrat s'empressa de se revêtir de sa pelisse, et se rendit en toute hâte chez Abdallah qui le reçut avec tous les égards dus à son rang. « Seigneur Abdallah, lui dit-il, un homme d'une piété aussi exemplaire que la vôtre, ne saurait manquer de recevoir de Dieu la récompense due à tant de jeûnes et tant d'austérités, et je viens vous faire une proposition qui doit commencer pour vous, dans cette vie, le bonheur que vous ne sauriez manquer d'obtenir dans l'autre. Je suis vieux et je ressens déja les infirmités qui accompagnent la vieillesse. Les fonctions de cadi dans une ville aussi vaste que celle que nous habitons sont bien pénibles, et cette charge devenant trop forte pour moi, j'ai résolu de me choisir un successeur : j'ai pensé que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous, qui jouissez de l'estime générale, pour remplir les fonctions dont je veux me démettre en votre faveur. Ayez la bonté de venir chez moi ce soir après l'heure de la prière, et nous prendrons les mesures convenables pour que justice vous soit rendue. » « Que la volonté de Dieu s'accomplisse, répondit Abdallah ; puisqu'il a daigné jeter un regard favorable sur le plus humble de ses serviteurs, il ne me convient pas de m'opposer à ses décrets. » Le cadi le quitta en lui recommandant de ne pas manquer au rendez-vous.

« Il venait de sortir quand le marchand entra à son tour. « Eh bien, voisin, dit-il à Abdallah, n'êtes-vous pas revenu à des dispositions plus honnêtes? » « Comment, mon frère, repartit celui-ci, avez-vous pu me

soupçonner d'une action aussi déloyale? me croyez-vous capable de garder un dépôt que vous m'auriez confié? il est là, tout entier et intact, et si je ne vous l'ai pas remis ce matin, c'est que j'ai voulu accoutumer votre ame à recevoir avec résignation les calamités dont la providence pourrait l'affliger. Tenez, prenez votre or et sortons ensemble, car il faut que j'aille chez le seigneur cadi qui m'honore de ses bontés, et qui m'a prié de me rendre ce soir chez lui. » « Nous pourrons partir de compagnie, dit le marchand, car j'ai précisément à lui parler. » L'un et l'autre se mirent en route; aussitôt que le cadi les aperçut: « Eh bien, dit-il au marchand, vous paraissez content du seigneur Abdallah. » « On ne saurait l'être davantage, repartit celui-ci. »

« Il faut qu'il le soit aussi de moi, ajouta le cadi, je lui ai promis ce matin une récompense, et un magistrat doit être fidèle à ses promesses. » Et en même temps il ordonna qu'on lui appliquât deux cents coups de bâton sous la plante des pieds, ce qui fut exécuté à l'instant même.

« Telle fut, seigneur cadi, ajouta Akil, la manière dont un de vos collègues démasqua l'imposture et la duplicité d'un fripon; j'espère que vous confondrez avec autant de bonheur l'audace de cet infidèle, qui ose nier le vol dont il s'est rendu coupable: veuillez seulement le faire fouiller, et vous ne tarderez pas à le convaincre du crime qu'il a commis. »

Le magistrat ordonna aussitôt aux officiers de police de visiter les vêtemens du juif, et l'on trouva sur

lui une bourse de sequins. L'accusé soutint que cette bourse lui appartenait bien légitimement; de son côté, Akil assurait qu'il reconnaissait parfaitement le sac qui lui avait été enlevé. Dans cette conjoncture embarrassante, le juge ordonna que chacune des parties déclarât ce qu'elle devait avoir déposé dans l'objet en litige: « Il y a cent sequins, répondit le juif, que j'ai bien exactement comptés ce matin. » « Tu mens, audacieux fripon, reprit Akil, à moins que, contre l'habitude des gens de ta religion, tu ne rendes plus que l'on ne t'a prêté; il n'y en a que quatre-vingt-dix, mais on devra trouver mon cachet si tu ne l'as pas enlevé, et cela suffira pour décider la question. » Ce démenti confondit le malheureux juif, mais il fut bien autrement surpris encore lorsqu'il vit que son accusateur avait raison: Il voulut en vain réclamer; le cadi lui fit sur-le-champ appliquer la bastonnade, et fit remettre à Akil l'argent qu'il avait réclamé. »

Haram ne put s'empêcher de complimenter son compagnon sur son adresse et son audace. Il convint qu'il lui serait difficile de surpasser son rival, mais pourtant il voulut le tenter, et lui assigna rendez-vous pour le soir même, auprès du palais du roi.

« Akil, lui dit-il alors, tu es parvenu à duper un juif et un cadi; mais je veux tenter une plus périlleuse entreprise, et c'est au roi lui-même que je veux m'adresser. Je connais tous les détours du palais, et à l'aide d'une échelle de corde, dont je me suis muni, il nous sera facile de pénétrer dans les appar-

temens intérieurs du harem. Te sens-tu assez d'audace pour m'accompagner ?» Akil fut effrayé de la témérité de cette tentative, mais il eut honte de reculer, et il aida son compagnon à jeter son échelle au-dessus d'un des murs du palais.

DXXXIX^e NUIT.

Ils traversèrent de vastes jardins, et, comme la nuit était déja fort avancée, ils ne rencontrèrent personne. Haram, après avoir forcé une petite porte, conduisit son compagnon par plusieurs longs détours dans les galeries de la demeure royale; ils arrivèrent enfin auprès d'une tapisserie, Haram la souleva légèrement, et fit voir à son compagnon le roi endormi, auprès duquel se trouvait un page qui paraissait lui-même accablé par le sommeil. On entendait dans une chambre voisine les pas des officiers qui étaient de garde auprès de la personne du sulthan.

A ce spectacle Akil faillit tomber à la renverse. « Grand Dieu! s'écria-t-il, où nous avez-vous conduits? retournons vite sur nos pas, nôtre perte est assurée si nous sommes découverts. » « Vous vous effrayez facilement, répondit Haram; vous avez parlé au cadi, il faut que j'aille parler au roi. » En même temps il s'approcha avec une agilité merveilleuse du jeune page qui, tout assoupi, était occupé

à chatouiller la plante des pieds du roi (1), et qui mâchait du mastic pour ne pas s'endormir; aussitôt il déboucha un flacon qui exhalait une odeur narcotique, et l'effet en fut si prompt, que le page tomba à l'instant même plongé dans la plus profonde léthargie : alors il l'attacha sous les bras avec une corde, et le suspendit au plafond; puis ayant pris sa place, il se mit à chatouiller les pieds du sulthan, et s'arrangea de manière à le réveiller. Le prince bâilla, et Haram saisit cette occasion pour lui adresser la parole. « Sire, lui dit-il, puisque votre majesté ne dort pas, veut-elle que je l'amuse en lui racontant quelque histoire? » Le sulthan ayant accepté cette proposition, il continua en ces termes.

HISTOIRE DE LA FAVORITE.

« Il y avait autrefois à Ispahan un jeune marchand de soieries, aussi remarquable par sa beauté, que par l'affabilité de ses manières; il n'était bruit dans cette capitale, que de la figure et des grâces de ce jeune homme. La favorite du prince qui régnait alors en Perse, entendit parler de lui; elle conçut un violent desir de le voir, et lorsqu'elle eut satisfait sa curiosité, elle reconnut qu'on ne lui avait rien exagéré en lui parlant de ce jeune homme, et que sa beauté était de beaucoup supérieure à tout ce qu'on lui en

(1) Cet usage s'observe encore dans quelques cours de l'Orient.

avait dit : elle en reçut même une impression si vive, qu'en peu de temps elle perdit le sommeil et l'appétit. Sa nourrice, qui lui était extrêmement attachée, s'aperçut du changement qui s'était opéré en elle, et lui en demanda la cause : la favorite refusa long-temps de lui avouer la passion qu'elle avait conçue; mais enfin elle convint que le souvenir du jeune marchand avait troublé son repos, et elle dit à sa nourrice que tout espoir de bonheur était perdu pour elle, si elle ne revoyait pas ce jeune homme. La nourrice chercha long-temps à la détourner de cette fatale passion, mais voyant que ses représentations et ses conseils étaient inutiles, et que la favorite, ne pouvant vaincre l'attachement qu'elle avait conçu, dépérissait chaque jour, elle lui promit de faire tout ce qui serait possible pour lui procurer la satisfaction qu'elle desirait.

« Elle alla donc trouver le jeune marchand, lui fit part des sentimens de la princesse et du desir qu'elle avait de se trouver avec lui. Ils convinrent tous deux que l'on emplirait plusieurs grandes caisses de soieries, et qu'il se mettrait dans la dernière; ce qui fut exécuté le soir même. On présenta aux eunuques chargés de la garde du harem les caisses remplies de marchandises; et quand la nourrice leur eut dit que ces objets étaient destinés à la favorite, aucun d'eux ne se permit de les visiter.

« Aussitôt que le jeune marchand eut été ainsi introduit, on s'empressa de le faire sortir de l'étroite prison dans laquelle il était renfermé: mais à peine avait-il

eu le temps d'adresser quelques mots à la favorite, que la nourrice effrayée vint annoncer l'arrivée du sulthan; et ce prince entra avec une telle précipitation, que la favorite eut à peine le temps de renfermer son amant dans la caisse d'où elle l'avait tiré.

« La frayeur s'était emparée du malheureux marchand; elle redoubla lorsqu'il entendit le sulthan demander d'une manière assez pressante à voir ce que contenaient les caisses; mais sa terreur fut portée au comble, lorsqu'il entendit la sulthane répondre: « Je ne puis me rendre au desir de votre majesté, car mon amant se trouve dans l'une d'elles. »

« Malheureuse! s'écria le sulthan, c'est donc ainsi que tu oses souiller mon palais! tu vas périr à l'instant même, ainsi que l'indigne objet de ton amour. Gardes, qu'on la saisisse. » Le marchand faillit s'évanouir dans un moment aussi critique; il crut que la favorite avait perdu la tête, lorsqu'il l'entendit pousser un éclat de rire. « Sire, dit-elle à son tour avec hauteur, j'ai voulu voir si votre majesté avait quelque confiance en moi, et je suis bien aise de savoir à quoi m'en tenir sur l'affection qu'elle me porte. Me croyez-vous donc assez dépourvue de bon sens, pour tromper votre majesté et pour lui avouer aussi sottement ma faute? Vous pouvez maintenant ouvrir ces caisses, en voilà les clefs; mais je vous déclare en même temps que je renonce pour jamais à un séjour où j'ai été l'objet des plus injurieux soupçons, et à l'attachement d'un prince dont j'ai perdu

la confiance (1). » Ces paroles prononcées d'un ton ferme en imposèrent tellement au sulthan, que, loin de songer à vérifier ses soupçons, il ne s'occupa plus qu'à apaiser la colère de la favorite, qui par cette ruse, parvint à sauver son amant. »

DXL^e NUIT.

Cette histoire réjouit beaucoup le sulthan. « Sire, lui dit Haram, il est arrivé dernièrement à un prince de vos voisins une aventure qui n'est pas moins divertissante que celle que je viens de vous raconter. Un voleur et un escamoteur de ses états, luttaient ensemble d'audace et d'adresse ; et voici ce que chacun d'eux entreprit. » Alors il apprit au sulthan le trait d'audace d'Akil, et il poussa la hardiesse jusqu'à raconter au prince ce qui se passait dans son propre palais, en changeant seulement les noms et le lieu de la scène. Lorsqu'il eut terminé son récit. « Eh bien! sire, continua-t-il, lequel des deux trouvez-vous le plus habile ? » « Sans contredit, le voleur qui s'est introduit dans le palais du roi, répondit le sulthan. » Lorsqu'il eut entendu cette réponse, Haram déboucha sa fiole et rendit au prince le sommeil auquel il l'avait arraché ; puis il alla rejoindre son compagnon qui,

(1) Ce trait rappelle une des plus jolies comédies du répertoire du théâtre français.

pendant tout le temps qu'avait duré la conversation, était resté plus mort que vif : ils reprirent la route qu'ils avaient déjà parcourue, et sortirent du palais aussi heureusement qu'ils y étaient entrés.

Le lendemain le sulthan en apercevant son page suspendu par les épaules au haut du plafond, acquit la certitude qu'il jouait le rôle principal dans l'histoire qu'il avait entendu raconter la nuit précédente. Loin d'être irrité contre celui qui l'avait ainsi joué, il voulut connaître l'homme qui avait montré tant d'audace, et il fit partout publier qu'il pardonnait à celui qui s'était introduit de nuit dans son palais, et qu'il lui promettait une récompense s'il voulait se présenter devant lui.

Haram se rendit donc devant le sulthan, qui loua son courage; et pour récompenser tant d'adresse, le nomma lieutenant de police. Il est inutile d'ajouter qu'en sortant du palais, Akil s'était avoué vaincu, et qu'il n'avait plus songé à disputer sa femme à un homme aussi intrépide.

Comme le jour ne paraissait point encore, Chehérazade profita du temps qui lui restait pour commencer l'histoire suivante.

HISTOIRE

DE YOUSSOUF ET DU MARCHAND INDIEN.

Il y avait autrefois au Caire, un marchand que ses qualités avaient rendu cher à ses concitoyens. Ce marchand avait un fils qu'il aimait tendrement et à l'édu-

cation duquel il avait consacré tous ses soins. Youssouf (c'est le nom de ce jeune homme) n'avait pendant longtemps donné à son père, que des sujets de satisfaction : plein de sentimens religieux, d'une grande douceur de caractère, d'une conduite régulière, d'une probité à toute épreuve, il était cité pour modèle par toutes les personnes qui le connaissaient. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge où l'on a coutume de marier les jeunes gens, son père s'occupa du soin de lui choisir une épouse; il jeta les yeux sur la fille d'un de ses confrères qui était douée d'une grande beauté, il en forma la demande pour son fils, et peu de temps après, les parties étant d'accord, les noces furent célébrées avec la plus grande pompe.

Lorsque Youssouf se vit à la tête d'une maison, il éprouva vivement les embarras du ménage auquel il était peu accoutumé, quoique son père lui eût fait donner une excellente éducation : il s'était peu occupé du négoce, vers lequel ses goûts ne le portaient pas, de sorte qu'il resta dans une inaction complète durant les premières années de son mariage. Cependant sa famille s'accroissait chaque année; il avait eu successivement de son épouse deux fils et deux filles : d'un autre côté, dans cet intervalle il avait eu le malheur de perdre son père, dont les conseils auraient pu lui être fort utiles, et il avait éprouvé une vive douleur en se voyant séparé d'un père qu'il avait toujours tendrement chéri.

Comme Youssouf persistait dans le parti qu'il avait pris de ne point faire le commerce, il arriva, quoi-

qu'il eût reçu en héritage d'assez grands biens, que ses dépenses n'étant jamais compensées par aucun bénéfice, il fut obligé de vendre successivement ce dont il pouvait disposer. Enfin il se vit réduit avec toute sa famille à un état voisin de la misère. Ce fut alors que, ne pouvant supporter la vue de sa femme et de ses enfans, il prit le parti de fuir le Caire et d'aller chercher fortune ailleurs : dénué de toute espèce de ressources, il se rendit à Suez à la suite d'une caravane qui partait pour cette ville. Il voyagea avec un nombre considérable de marchands de divers pays, de l'Yémen, de l'Inde et de la Chine, qui allaient s'embarquer dans ce port, fameux par son immense commerce.

Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, Youssouf sentit s'accroître sa misère à la vue des richesses considérables qui s'offraient de toutes parts à ses yeux. Le port était encombré de marchandises et couvert de marchands et de capitaines qui tous allaient et venaient pour vaquer à leurs affaires; cette activité faisait sentir plus vivement à Youssouf le regret d'avoir perdu son temps.

Il mourait de faim et était occupé à contempler tout ce qui se trouvait devant lui sans trouver aucun moyen de sortir de misère, lorsqu'il fut abordé par un marchand qu'il reconnut à ses vêtemens pour un Indien. Ce marchand dont la figure inspirait le respect, connut aisément en voyant Youssouf, que ce jeune homme n'était pas heureux; il l'aborda et lui demanda son nom, son état et le lieu de sa naissance.

« Seigneur, lui répondit celui-ci, je suis né au Caire: des malheurs qu'il serait trop long de vous raconter, m'ont forcé de quitter cette ville; et je suis venu à Suez dans l'espoir que j'y trouverais quelque protecteur qui m'emmènerait avec lui dans les pays étrangers, où je pourrais faire fortune. » « Eh bien, mon ami, reprit le marchand, mon âge et mes affaires exigent que j'aie toujours quelqu'un avec moi pour m'accompagner : je me rends dans ce moment à Djeddah; si vous voulez me suivre jusque-là, je payerai votre voyage et vous donnerai en outre une piastre par jour. » Youssouf dans la position désespérée où il se trouvait, s'empressa d'accepter cette proposition, et le marché fut aussitôt conclu. L'Indien fit charger ses marchandises, s'embarqua ensuite avec son nouveau compagnon, et après une traversée fort heureuse, qui dura près d'un mois, ils arrivèrent tous les deux sains et saufs à leur destination.

Le marchand indien fut si content du zèle et de l'exactitude que Youssouf lui avait montrés pendant tout le cours du voyage que, non content de lui donner l'argent qu'il lui avait promis, au moment de se séparer de lui, il lui remit encore une somme assez forte en lui témoignant sa satisfaction.

Youssouf profita de la liberté qu'il avait recouvrée pour visiter la ville de Djeddah qu'il ne connaissait pas. Lorsqu'il eut satisfait sa curiosité, pressé par la faim, il entra dans un café où il se fit servir un assez mauvais dîné, qu'il paya fort cher. Ce fut dans ce lieu qu'il lia conversation avec des marchands qui

le reconnurent pour étranger, et s'informèrent des motifs qui l'amenaient dans le pays. Il leur répondit que comme eux il était marchand et qu'il était conduit dans le port où il se trouvait par le desir de faire quelques affaires, et de remplir en même temps le pélerinage de la Mekke, dont il ne s'était pas encore acquitté. Les manières polies du jeune égyptien et son extérieur honnête ayant bien disposé les marchands en sa faveur, il se forma bientôt entre eux et lui une assez grande intimité.

Youssouf vivait depuis quelque temps avec l'argent qu'il avait reçu du marchand indien, en cherchant l'occasion de s'occuper, lorsqu'un des marchands, avec lesquels il avait fait connaissance, le rencontrant un jour, lui dit : « Seigneur, je suis chargé de vous faire une proposition qui, je le crois, ne vous déplaira pas. Un de nos confrères est mort, il y a peu de temps; il a laissé une fortune considérable à sa veuve qui est encore assez jeune et assez jolie : c'est cette veuve que je viens vous proposer en mariage; elle est sous tous les rapports digne de votre attachement, et ses richesses considérables assureront votre aisance pour tout le reste de votre vie. » Cette offre flattait trop Youssouf pour qu'il ne s'empressât pas de l'accepter : il remercia beaucoup son généreux ami de la proposition obligeante qu'il lui faisait, et lui répondit qu'il consentait de tout son cœur à l'union qui lui était offerte. Celui-ci se rendit auprès de la jeune veuve, lui apprit les dispositions de Youssouf; et lorsque tout fut convenu, le contrat fut dressé : il

fut stipulé que, Youssouf serait nourri et entretenu chez son épouse, de sorte qu'il ne devait rien avoir à dépenser pour lui-même; mais en même-temps il s'engagea à payer à la nouvelle mariée une dot qui, sans être considérable, excédait de beaucoup ses facultés: il s'en rapporta à la Providence, pour le soin de lui fournir les moyens de se libérer un jour, et ne crut point devoir avouer sa pauvreté, d'autant plus que son épouse croyait avoir en lui un riche marchand. Youssouf en entrant dans la maison de la jeune veuve, fut frappé de la richesse des meubles qui la garnissaient. Le cadi, qui était présent, célébra la cérémonie du mariage, et les deux époux furent unis. Youssouf jouit pendant plusieurs jours de son bonheur, mais il était tourmenté par l'idée qu'il fallait payer la dot stipulée dans le contrat, et qu'il lui était impossible de se procurer l'argent nécessaire pour s'acquitter; il avait été plusieurs fois sur le point de faire à son épouse l'aveu de son embarras, et toujours il était retenu par la honte.

Un jour que, pour se distraire de ses inquiétudes, il se promenait tristement dans le bazar, il aperçut à ses pieds une bourse, et fut au comble de la joie en voyant qu'elle contenait une somme plus que suffisante pour payer la dot qu'il avait promise. Il se retira à l'écart, et n'étant vu de personne, il compta les mille sequins que cette bourse contenait : il rendait grâces à Dieu du secours inattendu qu'il venait de recevoir de lui, lorsqu'en rentrant au logis, il entendit un crieur public qui promettait une récom-

pense de cent sequins à celui qui rapporterait une bourse perdue.

La proclamation du crieur ne permit pas à Youssouf de douter qu'il ne s'agît de l'argent qu'il avait trouvé, et sa résolution fut bientôt prise. L'éducation qu'il avait reçue lui avait inculqué des principes trop honnêtes pour qu'il pût balancer un instant; il s'avança donc vers le crieur, et lui dit : « Je desirerais savoir quel est celui qui a perdu la somme que vous demandez. » « Seigneur, répartit le crieur, pour quelle raison me faites-vous cette question? » « C'est parce que je crois avoir trouvé ce qui a été perdu, et que je veux le remettre à son légitime propriétaire, reprit Youssouf; voulez-vous bien me conduire vers lui : si, en me donnant le signalement de la bourse, il me prouve qu'elle lui appartient, je la lui rendrai au même instant. » Les personnes qui se trouvaient là, et qui entendirent la conversation de Youssouf et du crieur, témoignèrent l'étonnement et l'admiration que leur causait la probité du jeune marchand, et lui souhaitèrent toutes sortes de prospérités.

Le crieur conduisit Youssouf vers celui qui l'avait chargé de réclamer une bourse. Ils trouvèrent un vieillard vénérable, assis près d'une bibliothèque, et qui paraissait plongé dans des méditations profondes. Le crieur lui présenta celui qu'il amenait, en lui disant : « Voici, seigneur, la personne qui a trouvé ce que vous avez perdu, elle se propose de vous rendre votre bourse, si vous pouvez lui en donner le signalement. » « Je vais faire ce que vous desirez, dit le

vieillard à Youssouf.» «Non, seigneur, lui dit celui-ci en l'interrompant aussitôt, votre physionomie m'inspire trop de confiance, pour que je prenne avec vous cette précaution injurieuse; voilà les mille sequins que vous avez perdus.» Le vieillard reçut sa bourse des mains de Youssouf, et lui dit d'un ton solennel : «Jeune homme, que Dieu récompense ta bonne foi.» Puis il se mit à lire avec ferveur un livre qu'il tenait à la main.

Pendant l'oraison du vieillard, Youssouf restait debout en attendant qu'il lui remît la somme que le crieur avait promise. Au bout d'une heure le vieillard sortit de la méditation profonde dans laquelle il était plongé, et lui demanda ce qu'il attendait. «Seigneur, lui répondit Youssouf, on avait promis de votre part une somme de cent sequins à celui qui vous remettrait votre bourse : j'aurais pu la garder et ne rien dire, mais j'ai pensé que Dieu me récompenserait d'avoir agi avec probité, et je croyais que vous voudriez bien me sacrifier la dixième partie de ce que je vous rends.» «Votre demande est trop juste, dit le vieillard, mais ne pourriez-vous pas vous contenter de quatre-vingt-dix sequins.» «Volontiers, seigneur, dit Youssouf, si tel est votre bon plaisir.» Le vieillard, sans rien ajouter, reprit sa prière, et l'ayant terminée, il demanda de nouveau à Youssouf ce qu'il attendait : «Les quatre-vingt-dix sequins que vous m'avez promis, répondit tranquillement Youssouf.» Le vieillard reprit encore sa lecture; lorsqu'il l'eut terminée : «Mon jeune ami, dit-il, est-ce qu'une

somme de quatre-vingt sequins ne vous paraîtrait pas une indemnité suffisante?» Le jeune marchand se contenta encore de cette offre et le vieillard reprit, pour la quatrième fois, sa lecture, et le pria de consentir encore à une diminution. Enfin, il fit tant, qu'il amena Youssouf au point de se contenter d'un sequin. Ce dernier se disposait à emporter cette faible récompense lorsque le vieillard, qui voulait juger jusqu'à quel point il pouvait porter la modération, l'arrêta encore en lui disant: «Ce sequin est peu de chose, dispensez-moi de vous le remettre; pour vous indemniser, je prierai Dieu de répandre ses bénédictions sur vous et sur votre postérité.» «Eh bien, dit Youssouf, je m'en contenterai: les prières ferventes méritent bien qu'on les préfère à quelques biens périssables.» Alors le vieillard, imposant les mains d'une manière solennelle sur la tête du jeune homme, et se tournant vers la Mekke, appela sur lui les bénédictions du Très-Haut.

DXLI^e NUIT.

Youssouf prit congé du vieillard et lui baisa la main; il ne tarda pas à se ressentir de l'heureux effet de ses prières. Le bruit de son action généreuse s'était répandu dans toute la ville; on louait son intégrité et sa bonne foi, et l'on supposait en même temps qu'un homme capable de tant de délicatesse et de

désintéressement, devait avoir une fortune qui le mettait au-dessus des sommes qui lui avaient été offertes; de sorte que l'éloge du jeune marchand égyptien était dans toutes les bouches. Sa femme elle-même avait été instruite de sa conduite; aussi, dès qu'il entra chez lui, elle vint à sa rencontre pour le féliciter de sa modération et de la sagesse qu'il avait montrée. Youssouf répondit avec modestie qu'il n'avait fait que s'acquitter d'un devoir sacré en consolant un vieillard affligé par la perte considérable qu'il avait éprouvée. Il dit encore à son épouse, que s'il n'avait exigé aucune récompense, il avait au moins reçu un bienfait plus précieux que tous les trésors de la terre; les prières ferventes et pures d'un vieillard. « Eh bien, lui dit sa femme, dont cette réponse augmentait encore la satisfaction, leur efficacité ne se fera pas long-temps attendre. » A ces mots elle s'éloigna quelques instans, mais elle revint bientôt en remettant à Youssouf un trousseau de clés qu'elle lui présenta: « La mort de mon premier mari, lui dit-elle, m'a laissée maîtresse d'une fortune considérable, et je ne saurais mieux faire que d'en confier la direction à un homme aussi vertueux que vous. Vous pouvez maintenant vous considérer comme le maître absolu de ce qui m'appartient: terres, meubles, bijoux, marchandises, disposez de tout à votre gré. » Elle appela aussitôt une esclave à qui elle ordonna de conduire Youssouf, et de lui faire visiter tout ce qu'elle possédait.

Le jeune égyptien se vit ainsi placé à la tête de

biens immenses qui consistaient principalement en soieries précieuses, en riches étoffes de Perse couvertes de broderies, en mousseline des Indes de la plus grande finesse, et en toutes sortes de produits de la Chine et de Ceylan. Les coffres de la jeune veuve étaient remplis de sommes considérables en or qui furent mises également à la disposition de Youssouf. Alors, loin de rester dans l'état d'inactivité qui l'avait ruiné en Égypte, il s'occupa des moyens de tirer le parti le plus avantageux possible des biens de sa nouvelle épouse, et il embrassa le commerce. Tout lui réussit parfaitement; comme il avait su s'attirer la confiance et l'estime de la plupart des habitans par la délicatesse de sa conduite envers le vieillard, on accourut en foule dans ses magasins. L'agrément de ses manières, la douceur de son naturel, l'amabilité de sa conversation augmentaient chaque jour le nombre de ses chalands, de sorte qu'en peu de temps il devint un des plus riches négocians de Djeddah.

La prospérité de son commerce, et les avantages qu'il obtenait sur les autres marchands, l'avaient rendu un objet d'envie pour ses confrères; aussi lorsque l'occasion de lui nuire se présenta, la saisirent-ils avec empressement. Le chéryf de la Mekke avait l'habitude, quand il avait besoin d'argent, d'emprunter la somme qui lui était nécessaire aux négocians de Djeddah, et il les remboursait au moment de l'arrivée des bâtiments qui faisaient le commerce de l'Inde, avec le produit des droits de douane qu'il prélevait sur les cargaisons de ces navires. Ce prince,

ayant fait venir un jour, devant lui, les négocians de la ville, leur demanda la somme dont il avait besoin. Ceux-ci crurent trouver une occasion favorable pour ruiner Youssouf. « Prince, répondirent-ils au chéryf, c'est avec le plus vif regret que nous vous refusons l'argent que vous nous demandez; mais il nous serait tout-à-fait impossible de vous le fournir, à cause de l'état déplorable dans lequel se trouve notre commerce : nous sommes réduits à une telle détresse que nous nous voyons forcés de vendre nos meubles ponr subsister. Un seul de nos confrères nous a réduits à ce triste état; il était sans moyens lorsqu'il a épousé la veuve d'un des plus riches négocians de notre ville, et ce mariage a mis à sa disposition des marchandises considérables qu'il vend à vil prix, de sorte qu'il nous est tout-à-fait impossible de soutenir la concurrence: c'est à lui seul que vous pouvez demander la somme que vous réclamez de nous. »

Cette dénonciation produisit sur l'esprit du prince l'effet que ses perfides auteurs en avaient attendu. Il envoya sur-le-champ des soldats, avec l'ordre de s'emparer de la personne de Youssouf; mais celui-ci qui était prévenu de la trame que l'on avait ourdie contre lui, avait pris ses mesures pour échapper à toutes les recherches. Ceux que le chéryf avait envoyés, après avoir fait long-temps d'inutiles perquisitions, vinrent lui annoncer, devant tous les marchands qui étaient encore rassemblés, le résultat de leurs recherches. « Eh bien! seigneur, dirent-ils au chéryf, si Youssouf est absent, cela ne vous empêchera point

de vous procurer la somme que vous desirez : il a de vastes magasins remplis de toutes sortes de marchandises; faites-les ouvrir et vous y trouverez bien des fois plus qu'il ne vous faudra. » On envoya de nouveau faire des perquisitions chez Youssouf : les agents chargés de cette expédition, reçurent l'ordre de s'emparer de tout l'argent qu'il trouveraient, et de dresser un inventaire exact et authentique des marchandises dont ils feraient la saisie. Ils se rendirent donc dans les magasins, mais leur surprise fut extrême lorsqu'ils reconnurent qu'il n'y avait absolument rien; ils revinrent vers le chéryf lui apprendre de nouveau le mauvais résultat de leur mission. Les marchands qui se trouvaient encore présents à leur retour, prétendirent que les recherches avaient été mal faites, et que si l'on ne parvenait à rien découvrir, il fallait faire des fouilles souterraines, attendu que les richesses ne pouvaient ainsi s'être évanouies en un instant.

Le chéryf se rendit donc avec eux dans les magasins du marchand égyptien, et il donna l'ordre à des ouvriers de creuser la terre. A peine eurent-ils donné quelques coups de pioches dans les angles, qu'ils découvrirent quatre vases remplis chacun de quatre cent mille pièces d'or, que le chéryf fit compter en présence de témoins; car c'était un prince trop équitable pour vouloir dépouiller injustement un de ses sujets. Il prit les sommes dont il avait besoin, fit refermer et sceller les vases et les fit reporter chez Youssouf, en le prévenant qu'il avait été forcé de

lui emprunter la somme qu'il avait prise pour les besoins de l'Etat.

Aussitôt que le marchand fugitif eut appris le résultat des démarches du chéryf, il se hâta de rentrer chez lui où il trouva son épouse au comble de la joie à cause des événemens qui venaient de se passer ; elle lui raconta comment le chéryf lui avait renvoyé des vases après en avoir extrait ce qui lui était nécessaire, et elle lui témoigna en même temps son étonnement de ce qu'il était possesseur de sommes aussi considérables, sans qu'elle en sût rien. « Ma femme, reprit Youssouf, je suis aussi étonné que vous en apprenant l'existence du trésor que l'on a trouvé dans nos magasins ; il ne m'appartient point et nous devons le considérer comme un dépôt sacré, dont il ne nous est pas permis de disposer, et qu'il faudra rendre à son légitime propriétaire aussitôt qu'il se présentera pour le réclamer.

Peu de temps après cet événement, l'état des finances du prince de la Mekke, lui permit de rembourser l'argent qu'il avait pris à Youssouf, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il y joignit en même temps un magnifique présent. Lorsque le jeune marchand eut reçu le remboursement des pièces d'or qui avaient été distraites, il les remit exactement dans les urnes d'où elles avaient été tirées, les scella et plaça les vases eux-mêmes aux lieux où on les avait trouvés.

Il ne tarda pas à se féliciter d'avoir agi ainsi. Un jour qu'il était assis devant la porte de son ma-

gasin, il fut salué par un vieillard qui paraissait y jeter des regards inquiets; il remarqua sa contenance embarrassée, et l'interrogea sur les motifs qui le faisaient agir; mais le vieillard, sans lui donner aucune solution, se contenta de lui dire qu'il irait souper le soir chez lui, et qu'alors il pourrait satisfaire sa curiosité.

Youssouf remercia l'étranger de l'honneur qu'il lui faisait, et lui donna un rendez-vous pour le soir. En rentrant chez lui l'Égyptien prépara tout pour recevoir dignement son hôte, et il attendit avec impatience le moment de son arrivée. Lorsque celui-ci fut venu, il lui offrit un excellent souper, durant lequel ils causèrent de choses indifférentes; à la fin du repas, Youssouf lui demanda pour quel motif il avait regardé avec tant de curiosité dans l'intérieur de son magasin. Alors le vieillard lui parla en ces termes :

DXLII^e NUIT.

« Vous saurez, mon fils, que tous les ans je quitte l'Inde, ma patrie, pour venir faire le commerce dans ce pays; je n'ai point toujours été à l'abri des caprices de la fortune; l'inconstance des chances commerciales et les divers malheurs que j'ai éprouvés par suite de naufrages et d'autres accidens, m'ont déterminé à convertir en or une grande partie de ma fortune, et à la cacher dans un lieu sûr où je pourrais la retrouver

au besoin. J'ai tout lieu de me féliciter d'avoir pris cette précaution; car dans ma dernière traversée, le vaisseau qui me portait a été battu par une tempête si horrible, que je ne me suis sauvé qu'à travers mille dangers. Après avoir perdu toutes mes marchandises, je me suis empressé de revenir chercher l'or que j'avais enterré dans le magasin que vous occupez depuis que je l'ai quitté; je me flatte que vous me permettrez de le reprendre.» «Seigneur! reprit Youssouf, votre or est en sûreté; un hasard bien extraordinaire me l'a fait découvrir: le chéryf de la Mekke s'est emparé d'une partie de cet or pour les besoins de l'état, mais il me l'a rendu avec la plus scrupuleuse ponctualité. J'ai fait remettre le tout dans les mêmes vases, qu'on a replacés au lieu d'où on les avait tirés, et je suis prêt à vous les remettre.»

Youssouf fit apporter aussitôt le trésor du vieillard et voulut le lui rendre; celui-ci refusa de le recevoir, et lui dit qu'il le trouvait trop bien entre ses mains pour ne pas lui en confier la garde, il lui exprima dans les termes les plus forts sa reconnaissance et son admiration pour tant de probité. Ils passèrent ensemble le reste de la soirée à boire des sorbets et à manger des sucreries, et la conversation se prolongea fort avant dans la nuit. Lorsque l'heure du coucher fut venue, ils prirent un instant de repos dans la maison de Youssouf; le lendemain ils se séparèrent et chacun d'eux vaqua à ses affaires; mais vers le soir ils se réunirent, et le vieillard fit alors à son hôte une proposition que celui-ci s'empressa d'accepter: il lui dit

qu'il était trop vieux pour s'occuper encore des affaires, et qu'il avait pris la résolution de retourner dans son pays pour n'en plus sortir, et qu'alors il lui proposait de lui céder son commerce, et de le mettre à même de le continuer en lui donnant le trésor qu'il avait trouvé dans son magasin. Youssouf rentra dans son harem (1), et alla faire part à son épouse de l'offre obligeante du vieillard; celle-ci approuva sa résolution, et elle voulut qu'avant de partir ils se fissent mutuellement une donation de tous leurs biens au survivant des deux. Le contrat fut dressé peu de jours avant le départ de Youssouf; une expédition lui en fut remise, il employa tout le temps qu'il resta encore à Djeddah à convertir en marchandises une partie du trésor du vieillard, et à les embarquer à bord du navire qui devait les porter dans l'Inde. Lorsque tous les préparatifs furent terminés, Youssouf retourna prendre congé de son épouse. Le vaisseau mit à la voile, et, après une heureuse traversée, les conduisit dans un port de l'Indoustan.

C'était là le lieu qu'habitait le vieillard; en entrant dans la maison qu'il occupait, Youssouf fut surpris de l'étendue des magasins, de la richesse de ses meubles, et de la magnificence qui régnait partout. Il apprit que le marchand indien était l'homme le plus considéré de la ville, et qu'il jouissait d'un crédit d'au-

(1) Harem ou *harym* chez les Arabes, et zenanah chez les Persans, indiquent le lieu défendu aux hommes où se trouve l'appartement des femmes; c'est le gynécée des Grecs.

tant plus grand, qu'il était le syndic des négocians (1). Youssouf investi de la confiance de cet homme respectable, se vit placé tout-à-coup à la tête de sa maison; mais son bienfaiteur ne borna pas là sa générosité. Il y avait à peine un mois que le jeune marchand dirigeait la maison du vieillard, que celui-ci lui proposa d'épouser sa fille unique: et afin de ne pas exciter sur ce point la jalousie des autres marchands, il conseilla à Youssouf de s'adresser directement à eux pour les prier de demander sa fille; cette démarche eut un plein succès. Le vieillard n'eut pas de peine à accorder ce qu'il desirait de tout son cœur. On appela le cadi qui dressa le contrat, et le jour même les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence; on fit à cette occasion de grandes largesses aux pauvres, et le prix de la fête s'éleva à près de cent mille sequins. Dès ce moment Youssouf fut mis en possession de tout ce qui appartenait à son beau-père, qui l'aida de son expérience dans les entreprises commerciales auxquelles il se livrait.

Après un an de mariage, l'épouse de Youssouf donna le jour à un fils, et cet heureux événement mit le comble à la félicité du jeune marchand qui voyait tout le monde applaudir à son bonheur.

(1) Le nom de syndic n'est pas la traduction exacte du titre chah-bender, qui signifie littéralement roi du port ou chef de la place: c'est le titre que l'on donne ordinairement au négociant chargé de juger les contestations qui surviennent entre ses confrères.

Cependant un accident funeste vint troubler cette joie. Le vieillard indien mourut après trois jours d'un sommeil léthargique ; quelques instans avant de quitter la vie il parla ainsi à Youssouf qui lui avait continuellement prodigué ses soins : « Mon fils, au moment où un mal qui ne me laisse plus d'espoir, va mettre un terme à ma carrière, il est temps de vous révéler un secret que je vous ai caché jusqu'ici. Vous vous rappelez sans doute ce vieillard qui vous conduisit de Suez à Djeddah ; vous n'avez point oublié non plus celui auquel vous remîtes avec tant de fidélité la bourse que vous aviez trouvée. Vous voyez en moi ces deux personnes ; j'avais su apprécier votre douceur et votre amabilité, j'ai voulu éprouver votre loyauté et votre franchise ; je fus content de mes épreuves, et dès ce moment je pris la résolution de vous unir à ce que j'ai de plus cher au monde et de vous adopter pour mon fils : mes desirs sont accomplis. Je vous laisse époux de ma fille, ayez pour elle les égards qu'elle mérite puisque je vous ai confié son bonheur ; vous-même vivez heureux et souvenez-vous de conserver toujours cette modération dans les desirs, et ce désintéressement qui ont été la source de votre fortune. » En disant ces mots, le vieillard expira ; ses enfans lui firent célébrer de magnifiques funérailles.

Comme l'Inde n'offrait plus à Youssouf rien qui pût le retenir, il proposa à son épouse de le suivre dans sa patrie ; elle y consentit, et tous les deux, après avoir vendu ce qu'ils possédaient, se rendirent à

Djeddah où Youssouf croyait trouver encore sa seconde épouse; il apprit à son arrivée dans cette ville qu'elle était morte pendant son absence en lui laissant les biens considérables qu'elle possédait; il en réalisa la valeur en marchandises qui chargèrent encore plusieurs autres vaisseaux. Possesseur de cette riche flotille, il fit voile pour Suez, où il débarqua après dix jours d'une heureuse traversée. Il fit mettre à terre ses marchandises dans ce port et les fit charger sur les chameaux de la caravane du Caire où il se rendit lui-même avec son épouse.

De retour dans la capitale de l'Égypte, Youssouf se logea dans un magnifique hôtel, et, rendu au bonheur, il s'occupa du soin de rechercher l'épouse dont il avait été forcé de se séparer; ce fut en vain qu'il fit faire les perquisitions les plus exactes; elles lui apprirent seulement que pendant son absence sa femme et ses enfans s'étaient vus réduits à la plus profonde misère, et voici l'expédient qu'il imagina pour les retrouver. Il fit préparer un immense festin et il donna l'ordre aux crieurs publics d'annoncer par toute la ville que toutes les personnes dans le besoin y étaient invitées; il ne douta pas que si sa femme était encore au Caire, elle ne se rendît à ce banquet; et caché dans une des parties de la salle, il observa avec une attention curieuse, tous ceux qui s'y présentaient.

Son attente ne fut point trompée; il vit bientôt paraître une femme dont les traits quoique altérés par la misère, ne lui permirent pas de méconnaître sa

première épouse; il ordonna aussitôt qu'on la fît passer avec ses enfans dans un appartement particulier où on leur prodigua toutes sortes de soins: lui-même ne tarda pas à se présenter devant elle; il lui demanda les raisons qui l'avaient réduite à cet état de misère et ne put se cacher plus long-temps lorsqu'il l'entendit regretter l'époux qu'elle avait perdu et lui peindre les souffrances qu'elle avait endurées pendant son absence. « Reconnaissez, lui dit-il, celui que vous regrettez; c'est Youssouf lui-même qui est devant vous. » A ces mots les deux époux se jetant dans les bras l'un de l'autre donnèrent un libre cours à leurs larmes. Youssouf fit conduire au bain et revêtir d'habits magnifiques sa femme et ses enfans, et les présenta à la fille du marchand indien qui reversa sur eux une partie de l'attachement qu'elle avait pour son mari. Toute la famille vécut long-temps heureuse et dans la meilleure intelligence.

Chehérazade voyant que le jour ne paraissait point encore, commença en ces termes l'Histoire du prince Bénazir.

HISTOIRE DU PRINCE BÉNAZIR (1).

Il existait autrefois en Perse un roi qui n'avait point d'enfans, quoiqu'il fût marié depuis longues années; cependant la reine devint grosse, et l'on

(1) Ce conte est extrait de l'histoire de Saad le tanneur, qui devient ministre pour avoir résolu une énigme fort difficile, et qui, parvenu aux grandeurs, veut répudier sa femme.

célébra par des réjouissances dans tout le royaume, cet heureux événement. Lorsque le terme de la grossesse fut arrivé, et que la reine éprouva les douleurs de l'enfantement, il fut impossible de la délivrer : en vain on appela les personnes les plus habiles, toutes déclarèrent qu'il fallait sacrifier ou la mère ou l'enfant. Le roi et toute la cour étaient dans la désolation, lorsqu'un homme se présenta et dit qu'il connaissait les moyens de procurer à la princesse un heureux accouchement; mais qu'avant tout, il exigeait qu'on lui livrât, à l'âge de dix-huit ans, l'enfant qui devait naître. Le roi qui trouvait dans tout l'ensemble de cet homme quelque chose d'effrayant, refusa longtemps de consentir à sa demande; mais son vézyr lui dit qu'il lui serait toujours facile de se dispenser de l'obligation qu'il contractait envers cet inconnu, et pour sauver son épouse et son fils, il se résolut à faire la promesse que l'on exigeait de lui.

DXLIII[e] NUIT.

L'INCONNU s'occupa aussitôt des moyens de faciliter l'accouchement de la reine, et ses soins furent suivis de tant de succès, qu'elle mit au monde un fils beau comme le jour, auquel on donna le nom de Benazir (1). L'inconnu se déroba aux remercîmens et aux

Comme ses aventures ressemblent beaucoup à celles du Dormeur éveillé, nous avons cru devoir les supprimer.

(1) Sans pareil.

félicitations qu'on lui adressait de tous côtés, en disant au roi qu'il ne manquerait pas de venir dans dix-huit ans réclamer l'exécution de l'engagement qu'on avait pris envers lui; le roi se promit bien intérieurement de manquer à la promesse qu'il avait faite. On donna au jeune prince l'éducation la plus brillante, des maîtres de toute espèce, et rien ne fut négligé pour le rendre accompli. Mais lorsqu'il commença à sortir de l'enfance, les inquiétudes du roi et de la reine devinrent très-vives, et ils se consultèrent sur les moyens d'éluder la promesse qu'ils avaient faite. Pour y parvenir ils pensèrent qu'il était prudent d'éloigner le jeune prince de la cour, et de l'envoyer auprès d'un roi voisin, afin que son existence fut cachée au moment ou l'inconnu viendrait le réclamer. Le roi de Perse envoya donc son jeune fils qui n'avait point encore atteint sa septième année, dans les états de l'empereur de la Chine qui le reçut avec toutes les marques d'une sincère affection. Benazir fut traité dans le palais comme les propres fils de l'empereur, qui s'arrangea de manière à persuader à tout le monde que le roi de Perse ne faisait que lui rendre un fils, dont il l'avait chargé pendant son enfance. Le jeune Bénazir lui-même fut la dupe de cette fable imaginée pour mieux cacher son existence à ceux qui avaient intérêt à la découvrir.

Dans le même palais et dans les liens d'une intimité toute fraternelle, vivait une jeune princesse, fille de l'empereur de la Chine, et dont la beauté

était si grande que jamais le pinceau de Many (1) n'aurait pu égaler toutes ses perfections.

Le jeune prince de Perse conçut pour celle qu'il croyait sa sœur, une vive affection qui ne fit que croître avec l'âge ; mais il s'efforçait de réprimer une passion qu'il croyait condamnable. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de raison, son amour prit une nouvelle force, et ne pouvant comprimer plus long-temps les sentimens qu'il éprouvait, il courut en faire l'aveu au roi son père en le conjurant de l'éloigner de la cour, pour que l'absence guérît la fatale passion que sa raison ne pouvait vaincre. Bénazir fut très-étonné de voir que l'empereur de la Chine n'était pas aussi irrité par ses aveux qu'il l'aurait cru; l'empereur qui voyait avec plaisir un prince aussi distingué que le

(1) Peintre célèbre parmi les Orientaux, qui fonda en Perse une secte dont la doctrine offrait un singulier mélange des préceptes de la religion de Zoroastre (Zarducht) et des dogmes chrétiens; l'existence de deux principes éternels de bien et de mal, la métempsycose, l'abstinence des viandes, la prohibition du meurtre de tout animal : tels étaient les dogmes principaux de la religion de ce faux prophète.

Sapor (Chapour), sous le règne duquel vivait cet imposteur, fut un instant séduit par cette doctrine, et son exemple fut suivi par quelques-uns de ses sujets. Il reconnut bientôt la faute qu'il avait commise, et exila Many; mais il était trop tard : les germes avaient pris racine et devaient porter des fruits amers. Bientôt la secte des Manichéens reprit faveur sous Hormisdas (Hormouz); elle fut ensuite persécutée par Behram Ier, qui fit écorcher vif son fondateur.

fils du roi de Perse rechercher la main de sa fille, et qui se proposait de les unir, lui répondit : « Mon fils, l'amour que vous avez conçu pour votre sœur, est une inspiration de Dieu, dont il nous est impossible de pénétrer les décrets; espérons tout de sa providence, je suis persuadé qu'il ne vous donnera désormais que des sentimens dignes de vous. Quant à la permission que vous me demandez de vous éloigner de la cour, des raisons que je ne puis vous dire, mais que je vous ferai connaître à l'expiration de votre dix-huitième année, m'empêchent de vous l'accorder. Retournez avec les princes vos frères, et faites tout ce qui sera en vous pour modérer les sentimens que votre sœur vous a inspirés. »

Bénazir ne pouvant concevoir l'insouciance que l'empereur de la Chine semblait apporter à des révélations si importantes, mit tous ses soins à contenir son amour; mais les occasions de voir la princesse étaient si fréquentes qu'il s'aperçut bientôt de l'inutilité de ses efforts.

Un jour qu'il se trouvait seul avec elle : « Ma sœur, lui dit-il, je ne sais comment expliquer ce que j'éprouve, mais je regrette que vous soyez ma sœur, car j'aurais été au comble de la joie, si j'avais pu vous avoir pour épouse. » A ces mots la jeune princesse sentit son front se couvrir d'une vive rougeur, et son silence laissa voir assez à celui qui se croyait son frère, qu'elle partageait son affection; mais elle ne voulut point lui avouer un sentiment coupable, et s'enfuit. Depuis cette époque, Bénazir ne perdait

aucune occasion de se trouver avec la princesse, et plus il grandissait, plus il sentait croître son amour.

Déja dix-sept ans s'étaient écoulés depuis sa naissance; le roi et la reine de Perse se flattaient que l'inconnu aurait oublié la promesse qu'ils lui avaient faite, et ils se préparaient à envoyer réclamer leur fils à la cour de l'empereur de la Chine, lorsqu'au dix-huitième anniversaire de l'accouchement de la reine, la présence subite de l'inconnu dans les appartemens du palais les frappa de terreur : « Je viens, dit-il au roi avec un ton sévère, réclamer l'exécution de la promesse que vous m'avez faite, et vous demander votre fils; les dix-huit années sont révolues, il m'appartient maintenant. » Quoique la réponse du roi fût toute prête, il ne put la proférer qu'en balbutiant : « Vous renouvelez, lui répondit-il, une douleur bien vive dans mon âme; le fils que vous me demandez n'a vécu que peu de jours après la délivrance de la reine mon épouse: j'ai le malheur d'être privé d'enfans. » « Sire, reprit l'inconnu avec colère, vous cherchez en vain à me tromper pour vous dispenser de tenir votre promesse; je sais que le prince existe, et je connais le lieu de sa retraite; il est à la cour de l'empereur de la Chine. » Lorsque le roi de Perse vit que tous ses soins pour cacher son fils depuis dix-huit ans, et le sacrifice douloureux qu'il s'était imposé étaient devenus inutiles, il éprouva un violent déplaisir. Il tâcha néanmoins de surmonter sa douleur, et dit : « Seigneur, je ne chercherai pas plus long-temps à vous cacher la vérité; il

est vrai que mon fils est en Chine; mais je vous en conjure, ne privez pas un malheureux père de la seule consolation qui lui reste, d'un fils unique qu'il chérit tendrement; si vous voulez une récompense du service important que vous m'avez rendu, demandez-la, et pour peu qu'il me soit possible de vous satisfaire, je m'empresserai de vous l'accorder; voulez-vous la moitié de mes trésors ou une province de mon royaume ? » « Je veux, répliqua l'inconnu, l'exécution de votre promesse et la punition de votre perfidie; vous avez cherché à me tromper; votre mensonge, loin de sauver votre fils, est la cause même de sa perte. » Le roi voyant que toutes ses propositions étaient inutiles s'abaissa aux supplications les plus humbles; mais lorsqu'il reconnut que ses prières et ses promesses restaient sans effet, il eut recours aux menaces. « Eh! bien, dit-il, puisque ni mes richesses, ni mes prières ne peuvent vous toucher, vous m'obligerez d'avoir recours à la force; j'ordonne à mes gardes de vous arrêter. » Et en même temps il fit signe aux personnes qui l'entouraient de saisir l'inconnu; mais celui-ci, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présens, se transforma tout-à-coup en aigle, et disparut à tire-d'aîle. Le roi et la reine de Perse ne doutèrent plus alors que leur malheureux fils ne fût poursuivi par un mauvais génie, et ils restèrent plongés dans une profonde affliction.

DXLIV^e NUIT.

Leurs craintes n'étaient que trop fondées; aussitôt que le méchant génie se vit éloigné de la cour du roi de Perse, il prit son vol vers la capitale du royaume de la Chine, et s'abattit à peu de distance. Il s'achemina ensuite vers le lieu de la résidence de l'empereur, se présenta comme un envoyé du roi de Perse, et demanda audience; il fut admis aussitôt devant le prince, et lui dit : « Sire, les dangers que le roi mon maître craignait pour son fils sont passés; ses dix-huit ans sont accomplis et il n'a plus rien à craindre de la part de ceux qu'il pouvait redouter; il vous prie de me confier le jeune prince. » L'empereur fit venir Bénazir; « Mon fils, lui dit-il, car je me plairai toujours à vous appeler de ce nom, des affaires importantes et dont vous connaîtrez plus tard la nature, exigent votre présence à la cour du roi de Perse; je dois vous confier à la garde d'un de ses envoyés qui vous conduira près de lui. » Ces paroles frappèrent de stupeur le jeune prince qui prévit la séparation cruelle à laquelle il allait être forcé : il demanda à l'empereur la permission de dire adieu à ses frères et surtout à sa sœur. Celle-ci ne put supporter cette entrevue sans verser des larmes, ce qui augmenta encore la douleur de Bénazir. Il obéit pourtant aux volontés de l'empereur, et se mit

en route avec son compagnon qui, le voyant profondément affligé, lui demanda le sujet de sa tristesse. « Seigneur, lui répondit-il, vous ne pourriez vous faire une idée de la douleur que j'éprouve en ce moment; j'ai une sœur que je chéris plus que moi-même, et dont je suis forcé de me séparer. » Le génie reprit avec un sourire cruel: « Si vous le voulez, vous ne tarderez pas à être réunis : attendez-moi quelques instans, je vais me rendre au palais, et je ferai mon possible pour ramener avec moi votre sœur. » Le prince lui promit de l'attendre au lieu où ils se trouvaient, et le génie retourna au même instant vers la capitale de la Chine. Lorsqu'il fut hors de la portée de la vue du prince, il se transforma aussitôt en aigle, et alla s'abattre sur une des terrasses du palais. Il aperçut dans les jardins la princesse de la Chine qui paraissait plongée dans une grande douleur, et s'élançant aussitôt sur elle, il la prit dans ses serres et l'enleva rapidement malgré les cris des personnes qui l'entouraient.

Il ne tarda pas à se rendre auprès du prince, qui était en proie aux plus vives inquiétudes. Il déposa évanouie à ses pieds celle que Bénazir croyait sa sœur, et reprit aussitôt sa première forme.

Lorsque Bénazir fut revenu de l'étonnement que lui causait cette aventure, il s'occupa, de concert avec le génie, du soin de rendre la princesse à la santé. Il alla chercher de l'eau d'un ruisseau qui se trouvait près de là et la rappela facilement à la vie : il lui témoigna tout le plaisir qu'il éprouvait de se retrouver

avec elle, après la crainte qu'il avait conçue d'en être séparé pour toujours. La princesse voulait retourner au palais de l'empereur, mais Bénazir et le génie s'opposèrent à son dessein; ce fut alors que ce dernier prit la parole et leur dit: « Il nous faudrait plusieurs mois pour nous rendre à la capitale de la Perse où nous sommes attendus, et d'ailleurs l'on ne va pas manquer d'envoyer dans toutes les directions des cavaliers tartares à la recherche de la princesse; je peux vous offrir une manière plus commode et plus prompte de voyager. » En même temps il prit dans ses bras le prince et la princesse et les enleva dans les airs, mais au lieu de se diriger sur la capitale de la Perse, il prit le chemin des côtes d'Afrique.

Le génie descendit avec son fardeau dans des montagnes fort élevées, situées près de Tunis, au fond d'une gorge étroite qui présentait un aspect sauvage. Alors, quoique jusque-là il eût montré à ses compagnons de voyage beaucoup de douceur, il prit tout à coup un air sombre et sévère: « Nous sommes arrivés, dit-il, au terme de notre route. » Et il déposa par terre le prince et la princesse; puis au moment où Bénazir lui demandait s'ils étaient bien près de la cour de Perse, il prononça quelques paroles mystérieuses. La terre s'entr'ouvrit aussitôt: « Avancez, dit-il au prince, en le prenant rudement par le bras, je répondrai plus tard à vos questions. » Ils descendirent tous trois par un escalier au fond d'une immense galerie et la terre se referma d'elle-même sur eux. L'aspect de ces lieux avait glacé de terreur la jeune

princesse; mais sa douleur fut bien plus grande encore lorsque le génie, la prenant par la main, lui enjoignit impérieusement de le suivre. Elle poussa alors un cri douloureux et se jeta aux genoux du génie en le conjurant de ne pas la séparer de son frère; mais ses prières et ses larmes furent aussi inutiles que les menaces de Bénazir. Il se vit séparé avec tant de promptitude de celle qu'il aimait, qu'il ne put opposer aucune résistance; le génie ne tarda pas à revenir et lui ordonna de le suivre. Bénazir, qui n'était pas en état de lutter contre lui, se résigna et obéit. Il fut conduit par plusieurs galeries souterraines dans un vaste appartement où ils trouvèrent un vieillard décrépit et dégoûtant: « Bénazir, dit le génie au prince, voilà votre demeure, résignez-vous à votre sort, si vous voulez mériter ma bienveillance: le vieillard que vous voyez est mon père, vous serez désormais occupé à le servir, acquittez-vous de vos fonctions comme vous le devez, car si jamais il se plaint de vous, vous aurez à vous plaindre de moi. » En disant ces mots et sans écouter ce que le prince voulait lui répondre, il ferma la porte et disparut.

Lorsque Bénazir se vit éloigné pour jamais de la princesse, réduit à l'état de servitude et forcé de se livrer aux plus dégoûtantes fonctions, le désespoir s'empara de lui et il appela la mort de tous ses vœux.

Cependant la princesse de la Chine, quoique dans une position beaucoup moins désagréable que celle

de son frère, n'était pas livrée à une douleur moins vive; le génie l'avait conduite dans des appartemens somptueux où elle avait tout ce qu'elle pouvait désirer, excepté la liberté; mais lorsqu'elle lui demanda des renseignemens sur le sort du prince: « Madame, lui répondit-il, vous êtes la maîtresse dans ce palais, vous pouvez commander et vous serez obéie; mais je n'exige qu'une seule chose de vous, c'est que vous ne me parliez jamais de celui pour lequel vous avez conçu un amour dont vous devriez rougir: si vous renoncez à la folle passion qui vous occupe, vous trouverez certainement d'autres objets plus dignes de votre amour. » La princesse comprit le sens des paroles que lui adressait le génie, mais elle fut assez adroite pour renfermer dans son ame la douleur et l'indignation que lui causait ce discours; et pour ne rien laisser paraître devant celui que la perfidie lui donnait pour maître, elle dissimula, et feignant d'être contente de son sort, elle répondit : « Vous m'accusez injustement, seigneur, en supposant que mon frère Bénazir m'a inspiré d'autres sentimens que ceux qu'une sœur doit avoir pour son frère; j'ai assez de confiance dans votre grandeur d'ame et dans votre générosité, pour être bien sûre que vous ne violerez pas à son égard les devoirs de l'hospitalité que vous lui avez promise; et puisque son nom vous déplaît, vous pouvez être certain que désormais il ne sortira plus de ma bouche: je vous dois de la reconnaissance pour la manière dont vous me traitez, et je m'empresserai

de faire tout ce qui pourra vous convenir. » Ces mots produisirent sur le génie l'impression la plus favorable; il sourit le plus agréablement qu'il lui fut possible et prit congé de la princesse.

DXLV^e NUIT.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il reparût, et pendant ce temps, la princesse n'eut pour toute compagnie qu'une vieille, à la garde de qui elle était confiée; mais son cœur était trop rempli des inquiétudes que lui causait la disparution de celui qu'elle croyait son frère, pour qu'elle pût songer à jouir de quelque récréation. Elle avait vu dans les yeux du génie, qu'elle lui avait inspiré de l'amour, et elle résolut de profiter de sa faiblesse, pour se délivrer et pour sauver Bénazir. Lorsque celui qui la retenait captive parut devant elle, il en reçut un accueil très-gracieux. « Seigneur, lui dit la princesse, votre absence a été bien longue, je m'attendais à vous revoir plutôt; puisque je n'ai que vous dans ce lieu de retraite, j'espère que désormais vous ne me priverez pas aussi long-temps de votre présence. » Ces paroles flattèrent infiniment le génie, qui s'informa avec empressement, si on ne l'avait laissé manquer de rien et si elle avait quelque chose à désirer: « Je n'ai qu'un vœu à former, répondit-elle, c'est de connaître la cause pour laquelle vous

m'avez transportée ici, et quel motif vous engage à m'y retenir. » « Princesse, répliqua le génie, est-il possible que vous me fassiez une telle question? Lorsque Bénazir me fit l'éloge de vos charmes, il m'inspira un vif desir de les connaître; en voyant la douleur que votre séparation lui faisait éprouver, je fus curieux de contempler l'objet d'une passion si vive, et je pris la résolution de vous enlever. J'ai reconnu que vous étiez digne de l'affection qu'il vous portait, et j'ai senti en même temps naître en moi une passion que rien ne saurait éteindre. »

La princesse de la Chine comprit par ce discours l'étendue du danger qui la menaçait, et elle conçut l'idée de faire tourner ce danger même, au profit de sa délivrance: « Seigneur, dit-elle, pour mériter le retour de l'affection que vous me portez, j'espère que vous me témoignerez les égards dus à ma naissance, et ce n'est pas le moyen de vous concilier mon attachement, que de me retenir prisonnière. » « Vous êtes maîtresse en ces lieux, répondit le génie, vous pouvez aller partout, et voici les clefs de tous les appartemens; j'en excepte deux portes que vous ne pouvez franchir. » (L'une d'elles était celle de l'appartement où Bénazir était enfermé avec le père du génie.) La princesse parut très-reconnaissante de la confiance qu'on lui témoignait, et laissa concevoir quelques espérances à celui qui la retenait captive.

Aussitôt qu'il fut éloigné, elle s'empressa d'ouvrir les portes dont elle avait les clefs à sa disposition.

Au fond d'une immense galerie, elle trouva une bibliothèque remplie de toutes sortes de livres écrits en diverses langues; comme la princesse avait reçu une excellente éducation, elle parvint à en découvrir quelques-uns qui traitaient de magie : elle employa chaque jour un grand nombre d'heures à les étudier avec soin. Après plusieurs mois de travail, elle rencontra dans un passage l'histoire du génie même, au pouvoir duquel elle se trouvait, et ce ne fut qu'avec l'horreur la plus profonde, qu'elle découvrit le sort qui était réservé au prince Bénazir. Elle apprit que le génie ne parvenait à prolonger l'existence de son père, que par des sacrifices humains, et elle ne douta plus que celui qu'elle croyait son frère, ne fût destiné à faire partie des victimes, si déja même il n'avait pas été sacrifié.

En proie aux plus vives inquiétudes, elle parcourut successivement tous les lieux qu'elle avait visités, mais ses recherches furent inutiles. Cependant elle ne perdit pas l'espérance, car l'ouvrage qu'elle avait lu lui avait décélé un secret qui la rendait maîtresse de la vie du génie; elle avait appris que dans l'une des parties les plus retirées du palais, était caché un sabre sur lequel l'arrêt de sa mort était écrit, et elle résolut de tout faire pour parvenir à le découvrir. Elle ne doutait pas que ce sabre ne fût caché dans le lieu dont le génie avait refusé de lui donner la clef; lorsqu'il se présenta près d'elle, elle redoubla de caresses, en lui disant: « Seigneur, vous savez à quel point sont portés par fois les

caprices des femmes; le refus que vous avez fait de me donner une des clefs de vos appartemens, irrite ma curiosité au point, que je ne serai point tranquille que vous n'ayez eu la bonté de la satisfaire. » Le génie parut très-courroucé à cette demande: « Princesse, répondit-il, je croyais que les complaisances que je vous avais montrées jusqu'ici, devaient vous contenter, et je vois avec autant de déplaisir que d'étonnement, que plus je vous ai accordé, plus vous êtes devenue exigeante; vous trouverez bon que je ne me croie pas obligé de satisfaire vos caprices. » « Eh bien! répondit la princesse, cessez dès ce moment d'avoir aucune espérance de me plaire, puisque vous ne faites rien pour y parvenir. »

Le génie était devenu si passionnément amoureux de la princesse, qu'il n'eut point le courage de résister à ses pressantes sollicitations: « Eh bien! puisque vous l'exigez, lui dit-il, votre curiosité sera satisfaite; je ne vous confierai point la clef que vous me demandez, mais je vous ferai voir ce qu'elle renferme, et vous connaîtrez que cet objet était bien peu digne du desir que vous avez de le connaître. » Ils traversèrent ensemble tous les appartemens et ils arrivèrent près d'un coin obscur; là, le génie tira une clef, qu'il avait soigneusement renfermée dans son sein, et il ouvrit une armoire en fer, au fond de laquelle était un sabre: « Vous voyez, dit-il à la princesse, que tout cela n'était guère digne de votre intérêt. » « Il faut, répliqua-t-elle, que ce sabre soit d'un travail bien précieux, puisque vous le gardez

avec tant de soin ; je desirerais le voir. » « Il n'a rien que de très-ordinaire, dit le génie, et ce n'est pas la peine de vous le montrer. » « Votre refus ne fait que m'irriter davantage, vous ne me refuserez pas cette dernière grace. » Et elle insista au point que le génie fut forcé de lui accorder ce qu'elle demandait ; mais à peine se vit-elle maîtresse du sabre que, le brandissant sur la tête du génie : « Misérable, s'écria-t-elle, prépare-toi à mourir. »

A l'aspect du sabre sur lequel l'arrêt de sa mort était écrit, le génie fut frappé de terreur ; il se jeta aux genoux de la princesse en lui demandant grace, et celle-ci lui dit qu'elle suspendrait sa vengeance, s'il voulait lui apprendre le sort de son frère Bénazir. Le génie pour sauver sa vie lui indiqua le lieu où il se trouvait enfermé : la princesse y courut aussitôt, en ayant soin de conserver le sabre qui la rendait maîtresse absolue dans le souterrain. Elle trouva le jeune prince de Perse en proie au plus violent désespoir, car on lui avait annoncé qu'il devait être sacrifié le lendemain.

Lorsque la princesse apprit cette circonstance, elle ne fut plus maîtresse de son indignation, et frappa le génie du coup mortel. Aussitôt les appartemens dans lesquels ils se trouvaient disparurent avec un fracas horrible, et tous les deux furent portés dans la vallée où ils étaient descendus en arrivant sur les côtes d'Afrique. A travers mille travaux et mille dangers ils parvinrent à gagner le rivage de la mer, d'où ils s'embarquèrent pour retourner en Perse : ce fut là

que Bénazir apprit le mystère de sa naissance. On envoya des ambassadeurs à l'empereur de la Chine pour lui demander la permission de faire épouser sa fille à Bénazir, qui fut bientôt uni à celle qui lui avait sauvé la vie.

Chehérazade ayant terminé ce conte, commença, la nuit suivante, sur l'invitation de Dinarzade et du sulthan des Indes, le conte de l'habitant de Damas.

DXLVI[e] NUIT.

HISTOIRE DE L'HABITANT DE DAMAS.

Sire, un jour que le khalyfe Haroun Arréchyd, fatigué des soins de l'empire, voulait chercher quelques objets de distraction, il se rendit avec son grand vézyr Giafar et son fidèle Mesrour dans son cabinet de raretés où se trouvait disposée çà et là une foule de curiosités (1) renfermées dans des coffres magnifiques ou dans des armoires faites de bois de senteur.

(1) Sous le règne de ce khalyfe les arts étaient parvenus à un haut degré de perfection, et nous rappelerons à nos lecteurs que ce prince envoya à Charlemagne la première horloge qui parut en Europe. Les Arabes étaient à cette époque les plus habiles et les plus savans astronomes du temps, et ils avaient poussé les connaissances chimiques et mathématiques plus loin que les Grecs et les Romains, dont ils avaient tra-

Le khalyfe ordonna à Mesrour de lui ouvrir une de ces armoires qui contenait un grand nombre d'ouvrages dans lesquels les philosophes et les savans avaient déposé le fruit de leurs veilles : on y lisait toutes sortes de secrets curieux et de prophéties.

Le grand vézyr fut fort étonné de voir le khalyfe qui avait pris un de ces manuscrits, passer successivement de la tristesse à la joie, à trois reprises différentes. « Sire, lui dit-il, me sera-t-il permis de demander à votre majesté comment elle peut, à l'exemple des insensés, rire et pleurer presque en même temps? » Il ne fut pas peu surpris lorsqu'il entendit Haroun lui faire la réponse suivante : « Il est inconvenant à un vézyr de comparer à un fou le maître auquel il doit obéir; tu veux connaître ce livre et je conçois ta curiosité : eh bien, pars à l'instant, et ne reparais devant moi que lorsque tu pourras me dire ce qu'il contient; alors tu compren-

duit les meilleurs auteurs; Euclide, Archimède, Apollonius de Perge, etc. Malheureusement aux idées positives et saines qu'ils avaient acquises sur le cours des astres et sur les propriétés des minéraux et des végétaux, venaient se mêler les fausses lueurs de l'astrologie judiciaire, des sciences cabalistiques et alchimiques qui étaient souvent une source de richesses pour ceux qui savaient en tirer parti en faisant des dupes, mais qui retardèrent d'une manière bien funeste le progrès réel des sciences physiques et mathématiques cultivées avec tant de succès à la cour des khalyfes. Le conte même que nous donnons ici est fondé sur la confiance et sur la crédulité que les Arabes de tous les tems ont toujours apportées aux prédictions mensongères des charlatans.

dras les raisons de ma conduite, et tu verras que je ne suis pas un insensé. Je te déclare que si je te revois avant que tu puisses m'expliquer les raisons qui m'ont fait agir ainsi, tu seras puni de mort. » Il dit, et ayant remis le livre et fermé l'armoire, il laissa son vézyr accablé de la terreur la plus profonde.

Giafar en venant chez lui marchait à pas lents et cherchait à s'expliquer les causes de sa disgrace, mais il n'en pouvait concevoir les motifs. Il voyait sa fortune renversée et se trouvait banni de la cour sans espoir d'y jamais pouvoir rentrer; car il n'espérait pas deviner ce qui avait fait rire et pleurer le khalyfe. Ce fut alors qu'il rencontra son père Yahia le Barmécide, qui chercha à lui adresser des paroles de consolation, lui conseilla de prendre patience, lui dit de se rendre de suite à Damas, et ne lui permit pas même de faire ses adieux à son épouse : « Tels étaient, ajouta-t-il, les ordres du destin. »

Le grand vézyr disgracié obéit à son père ; monté sur une mule, il se mit en route pour Damas. Après un voyage assez pénible il arriva dans la magnifique vallée où cette ville se trouve située. Il admira ses environs enchanteurs, séjour de notre premier père, ses fertiles campagnes et ses rivières nombreuses qui, divisées par mille canaux, vont se perdre dans un vaste lac, après avoir porté la fraîcheur et la verdure dans des prairies couvertes de mille fleurs et qu'embellit un éternel printemps (1). C'est au milieu de

(1) Les Arabes appellent Damas l'image du Paradis.

cette charmante contrée que se trouvait la ville sainte de Damas. Elle était alors habitée par un homme aussi riche que libéral, dont la générosité était pour le moins aussi grande que celle du célèbre Hatem Thay (1).

Cet homme se promenait dans le wady de violettes (2) au moment où le grand vézyr Giafar arrivait à Damas. Il s'empressa de lui offrir l'hospitalité et de le conduire à quelque distance dans un magnifique palais où il demeurait. Giafar admira l'élégance et la richesse de cet édifice bâti en marbre, et dans l'intérieur duquel se trouvaient toutes sortes de tapis précieux et de meubles admirables; un jet d'eau qui s'élevait jusqu'au plafond entretenait une agréable fraîcheur dans l'intérieur de la salle où l'on fit bientôt servir à Giafar un repas composé des mets les plus exquis: pendant qu'il mangeait, les esclaves faisaient entendre une musique harmonieuse. Lorsque Giafar eut pris le café, son hôte lui demanda pour quelle raison il avait entrepris son voyage, et le vézyr lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et le khalyfe.

(1) Hatem, de la tribu arabe de Thay, est célèbre parmi les Orientaux par son extrême générosité; il était contemporain de Mahomet: les historiens lui attribuent une aventure qui rappelle le fabliau du faucon mis en vers par La Fontaine. On dit qu'un prince grec députa vers lui un ambassadeur et que Hatem, n'ayant rien à lui offrir, tua son cheval: c'était précisément cet animal que l'envoyé venait lui demander.

(2) Les Arabes nomment wady les vallées et les oasis des déserts.

Attaf (c'était le nom du généreux habitant de Damas) s'empressa de lui donner toutes sortes de consolations, et lui dit entre autres choses, qu'il pouvait regarder son palais comme le sien propre, et y demeurer aussi long-temps qu'il lui conviendrait, sans craindre de le gêner en rien. Lorsque l'heure du coucher fut venue, Attaf fit dresser à son hôte un lit superbe et à côté en fit dresser un plus petit pour lui-même. Le vézyr fut fort étonné de cette conduite de son hôte, et lui demanda s'il n'avait pas de harem et s'il n'était pas marié. « Il est vrai que je suis marié, seigneur, répondit Attaf, mais cela ne m'empêchera pas de demeurer auprès de vous : je ne serai pas assez impoli pour vous laisser seul et aller me coucher auprès de mon épouse; tant que mon palais sera honoré de votre présence, je ne vous quitterai point. » Le vézyr ne put s'empêcher d'admirer l'extrême politesse de son hôte, et le remercia de la respectueuse bienveillance qu'il lui témoignait.

Le lendemain ils se rendirent ensemble au bain, et quand le vézyr voulut reprendre ses habits, il en trouva d'autres plus magnifiques qu'Attaf lui offrit. Au sortir de là ils montèrent à cheval et allèrent visiter les curiosités qu'offrait la ville de Damas ; tous les jours suivans ils continuèrent ces promenades.

Cependant quatre mois s'étaient écoulés et Giafar était désolé de voir son exil se prolonger sans qu'aucune aventure extraordinaire lui offrît les moyens de deviner ce que le khalyfe lui avait demandé; cette contrariété lui fit verser des larmes : son hôte lui

demanda le sujet de son chagrin. Le vézyr lui répondit qu'il sentait chaque jour accroître son ennui, malgré tous les soins qu'il avait la bonté de prendre pour le distraire, qu'il éprouvait le besoin d'être seul, et qu'il se proposait de visiter la célèbre mosquée des Ommiades. Attaf lui témoigna tous les regrets qu'il aurait de lui déplaire en quelque chose, et lui dit que, puisque son bon plaisir était de se promener seul, il se garderait bien de le contrarier. Il lui offrit en même temps sa bourse pour le cas où il aurait besoin d'argent. Giafar remercia son hôte de sa complaisance, se leva et sortit.

Arrivé devant la magnifique mosquée, il monta les trente degrés de la porte du Djiroun (1) et contempla avec étonnement les dorures, les pierreries et les marbres magnifiques qui l'ornaient de toutes parts; il la traversa, sortit et se promena dans différentes rues de la ville.

Lorsque cette promenade l'eut fatigué, il s'assit sur un banc de pierre : vis-à-vis de lui se trouvait une croisée toute couverte de fleurs de basilic et de giroflée ; cette fenêtre s'ouvrit et le vézyr vit paraître une jeune personne qui resta long-temps occupée à arroser ces fleurs, mais aussitôt qu'elle aperçut le vézyr, elle s'empressa de se retirer. Ce fut en vain qu'il l'attendit pendant long-temps; elle ne reparut point de la journée.

(1) Porte principale de la mosquée des Ommiades.

DXLVII^e NUIT.

Lorsqu'il vit la nuit arrivée, malgré le desir qu'il éprouvait d'y rester encore, il fut forcé de se retirer et regagna tristement le palais d'Attaf. Celui-ci venait au devant de lui, car la longue absence de Giafar l'avait inquiété; il lui témoigna les craintes qu'il avait éprouvées. Giafar lui dit, pour excuser son absence, que le plaisir qu'il avait pris à la promenade l'avait engagé à en prolonger la durée. Lorsque le souper fut servi, Attaf remarqua que son hôte n'avait aucun appétit, et lui en fit l'observation. Giafar lui répondit, qu'il avait beaucoup mangé à son dîner, et que probablement c'était là la cause qui l'empêchait de faire honneur au repas du soir.

Les idées qui avaient troublé le souper du vézyr vinrent l'assiéger encore pendant la nuit; ce fut vainement qu'il chercha le sommeil, il avait continuellement devant les yeux l'image de celle qu'il avait aperçue, et ne pouvait s'empêcher de soupirer, en se disant : « Que j'envie le bonheur de celui qui pourra te posséder, ô toi, dont la beauté est aussi brillante que le soleil, dont les attraits effacent ceux de la lune! » Ce fut dans cette agitation continuelle, causée par la fièvre d'amour qui le dévorait, que Giafar passa la nuit. Il ne put se lever le lendemain et son hôte lui demanda pourquoi il ne quittait pas

le lit. Giafar lui répondit qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Alors Attaf envoya chercher un médecin qui, à la vue du malade, reconnut promptement que son mal n'avait aucuns symptômes dangereux; il le questionna sur ce qu'il ressentait, lui tâta le pouls et devina facilement la cause de son indisposition. Il écrivit alors une ordonnance qu'il plaça sous son chevet; comme il était occupé de ce soin, on vint demander à Attaf ses ordres pour le repas de la journée; il sortit pour les donner. Lorsqu'il rentra, le médecin lui dit qu'il avait placé son ordonnance sous le chevet du malade, et Attaf le remercia de ses soins, en lui remettant une pièce d'or.

Lorsqu'il lut l'ordonnance, il fut fort étonné d'apprendre que Giafar était amoureux; le docteur avertissait Attaf, dans ce billet, qu'il fallait s'empresser de satisfaire la passion de Giafar qui, disait-il, courait les plus grands dangers. Après avoir lu cet avertissement, Attaf fit à Giafar des reproches sur le silence qu'il avait gardé à son égard, et lui montra l'ordonnance du médecin. Giafar fut fort étonné de la pénétration de ce docteur, et il se vit forcé d'avouer la vérité: il raconta à son hôte comment en passant dans une rue détournée, il avait aperçu à une fenêtre une jeune personne d'une figure charmante, et dont il lui dépeignit les traits. Tous les renseignemens qu'il lui donna ne permirent plus à Attaf de douter qu'il n'eût vu sa femme qui habitait dans un pavillon séparé de son palais; mais plein d'un généreux dé-

vouement, il s'empressa de consoler le vézyr, et lui dit qu'il connaissait la personne dont il était devenu amoureux, et que précisément cette femme venait d'être répudiée par son mari: il ajouta qu'il allait faire son possible pour que le père ne la mariât pas à un autre et sortit en promettant à Giafar qu'il viendrait bientôt lui rendre compte de ce qu'il aurait fait pour lui.

Il se rendit incontinent dans les appartemens de sa femme; elle le reçut avec d'autant plus d'empressement, qu'il était séparé d'elle depuis que Giafar était chez lui. Attaf lui dit qu'il venait pour la prévenir que sa mère était très-malade, et desirait l'avoir auprès d'elle le plutôt possible. Cette nouvelle effraya la jeune épouse, qui s'empressa de se rendre chez sa mère, et fut fort étonnée de voir que c'était la première personne qui s'offrait à elle dans la maison de son père. Elle lui demanda si elle avait été malade, et celle-ci l'assura qu'elle n'avait éprouvé aucune indisposition; d'un autre côté, elle interrogea son père qui l'assura n'avoir point rencontré son mari de la journée. Au moment de cette explication, on entendit frapper à la porte; des porteurs se présentèrent, et dirent qu'ils venaient de la part d'Attaf apporter les vêtemens de son épouse.

Cet incident jeta la famille dans la plus grande consternation, et déja le père avait conçu sur sa fille les plus injurieux soupçons, que la mère s'efforçait de détourner, lorsqu'Attaf entra lui-même avec plusieurs de ses amis. Son beau-père lui demanda les

motifs de sa conduite, et il lui répondit qu'il n'avait aucunes raisons d'être mécontent de sa fille, mais qu'il avait eu l'imprudence de faire le serment de la répudier (1). Alors ne pouvant retenir ses larmes, en se séparant d'une épouse qu'il chérissait, il lui remit sa dot ainsi que l'acte de répudiation; cela fait, il retourna à son palais, près de Giafar. « Vous pouvez être maintenant tranquille, lui dit-il; soyez sûr que celle que vous aimez, ne vous échappera pas: j'ai tout arrangé pour le mieux; cherchez des distractions, bannissez le chagrin jusqu'à qu'il vous soit possible de l'épouser. »

Cette assurance rendit promptement Giafar à la santé; il remercia son hôte du service qu'il lui avait rendu, et ne s'occupa plus que du soin de s'amuser. Attaf redoublait chaque jour d'attentions pour lui, afin de lui faire attendre avec patience l'instant où il pourrait prendre sa nouvelle épouse.

Lorsque ce temps fut arrivé, il conseilla à Giafar de se rendre dans une ville voisine, où il dépouillerait l'*incognito*, et de venir ensuite faire son entrée à Damas avec une pompe digne du rang dont il était revêtu: « Vous aurez soin, lui dit-il, d'envoyer prévenir notre gouverneur que vous venez visiter la Syrie, par l'ordre du khalyfe Haroun, et il vous rendra les honneurs qui vous sont dus, en faisant dresser des tentes hors de la ville, et en venant à votre rencontre; alors vous ferez la demande de celle que vous

(1) Voyez la note, Tome Ier, page 61.

aimez, et vous pouvez être sûr de l'obtenir. Après votre mariage vous reprendrez la route de Baghdad avec l'objet de vos vœux. »

Le grand vézyr suivit ces conseils : après s'être éloigné de Damas il envoya vingt courriers dans cette ville pour prévenir le gouverneur qu'il se proposait de visiter la capitale de la Syrie.

Abdel-Malek Ebn Merwan, qui commandait alors dans cette ville, vint au-devant du ministre avec toutes les autorités de Damas jusqu'à une demi-journée de marche, et il le reçut dans des tentes disposées à cet effet, sous lesquelles un repas magnifique avait été préparé. Toute la population de Damas était venue au-devant du vézyr, et le jour de son entrée fut un jour de fête pour les habitans.

Son premier soin fut d'envoyer chercher le père de celle dont il était épris; il lui dit, qu'ayant entendu faire un grand éloge de la beauté et de l'esprit de sa fille, il desirait l'obtenir en mariage. Celui-ci, flatté de voir le grand vézyr rechercher son alliance, répondit qu'il était très-disposé à la lui accorder. Le gouverneur de Damas, pour faire sa cour au grand vézyr, voulut se charger de payer la dot de la nouvelle mariée, et le père répondit qu'il l'avait déja reçue. Giafar avertit son beau-père que, comme il se disposait à repartir le lendemain et qu'il désirait emmener sa nouvelle épouse, il fallait qu'elle se tînt prête à l'accompagner : celui-ci se hâta donc de rentrer chez lui et d'annoncer à sa fille le brillant parti auquel il venait de l'accorder. Mais, quoique soumise

aux ordres de son père, l'épouse répudiée était loin de partager sa joie.

Cependant le lendemain, après avoir passé la nuit dans les fêtes et dans les plaisirs au milieu des illuminations brillantes que les habitans de Damas avaient étalées pour célébrer son arrivée, le grand vézyr se disposa à prendre le chemin de Baghdad. La nouvelle mariée était montée dans une magnifique litière que son père lui avait fait préparer. A l'heure de l'asr, tout le cortège se mit en marche au bruit des trompettes. Le gouverneur et les principaux habitans accompagnèrent le grand vézyr jusqu'à Cobbal-al-Asafir. En revenant ils rencontrèrent Attaf qui se dirigeait vers le cortège pour faire ses adieux au vézyr. Abdel-Malek lui témoigna son étonnement de ce qu'il ne s'était pas joint aux habitans de Damas. Il répondit qu'il croyait arriver assez à temps et qu'il s'était empressé de monter à cheval avec sa suite; et après cette explication, il prit congé d'eux en accélérant le pas.

Lorsqu'il eut rejoint le vézyr, il descendit de cheval : « Eh bien, seigneur! lui dit-il, graces à Dieu vos désirs sont accomplis.» « Oui mon cher hôte, répondit Giafar, et je n'oublierai point que c'est à vos bons soins que je dois mon bonheur. Rentrez chez vous, et comptez sur la reconnaissance de Giafar. »

Cependant il se tramait contre le généreux habitant de Damas un complot qui devait bientôt lui être funeste. Il avait, auprès du gouverneur, des ennemis qui profitèrent de cette circonstance pour le perdre :

« Pensez-vous, dirent-ils à Abdel-Malek, qu'Attaf ait fait ses adieux au vézyr séparément des autres habitans sans avoir quelque intention ? Ignorez-vous que ce ministre a passé plusieurs mois chez lui sans se faire connaître ? Nul doute qu'il ne lui ait fait secrètement ses adieux afin de pouvoir lui parler de choses importantes, à moins cependant qu'il ne voulût revoir sa femme, que Giafar emmène avec lui ; car vous saurez, seigneur, qu'Attaf en a fait le sacrifice à son hôte pour lui faire sa cour et se concilier ses bonnes graces : et le gouvernement de Damas est la récompense qu'il ambitionne pour tant de complaisance. »

Ces insinuations perfides firent une profonde impression sur Abdel-Malek, et dès ce moment la perte du malheureux Attaf fut résolue. On fit déposer, pendant la nuit, dans ses jardins, le corps d'un homme assassiné ; et le lendemain un des affidés du gouverneur se rendit chez Attaf, qui fut arrêté et conduit devant Abdel-Malek : « Quoi ! lui dit celui-ci, c'est vous, seigneur Attaf, que l'on accuse d'un meurtre ; serait-il possible que vous vous fussiez rendu coupable d'une telle action ? » « Oui, seigneur, reprit Attaf, qui voulait empêcher que ses voisins ne fussent contraints de payer le prix du sang (1) ; c'est

(1) Nous rappelerons ici que le Code pénal musulman condamne le meurtrier à payer le prix du sang de sa victime ; mais lorsque l'homicide a été commis dans un lieu habité et que la justice ne peut atteindre le coupable, la loi condamne les voisins à payer eux-mêmes ce prix. On conçoit les raisons

moi seul qui l'ai tué, et moi seul qui dois être passible de l'amende que j'ai encourue.» Mais les généreuses intentions d'Attaf tournèrent contre lui par la méchanceté du gouverneur, qui refusa de se contenter d'une amende, et voulut que les dispositions du Coran sur la peine du talion fussent exécutées dans toute leur rigueur. Pour observer les formes de la procédure criminelle, il fit attester par des témoins qu'Attaf s'était reconnu coupable du meurtre qui lui était imputé; il fit constater en même temps qu'il jouissait de toute sa raison au moment où on avait obtenu de lui cet aveu. Le gouverneur requit alors les juges de faire leur devoir; ceux-ci ne purent se refuser à prononcer la peine de mort, et Abdel-Malek, aussitôt que leur arrêt fut rendu, ordonna que l'on fît venir de suite le bourreau; mais lorsque la nouvelle de la condamnation d'Attaf fut répandue dans la ville de Damas, comme cet homme généreux était chéri du peuple, on murmura hautement contre la sentence des juges, de sorte que le gouverneur pensa qu'il était prudent de différer son supplice. Il l'envoya donc en prison et fit avertir le geolier qu'il se proposait de faire étrangler secrètement le détenu dans la nuit.

de cette sage disposition qui intéresse chaque individu à veiller à la sûreté de ceux qui l'avoisinent. C'est ainsi que la législation française rend, dans certains cas, les communes responsables des dommages résultant d'un crime ou d'un délit commis sur leur territoire.

DXLVIII^e NUIT.

Heureusement que cet homme était très-attaché à Attaf, et qu'il fut révolté par l'injustice de la conduite d'Abdel-Malek. Il poussa la générosité au point de vouloir sauver les jours du prisonnier aux dépens de sa propre vie. Il prévint Attaf que le gouverneur se proposait de le faire périr dans la nuit, et en même temps il lui fit part du projet qu'il avait conçu pour déjouer les desseins de son persécuteur. Attaf dit qu'il se résignerait à la mort plutôt que d'exposer les jours que ce geolier voulait lui sacrifier; il ajouta qu'il était innocent du crime dont on l'accusait, et qu'il se soumettrait, sans se plaindre, au sort que Dieu lui réservait; mais le geolier courageux insista tellement qu'il le força à accepter son offre : il détacha les chaînes d'Attaf et lui dit de s'éloigner, après l'avoir prié de lui clorre la bouche avec un baillon. Attaf, touché jusqu'aux larmes de tant de générosité, fit ce qu'il lui demandait, sortit de la prison et prit le chemin de Baghdad.

Cependant le geolier se meurtrit le visage, s'arracha la barbe, déchira ses vêtemens et ouvrit la porte des guichets, lorsque vers le milieu de la nuit, le gouverneur se rendit à la prison, accompagné du bourreau, pour exécuter son infâme dessein; il fut fort étonné de le trouver en cet état. Le geolier lui dit pour excuse, qu'une bande d'hommes masqués

avait, pendant la nuit, forcé la porte confiée à sa garde, l'avait baillonné, maltraité, et avait délivré le prisonnier. Abdel-Malek fut la dupe de cette ruse, mais il était si mécontent de l'évasion d'Attaf, qu'il destitua le geolier des fonctions qu'il remplissait. De retour dans son palais, il envoya des cavaliers sur toutes les routes avec ordre de rechercher le prisonnier fugitif, mais ce fut en vain, ils ne purent découvrir le lieu de sa retraite.

Le malheureux Attaf s'était dirigé sur Baghdad, en ayant soin d'éviter les chemins battus; il approchait de cette capitale, quand il fut assailli par une bande de voleurs qui le dépouillèrent entièrement, de sorte qu'en entrant dans la ville, il était dans le plus misérable état. Il demanda le palais du grand vézyr; mais lorsqu'il se présenta aux portes, il était dans un tel délabrement, qu'on ne voulut pas lui permettre d'entrer: alors il eut recours à l'obligeance d'un vieillard, qui lui prêta un calam et une écritoire dont Attaf se servit pour annoncer au grand vézyr sa déplorable situation; il remit ensuite cette lettre à l'un des gardes, en le priant de la faire parvenir le plus promptement possible à Giafar; mais on annonça en ce moment qu'un enfant venait de naître au khalyfe, et, dans le tumulte que cette nouvelle occasionna, le soldat perdit la lettre dont Attaf l'avait chargé.

Lorsque le poste placé à la porte du grand vézyr fut relevé, Attaf fut arrêté par les nouveaux gardes; mais il fut relâché par suite d'une ordonnance que

le grand vézyr fit publier partout, et dans laquelle le khalyfe accordait la liberté à tous les prisonniers, en réjouissance de l'évènement heureux qui venait de lui arriver. On fit donner au peuple des fêtes magnifiques, et Attaf vécut pendant plusieurs jours en prenant part aux banquets publics.

Un soir il voulut se retirer dans une mosquée, pour y prendre quelque repos, mais le gardien le força de sortir, parce que la veille on lui avait volé un tapis. Attaf se vit donc forcé de rester dans la rue; il fut poursuivi par un grand nombre de chiens, et par les gardiens des quartiers (1) qui lui criaient de s'éloigner. Il voulut se retirer dans un coin obscur, où la rencontre d'un cadavre lui fit faire un faux pas; il se releva tout couvert de sang : dans ce moment un officier de police passait avec ses gens; cet officier ne douta pas qu'il ne fût l'auteur du meurtre, et on le conduisit en prison, où nous le laisserons

(1) Dans presque toutes les villes habitées par les musulmans, les différens quartiers ont des gardiens chargés de les surveiller la nuit; ces quartiers sont souvent enceints de murailles et fermés de portes. Une des villes qui, sous ce rapport, présente l'aspect le plus singulier, est celle de Ghadam, située dans l'intérieur de l'Afrique : voici ce qu'en dit M. Lyom, capitaine de la marine anglaise, qui voyageait dans ce pays en 1820 : « C'est une singularité bien remarquable que dans la même enceinte (celle de Ghadam) habitent deux tribus ennemies, et qui ne communiquent en aucune manière. Ghadam est de forme circulaire, et traversée par un mur épais, qui la sépare en deux parties égales; au centre de ce mur est une porte que l'on ferme dans les temps de trouble; car les habi-

pendant quelque temps pour retourner auprès de Giafar, que nous avons perdu de vue sur la route de Damas à Baghdad avec la jeune femme qu'Attaf avait eu la générosité de lui accorder.

A la fin de la journée, l'escorte nombreuse dont ils étaient entourés, s'arrêta pour camper pendant la nuit; lorsque les tentes furent dressées, l'amoureux vézyr s'empressa de se rendre dans celle qui était destinée à sa nouvelle épouse, qui parut confuse en le voyant, et se couvrit le visage de ses mains : « Eh quoi! lui dit Giafar, vous me cachez votre figure; ne sommes-nous pas unis tous les deux, et n'êtes-vous pas ma légitime épouse ? » « Oui, seigneur, lui répondit-elle, si le grand vézyr du commandeur des croyans est assez peu généreux pour profiter du sacrifice d'un homme qui, après avoir prodigué pour lui ses richesses, a poussé la magnanimité jusqu'à lui abandonner son épouse. »

tans ont souvent entre eux de sanglantes querelles. Autour des deux villes on trouve des jardins plantés de palmiers et dattiers. Les rues sont couvertes, de sorte qu'après le coucher du soleil, personne ne peut retrouver son chemin sans lumière.

Les maisons sont bien bâties, en terre et à un seul étage. Les habitans sont Arabes, et ceux d'une ville ne connaissent pas plus leurs voisins que s'ils vivaient à plusieurs milles les uns des autres; car, si un membre de la tribu Beni-Walid allait dans la ville appartenant à la tribu Beni-Wazid, il serait insulté par le peuple.

La même source d'eau tiède fournit de l'eau aux deux villes qui sont gouvernées chacune par un cheykh sous les ordres d'un kaïd ou pacha.

Alors une explication eut lieu, et ce ne fut pas sans le plus grand étonnement que Giafar apprit le dévoûment de son hôte; il l'assura que loin de profiter de la complaisance d'Attaf il voulait lui rendre son épouse; mais il jugea qu'il serait inconvenant de la renvoyer à Damas, et il pensa qu'il serait mieux de l'emmener avec lui jusqu'à Baghdad, où elle serait reçue comme sa légitime épouse et où elle recevrait les présens qui lui seraient offerts en cette qualité. Il lui promit qu'arrivé dans cette ville il lui assignerait un palais et une pension qui la mettrait à même d'attendre le moment où elle pourrait retourner sans inconvénient auprès de son mari.

Le grand vézyr tint effectivement sa promesse; lorsqu'ils furent arrivés dans la capitale, après avoir été reçus avec toutes sortes d'honneurs dans les villes où il passait, il lui fit donner un magnifique logement auprès de son palais, lui offrit des bijoux, de riches vêtemens pour la consoler, autant qu'il était en lui, de sa séparation d'avec son époux. Il se hâta ensuite de se présenter devant le khalyfe, en pensant que le récit de ses aventures merveilleuses pourrait appaiser la colère de ce prince.

Lorsque Giafar se trouva en présence du commandeur des croyans, celui-ci lui demanda ce qu'il était devenu pendant son absence : alors le vézyr raconta à son maître les aventures qui lui étaient arrivées à Damas. « Je savais tout cela, répondit Haroun, et si tu veux t'en convaincre, je vais envoyer chercher dans mon cabinet de raretés, le manuscrit que tu

m'as vu lire : Mesrour, prends cette clef et apporte-nous-le. » Le chef des eunuques ayant exécuté les ordres du khalyfe, le grand vézyr lut le manuscrit et fut très-étonné d'y trouver la prédiction de tout ce qui s'était passé à Damas; il lut jusqu'au passage qui prédisait son départ de cette ville, mais le khalyfe lui fit fermer le manuscrit et ne lui permit pas d'aller plus loin. Il donna l'ordre à Mesrour d'aller le reporter où il l'avait pris, et dit à son grand vézyr : « Tu vois, Giafar, que ce qui t'avait paru si bizarre dans ma conduite, ne t'offre plus rien que de naturel: en lisant le récit des choses dont tu as été le témoin j'ai dû successivement passer de la joie à la tristesse, et j'avais raison de te dire de ne reparaître devant moi que lorsque tu pourrais m'apprendre ce qui se trouvait dans le livre que je tenais : ma colère était feinte. Retourne à ton palais, reprends les fonctions que je t'ai confiées, et compte toujours sur l'attachement de ton maître. » Giafar remercia le khalyfe et obéit à ses ordres.

DXLIXe NUIT.

CEPENDANT le malheureux Attaf languissait dans la prison où il avait été jeté par l'officier de police. Lorsqu'il parut devant le cadi pour être jugé il était si fatigué de la vie qu'ils s'avoua l'auteur du meurtre dont on l'accusait.

Le cadi dressa le procès-verbal de l'interrogatoire

et fit le rapport au mufti, qui prononça la sentence de mort: l'arrêt fut confirmé par le grand vézyr, et tout fut disposé pour qu'il reçût promptement son exécution. Attaf fut traîné au pied de la potence, et déja l'exécuteur lui avait mis la corde au cou, lorsque par hasard le grand vézyr, qui passait dans cet endroit, aperçut l'exécution et s'informa du nom du condamné. Lorsqu'il eut appris que c'était Attaf de Damas, il poussa un cri et ordonna qu'on se hâtât de le délivrer. Le malheureux condamné vint se jeter dans les bras du grand vézyr, et tous les deux restèrent sans connaissance pendant quelques instans, tant était grande l'émotion qu'ils ressentaient en se retrouvant ainsi. Lorsqu'ils furent revenus à eux, le grand vézyr envoya Attaf au bain, où il lui fit porter des habillemens magnifiques, en le priant de venir le rejoindre dans son palais.

Lorsque les amis furent réunis, et qu'Attaf eut pris la nourriture dont il avait besoin, le grand vézyr le pria de lui raconter ses aventures depuis leur séparation. Après avoir entendu son récit, il lui raconta de son côté ce qui lui était arrivé lors de son entrevue avec son épouse, près de laquelle il le conduisit aussitôt.

Attaf fut au comble de la joie de retrouver celle qu'il n'avait jamais cessé d'aimer, et qui lui portait elle-même une sincère affection. Elle lui témoigna tout le plaisir qu'elle éprouvait de le revoir, et lui apprit la conduite généreuse que le vézyr avait tenue à son égard.

Pendant que les deux époux oubliaient le chagrin qu'ils avaient éprouvé, Giafàr s'était rendu auprès du khalyfe pour lui faire part de ce qui venait de se passer. Haroun lui fit voir que dans le manuscrit la suite des avèntures se trouvait également prédite, et il ordonna de lui présenter Attaf.

Giafar présenta son hôte au khalyfe, qui le reçut fort bien et lui demanda même ce qu'il pourrait faire pour lui: « Sire, répondit Attaf, la seule faveur que j'aie à implorer de votre majesté, c'est la grace d'Abdel-Malek Ebn Merwan, son gouverneur de Damas, qui s'est gravement compromis en me persécutant injustement, et qu'elle veuille bien lui pardônner sa faute, comme je la lui pardonne moi-même, car je suis convaincu qu'il n'a agi ainsi, à mon égard, que parce qu'il a été trompé par la perfidie des conseils de ses courtisans; mais, cependant, afin que dans la suite il ne puisse retomber dans de pareilles erreurs, je proposerai à votre majesté, de lui donner pour conseiller, le geolier courageux et intègre, à qui je dois ma délivrance, et auquel on accordera le droit de réviser et de rendre exécutoires les actes du gouverneur. » Le khalyfe exprima à Attaf toute l'admiration que lui causait sa conduite généreuse, et il lui accorda volontiers ce qu'il lui demandait. Attaf le pria en outre de vouloir bien autoriser la donation de tous ses biens qu'il faisait au geolier son libérateur. On envoya un courrier à Damas pour porter les ordres du khalyfe. Comme on avait appris dans cette ville qu'Attaf, après s'être échappé de prison, avait

été porter ses plaintes aux pieds du commandeur des croyans, on craignait que le khalyfe, dans son ressentiment, ne voulût faire expier à la capitale de la Syrie, la faute commise par son gouverneur, et l'on croyait bien que celui-ci serait puni de mort; de sorte que toute la ville n'apprit pas sans une grande satisfaction les ordres qui furent transmis par le courrier. Le gouverneur fit connaître au geolier les faveurs qui lui étaient accordées par le khalyfe (1), et la donation qu'Attaf lui faisait de tous ses biens. Ce fut le grand vézyr Giafar qui se chargea de dédommager celui-ci, et il le fit avec tant de libéralité, qu'Attaf se trouva infiniment plus riche qu'avant son départ de Damas.

Quand Dinarzade vit que la sulthane sa sœur avait fini cette histoire, elle la remercia le plus obligeamment du monde du plaisir qu'elle lui avait fait par un récit aussi intéressant. Chehérazade promit alors d'en raconter le lendemain une autre, qui devait plaire encore davantage au sulthan; et fidèle à sa promesse, la matinée suivante elle commença en ces termes.

(1) Il n'est pas rare de voir dans les cours de l'Orient des hommes sans éducation subitement passer de la condition la plus basse aux emplois les plus éminens. Le ministre des finances à la cour de Fath Aly Chah de Perse était, il y a quelques années, un bakkal, marchand de légumes, d'Ispahan, nommé Mohammed.Hucein-Khan; il fut élevé en 1807, à ce poste brillant.

DLe NUIT.

HISTOIRE

DU ROI SOLEIMAN ET DE SON FILS.

Il y avait jadis, sur le trône d'Arabie, un des rois les plus riches et les plus puissans de l'Asie, au bonheur duquel il ne manquait qu'un fils. Il priait Dieu nuit et jour de lui accorder cette faveur précieuse. Ses vœux furent enfin comblés : une des femmes de son harem devint enceinte et rien n'égala la joie que ressentit le monarque en apprenant qu'il allait être bientôt père. Mais, tandis que, livré aux transports de son allégresse, il comblait de ses faveurs celle qui lui promettait un héritier, un événement d'un funeste présage vint jeter le trouble dans son ame.

Une nuit que Soleiman (c'est le nom de ce prince) était profondément endormi, un génie brillant de lumière lui apparut en songe : « Soleiman, lui dit-il, tu as long-temps importuné le ciel de tes prières en demandant un fils; tu vas être satisfait, Dieu t'accorde un enfant; mais parvenu à sa septième année, ce fils, qui sera sauvé comme par miracle de la fureur d'un lion, n'échappera à la mort que pour te la donner à toi-même lorsqu'il aura atteint l'âge de

vingt ans. Tels sont les arrêts du destin. » Le génie, en finissant ces mots, disparut subitement en laissant le roi d'Arabie plongé dans la consternation la plus profonde. Aussitôt le roi se réveille; il ordonne que l'on fasse venir les vézyrs, et les consulte sur le rêve extraordinaire qui vient de le frapper de terreur.

Au nombre de ses ministres se trouvait un homme profondément versé dans les sciences cabalistiques, et qui avait fait une étude particulière de l'astrologie. Il proposa au roi de tirer son horoscope en examinant le cours des astres, et le prince accepta cette offre avec empressement. Il se réunit donc à plusieurs autres astronomes, et, examinant soigneusement l'état du ciel, il y lut la confirmation des événemens funestes qui avaient été prédits. Il revint communiquer au roi le résultat de ses recherches. « Prince, lui dit-il, conformément à vos intentions j'ai interrogé les astres sur votre destinée et sur celle de votre fils, ils ont confirmé l'arrêt terrible qui vous a été annoncé. On chercherait vainement à fuir les décrets du ciel, les ordres du destin sont irrévocables. » « Eh quoi! demanda le roi d'Arabie, il n'existe aucun moyen de se garantir des funestes événemens qui nous sont annoncés? » « Aucun, répliqua le ministre. » « Eh bien, vézyr! ajouta le roi, prends garde que je parvienne à éviter tes malheureux présages, car ta tête me répondra de la vérité de ce que tu avances. » « J'y consens, sire, répliqua l'astrologue, » et il se retira.

Le roi fit aussitôt construire un souterrain au milieu des monts les plus escarpés, il y fit préparer un

appartement convenable pour son fils et pour la nourrice, et il eut soin que, pour leur rendre cet isolement moins pénible, on ne négligeât rien de ce qui pouvait faire de ce souterrain un séjour moins insupportable; dès que la reine fut accouchée il y fit conduire son fils.

La prédiction funeste du génie et des astrologues n'avait point empêché qu'il n'eût pour son enfant la tendresse la plus vive, et rarement une semaine se passait sans qu'il allât le visiter.

Les choses étaient dans cet état depuis sept ans, et l'une des époques marquées par le génie approchait. La nourrice, que cette réclusion perpétuelle avait fatiguée, dit un jour au prince : « Sire, voilà bientôt sept années que nous sommes dans ce souterrain privés de la clarté du jour; nous sera-t-il bientôt permis de revoir la lumière? » « Oui, bientôt, lui répondit le roi; aussitôt que la septième année sera accomplie vous serez libres de revenir habiter avec nous. »

Il y avait peu de jours que cette entrevue avait eu lieu, lorsqu'un lion, qui poursuivait un renard, emporté par le désir d'atteindre sa proie, tomba dans le souterrain même où demeurait le jeune prince. En l'apercevant il le saisit avec sa gueule et le jetta avec force hors de l'entrée; et comme la nourrice effrayée poussait des cris d'alarmes, il se précipita sur elle et la dévora. Un homme qui chassait dans les environs avait entendu des cris, et s'était approché du lieu d'où ils partaient; trouvant cet enfant blessé

et sans secours, il lui donna tous ses soins, l'emmena avec lui à la ville, et, l'ayant pris en affection, il se chargea de son éducation et lui fit apprendre tout ce qui constitue un homme accompli.

Cependant, lorsque le roi d'Arabie revint, suivant son habitude, visiter le souterrain où se trouvait son fils, il éprouva un violent chagrin en le trouvant désert. Comme la nourrice lui avait témoigné, peu de temps auparavant, l'ennui qu'elle ressentait, il pensa que cette femme avait pris le parti de s'évader en emportant son enfant, et il envoya des courriers à sa poursuite sur toutes les routes qui conduisaient hors de son royaume. Il est inutile d'ajouter que toutes les recherches furent vaines, et que personne ne put lui donner de nouvelles ni de la nourrice ni de son fils.

Le chasseur qui avait recueilli le jeune homme était un des employés de la cour du roi son père. Aussitôt qu'il vit son pupille en état de travailler, il le conduisit avec lui. Un jour Soleiman ayant aperçu le jeune prince, éprouva pour lui un sentiment de bienveillance dont il était loin de connaître la cause; il exprima le désir de le garder auprès de sa personne et le nomma son écuyer.

La guerre éclata quelques années après entre l'Arabie et un des états voisins; des deux côtés on fit des armemens considérables; chacune des deux puissances mit sur pied un grand nombre de troupes et entra en campagne. Le jour d'une bataille décisive arriva bientôt. Les deux armées étaient en présence; elles s'attaquèrent mutuellement avec une ar-

deur d'autant plus grande que les deux rois étaient spectateurs de l'action. Le roi d'Arabie voyant que la victoire restait douteuse, se décida à tenter un dernier effort pour l'emporter sur son ennemi, et suivi de ceux qui l'accompagnaient, il se jeta au fort de la mêlée. Alors le désordre fut à son comble; les tourbillons de poussière qui s'élevaient de tous côtés empêchaient que l'on pût reconnaître les adversaires. Ce fut dans ce moment de trouble que le jeune prince, emporté par l'ardeur de l'attaque et ne reconnaissant pas celui qu'il allait frapper, porta un coup de sabre au roi son père, et lui fit mordre la poussière. « Chien déhonté, s'écria le roi, tu vas....» Mais son écuyer, sans faire attention à cette exclamation, continua le combat et fit des prodiges de valeur. Le succès ne couronna point ses efforts, et l'armée dont il faisait partie fut mise dans une déroute complète. Le roi Soleiman, malgré sa blessure, eut cependant encore la force de fuir les vainqueurs; il erra au hasard pendant toute la nuit, et le lendemain il eut le bonheur de rejoindre les restes de son armée qui fuyait en toute hâte vers la capitale. On lui prodigua les secours que réclamait son état, et on le rapporta presque mourant sur une litière.

DLIe NUIT.

La position dans laquelle se trouvait le roi d'Arabie, et la déroute de son armée, ne lui permettaient pas de continuer plus long-temps la guerre. Il demanda la paix à son ennemi, qui la lui accorda en levant sur le pays conquis des sommes d'argent considérables.

Lorsque l'armée ennemie eut évacué l'Arabie, Soleiman songea aux moyens de faire punir son écuyer, qu'il avait fait arrêter malgré ses protestations d'innocence, et qu'il avait fait jeter dans un cachot avec les fers aux pieds et aux mains. Il voulut aussi punir le vézyr imposteur qui lui avait fait une fausse prédiction. Voyant que le moment de sa mort approchait, il fit venir ce dernier: « Tes prédictions ont été mensongères, lui dit-il; je meurs, tu le vois, sans que mon horoscope se soit accompli. Mon fils n'a point été blessé par un lion; ce n'est point lui qui m'a fait périr. Tu connais le péril auquel tu t'es exposé en trompant ton souverain, prépare-toi à subir le juste châtiment que tu as mérité.» «Sire, répondit le ministre accusé, les astres ne sont jamais trompeurs; veuillez faire interroger celui qui vous a frappé, avant de me punir du dernier supplice.

On fit venir le prince devant le roi, et on l'interrogea sur le lieu de sa naissance, et sur son origine. «Je ne saurais répondre à ces questions d'une ma-

nière précise, répondit le jeune écuyer, je me rappelle seulement les particularités de mon enfance qui m'ont le plus frappé. Je sais que je vivais dans un souterrain avec ma nourrice et que mon père venait fréquemment nous visiter. Un jour un lion tomba au milieu de notre retraite; il me jetta hors du souterrain et je restai long-temps blessé et sans connaissance. Un homme bienfaisant me rencontra dans cet état; il eut pitié de moi, et il prit soin de mon enfance. C'est à lui que je dois mon admission dans le palais de votre majesté. »

Ces paroles firent naître dans l'esprit du roi d'Arabie les plus étranges soupçons, il manda celui qui avait élevé le jeune prince; celui-ci confirma tout ce qu'avait avancé son pupille; et pour prouver la vérité de son récit, il fit voir les cicatrices des blessures qui paraissaient encore.

Tous ces témoignages réunis ne permirent plus au roi de douter de la vérité. Il s'empressa de récompenser le vézyr qu'il avait injustement accusé; il le fit revêtir d'un khilat, et lui donna la charge de premier ministre : en même temps il plaça la couronne sur la tête de son fils qu'il fit reconnaître pour son héritier légitime par tous les grands du royaume, qui prêtèrent serment de fidélité au nouveau roi. Peu de jours après, le monarque infortuné qui avait eu le malheur d'être frappé par son fils même, succomba à la blessure qu'il en avait reçue, et son exemple confirma encore cette vérité, que l'on chercherait vainement à éviter le sort que nous réserve le destin.

Le jour ne paraissait point encore, lorsque Chehérazade finit cette histoire ; alors, sur l'invitation de Dinarzade, sa sœur, elle raconta, en ces termes, l'histoire du célèbre musicien Ibrahim el Moussely.

HISTOIRE (1)

DU MARIAGE D'ALMAMOUN AVEC BOURAN.

Sire, le célèbre musicien Ibrâhym Abou Ishac, natif de Moussel, raconta des détails bien singuliers sur le mariage d'un des khalyfes; je vais les faire connaître à votre majesté.

Un jour, dit-il, j'étais à la cour d'Almâmoun; nous bûmes et nous fîmes de la musique; enfin nous passâmes une journée fort agréable. Déja la nuit commençait, lorsqu'Almâmoun me dit : « Abou Ishac, je me suis beaucoup amusé aujourd'hui, et je veux que demain matin nous déjeûnions ensemble; je vais entrer dans mon harem; ne t'en va pas, afin que je puisse compter sur toi. » Le khalyfe se retira, et je restai seul. Je me ressouvins alors que j'avais chez moi une jeune esclave, et que je m'étais

(1) *Ce conte, qui a été publié dans le texte arabe des* MILLE ET UNE NUITS, *imprimé à Calcuta, a été traduit par M. Langlès, d'après ses propres manuscrits.*

Il nous paraît peu convenable au recueil dans lequel il a été inséré, mais nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de le reproduire ici.

proposé de retourner cette nuit-là même auprès d'elle ; cette idée alluma mes sens, et je brûlais du désir de la revoir. Je me disposai à sortir, l'huissier et les domestiques m'arrêtèrent, mais je leur dis : « Le khalyfe est entré dans ses appartemens, il est fort inutile que je reste après lui. » J'avais déja fait une partie du chemin lorsque, pressé par un besoin, je descendis de cheval; par hasard je jetai les yeux à côté de moi, et j'aperçus un grand panier couvert en dedans et en dehors, d'une superbe étoffe de Perse ; il était suspendu à des cordons de soie. Je cherchai à deviner à quel usage on l'avait destiné ; et, comme j'étais ivre, il me prit fantaisie de m'y asseoir. A peine le poids de mon corps se fit-il sentir, que je me vis enlevé en l'air, et porté sur une terrasse. Aussitôt je fus environné de belles esclaves et de serviteurs qui vinrent me recevoir avec des flambeaux, en disant : « Voici un convive. » Et ils se mirent à marcher devant moi pour me conduire. Je descendis dans un palais d'une magnificence royale, où il y avait des meubles qu'on ne retrouve que dans les appartemens des khalyfes. De là ils me firent passer dans un salon orné de tapis, tels qu'on en voit dans le palais impérial. Au fond de ce salon il y avait deux superbes sofas, aussi beaux que ceux sur lesquels s'assied le commandeur des croyans. Je m'assis sur l'un des deux en réfléchissant sur ce qui se passait.

La nuit n'était pas encore très-avancée quand mes yeux furent frappés par l'éclat d'une quantité de flambeaux portés par des esclaves, au milieu des-

quelles était une jeune fille couverte de bijoux semblables à ceux qu'on ne voit qu'aux épouses du khalyfe; autour d'elle se tenaient de charmantes esclaves qui portaient la queue de sa robe. Sa beauté était si ravissante, que je ne la pris point pour une mortelle.

Lorsqu'elle parut, je me levai et me tins respectueusement debout jusqu'à ce qu'elle m'eut ordonné de m'asseoir. Elle-même prit aussi sa place sur l'autre sofa, et m'adressa affectueusement la parole, car elle s'aperçut que je m'étais troublé au moment de son entrée: ensuite elle fit apporter une table d'une magnificence royale; nous nous lavâmes les mains, et on nous servit des mets semblables à ceux qu'on mange chez le prince des fidèles; le repas fini, nous nous lavâmes de nouveau les mains avec des eaux parfumées; après quoi on apporta une table garnie de plateaux d'argent, qui contenaient toutes sortes de fleurs, d'herbes odoriférantes, des fruits frais et secs, au milieu desquels étaient des flacons de crystal remplis des vins les plus exquis; en même temps un concert de voix et d'instrumens me ravit et me transporta hors de moi-même par l'excès du plaisir. Ensuite nous nous mîmes à parler nouvelles, histoires, à réciter des vers; elle me dit: « Tu es très-aimable, et je n'ai jamais vu personne plus aimable que toi, ni plus instruit. » « Ce que je sais, madame, lui répondis-je, je le dois à un de mes cousins germains, qui est bien plus instruit et plus aimable que moi. » Je passai une des nuits les plus belles que j'eusse passées de ma vie.

Dès que l'aurore commença à paraître, je saluai les jeunes filles ; elles m'accompagnèrent sur la terrasse, d'où je descendis dans la rue par le même panier ; de là j'allai dans ma maison, où je restai un instant, puis je retournai promptement vers Almâmoun que je trouvai de mauvaise humeur contre moi. « Abou-Ishac, me dit-il, je t'avais recommandé de ne point sortir d'ici ; qu'est-il donc survenu de si urgent, pour t'obliger à t'en aller ? » « Prince des fidèles, lui répondis-je, lorsque tu m'as quitté et que je suis resté ici seul, je me suis rappelé qu'une jeune esclave m'attendait chez moi, j'ai résolu d'aller la trouver. Je n'ai pu m'empêcher de m'oublier auprès d'elle. L'ivresse et la passion m'ont entraîné vers cette belle. » Nous nous remîmes de nouveau toute la journée à boire.

Lorsqu'il fut nuit, il entra dans son harem, et me dit, en me quittant : « Ne t'en va pas, pour que nous déjeûnions ensemble. » Dès qu'il fut parti, je n'y pus plus tenir, et j'éprouvai les mêmes desirs qui m'avaient tourmenté la veille : je me disposai donc à sortir, lorsque les domestiques du khalyfe s'y opposèrent, et me dirent : « Tu es cause que le prince nous a déja grondés. » Mais l'argent que je leur distribuai les rendit plus traitables ; ils me laissèrent aller.

Je sortis et m'acheminai vers le lieu où je vis l'officieux panier suspendu pour ma commodité. Je m'y plaçai : dès qu'on sentit le poids de mon corps, on m'enleva ; et, aussitôt que les esclaves me virent, ils

dirent : « C'est notre convive d'hier. » Oui, leur répondis-je. « Attendez, continuèrent-ils, que nous l'ayons consultée, car elle n'a pas coutume de recevoir une personne qu'elle a déja reçue chez elle. » On alla donc l'avertir, et l'on revint bientôt avec la permission de me faire descendre. On me conduisit dans le même salon aux deux sofas. Bientôt la dame parut avec le même cortége, s'assit, me demanda des nouvelles de ma santé, s'informa de ce que j'avais fait après l'avoir quittée, et elle témoigna tant de plaisir à me voir, que j'en fus déconcerté; ensuite, vinrent les mets et les vins comme la nuit passée. Nous mangeâmes et nous bûmes jusqu'à satiété ; notre conversation fut encore plus animée qu'elle ne l'avait été la veille.

Or, comme elle était ravie de toutes les histoires que je lui racontais et de mes saillies, elle s'écria : « Oui, j'en jure par le Très-Haut, tu es un homme charmant, qui ne taris pas en anecdotes amusantes et merveilleuses. » Mais que dirais-tu, si tu voyais mon cousin ? « Après toi, me dit-elle, il ne faut citer personne. » Je te le jure, je ne suis pourtant qu'une goutte de son océan : si tu permettais que je te le présentasse, tu te convaincrais de ma véracité. « Ce que tu me demandes, reprit-elle, ne s'accorde pas avec l'ordre établi ici ; car, personne, après être entré dans cette maison, n'y est revenu, excepté toi, parce que j'ai reconnu en toi une bonne éducation, et des manières charmantes. » Mais, madame, si vous voyiez mon cousin, vous feriez moins cas de moi,

et mon mérite diminuerait considérablement à vos yeux. « Hé bien, amène-le-moi la nuit prochaine. »

DLII^e NUIT.

Nous continuâmes à nous entretenir de choses et d'autres jusqu'à la pointe du jour ; alors, je pris congé d'elle, et je sortis de la même manière que j'étais entré. J'allai passer quelques instans chez moi, et je retournai bien vite auprès d'Almâmoun qui était fort en colère contre moi. Je le saluai, et il me répondit : « Je ne te rends pas ton salut, toi qui méprises mes ordres et mes discours. » En même temps il appela les portiers, et leur fit des reproches très-violens. Prince des fidèles, lui dis-je, modère-toi, car j'ai à te raconter une charmante anecdote. « Voyons, répliqua-t-il. » Je lui dis alors ce qui m'était arrivé, et j'ajoutai : J'ai obtenu d'elle un rendez-vous pour vous-même. Il fut au comble de la joie ; et pendant toute la journée il n'eut d'autre occupation que de me faire répéter mon histoire, et de me questionner sur cette belle jusqu'à la fin du jour.

A peine la nuit fut-elle arrivée, qu'il me dit : « Voici le moment. » Nous nous levâmes, nous partîmes ensemble, après que je fus convenu avec lui de ne pas lui donner les titres ordinaires, de faire trêve de cérémonies, et qu'il me traiterait comme son égal et son cousin. Nous nous rendîmes donc au

lieu désigné ; nous y trouvâmes deux paniers suspendus : je m'assis dans l'un, il s'assit dans l'autre, et nous fûmes bientôt enlevés sur la terrasse ; de là nous descendîmes dans le palais, et passâmes dans le salon , il s'y trouva trois sofas. Je m'assis sur l'un des trois, Almâmoun s'assit sur un autre, et celui du milieu resta vide. Bientôt parurent les belles esclaves et la dame, se balançant avec grace au milieu d'elles. On servit des mets et des liqueurs comme de coutume. Almâmoun me regardait, tout émerveillé de la beauté de ce spectacle.

Après le repas nous nous mîmes à raconter des histoires et à réciter des vers. Or, Almâmoun l'emportait sur elle par la supériorité de son éducation, et par l'élégance de ses manières. Elle me dit : « Je trouve ton cousin bien au-dessus des éloges que tu m'en as faits, et il possède encore plus de talent que tu ne disais : tu es resté bien au-dessous de la réalité. »

Nous passâmes une nuit charmante : Almâmoun se livra sans réserve au plaisir de boire, de manger, et de faire de la musique ; ensuite, une des jeunes esclaves se mit à chanter des vers de ma composition , et elle manqua plusieurs fois à la mesure ; mais Almâmoun, qui les savait par cœur, voyait très-bien où elle manquait. Alors, cédant à l'habitude de commander, et prenant le ton impérieux qui convient à un khalyfe, il me dit : « Abou Ishac, chante cette chanson. » Je me levai à son ordre, en disant : je vais t'obéir, prince des fidèles. Ensuite il m'or-

donna de m'asseoir; je m'assis et je chantai ces vers.

Après que j'eus chanté, je demandai à cette fille à qui elle appartenait, et quel était son état. Elle m'apprit qu'elle se nommait Bourân, et qu'elle était fille de Haçan, fils de Séhel. Quelques instans après, nous retournâmes au palais, et le lendemain Al-mâmoun, épris de ses charmes, la fit demander en mariage, et l'épousa suivant le témoignage des historiens.

Les noces se firent avec une magnificence étonnante, l'an de l'hégire 210, dans le mois de Ramadhân (Janvier 826).

Al-mâmoun allait, pour sa santé, de Baghdad à Com; il se trouvait dans la maison d'El-Haçan, fils de Séhel. La cérémonie se célébra; or, quand il vint chercher Bourân pour l'emmener avec pompe au palais, il la trouva au milieu de Ham-donnéh, fille d'Haroun; de Zobéide, mère de Giafar, fille d'El-Emyn; de sa grand'mère paternelle, et de son frère El-fadhl, fils de Séhel. Comme il mettait le pied dans l'appartement, la grand'mère de Bourân fit à sa petite-fille son présent de noces, qui consistait en une filière de mille perles des plus belles et des plus parfaites qu'il soit possible de trouver. Almâmoun s'assit vis-à-vis de Bourân; on avait étendu un tapis tout tissu en fil d'or; aussitôt la grand'mère répandit pour lui sur ce tapis, mille trois cents perles grosses et petites sur des plats d'or; Almâmoun, assis sur son tapis, regardait ces perles. Catel-Allah a dit

que Abou-Newas était présent à cette cérémonie, au sujet de laquelle il fit ces vers:

Les bulles de vin, grandes et petites,
Sont autant de perles
Qu'on répand sur une terre d'or.

Almâmoun ordonna qu'on ramassât ces perles, et les donna en présent à Bourân en lui disant: « Demande-moi ce dont tu as besoin. » Celle-ci témoigna la plus grande discrétion; son aïeule lui dit: « Expose donc à ton seigneur tes désirs, car il t'y a invitée. » Elle lui demanda la grâce d'Ibrahym, fils de Mehdy. « Je l'ai accordée déja, dit-il. » Elle lui demanda ensuite, pour Zobéide, mère de Giafar, la permission de faire le pèlerinage; il le lui permit. La mère de Giafar revêtit Bourân d'une robe de dessus, semblable à celle que portaient les Ommyades, et couverte de pierreries et de perles.

Almâmoun resta chez Al-Haçan, fils de Sehel, dix-sept jours, et chaque jour Al-Haçan distribuait au khalyfe et à sa suite, ce dont ils avaient besoin. Ibn Séhel revêtit aussi de robes d'honneur tous les officiers, chacun suivant son rang, leur nombre et leurs relations avec lui. On prétend qu'il ne dépensa pas moins de cinquante millions de pièces d'argent: on ajoute qu'Al-Haçan écrivit sur des billets les noms de ses meubles et de toutes ses propriétés, qu'il jeta ces billets au milieu de tous les officiers au moment des fiançailles, et chacun d'eux reçut le meuble ou la

propriété désignés sur le billet qui lui était échu. On ajoute que tout le bois qu'on brûla durant toutes ces fêtes, était du bois de sandal, *câqély*.

Chehérazade s'aperçut que cette histoire n'avait pas beaucoup plu au sulthan des Indes; le jour commençant à paraître, elle lui promit pour la nuit suivante un conte beaucoup plus intéressant, et le lendemain elle commença ainsi.

DLIII[e] NUIT.

HISTOIRE DE SÉLIM, SULTHAN D'ÉGYPTE.

Sire, on rapporte qu'il y avait autrefois, en Égypte, un roi puissant qui était père de deux fils. Un jour ce prince réfléchissant sur l'état de ce monde, et voyant que rien n'y était stable, prit le parti de faire apprendre un métier à Sélim, le second de ses enfants. Il le confia à un des plus fameux tailleurs de sa capitale. « Mon ami, dit-il au jeune prince, ne regarde point comme au-dessous de toi, l'état que je desire te donner; personne n'est à l'abri des vicissitudes du sort, et peut-être trouveras-tu un jour l'occasion de reconnaître la vérité de ce proverbe persan: » la grosseur d'un grain de millet d'instruction, est préférable à cent charges d'or. » Le jeune

prince se conforma aux volontés de son père, et, dans peu de temps, il devint très-habile dans l'art qui lui avait été enseigné.

Les événemens qui survinrent, ne justifièrent que trop la sage prévoyance du monarque. Ce prince retourna dans le sein du Dieu miséricordieux; son fils aîné monta sur le trône, et le fils cadet, qui savait combien il avait à redouter les mauvaises dispositions de son frère, se vit contraint, pour sauver sa tête, de prendre secrètement la fuite, et d'aller se réfugier dans l'Hedjaz. Il rejoignit une caravane de pélerins, et fit avec eux son entrée dans la ville sainte de la Mekke.

Il se promenait tranquillement dans une des rues de cette grande cité, quand son pied rencontra un corps dur qui fit du bruit; il y porta la main, et reconnut avec joie qu'il venait de trouver une bourse; mais la satisfaction qu'il éprouvait fut de courte durée, car, à peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontra un vieux khodjah qui se frappait la poitrine, en s'écriant avec l'accent du plus profond désespoir : « O musulmans, que celui qui a trouvé ma bourse, veuille bien me la rendre pour l'amour de Dieu et pour le temple saint de la Mekke; la moitié lui en appartiendra aussi légitimement que le lait de sa mère. » Le désespoir de cet homme ne permit pas au jeune prince de balancer long-temps sur le parti qu'il avait à prendre; il vint donc au-devant de lui : « Consolez-vous, khodjah, lui dit-il, j'ai trouvé ce que vous avez perdu. » Et il lui présenta la bourse.

Sélim montra dans cette circonstance un désintéressement qui lui concilia la bienveillance du khodjah: « Mon père, dit-il, graces à Dieu je puis gagner mon pain; tout ce que je vous demande, en retour du service que je vous ai rendu, c'est que vous soyez assez bon pour me procurer de l'ouvrage. » « Volontiers, mon fils, répondit le vieillard, votre générosité ne restera pas sans récompense; j'habite Baghdad, et si vous voulez je vous conduirai avec moi dans cette ville, où je pourrai vous être très-utile. » Le prince d'Égypte accepta cette proposition, et ils convinrent du moment de leur départ.

Après un long voyage, ils arrivèrent tous les deux sains et saufs, dans la capitale de l'Irak Arabi. Le khodjah, qui s'intéressait beaucoup à son jeune compagnon de voyage, le plaça aussitôt chez un tailleur de sa connaissance : celui-ci, pour connaître son savoir-faire, le pria de faire un kaftan; et lorsque son nouvel ouvrier vint au bout de quelques jours lui rapporter l'ouvrage qui lui avait été confié, il demeura étonné de la perfection du travail, et lui dit que jamais il n'avait vu d'aussi habile tailleur. Le talent du jeune prince attira mille louanges à son maître, et à lui-même, et les pratiques abondèrent tellement dans son magasin, que le tailleur, reconnaissant, lui dit un jour: « Mon ami, je te dois au moins douze kizils par jour, pour tous les services que tu me rends; les voici. » Une somme aussi considérable permit au prince de vivre dans la plus grande aisance à Baghdad.

Or, il arriva qu'un jour le khodjah eut une discussion avec sa femme qui était fort jolie, mais qui lui avait donné des motifs réels de mécontentement, et dans son impatience il prononça par trois fois le mot sacramentel de la répudiation. Il n'eut pas plus tôt commis cette imprudence, qu'il s'en repentit vivement; il alla trouver le cadi pour le prier de célébrer de nouveau le mariage, mais ce magistrat s'y refusa obstinément avant que l'épouse répudiée eût été unie, suivant la loi, à un hulla. Le khodjah délibéra long-temps pour se décider à choisir une personne qui possédât sa confiance, et il se détermina enfin à charger de ce rôle le jeune prince d'Égypte. A cet effet il le présenta à son épouse, et lui dit: « Voilà celui auquel je vous confie pour cette nuit. » Et après avoir prononcé ces paroles, il ferma la porte et les laissa tous les deux seuls, ainsi que la loi l'y obligeait. Lorsque la femme du khodjah vit son mari parti, elle approcha la lampe de la figure du jeune prince, et elle ne put se défendre d'éprouver de l'amour pour lui, car il y avait un air de dignité et d'amabilité répandu sur toute sa personne qui semblait déceler sa noble origine: le prince lui-même ne fut point insensible aux charmes de la femme du khodjah; une grande intimité ne tarda pas à s'établir entre tous les deux : elle lui fit voir des richesses considérables qu'elle avait apportées en dot à son époux, et lui dit que tous ses biens lui appartiendraient, s'il avait le courage de déclarer le lendemain matin, qu'il persistait à garder la femme

dont on l'avait fait le hulla, et qu'il lui était impossible de la répudier. Ces paroles remplirent de joie le cœur de Sélim, et il promit bien qu'il persisterait fermement devant le cadi dans son refus de répudier sa nouvelle épouse.

DLIV^e NUIT.

Le lendemain de grand matin le khodjah s'empressa d'ouvrir la porte; le jeune homme vint au-devant de lui et lui baisa la main : « Allons, allons, dit le mari, rendons-nous promptement chez le cadi.» «Quoi faire, chez le cadi? répliqua le prince.» «Eh mais, vous répudierez ma femme.» « Répudier votre femme! je m'en garderai bien ; ce n'est point la coutume de mon pays; en Égypte quand on a pris une femme on la garde. » « Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le khodjah; devais-je m'attendre à une pareille conduite de votre part?» Mais toutes ses observations furent inutiles; Sélim demeura inébranlable dans la résolution qu'il avait prise.

Alors le mari courut chez le cadi pour lui faire part de la position pénible dans laquelle il se trouvait; ce magistrat lui répondit que si le hulla persistait dans le parti qu'il avait pris, il n'y avait aucun moyen légal de le contraindre à répudier sa nouvelle épouse. Le chagrin que le pauvre khodjah éprouva de la perte de sa femme fut tel, qu'il devint sérieusement ma-

lade; il fit venir le jeune prince auprès de son lit, et lui dit : «Tout ce que j'éprouve en ce moment ne doit point vous être attribué, et j'aurais tort de vous reprocher une faute qui est la mienne. Lorsque vous me rendîtes avec tant de désintéressement la bourse que j'avais perdue, j'adressai imprudemment à Dieu cette exclamation : « O seigneur! tout ce que « je possède suffit-il pour récompenser tant de pro- « bité!» Vous le voyez, le Dieu miséricordieux n'a que trop bien exaucé ma prière, puisqu'en un instant vous voilà maître de la plus grande partie de mes biens, et qu'il vous a donné jusqu'à ma femme. Telle est la volonté du destin; je prends à témoin ceux qui sont ici présens que je vous fais donation entière de tout ce que je laisserai après moi.»

Au bout de trois jours le khodjah rendit son ame à Dieu, et le jeune prince devint extrêmement riche. Il vécut pendant plusieurs années avec sa femme dans la meilleure intelligence; et rien ne troublait cette union si singulièrement formée, lorsqu'un événement inattendu vint jeter la consternation dans l'ame de Sélim.

Aussitôt que son mariage avait été reconnu, il avait quitté le métier de tailleur; il avait pris de nombreux domestiques, reçu chez lui les jeunes gens les plus aimables de Baghdad, et sa maison était devenue le rendez-vous de la meilleure société de cette ville.

Mais le prince n'avait point remarqué qu'au nombre de ceux qui venaient le visiter, il y avait un jeune homme qui donnait à sa femme les soins

les plus empressés. Un jour, qu'après une partie de plaisir avec plusieurs de ses amis, il rentrait chez lui, il eut beau frapper à sa porte, personne ne se présenta pour la lui ouvrir. Étonné de ce silence il redouble ses coups et appelle ses gens; pas un homme ne paraît. Impatienté de ces retards, il prend le parti d'enfoncer la porte; il court à l'appartement de sa femme et ne l'y trouve pas. Il a beau frapper des mains, appeler ses domestiques, la maison est vide. Enfin, il visite toutes les parties de son logis et il acquiert la conviction que l'on en avait soustrait tout ce qu'il y avait de précieux.

Le prince ne douta plus alors qu'il n'eût été dupe de la perfidie de son épouse, et il jura de s'en venger. Dans ce but il chercha à rassembler tous les renseignemens qu'il put trouver sur le chemin qu'elle avait pris avec son amant, et, ayant vendu tout ce qu'elle avait laissé, il se mit à sa poursuite et se dirigea vers Ispahan.

Sélim, prenant de tous côtés des informations pour tâcher de découvrir les traces de son épouse, avait déja marché pendant deux journées lorsque, accablé de lassitude, il se reposa devant la maison d'un cordonnier. « Frère, lui dit celui-ci, vous paraissez fatigué; la nuit s'approche; si vous voulez partager la natte sur laquelle je couche, je vous l'offrirai volontiers. » Sélim accepta cette proposition avec empressement; et comme il éprouvait le besoin du repos, il s'étendit dans un coin et s'endormit profondément.

Mais bientôt il se réveilla pour être témoin d'une scène bien étrange.

La femme du cordonnier chez lequel se trouvait Sélim entretenait, depuis long-temps, un commerce d'amour avec un jeune marchand; et une amie commune, femme d'un barbier du voisinage, favorisait leur intrigue. Il arriva que des affaires obligèrent le cordonnier a quitter son logis pour quelque temps. Profitant de son absence, elle fit tous les préparatifs pour rejoindre celui qu'elle aimait, et elle se disposait à sortir lorsque son mari, dont les affaires avaient été promptement terminées, rentra au moment où elle ne s'y attendait pas. Il lui demanda pourquoi elle sortait; et comme les prétextes sous lesquels elle voulait s'excuser ne le contentèrent pas, il s'emporta, la maltraita malgré ses larmes et ses prières, et, pour la punir encore davantage, l'attacha fortement à un des piliers qui soutenaient la maison.

Sélim, qui dormait, avait été réveillé par tout ce bruit, et la conduite brutale du cordonnier l'avait indigné, mais il ne tarda pas à reconnaître que tous les torts n'étaient pas du côté de son hôte. Après avoir traité sa femme avec tant de rigueur, celui-ci s'était endormi. Peu de temps après, le prince vit entrer la femme du barbier : « Que faites-vous donc, voisine? dit-elle à voix basse; ne savez-vous pas que vous êtes attendue depuis long-temps, et n'avez-vous pas de honte de laisser se morfondre ainsi une personne qui

a pour vous tant d'affection!» «Hélas! répondit la prisonnière, il vous est bien aisé de m'accuser; mais vous cesserez d'être injuste quand vous saurez tous les chagrins qui viennent m'accabler. J'ai eu le malheur d'éveiller les soupçons de mon mari, et cet homme brutal, après m'avoir maltraitée comme vous le voyez, m'a fortement attachée à ce pilier, où je serai forcée de passer la nuit si vous n'avez la bonté de me débarrasser des liens qui me retiennent captive; et même, si vous aviez compassion de la situation malheureuse dans laquelle je me trouve, il vous serait facile de me rendre un service bien grand; en prenant pour quelque temps ma place, vous m'aideriez à me venger de mon mari et à le tromper plus facilement.» «J'y consens volontiers, voisine, reprit la femme du barbier; je vais d'abord vous délier et vous m'attacherez à votre place; je suis enchantée de trouver l'occasion de vous rendre ce service; veuillez seulement ne pas tarder trop long-temps.» En disant ces mots elle la détacha du pilier et prit sa place. La femme du cordonnier, rendue à la liberté, s'empressa d'aller retrouver son amant.

DLV^e NUIT.

Sur ces entrefaites le maître de la maison se réveille; il appelle sa femme à plusieurs reprises; et celle qui avait pris sa place, craignant que le son de

sa voix ne la trahisse, se garde bien de répondre. Le cordonnier impatienté par l'obstination de son silence, se lève, s'arme de son tranchet, et marchant vers le pilier où il avait attaché son épouse, il coupe le bout du nez de la femme du barbier. « Tiens, lui dit-il, en lui mettant le bout de son nez dans la main, je t'apprendrai à ne pas m'obéir; tu peux aller faire ce nouveau présent à ton amant. » Cependant la malheureuse victime de sa complaisance qui redoutait la colère d'un homme aussi emporté, se garda bien de rompre le silence, mais elle réfléchissait en elle-même au sort pénible qui l'accablait tandis que celle qui devait être punie était livrée à ses plaisirs.

Le cordonnier était retourné sur sa natte après avoir ainsi châtié celle qu'il croyait sa femme : celle-ci ne tarda pas à rentrer au logis; et quand elle reconnut l'état déplorable dans lequel son mari avait mis sa voisine, quoiqu'elle se félicitât intérieurement d'avoir échappé à un traitement aussi barbare, elle fit semblant de verser des larmes, et elle exprima dans les termes les plus forts à la femme du barbier toute la douleur qu'elle ressentait de ce malheureux accident. Après s'être ainsi affligée, elle reprit la place qu'elle avait quittée et se fit rattacher au pilier.

Alors elle songea aux moyens de persuader à son mari qu'elle avait recouvré le bout de son nez, et voici l'expédient qu'elle imagina pour le rendre dupe d'une nouvelle fourberie. Après avoir gardé pendant quelques instans le silence, elle éleva tout

d'un coup la voix : « Dieu clément et miséricordieux, s'écria-t-elle, vous qui savez lire dans les cœurs et distinguer les bons des méchans! vous à qui rien n'est caché! permettrez-vous que je sois victime des soupçons les plus odieux, et que je sois exposée aux traitemens les plus barbares et les plus injustes? Si vous daignez écouter ma prière, rendez-moi, seigneur, l'ornement de mon visage qui m'a été enlevé, et cette beauté, apanage ordinaire des ames nobles et pures! Que ce miracle fasse ressortir mon innocence et fasse disparaître les taches dont on a souillé la robe de mon honneur! »

Le cordonnier, après avoir entendu la prière de sa femme, ne put retenir son indignation. « Misérable! lui cria-t-il, ignores-tu donc que Dieu n'écoute point les prières des femmes adultères; et peux-tu espérer que ta prière parviendra jusqu'à son trône! » « Grand Dieu! s'écria la femme, ma prière vient d'être exaucée; approche toi-même, homme barbare, et viens te convaincre de la protection que la Toute-Puissance céleste accorde à la vertu persécutée. Allah vient de réparer l'ignominieuse injure dont tu m'avais accablée. » Ces paroles étaient prononcées avec trop de fermeté pour ne pas faire impression sur l'esprit du cordonnier, qui courut rallumer la lampe, et, l'approchant avec empressement du visage de sa femme, reconnut que son nez n'avait rien perdu de sa première forme. Il n'en demanda pas davantage, et se jetant à ses pieds : « Malheureux que je suis! s'écria-t-il; ah! je confesse à présent tous mes torts

et je vous promets de les réparer. Soyez sûre que par ma soumission, ma docilité, mes complaisances, je vous ferai oublier ma conduite passée; commandez maintenant en souveraine, vous êtes désormais la maîtresse unique de mes actions, et vous pouvez disposer en tout du plus humble des esclaves. »

Sélim, qui, placé dans le coin où il était couché, avait été témoin de toutes ces scènes, ne put s'empêcher de rire de la bonhomie du pauvre cordonnier. En voyant combien il était dupe des ruses de sa femme, il se consola un peu de sa propre infortune et s'endormit plus tranquillement sans écouter les suites de la réconciliation.

Le lendemain au matin il se leva dès le jour, remercia son hôte de la généreuse hospitalité qu'il lui avait accordée, et, sans vouloir troubler son repos par des révélations imprudentes, il continua sa route vers Ispahan. Sélim s'acheminait tristement vers la ville voisine, lorsqu'il fit rencontre d'un kalender qui suivait la même route que lui: « Vous paraissez bien triste, dit le voyageur au prince, en l'abordant, quel est le sujet de votre chagrin? » « Hélas! seigneur, repartit Sélim, je cherche ma femme qui m'a abandonné. » « Quoi! c'est là le sujet de votre chagrin! dit le kalender; consolez-vous, seigneur, vous n'êtes pas la première victime d'un accident de cette nature, et vous devez vous estimer heureux qu'aucun autre n'ait été la suite du premier; j'ai entendu parler d'un malheureux marchand, abandonné par sa femme, qui n'en avait pas

été quitte pour si peu de chose. » « Qu'arriva-t-il donc à ce marchand? demanda le prince d'Égypte. » Alors le kalender, chemin faisant, commença en ces termes :

HISTOIRE D'ADILEH.

« Il y avait autrefois en Arabie, un jeune marchand de soieries qui avait pour épouse une des plus jolies femmes de l'Asie; il avait conçu pour elle la plus tendre affection, et Adileh (c'est le nom de cette jeune femme) paraissait le payer de retour. Un jour que dans les épanchemens de leur tendresse mutuelle ils se témoignaient les regrets de se voir condamnés à être séparés un jour par la mort : « Si j'avais le malheur de te perdre, disait le jeune marchand à sa femme, je passerais la nuit entière à pleurer sur ta tombe; je t'en fais ici le serment. » « Et moi je te jure, lui répondit Adileh, que si j'étais assez infortunée pour te survivre, je me laisserais mourir de faim sur ta tombe, si la douleur dont je serais accablée ne suffisait pas pour nous réunir ».

« Peu de temps après cette conversation, Adileh fut attaquée d'une maladie violente qui la conduisit au tombeau. Le marchand éprouva une bien vive douleur de la perte de son épouse; il lui fit construire un monument, et, comme il le lui avait promis, il passa la nuit à pleurer et à gémir près d'elle. Il était dans cette triste position depuis plusieurs heures,

lorsqu'au point du jour un Génie (1), qui se trouvait dans ce cimetière, entendit ses sanglots; il eut pitié de sa vive affliction.

« Qui peut te désoler ainsi? lui demanda-t-il. » « Hélas! lui répondit le marchand, j'ai perdu ce que je possédais de plus cher au monde : j'avais une femme que j'adorais et dont j'étais tendrement aimé; l'impitoyable mort vient de me la ravir. » « Si je la rendais à la vie? demande le Génie. » « Mes vœux les plus chers seraient accomplis, dit le marchand. » « Eh bien, tu vas être satisfait, reprit-il. » En même temps il s'approcha du corps d'Adileh, prononça quelques paroles mystérieuses; et à peine commença-t-elle à soulever la tête, qu'il disparut aussitôt. La jeune femme demanda à son mari comment il se faisait quelle était rappelée à la vie, et celui-ci lui raconta tout ce qui venait de se passer. Adileh lui peignit dans les termes les plus forts, sa reconnaissance et sa tendresse, et elle lui dit qu'elle voulait lui prouver par ses soins et son attachement son éternelle gratitude. « O ma bien aimée, reprit le jeune marchand, n'est-ce pas pour moi une assez douce récompense que de te voir rendue à la vie et à mon amour; hâtons-nous de rentrer au logis pour jouir tranquillement d'un bonheur que ta mort a si cruellement interrompu. » En disant ces

(1) Nous avons cru devoir substituer ici un génie au pouvoir divin du Sauveur que l'auteur musulman présente dans ses contes comme prophète.

mots, il s'aperçut que sa femme n'avait pour tout vêtement que le linceul dans lequel on l'avait ensevelie, et qu'il était indispensable d'aller lui chercher quelques vêtements pour la mettre en état de traverser la ville : il courut donc avec empressement jusque chez lui pour se procurer ce qui était nécessaire, en priant sa femme de l'attendre quelques instants.

« Pendant que le jeune marchand était allé chercher des habillements pour couvrir sa femme, le fils du roi, suivi de plusieurs courtisans, vint à passer près du cimetière. La situation singulière d'Adileh fixa d'abord ses regards ; en s'approchant de plus près, il reconnut que c'était une femme charmante, et, en la considérant plus attentivement encore, il ne put se défendre d'une vive impression. Un des courtisans qui s'aperçut de son trouble, pensa qu'il ferait quelque chose d'agréable au prince, en lui proposant d'emmener cette femme dans son palais, et son offre fut acceptée avec empressement. « Cependant, dit le prince, ayez soin de vous informer si elle n'est point engagée dans les liens du mariage ; car je ne voudrais point enlever une femme à son époux. Ce sera, sans contredit, la plus belle de mon harem. » Alors le courtisan s'approcha d'Adileh, lui demanda si elle était mariée, et lui proposa de la conduire dans les appartements du prince. « Seigneur, répondit la femme du marchand, j'accepte volontiers l'honneur que le prince veut bien me faire ; libre de mes actions, et n'appartenant à personne, je puis lui donner

ma main.» On la couvrit alors de la pélisse d'un des officiers, et on la conduisit jusqu'au harem où on la revêtit des plus riches habillemens.

DLVI^e NUIT.

«Pendant que ces choses se passaient, le marchand était accouru promptement avec un kaftan et une chemise, près du tombeau où il avait laissé sa femme: il cherche, il appelle, et personne ne répond. Alors il ne put retenir ses larmes, et donna un libre cours à ses gémissements. Grand Dieu, s'écriait-il, suis-je assez malheureux, faut-il passer ainsi de la douleur à la joie, et me voir privé de nouveau de celle qui faisait mon bonheur; serait-elle tombée au pouvoir d'un autre. Ah! si ce que je redoute était vrai, je suis bien plus malheureux encore. Je n'en doute pas, quelque passant épris de ces charmes l'aura enlevée malgré elle. Je la vois luttant contre son ravisseur, implorant mon assistance et m'appelant à son secours.

«Plein de ces tristes idées, le malheureux marchand fit tous ses efforts pour découvrir le ravisseur d'Adileh, et il apprit, enfin, qu'elle avait été renfermée dans le sérail du prince. Sans perdre un instant, il vole à son palais, et se jetant à ses pieds, il le conjure de lui rendre une femme chérie qu'il retient captive. « Que signifie ce discours lui demande le prince, jamais je n'ai fait enlever une femme malgré

elle, jamais, surtout, je n'ai introduit de femme mariée dans mon harem. » Et comme le marchand persistait à soutenir que sa chère Adileh devait se trouver dans le palais : « Écoute, ajouta le prince, je veux bien pour te désabuser te laisser voir toutes celles qui sont renfermées en ces lieux, mais, malheur à toi si tu n'y retrouves pas la femme que tu me demandes, car tu paieras de ta tête ton indiscrète curiosité. » Le jeune marchand consentit volontiers à cette condition. « Ah! prince, lui dit-il, dussé-je sacrifier mille vies pour la retrouver, je les exposerais sans balancer pour la femme la plus tendre, la plus aimante, la plus fidèle! Ah! vous ne connaissez pas le trésor que renferme votre palais. »

On fit donc passer devant les yeux du marchand toutes les femmes du harem, et sur la demande du prince, il répondit négativement tant qu'il ne vit pas la sienne; mais d'aussi loin qu'il aperçut sa chère Adileh : « Seigneur, s'écria-t-il, voilà celle que j'avais perdue, je vous rends grace de vos bontés. » « Connaissez-vous cet homme? demanda le prince à la jeune femme. » « Je ne le connais que trop, seigneur, répondit-elle aussitôt avec effronterie; veuillez l'éloigner de ma présence; celui que vous avez devant vous est un voleur infâme, c'est lui qui, après m'avoir dépouillée, voulait m'enterrer vive dans le cimetière où vous m'avez trouvée, lorsque j'eus le bonheur de vous rencontrer. Punissez ce scélérat suivant la rigueur des lois, il mérite d'être pendu. »

La douleur, la confusion, et l'étonnement, ne permettaient pas au malheureux marchand d'ouvrir la bouche pour se justifier. « C'est donc ainsi, brigand infâme, lui dit le prince, que tu oses venir réclamer jusque dans mon palais une femme que tu as voulu enterrer vive; tu mériterais de périr dans les plus cruels supplices: mais, rends grace à mes bontés, je me contenterai de te faire pendre. » Et comme le marchand voulait essayer de se justifier: « N'ajoute pas encore le mensonge à tes crimes, dit ce prince; tout ce que tu pourrais dire serait inutile; allons, qu'on le saisisse à l'instant, et qu'on le pende sans miséricorde; vous m'en répondez sur votre tête. » A ces mots, il fait un signe aux personnes qui l'entourent, et l'on entraîne ce malheureux au gibet, après lui avoir lié les mains derrière le dos.

Il allait être pendu, lorsque tout à coup le Génie qui lui était apparu dans le cimetière, se présenta aux yeux de la foule étonnée. « Arrête, cria-t-il à l'exécuteur, tu vas mettre à mort un innocent. » « Ce n'est pas là ce que nous avons à examiner, s'écrièrent les officiers du prince; nous répondons de son supplice sur notre tête, et il faut que la volonté de notre maître s'exécute. » « Et moi, répartit le Génie, je me charge de toute la responsabilité, et quand j'aurai fait connaître la vérité au prince, je ne doute pas qu'il ne fasse justice. » Les officiers intimidés par les paroles du Génie, firent suspendre l'exécution du jeune marchand, qui se rendit chez le prince avec son libérateur. « Seigneur, dit celui-ci, vous avez

été trompé par la perfidie d'une femme : Adileh est vraiment l'épouse du marchand qui est présent devant vous, et c'est à cause de ses prières que je lui avais rendu la vie ; mais une pareille femme est indigne de jouir plus long-temps du bienfait que je lui avais accordé ; qu'elle meure à l'instant même. Quant à son mari, j'espère, seigneur, que vous lui rendrez justice en révocant votre arrêt. » En disant ces mots, le Génie disparut.

Lorsque le kalender eut terminé son récit, Sélim lui répondit : « Vous ne connaissez pas toute l'étendue de mon malheur ; il semble que je sois poursuivi par la fatalité : une naissance illustre m'avait appelé aux plus hautes destinées, et je me suis vu tout à coup jeté dans l'état le plus déplorable. Au moment où, résigné à mon sort, je crois avoir trouvé le bonheur, un événement, que rien ne semblait devoir me faire présager, me replonge tout à coup dans un abîme de maux. » « Seigneur, répondit le kalender, quelle qu'ait été la rigueur du sort envers vous, il est difficile qu'il vous ait plus maltraité que moi, et je porte sur ma figure le souvenir éternel d'un des malheurs les plus cuisants. » En disant ces mots, il fit remarquer à Sélim la trace d'une profonde blessure sur sa joue droite. « Cette cicatrice, continua-t-il, me rappelera toujours la plus pénible circonstance de ma vie ; et comme mon histoire peut contribuer à rendre votre douleur moins vive, je vous en ferai volontiers le récit. » Alors, sur l'invitation

du prince d'Égypte, le kalender commence en ces termes.

HISTOIRE DU KALENDER BALAFRA.

« Vous saurez, seigneur, qu'avant d'embrasser la profession de kalender, j'étais officier de l'armée. Un jour je formai, avec plusieurs de mes camarades, le projet d'une partie de chasse; nous montâmes à cheval, et à peine entrions-nous dans la forêt, qu'un cerf magnifique, dont la contenance annonçait la hardiesse, parut tout à coup à nos yeux. Aussitôt chacun s'élança pour le poursuivre, et le cerf prit la fuite devant nous.

« Dans l'ardeur de la chasse, je me séparai de mes compagnons; comme je ne connaissais point les chemins de la forêt dans laquelle je me trouvais, je ne tardai pas à m'égarer. La chaleur était excessive; mon cheval ardent, et lancé avec vigueur, ne pouvait se contenir, il parcourait les chemins avec une vitesse merveilleuse, et faisait jaillir, en frappant la terre avec ses fers, des milliers d'étincelles qui ressemblaient aux étoiles du firmament; mais un caillou roulé le fit broncher, et s'abattre. Je tombai par terre si rudement, et je fus si étourdi de ma chute, que plusieurs heures se passèrent avant que j'eusse recouvré mes sens. Enfin, je revins à moi, et comme j'essayais de me relever, je vis s'approcher une vieille

décrépite dont les joues étaient ridées, comme l'eau par le zéphyr; elle appuyait sa marche vacillante sur un petit bâton, et s'avançait vers moi à pas lents.

« L'approche de la nuit, l'horreur du désert, un bruit sourd qui se faisait entendre dans le lointain, l'étonnement causé par ma chute, l'apparition subite et l'aspect singulier de cette femme, me firent trembler comme la feuille. Je la pris pour un mauvais génie qui venait s'emparer de moi; plein de cette idée, je lui adressai des paroles suppliantes, et je lui dis tout ce que je pus imaginer de plus agréable et de plus flatteur.

« La vieille s'aperçut du trouble dans lequel sa présence m'avait jeté, et elle s'efforça par ses manières affables de dissiper mes craintes. Elle me demanda comment il se faisait que je me trouvais ainsi dans ce lieu désert. Je lui racontai en peu de mots ce qui m'était arrivé, et je lui fis part de la position dans laquelle je me trouvais. Elle m'offrit son aide, et j'acceptai ce faible appui, dans l'embarras extrême où m'avait laissé la fuite de mon cheval. Alors, la vieille me prit par la main, elle me guida hardiment au milieu de l'épaisseur du bois, et me conduisit, après mille détours, hors de ce lieu sauvage. Tout à coup ma vue fut frappée de l'aspect délicieux d'une maison charmante placée sur les bords d'une rivière limpide. Cette maison était entourée de jardins enchanteurs, peuplés de mille oiseaux brillans, et rafraîchis par des petits ruisseaux qui y entretenaient une éternelle verdure.

« Nous entrâmes dans ce séjour, où les soins les plus empressés me furent prodigués. On n'épargna rien de ce qui pouvait flatter mon goût et mes sens; tout respirait dans ces lieux l'abondance et la richesse. « Je vous demande pardon, seigneur, me dit la vieille, si je vous reçois dans une chaumière si peu digne de vous; mais votre présence l'honore, et je me flatte que la cordialité de notre accueil saura vous retenir quelques jours dans cette solitude. »

« Je rendis graces à Dieu de m'avoir tout à coup fait passer d'un désert sauvage dans un lieu délicieux, où j'étais l'objet des prévenances et des attentions les plus délicates, de la part d'une femme qui me paraissait pleine de générosité et de bonté. Je me promis bien de séjourner quelque temps au milieu de cette campagne riante, où tout semblait se réunir pour me charmer.

DLVII^e NUIT.

« Au coucher du soleil, je vis la vieille étendre un tapis pour faire la prière, et son exactitude à remplir les devoirs de sa religion, ne fit que me confirmer davantage dans la bonne opinion qu'elle avait su m'inspirer. A peine la lune eut-elle remplacé le flambeau du jour, que notre retraite fut embellie par une jeune fille parée de graces et d'attraits; ses yeux étaient brillans comme les étoiles, la rose nais-

sante aurait envié la fraîcheur de ses joues; sur son front plein de modestie et de candeur, deux sourcils arqués se dessinaient avec élégance. Son arrivée parfuma l'air d'une odeur délicieuse; elle amenait avec elle une génisse qui le disputait par sa beauté aux gazelles les plus sveltes et les plus gracieuses. La vieille courut au devant d'elle en l'apercevant, l'embrassa sur le front, et elle la pria de nous servir quelques mets champêtres.

« Aussitôt la jeune fille se mit à traire la vache; elle revint ensuite nous apporter du lait et des fruits qu'elle mangea avec nous. Je ne pus voir une aussi charmante personne sans ressentir une vive impression, et sans éprouver le besoin de la lui faire partager. Je redoublai dès-lors d'attention pour la vieille, et, profitant de l'absence de celle que j'aimais, j'attendis, le lendemain matin, le moment où la vieille venait de finir sa prière pour lui parler sans détour. Que j'ai de graces à vous rendre ma bonne mère, lui dis-je, de l'hospitalité bienveillante que vous m'avez accordée: perdu au milieu de cet affreux désert, j'ai trouvé subitement en vous un secours inattendu; serait-ce donc abuser de cette hospitalité, que de vous demander qu'elle est cette jeune personne que j'ai vue hier ici. « Mon fils, me répondit la vieille, ne me remerciez pas d'avoir fait mon devoir; en m'éloignant du monde pour vivre dans le sein de la retraite, occupée à servir Dieu, j'ai dû me consacrer au service des malheureux, et je me suis promis de servir l'infortune, partout

où je la rencontrerais. J'ai pris soin de l'éducation de ma petite fille que vous voyez avec moi ; son père et sa mère sont morts lorsqu'elle était bien jeune encore, et je l'ai décidée à fuir un monde périssable, pour s'occuper de son salut éternel. »

« Ma bonne vieille, répondis-je, votre exemple produit sur mon esprit une impression telle, que je veux vous imiter aussi, fuir un monde corrompu, m'isoler de mes parens, de mes amis, pour me vouer tout entier avec vous dans cette solitude au culte de Dieu; mais en même temps je réclamerai de vous une récompense. Votre petite fille est jeune encore, confiez-là à mes soins, unissez-nous, et nous resterons tous les deux auprès de vous, pour vous servir d'appui dans vos vieux ans, pour vous offrir tous les services que nous pourrons vous rendre, pour exécuter vos moindres volontés. J'espère qu'en m'accordant ce que je vous demande, vous me donnerez une preuve nouvelle de cette bienveillance que vous m'avez déja témoignée, et vous accomplirez entièrement les desseins du ciel, qui semble m'avoir, exprès, conduit dans cette maison.

« La vieille se rendit à mes instances, et je me crus le plus heureux des hommes; peu de jours après, notre union fut célébrée, et je devins possesseur de celle que j'aimais. Tout semblait contribuer, dans les premiers momens de mon mariage, à m'environner du bonheur que j'avais espéré. Ma femme, aussi belle que les houris, était un modèle de pudeur et de retenue, la clarté même de la lune l'effrayait, et elle

n'avait jamais encore osé lever les yeux sur moi, tant étaient sévères les principes dans lesquels son aïeule l'avait élevée. J'étais au comble du bonheur, et je n'aurais pas sacrifié un des momens que je passais auprès d'elle, quand on m'aurait offert le monde tout entier. En effet, figurez-vous, seigneur, quelle était ma félicité, lorsque je me voyais uni a une femme charmante et qui n'avait pas moins de pudeur que de graces; aussi je me rappelais souvent cette sentence si vraie:

« Le pauvre qui possède une femme belle, ver-
« tueuse, et aimable, est aussi heureux qu'un roi. Si
« tu as trouvé une telle femme, tu es au-dessus de tous
« les chagrins de la vie, car elle peut te consoler
« de tout. Sa vue suffit pour dissiper la tristesse de
« ton cœur, et pour t'offrir l'image du paradis. »

« Mais, hélas! que tout devait bientôt changer de face pour moi; notre vieille mère mourut, et je rendis les derniers devoirs à ses cendres. Dès-lors, un changement subit survint dans les dispositions de mon épouse; elle qui dissipait ma tristesse, et dont la vue réjouissait mon cœur, devint tout à coup morose et triste; le séjour des champs lui parut insupportable; elle trouva l'air insalubre, et fit tant, enfin, que, pour lui plaire, je me vis forcé de revenir à la ville, et d'y cultiver de nouveau les connaissances de mes anciens amis, que j'avais abandonnés pour vivre dans la retraite.

« Je louai une maison dans un quartier retiré, je donnai à ma femme une vieille servante pour prendre

soin de la maison, et ayant ainsi arrangé mes affaires domestiques, je m'occupai de la gestion des biens que nous avions laissés à la campagne; à cet effet, je faisais de fréquentes absences.

« Un jour que je me disposais à partir pour un de ces voyages, je vis venir vers moi la vieille que j'avais prise. « Seigneur, me dit-elle, mon âge ne me permet pas de remplir exactement la tâche que les soins de votre maison m'imposent, je viens vous prier, en conséquence, de vouloir bien me permettre de vous quitter; aussi bien, ajouta-t-elle, suis-je trop peu au fait des intrigues de la ville, et ne suis-je point du tout propre à certaines sortes d'affaires. » Je ne compris point ce que la vieille voulait me faire entendre, et prenant à la lettre ce qu'elle me disait, je lui donnai son congé, sans me douter de l'outrage que ma femme me faisait, tant j'étais éloigné de la croire capable d'un pareil crime.

« La vieille voyant que je n'avais apporté aucune attention à ses paroles, crut qu'il était alors de son devoir de s'expliquer en termes plus clairs; et un jour que je me disposais à partir encore pour la campagne, elle vint a moi, et me dit: « Ah! seigneur, vous poussez la confiance jusqu'à la bonhomie; comment pouvez-vous ignorer ce qui se passe chez vous, et ne pas mieux vous tenir en garde contre les ruses des femmes! »

« Les paroles de la vieille faillirent me faire perdre l'esprit, et me mirent dans une colère des plus violentes; explique-toi, lui dis-je, et ne me laisse pas

plus long-temps dans l'incertitude cruelle où me jettent tes paroles: ma femme m'aurait-elle trahi? « Vous êtes encore jeune, seigneur, reprit la vieille, et vous avez besoin de prudence; j'ai voulu que mes paroles vous apprissent à vous tenir sur vos gardes, mais je ne me suis point permis d'accuser personne; puisse seulement l'avis que mon expérience m'autorise à vous donner, vous engager à devenir plus circonspect à l'avenir! » En disant ces mots elle me quitta plus mort que vif.

DLVIII^e NUIT.

« Je délibérai long-temps sur le parti que j'avais à prendre, je ne savais si je devais m'éloigner ou rester; enfin, pour éclaircir les soupçons que le rapport de la vieille avait fait naître en moi, voici, seigneur, le plan auquel je m'arrêtai.

« Je continuai devant ma femme les préparatifs de mon départ, et après lui avoir dit adieu, je montai à cheval et sortis de la ville; mais, au lieu de continuer ma route, j'entrai dans un jardin que nous avions dans les environs, et j'y demeurai une journée entière, qui me parut plus longue que la plus obscure des nuits. Lorsque le soir fut venu, je me déguisai avec les vêtemens d'un mendiant, et dans cet état, je rentrai à pied dans la ville. Je m'approchai furtivement des derrières de la maison que j'habitais, et

j'écoutai avec attention. Le bruit que j'entendis ne me permit pas de douter qu'il ne se passât quelque chose d'extraordinaire ; tremblant de tous mes membres, je parvins, cependant, à passer par-dessus le mur de clôture, et à monter, sans être aperçu, sur un des grands arbres de mon jardin qui s'élevaient en face de l'appartement de ma femme. Placé de cette manière, je pus facilement tout observer; jugez, seigneur, quelle fut ma douleur, en voyant cette perfide que, jusqu'alors, j'avais toujours trouvée pleine de chasteté et de vertu, prodiguer ses caresses à un homme à qui elle versait à boire.

« J'attendis que ma femme fût éloignée, et aussitôt que je la vis sortir avec une servante, je descendis précipitamment de l'arbre où j'étais monté, et j'entrai dans l'appartement où se trouvait son amant; il était ivre, et je lui enfonçai mon sabre dans le sein, pour venger mon honneur outragé; puis je me hâtai de remonter sur l'arbre que j'avais quitté.

« Lorsque ma femme rentra, et qu'elle aperçut son amant frappé d'un coup de sabre et baignant dans son sang, elle ne put contenir sa rage et son désespoir; elle s'arma du sabre même qui l'avait frappé, et, hors d'elle-même, elle courut visiter toutes les parties du jardin pour trouver le meurtrier, mais ses recherches furent inutiles.

« Après ces vaines perquisitions, elle s'occupa du soin de cacher le cadavre; aidée de sa servante, elle alla l'enterrer elle-même dans un des coins du jardin, puis elle passa la nuit à exhaler ses plaintes

et à pleurer la mort de son amant. Pour moi, aussitôt que cela me fut possible, je m'empressai de quitter ces lieux, et je sortis du jardin comme j'y étais entré, à la faveur des ténèbres.

« Le lendemain au matin je rentrai chez moi, et je vis que ma femme s'efforçait vainement de cacher sa douleur : je lui demandai pour quelle raison elle faisait une aussi triste contenance, et la perfide me répondit que mon absence était la cause de son chagrin. Je cachai l'indignation que sa fausseté me faisait éprouver, et je fus assez maître de moi pour ne rien laisser paraître ; mais, lorsque les jours suivans je vis que sa douleur, loin de diminuer, ne faisait que s'accroître encore, je la pressai de nouveau de me faire connaître le sujet de ses pleurs. Nous sommes maintenant réunis, lui dis-je, et il me semble que tu devrais être consolée. Alors, pour trouver un nouveau prétexte à ses larmes : « Hélas, me répondit-elle, je ne puis m'empêcher de gémir en me rappelant le songe affreux que j'ai fait cette nuit. Nous nous promenions tous les deux sur le rivage d'une mer agitée par la tempête ; tout à coup j'ai vu sortir un monstre marin, tu as voulu le fuir et tu t'es jeté à la mer, mais il t'a poursuivi jusque dans les flots. »

« Je ne pus souffrir plus long-temps une fausseté aussi grande : tranquillise-toi, lui répondis-je ; ce songe, tout terrible qu'il est, ne nous annonce rien que de favorable, et je vais te l'expliquer. Le monstre que tu as vu est un de mes ennemis ; quand je me suis jeté à la mer, j'ai imploré contre lui la protec-

tion du Ciel, et je l'ai tué : sa fuite dans les flots signifie son enterrement dans un des coins de mon jardin.

« Elle comprit trop bien le sens de ces paroles, et ne pouvant contenir sa fureur, elle saisit un couteau, s'élança sur moi, et me fit au visage la blessure dont vous voyez la cicatrice. Je cherchai long-temps à éviter ses coups, mais voyant qu'elle en voulait à ma vie, je me vis forcé de saisir le couteau dont elle était armée et de la frapper elle-même. Elle tomba morte sous le coup. Dans la colère qui me transportait, je frappai également son indigne suivante.

« Depuis cet évènement, seigneur, j'ai résolu d'abandonner tout-à-fait le monde, et de chercher des distractions dans une vie errante ; après avoir vendu tous mes biens, j'ai pris les habits de kalender, et j'ai erré de ville en ville dans le dessein d'aller visiter l'Égypte où je me rends maintenant. »

Le récit du kalender joint à l'aventure dont il avait été le témoin, consolèrent Sélim de sa disgrace, et il prit la résolution, non plus de courir après sa femme, mais de se diriger du côté de l'Égypte avec le nouveau compagnon de voyage qu'il avait rencontré.

Les deux voyageurs étaient arrivés près des frontières de ce royaume, et ils s'étaient logés dans un grand caravansérail, où se trouvaient plusieurs marchands et voyageurs de différentes nations. L'un d'eux en apercevant le prince d'Égypte, parut le considérer avec une attention particulière. Après l'avoir longtemps regardé : « Seigneur, lui dit-il, puis-je vous

demander quel est le lieu de votre naissance ? » « Je suis né au Caire, répondit Sélim. » A ces mots, le voyageur reconnaissant le prince d'Égypte, et se jetant à ses pieds : « Ah! prince, lui dit-il, permettez-moi d'embrasser vos genoux, et de vous reconnaître le premier pour mon souverain; la fortune s'est enfin lassée de vous persécuter, et votre sort est bien changé. Vous voyez en moi le tailleur que le roi votre père avait chargé de vous enseigner un métier; votre frère aîné a cessé de vivre, et sa mort a jeté l'Égypte dans la confusion. On a voulu mettre à sa place un de vos parens que les courtisans protégeaient, mais j'ai fait valoir vos droits près du peuple, j'ai réclamé pour vous la couronne, vos partisans se sont réunis, et ils l'ont emporté; j'ai fait connaître les raisons qui vous avaient forcé de quitter l'Égypte, et j'ai demandé que l'on m'accordât deux ans pour vous chercher. Il a été convenu que, pendant ce temps, vos vézyrs gouverneraient le royaume; mais j'espère que bientôt vous allez prendre vous-même les rênes de l'État. Le peuple attend avec impatience le moment où vous remonterez sur le trône de vos pères. » Sélim remercia son ancien patron de son zèle, et lui promit de ne point oublier les obligations qu'il lui avait; il le pria de l'accompagner jusque dans la capitale, et fit la même proposition au kalender, qui l'accepta.

Ils parvinrent en peu de jours au Caire, où Sélim fut reçu au milieu des acclamations générales. Ceux des grands qui avaient d'abord voulu placer la couronne sur la tête d'un autre, furent les premiers à

se ranger de son parti, et a prêter en ses mains leur serment de fidélité.

Lorsque Sélim fut sur le trône, il voulut d'abord récompenser le tailleur, son ancien maître, auquel il avait de si grandes obligations : « Mon père, lui dit-il, car les services que vous m'avez rendus ne me permettent pas de vous appeler d'un autre nom, soyez sûr que ce que je vous dois ne sortira jamais de ma mémoire; vous m'avez mis à même de subsister, et c'est à vous que je suis redevable de la conservation de ma vie; je vous dois aussi le trône; recevez pour récompense la charge de grand vézyr de mon empire. » « Sire, répondit humblement le tailleur, votre majesté m'accable de ses bontés, mais elle trouvera bon que je n'en profite pas; la charge de ministre est un fardeau bien pesant; je suis bon tailleur, et je pourrais bien être mauvais vézyr; vos peuples vous reprocheraient peut-être de m'avoir élevé à un poste que je ne suis pas capable de remplir; non, mes prétentions sont plus bornées; je fais bien les habits, veuillez me nommer tailleur de la cour et je vous promets de m'acquitter fidèlement de la charge que vous m'aurez confiée. » Le prince sentit toute la justesse des observations du tailleur, et il lui accorda ce qu'il lui avait demandé. Il conféra la charge de grand vézyr à son compagnon de voyage le kalender, dans lequel il avait chaque jour découvert de nouveaux talens.

Tous les deux s'appliquèrent à bien gouverner l'Égypte, et à réparer les maux que les décrets tyran-

niques du dernier roi avaient causés à ce pays. Sélim s'occupa surtout de rétablir le règne de la justice qui avait été long-temps méconnu, et il ordonna qu'on lui rendît compte de toutes les affaires importantes qui seraient jugées dans le royaume.

DLIX^e NUIT.

Un jour le cadi du Caire vint se présenter à son divan : « Sire, lui dit-il, je viens rendre compte à votre majesté d'une affaire embarrassante, et prendre ses ordres sur cet objet. Trois hommes accusés d'assassinat ont été traduits devant moi ; deux d'entre eux ont avoué leur crime et ils ont déja reçu le juste châtiment qu'ils méritent ; mais le troisième persiste à soutenir qu'il est innocent du crime qu'on lui impute et que, cependant, il doit être condamné. Je vous avouerai qu'une pareille contradiction ne m'a pas médiocrement embarrassé, et je suis venu rapporter cette affaire à votre majesté afin qu'elle prenne une décision convenable. » Le roi ordonna que l'on fît paraître l'accusé devant lui.

Aussitôt que Sélim aperçut celui que le cadi lui amenait, il reconnut un jeune homme qu'il avait vu souvent à Baghdad ; mais sans rien témoigner de sa surprise, il l'interrogea : « On t'accuse, lui dit-il, d'avoir commis un assassinat. » « Cette accusation est fausse, répondit le jeune homme, mais je n'en

mérite pas moins la mort. » « Comment peux-tu mériter la mort, si tu n'as commis aucun crime, reprit Sélim. » « Sire, répartit l'accusé, veuillez écouter mon histoire.

« J'étais lié avec un jeune homme qui avait hérité d'une fortune considérable, et si je ne savais qu'il est en ce moment à Baghdad, je vous avouerai, sire, que je le croirais ici; il existe entre vos traits et les siens une ressemblance frappante. Ce jeune homme avait épousé une veuve fort jolie dont il était tendrement épris. Un jour je fus très-étonné d'entendre cette femme me proposer de l'enlever, et d'aller vivre avec elle loin de Baghdad; elle me dit qu'elle avait une grande quantité de pierreries qu'elle pouvait emporter: je résistai long-temps à ses coupables séductions, je lui représentai l'ingratitude qu'il y aurait à trahir un ami, à abuser de sa confiance; toutes mes observations furent vaines, il fallut me décider à partir avec elle, et à l'emmener loin de la ville que nous habitions, à l'insu de son mari. Nous profitâmes du moment où il était allé visiter quelques amis; sa femme prit divers prétextes pour éloigner tous les domestiques en leur donnant des commissions. Aussitôt que la maison fut libre, nous fîmes un ballot de ce qu'elle contenait de plus précieux, et nous nous éloignâmes en toute hâte de Baghdad.

« Nous marchions sans nous arrêter depuis un jour et une nuit, mais enfin, accablés de lassitude, nous nous assîmes au bord d'un lac et près d'un palais

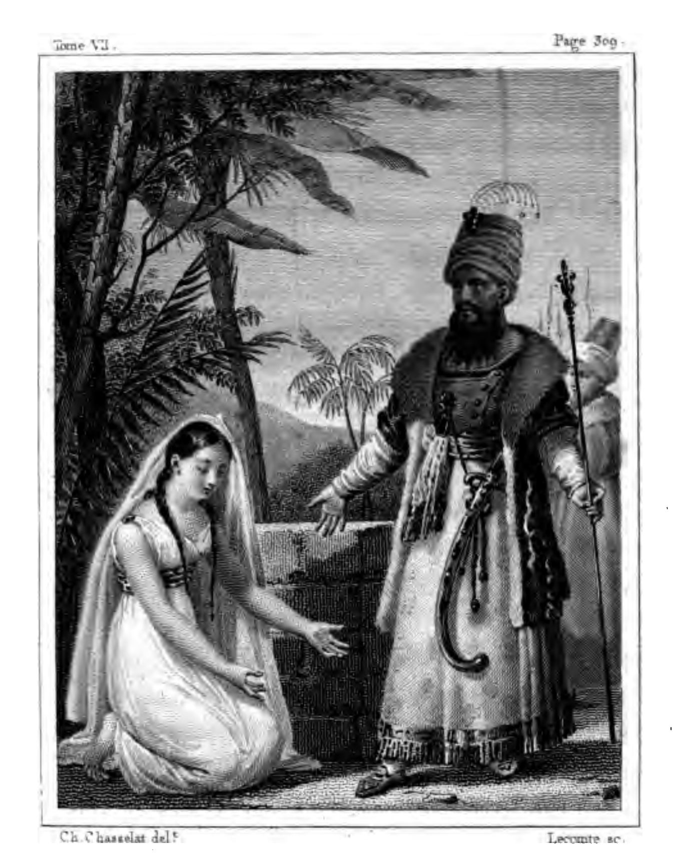
magnifique. Nous étions occupés à considérer cette brillante demeure, lorsque nous vîmes sortir un jeune homme accompagné de plusieurs domestiques qui portaient des filets sur leurs épaules.

« Ce jeune homme s'approchant de nous, remarqua ma compagne de voyage : « Madame, lui dit-il, vous paraissez fatiguée; si le séjour de mon palais pouvait vous être agréable, je vous engagerais volontiers à vous y reposer. » Elle accepta avec empressement, en ayant soin de relever son voile pour laisser voir combien elle était belle. Le prince (car ce jeune homme était le neveu du roi de Balsora), nous conduisit lui-même dans son palais, laissant de côté les plaisirs de la pêche auxquels il avait d'abord eu l'intention de se livrer. On nous conduisit dans des appartemens magnifiques, où l'on ne tarda pas à nous servir un souper splendide. Le prince prodigua toutes sortes d'attentions à ma compagne. Cependant on avait soin de me verser beaucoup à boire; j'eus l'imprudence d'accepter sans retenue, et bientôt je tombai dans le plus profond sommeil.

« Lorsque, le lendemain, je me réveillai, je fus fort étonné de me retrouver près du lac où je m'étais reposé la veille; je crus qu'on avait voulu s'amuser en me jouant ce tour, et je me rapprochai du palais. Je frappe, un homme se présente et me demande ce que je veux. « Je veux, lui répondis-je, une femme qui est entrée hier dans ce palais.» « Vous vous trompez, mon ami, reprit-il, en me fermant la porte au nez, il n'y a point de dame en ces lieux.»

Je frappai plus fort encore, il m'ouvrit de nouveau : « Mais vous ne me reconnaissez donc pas, lui dis-je, c'est moi qui hier ai emmené une dame ici. » « Allons, vous plaisantez, reprit-il, je vous répète qu'il n'est entré aucune dame ici, et je vous conseille de continuer prudemment votre chemin si vous ne voulez pas que mal vous arrive. » Tout cela me paraissait si extraordinaire, que je crus pendant quelque temps avoir rêvé; mais en rappelant néanmoins dans ma mémoire les circonstances qui avaient précédé notre entrée dans le palais, je reconnus que j'étais bien éveillé, et je frappai à grands coups une troisième fois. Le même homme ouvrit encore; il était alors suivi de quatre ou cinq autres valets armés de bâtons qui m'assaillirent avec une violence telle, que je faillis rester mort sur la place. En revenant à moi, je commençai à réfléchir sur ce qui m'était arrivé la veille, et sur la conduite que l'on venait de tenir à mon égard, et je finis par en conclure que, puisque l'on voulait se débarrasser de moi, je devais être très-content de ne m'en être pas tiré plus malheureusement. Mais je ne pus m'empêcher de déplorer les rigueurs de mon sort : ne voulant pas retourner dans la ville que j'avais quittée, je me dirigeai vers l'Égypte. J'arrivai hier soir au Caire; il était nuit, et je passais dans une rue détournée, lorsque j'entendis les cris d'un homme que l'on assassinait. Les meurtriers, poursuivis par les gens de la police, avaient pris la fuite de mon côté; je fus arrêté avec eux. Comme j'étais inconnu dans la ville, on en conclut que j'étais un des cou-

Tome VI. Page 309.



Ch. Chasselat del.t Lecomte sc.

HISTOIRE DE SÉLIM.

pables, et l'on me conduisit en prison. Vous voyez, sire, que si je suis innocent du crime dont on m'accuse, je n'en mérite pas moins la mort puisque j'ai enlevé une femme à son mari, et je ne me crois point absous pour avoir été la dupe de cette perfide. »

Touché du repentir que témoignait le jeune homme de Baghdad, Sélim le rendit à la liberté, en lui conseillant de ne plus recommencer ce qui avait eu pour lui de si funestes suites. Le jeune sulthan apprit, sans éprouver un chagrin bien violent, la mauvaise conduite de sa femme, mais il ne fut plus retenu par aucun scrupule, et il prit en mariage une autre épouse qui le rendit père au bout de dix mois.

On célébra au Caire, par toutes sortes de réjouissances, l'arrivée du nouveau-né. La naissance de ce fils sembla rendre le sulthan encore plus cher à ses sujets, et de son côté Sélim ne négligeait rien pour assurer leur tranquillité et leur bonheur. Une foule d'officiers de police étaient chargés du maintien du bon ordre, et lui-même parcourait souvent la ville et les environs pour s'assurer que tout était dans un ordre convenable. Un jour que, suivi de son vézyr et de ses gardes, il se promenait derrière des jardins voisins de la ville, il entendit pousser des cris : il s'avançait pour découvrir ce qui pouvait les causer, lorsqu'une femme fort jolie, et qu'il ne tarda pas à reconnaître, vint se jeter à ses pieds en lui disant avec un air de modestie et de candeur : « Sire, je viens implorer votre justice. » Sélim lui ordonna de se relever et de le suivre; ils marchèrent ensemble

vers la maison d'où les cris étaient partis. Là, le sulthan aperçut deux esclaves vigoureux armés de nerfs de bœufs. « Voilà, dit la femme, les hommes contre lesquels j'implore la protection de votre majesté. » Alors un jeune homme, qui paraissait être le maître de la maison, s'avança respectueusement vers lui et lui dit : « Sire, quand vous connaîtrez tous les torts de cette misérable, vous ne vous opposerez pas à ce qu'elle reçoive le juste châtiment de ses forfaits: c'est ce dont il me sera facile de vous convaincre si votre majesté veut bien m'accorder un instant son attention. » Le roi, qui avait reconnu dans cette femme celle qu'il avait épousée à Baghdad, lui permit de parler, et alors le jeune homme commença en ces termes.

DLX^e NUIT.

« Sire, je suis né à Balsora, et le roi du pays est mon oncle. J'habitais un palais situé sur la route de Baghdad, lorsqu'un soir en sortant pour aller prendre le plaisir de la pêche, je rencontrai cette femme sur le bord du lac avec un homme qui l'accompagnait. Je l'invitai à venir se reposer chez moi, et elle accepta. Lorsque je lui demandai quelles raisons l'engageaient à voyager, elle me dit : « Seigneur, je suis une des femmes les plus malheureuses de Baghdad; mon père est un des officiers attachés à la cour du prince, il a voulu, pour satisfaire son ambition, me

marier à un vieux gouverneur que je détestais, et c'est pour éviter cette union que je me suis décidée à fuir jusqu'à Balsora accompagnée de l'esclave que vous avez trouvé avec moi. » Comme la richesse de ses vêtemens et des bijoux dont elle était couverte donnaient une apparence de sincérité à son récit, je fus dupe de cette imposture, et je lui proposai de rester chez moi où elle serait à l'abri de toutes poursuites. « Je le veux bien, me répondit-elle; mais pour cela il faut faire tuer mon esclave de peur qu'il ne retourne à Baghdad et qu'il ne découvre le lieu de ma retraite à ceux qui ont intérêt à me poursuivre. » Je lui promis tout ce qu'elle voulut, mais je ne pus me résoudre à commettre ce crime. J'ordonnai seulement de mêler une poudre assoupissante dans le vin que l'on donnerait à boire à cet homme, et quand il fut assoupi l'on profita de l'état dans lequel on l'avait jeté pour le porter hors de mon palais. Lorsque, le lendemain, il se présenta pour rentrer, on fit semblant de ne pas le reconnaître et l'on employa la violence pour l'écarter. Je craignis que dans son mécontentement il ne retournât à Baghdad indiquer le lieu de notre retraite; et pour éviter toute poursuite je me décidai à me rendre à Balsora, où je restai peu de temps parce que j'appris que la guerre était sur le point d'éclater entre les deux princes de Baghdad et de Balsora, qui s'étaient juré une haine à mort. Cette nouvelle me détermina à fuir jusqu'au Caire, où je transportai tout ce qu'il me fut possible. Arrivé dans cette ville j'ai épousé la femme que vous

voyez devant vous ; je l'ai comblée de présens, je lui ai témoigné l'amour le plus tendre; eh bien, voici comment l'ingrate a voulu me montrer sa reconnaissance : elle a proposé à un de mes domestiques de m'assassiner et de fuir avec elle en emportant mes richesses. Ce fidèle serviteur a rejeté avec horreur une pareille proposition, et il est venu me la dénoncer sur-le-champ. Indigné de tant de noirceur et de perfidie je l'ai condamnée à être fouettée chaque jour à coup de nerfs de bœuf, et j'ai commencé aujourd'hui son châtiment. Voilà, sire, la cause des cris que vous avez entendus; vous jugerez si je commettais une injustice. »

Sélim ne put entendre sans frémir ce que lui racontait le prince de Balsora : « Seigneur, lui dit-il, loin de désapprouver la juste sévérité que vous venez de déployer envers une femme aussi coupable, je vous trouve encore trop indulgent. Sa mort seule peut expier les crimes qu'elle a commis.»

En disant ces mots il ordonna à ses gardes de saisir cette malheureuse et de la jeter dans le Nil. Il proposa au prince de venir habiter sa cour, et lui fit connaître les raisons qui l'avaient engagé à punir, avec plus de rigueur que lui, la femme qui avait imploré sa grace.

Sélim vécut long-temps heureux avec la nouvelle épouse qu'il avait choisie et bannit bientôt de sa mémoire le souvenir de celle qui l'avait abandonné.

Le jour ne paraissait point encore lorsque Chehérazade finit l'histoire du prince Sélim : sur l'invitation du sulthan des Indes et de Dinarzade sa sœur, elle commença en ces termes l'histoire du sage Heycar.

DLXI[e] NUIT.

HISTOIRE DU SAGE HEYCAR (1).

L'HISTOIRE du sage Heycar est l'une de ces anciennes traditions qui se sont conservées dans la mémoire des peuples, et qui nous retracent les évènemens des temps primitifs.

Premier ministre du prince Senkharib, roi d'Assyrie et de Ninive, Heycar gouvernait à lui seul tout l'empire, et joignait à tant de puissance un savoir profond et une sagesse extraordinaire; mais au milieu de ses grandeurs, une pensée secrète le tourmentait et troublait sans cesse son repos: Heycar était sans enfans. C'était en vain qu'il avait épousé soixante femmes, et qu'il avait fait construire un pavillon pour chacune d'elles, dans l'enceinte de son vaste palais; il n'espérait déja plus du ciel un héritier de son nom et du haut rang où son savoir et la fortune l'avaient appelé.

(1) Le lecteur est déja averti que c'est à M. Agoub que je dois la traduction de ce conte : voyez ce que j'en ai dit dans mon avertissement, en tête du volume. (Note de l'Éditeur.)

Un jour, enfin, qu'il avait fait assembler de toutes les parties du royaume, les sages, les devins et les astrologues, et qu'il déplorait devant eux le malheur de sa situation, ils lui conseillèrent d'avoir recours aux dieux et de se concilier leurs bienfaits par des offrandes et par des sacrifices: « Les dieux, ajoutèrent-ils, accorderont peut-être un fils à vos prières. »

Heycar suivit inutilement ce conseil, et de nombreuses victimes furent immolées, sans fruit, sur l'autel des idoles. Retombant alors dans une profonde tristesse, et voyant que sa prière n'avait pas été exaucée, il abjura les dieux impuissans du paganisme, et élevant sa pensée vers le Très-Haut, il s'écria avec l'accent d'une foi vive et ardente: « Souverain maître du ciel et de la terre! ô toi qui es le créateur de tous les êtres, je viens te demander un fils qui fasse ma consolation, devienne un jour mon successeur, et qui, présent à l'heure de ma mort, puisse me fermer la paupière et m'élever un tombeau! »

A ces mots, une voix descendit du ciel et lui cria: « Heycar! Heycar! puisque tu t'es d'abord réfugié vers les faux dieux et que tu as offert à des images sculptées ton encens et tes sacrifices, tu dois subir la peine de ton erreur: tu n'auras pas de postérité! mais, ta sœur a un fils; ce fils peut t'appartenir par l'adoption: qu'il devienne ton héritier. »

Heycar prit aussitôt son neveu qui s'appelait Nadan et qui était encore à la mamelle, et il lui

choisit huit gouvernantes pour élever sa première enfance. Dès ce moment on le considéra comme le fils adoptif du vézyr, et on le couvrit de vêtemens de soie et de pourpre. Devenu grand, on le présenta à son oncle qui se chargea lui-même de compléter son éducation, et qui lui enseigna successivement la lecture, la grammaire, la morale et la philosophie: en moins de quelques années, Nadan était déja familiarisé avec toutes les sciences.

Cependant le roi Senkharib, qui voyait à regret son ministre avancer en âge, lui adressa un jour ces paroles: « O le plus fidèle et le plus sincère des amis! toi dont l'expérience et la sagesse font la prospérité de mon règne! toi, mon ministre, et le dépositaire de tous mes secrets, déja les années s'accumulent sur ta tête, et je prévois avec douleur l'approche d'une inévitable séparation. Quel est l'homme qui sera digne de te succéder dans ma confiance, et qui deviendra, comme toi, mon conseiller le plus sûr et le soutien de mon empire? »

« Prince, répondit Heycar, puisse la durée de vos jours être éternelle! Je dois dire à votre majesté que j'ai adopté pour fils, mon neveu Nadan, que j'ai initié, jeune encore, à l'étude des sciences, et à qui j'ai enseigné tout ce que je savais moi-même de la morale et de la sagesse. » « Eh bien, dit Senkharib, qu'il se présente devant moi, et si je reconnais en lui un homme capable d'administrer mes états, dès cet instant je lui confie ta charge. Je laisserai du moins à ta vieillesse un repos devenu

désormais nécessaire. Tu conserveras à ma cour tous les privilèges d'un rang que tu as si long-temps illustré par tes vertus. Que les jours qui te restent, mon cher Heycar, ne soient plus que des jours de paix et d'honneur! »

Amené par son oncle devant le roi d'Assyrie, Nadan se prosterna avec un profond respect, et quelques paroles décevantes, prononcées d'un ton noble et modeste à la fois, séduisirent tellement Senkharib que, se tournant aussitôt vers le vézyr: « Tu as raison, sage Heycar, d'appeler ce jeune homme ton fils, il paraît digne de cet honneur; et de même que tu m'as servi et qu'avant moi tu avais servi mon père Sarkhadom, je veux que ton fils me serve à son tour et que les intérêts de mon royaume soient confiés à sa garde, afin que je l'honore par considération pour toi, et que je te chérisse dans sa personne. » Heycar, pénétré de reconnaissance, se jeta aux pieds du prince et fit des vœux pour la durée et la gloire de son règne; il implora en faveur de Nadan toute l'indulgence royale pour les fautes dont sa jeunesse pourrait le rendre coupable : « Je jure, s'écria Senkharib, d'en faire, après toi, le meilleur de mes amis. »

Heycar retiré seul avec son neveu, lui rappela les leçons de morale qu'il avait prodiguées à son enfance. Plusieurs jours et plusieurs nuits se passèrent dans ces entretiens utiles où il lui dictait des règles de conduite et des préceptes de sagesse.

« Mon fils, lui disait-il, sois attentif à mes dis-

cours, et puissent mes conseils être à jamais présens à ta mémoire!

« Souviens-toi, mon fils, qu'il faut être humble dans sa jeunesse pour être honoré dans ses vieux jours.

« Baisse modestement la tête vers la terre, et marche avec assurance dans le sentier de la vertu. Quand tu parles, adoucis ta voix; car, si avec des cris on pouvait construire des maisons, l'âne se serait bâti de vastes domaines.

« Mon fils, ne raconte jamais ni ce que tu as vu ni ce que tu as entendu: si une parole secrète est prononcée devant toi, laisse-la mourir dans ton cœur et garde-toi de la divulguer à personne, de crainte qu'elle ne devienne un charbon ardent qui brûle ta langue, et que tu ne sois honni de Dieu et des hommes!

« Écoute patiemment quiconque te parle, et ne te hâte pas de l'interrompre: on ne commence pas un entretien par des réponses.

« O mon fils! ne desire pas les beautés extérieures: elles sont passagères et périssables, tandis que la mémoire de l'homme vertueux ne s'anéantit jamais, et ne connaît pas de déclin.

« Ne te laisse pas séduire par les discours d'une femme dépravée, de crainte qu'elle ne te fasse tomber dans ses filets et que tu ne périsses misérablement; fuis surtout une femme inondée de parfums et d'essences ou parée d'habits somptueux : sous ces dehors éclatans se cache une ame vile et méprisable;

lui confier quelque chose de ce qui t'appartient ce serait te rendre coupable devant Dieu; ce serait encourir sa colère.

« L'homme sans enfans est semblable à un tronc stérile, dépouillé de rameaux, de feuillage et de fleurs. Sois plutôt comme cet arbre planté sur les bords d'un ruisseau et dans le voisinage des grandes routes; il offre ses fruits savoureux aux voyageurs, et les animaux du désert viennent se réfugier sous son ombrage tutélaire.

« Ne sois pas comme l'amandier qui produit des feuilles avant tous les arbres, et qui est le dernier à donner ses fruits. Ressemble plutôt au mûrier, car c'est de tous les arbres celui qui tarde le plus à se couvrir de feuilles, lorsque déja depuis long-temps il porte des fruits mûrs.

« Tant que tes pieds sont chaussés, marche sans crainte sur les épines, et applanis d'avance le chemin à tes fils et à tes petits-fils.

« Corrige tes enfants avec sévérité, car la sévérité est à l'éducation ce que l'engrais est à la culture, ce que le frein est au coursier.

« Réprime ton fils avant qu'il ne grandisse, et que, rebelle à ton autorité, il ne te fasse baisser la tête dans les places publiques et dans les assemblées; il te déshonorerait aux yeux de tes amis, et c'est sur toi seul que réjaillirait la honte de ses désordres.

« C'est pendant le calme que tu dois radouber ton vaisseau; car, si le vent des orages se lève et te surprend, ton naufrage est inévitable.

« Avant de te mettre en route, munis-toi de tes armes, parce que tu ne sais pas où tu rencontreras ton ennemi.

« Ne laisse pas ton compagnon te marcher sur le pied : il te marcherait bientôt sur la poitrine.

« Garde-toi d'exciter la haine d'un homme puissant, parce qu'il mesurerait ta faiblesse et t'écraserait de sa vengeance.

« Mon fils, j'ai quelquefois mangé de l'absinthe et de la myrrhe, mais je n'ai rien trouvé de plus amer que la pauvreté !

« Si jamais la pauvreté te visite, cache ta détresse à tous les yeux ; car, tes voisins en riraient les premiers, et tes complaintes ne te rapporteraient que du mépris.

« On prodigue le nom de sage à l'homme riche, dont la main est pleine, lors même qu'il est stupide et ignorant, tandis que celui qui n'a rien à donner, est flétri du nom de sot, fût-il le premier des sages.

« Si le riche mange une vipère, les hommes disent : c'est par sagesse. Qu'un pauvre la mange, et l'on dira que c'est par besoin.

« N'envie pas les richesses d'un autre et ne te félicite jamais du malheur arrivé à ton voisin : ce malheur pourrait retomber sur toi. Préviens par tes bienfaits l'ennemi qui veut te nuire. S'il meurt, ne t'en réjouis pas : tu seras bientôt près de lui ; peut-être dans le même tombeau !

« Il ne faut pas braver un homme dans les jours de sa puissance, ni un fleuve dans le temps de son débordement.

« Ne dis pas : mon maître est un insensé ; moi seul je suis un sage.

« O mon fils, une brebis qui hâte trop sa course et se sépare du pâtre qui la protège, devient la proie du loup.

« Autant tu dois rechercher la société de ceux qui marchent dans la crainte de Dieu, autant tu dois fuir les insensés, qui t'instruiraient dans leurs voies corruptrices.

« Éprouve d'abord l'ami que tu veux te choisir et ensuite fréquente-le.

« Il est préférable de transporter des pierres et de se livrer aux plus rudes travaux dans la compagnie d'un homme sage, que de boire des liqueurs délicieuses avec un méchant. O mon fils, répands ton vin sur la tombe des hommes de bien, plutôt que de le boire avec des hommes corrompus.

« Ne renonce jamais à ton premier ami : tu ne garderais pas long-temps le second.

« Assiste le malheureux dans sa détresse, et parle en sa faveur en présence des rois.

« Mon fils, laisse-toi frapper par le bâton du sage, plutôt que de permettre à l'ignorant de te couvrir de parfums et de fleurs.

« L'aveuglement du cœur est cent fois pire que celui des yeux. L'homme qui est privé de la vue peut retrouver peu à peu son chemin, mais celui dont la raison est aveugle se jette dans une fausse route et ne revient jamais sur ses pas.

« Quand l'eau s'arrêtera dans son cours, quand

les oiseaux atteindront le ciel dans leur vol, quand le corbeau deviendra blanc, et que la myrrhe aura la douceur du miel, alors les ignorans et les insensés comprendront la sagesse et prendront pour guide la raison.

« L'ignorant heurte un écueil et tombe; le sage bronche et ne tombe point; ou, s'il fait un faux pas, il se relève. Qu'une maladie l'attaque, il sait se guérir lui-même : la maladie des ignorans n'a pas de remède.

« Le véritable sage est continent de trois manières : par la langue, par les mains et par les yeux. Ne laisse pas échapper une parole de ta bouche que tu n'aies auparavant consulté ton cœur.

« O mon fils, il y a quatre choses avec lesquelles il ne peut subsister ni gouvernement ni armée : la tyrannie d'un ministre, l'inhabileté dans l'administration, la déloyauté dans la politique, et la vexation du peuple.

« Il y en a quatre autres qu'on ne peut tenir secrètes : le savoir et l'ignorance, la richesse et la pauvreté (1). »

(1) Ces maximes qui ne seraient pas indignes, pour la plupart, des beaux temps de la philosophie grecque, appartiennent toutes au texte arabe ; je n'ai fait que les disposer dans un ordre plus méthodique. J'ai dû aussi en supprimer quelques-unes, soit parce qu'elles n'offraient que des préceptes d'une morale banale, soit que, traduites en français, elles eussent pu paraître bizarres à des lecteurs européens. Ce que je dis ici, s'applique également à celles qui terminent le conte et qui pourraient fournir le sujet de plusieurs fables.

(Note du Traducteur.)

Tels étaient les conseils que le sage Heycar adressait à Nadan; il crut que son neveu les avait profondément gravés dans son esprit, et il était loin de soupçonner que tant de soins donnés à son éducation, seraient un jour payés de la plus odieuse ingratitude.

S'étant alors démis du soin des affaires publiques, Heycar se retira chez lui et confia à Nadan l'administration de ses richesses; il lui donna un pouvoir illimité sur toute sa maison, sur ses esclaves, sur ses chevaux, sur ses meubles, sur ses troupeaux; enfin, sur tout ce qu'il possédait. Il l'installa ensuite auprès du roi, et remit en ses mains les fonctions de premier ministre d'Assyrie.

DLXII^e NUIT.

La puissance engendre l'orgueil : Nadan, maître de tout, n'ayant pour loi que ses penchans, pour frein que sa volonté, et disposant à son gré des immenses richesses de son oncle, n'eut bientôt plus que des mépris pour son bienfaiteur. Joignant l'insolence à l'ingratitude, il osait même le railler publiquement, et il disait à qui voulait l'entendre: « Mon oncle est déja dans un âge voisin de l'enfance, et ses discours se ressentent un peu de sa caducité : le pauvre homme ne connaît plus rien dans les affaires de la vie. » Et il battait ses esclaves, vendait ses pro-

priétés et ses chevaux, et dissipait follement des biens lentement acquis.

Indigné de la conduite de son neveu, Heycar le chassa de sa maison et instruisit le roi de ce qui se passait. Senkharib fit venir Nadan et lui déclara que tant que Heycar vivrait, nul n'aurait le droit de s'arroger le moindre pouvoir dans sa maison.

Le ministre demeura profondément affligé; il regretta amèrement toutes les peines qu'il s'était données pour l'éducation de Nadan. Celui-ci avait un frère plus jeune nommé Ebnazadan. Heycar l'appela près de lui, le combla d'honneurs, et lui confiant tout le pouvoir qu'il venait de retirer des mains de son frère, il le mit à la tête de ses affaires et le nomma administrateur de tous ses biens.

En voyant le parti qu'avait pris Heycar, Nadan conçut une violente jalousie. Son oncle devint l'objet continuel de ses plaintes ou de ses railleries. « Puisqu'il m'a chassé de sa maison, dit-il, et qu'il a accordé à mon frère des avantages et une préférence qui m'étaient dus, je ne demande plus au ciel que le pouvoir de me venger, et ce pouvoir, la ruse me le donnera. » Et il se mit dès ce moment à tramer dans son esprit les moyens de perdre Heycar en le faisant tomber dans quelque piége qui rendrait sa catastrophe inévitable. Voici comment il s'y prit : il écrivit à Akis, roi de Perse, une lettre ainsi conçue:

« Salut et honneur au roi de Perse de la part « de Senkharib, roi d'Assur et de Ninive.

« Aussitôt que cette lettre te sera parvenue, lève-

« toi et marche promptement vers la plaine de Bas-
« chrin; là, je te livrerai, sans combat, ma capitale
« et mon royaume. »

Une lettre semblable fut écrite à Pharaon, roi d'Égypte. L'écriture de Nadan ressemblait parfaitement à celle de son oncle; et pour rendre cette identité plus trompeuse, il y apposa le sceau de Heycar: et les ayant toutes deux cachetées, il les jeta dans le palais du roi.

Cela fait, il imagina une troisième lettre adressée à son oncle de la part de Senkharib, qui était censé s'y exprimer ainsi: « Le roi d'Assur et de Ninive, à
« Heycar, son premier ministre, et le dépositaire de
« tous ses secrets.

« Rassemble toutes nos troupes, ordonne qu'elles
« soient équipées comme pour un jour de bataille, et
« conduis-les, jeudi prochain, dans la plaine de Bas-
« chrin. Aussitôt que tu m'y verras paraître, commande
« aux soldats de fondre sur mon cortége, et de m'at-
« taquer comme un ennemi. Tu sais que j'ai maintenant
« dans ma cour les envoyés de Pharaon, roi d'Égypte;
« je veux qu'ils soient témoins de cette évolution mi-
« litaire, afin qu'ils jugent par là de l'habileté de
« mon armée, et qu'ils nous craignent. »

Cet écrit, confié par Nadan à l'un des esclaves du palais, est porté à Heycar.

Cependant, les deux lettres adréssées aux rois de Perse et d'Égypte, sont trouvées et remises à Senkharib. Surpris et indigné de leur contenu, celui-ci les montre à Nadan, qui déclare, avec un embarras

joué, et comme si cet aveu lui coûtait beaucoup, reconnaître l'écriture et le cachet de son oncle. «Quel mal ai-je donc fait à Heycar, s'écria le roi, pour mériter qu'il paye mes bienfaits de tant de perfidie !» « Sire, lui dit l'astucieux Nadan, que votre majesté ne se livre pas à une douleur prématurée; attendez que l'évènement vienne confirmer de semblables indices; attendez que vous puissiez vous assurer par vos propres yeux de la trahison de Heycar. Ce n'est que dans la plaine de Baschrin que ce mystère vous sera expliqué. »

Quand le jeudi fut arrivé, Senkharib, cédant au conseil de Nadan, se transporta dans la plaine de Baschrin avec les grands de sa cour et accompagné d'une suite nombreuse et des troupes du palais. Arrivé sur les lieux, il y vit Heycar à la tête d'une armée rangée en ordre de bataille.

A peine ce dernier eut aperçu Senkharib que, ne mettant aucune borne à son zèle et croyant n'obéir qu'aux ordres de son souverain en exécutant fidèlement ce qui lui avait été prescrit dans la lettre supposée par Nadan, il fit signe aux soldats de se précipiter sur le cortége du roi : il ignorait quel abîme son neveu venait de creuser sous ses pas.

Témoin de l'action du vézyr, le roi ne put cacher ni son embarras ni sa colère : « Vous voyez par vos propres yeux, lui dit alors Nadan, tout ce que le traître Heycar est capable d'entreprendre contre votre majesté. Mais, bannissez toute crainte; votre palais est

un sûr asile, rentrez-y; c'est à moi de vous amener le coupable les mains et les pieds liés. »

Le conseil est suivi : Senkharib reprend la route de son palais, et Nadan se dirige, à la hâte, du côté de son oncle, auquel il se présente de la part du roi : « Le roi, dit-il, est content de vous, il donne les plus grands éloges à la docilité avec laquelle vous venez d'exécuter ses ordres. Maintenant il veut que vous renvoyiez les troupes, et que, les mains et les pieds chargés de chaînes, vous paraissiez devant son trône, afin que les ambassadeurs de l'Égypte, qui viennent d'être témoins de votre puissance, le soient aussi de votre soumission. Ces étrangers pourront juger par là de tout le respect qu'inspire aux premiers dignitaires de l'empire l'autorité du roi d'Assyrie, et ils en porteront la nouvelle à la cour de Pharaon. »

Heycar répondit à ce discours insidieux par une nouvelle protestation d'obéissance aux volontés de Senkharib. Il se fit aussitôt lier les pieds et les mains, se laissa conduire par Nadan au palais du roi, et là, dans l'attitude de la plus profonde humilité, il inclina son front jusqu'à terre.

Senkharib, le voyant à ses pieds, lui reprocha avec véhémence son ingratitude; il lui montra les deux lettres écrites en son nom aux rois de Perse et d'Égypte, et toutes deux empreintes de son cachet. A cette vue Heycar fut interdit; sa raison s'égara, tous ses membres frémirent, sa langue demeura attachée à

son palais; c'est en vain qu'il voulut appeler à son secours cette sagesse si long-temps éprouvée; il ne put proférer une seule parole. Il resta la tête baissée vers la terre, et dans une muette consternation. Expliquant contre lui ce silence, le roi irrité ordonna qu'il fût mis à mort. C'est alors que, joignant la lâcheté à la plus profonde scélératesse, Nadan accabla son oncle d'outrages : « Vil Heycar! osa-t-il lui crier, de quoi te sert maintenant ta fourberie? Quelle récompense attendais-tu des complots que tu tramais contre ton bienfaiteur et ton maître?.... »

DLXIII^e NUIT.

CEPENDANT, le bourreau arrive : il s'appelait Abou Soméika. Le roi lui commande de se saisir de Heycar et de lui trancher la tête devant la porte même de sa maison. Heycar, comme revenu à lui, laissa alors entendre quelques paroles : « Vous avez ordonné ma mort, dit-il, et je respecte la volonté de mon roi: puisse mon trépas tourner à la prospérité de votre règne ; mais, je suis innocent, et un jour viendra où les méchans seront interrogés sur leurs actions. Je demande pour grace dernière, que mon corps soit remis à mes esclaves, afin qu'ils me rendent les honneurs de la sépulture. »

Le roi exauça ce dernier vœu de Heycar ; et celui-ci voyant le moment de son exécution approcher, envoya dire à son épouse de rassembler un grand

nombre de jeunes esclaves, de les revêtir d'habits magnifiques, et de venir avec elles à sa rencontre, afin de pleurer sa mort. Il lui enjoignit en même temps de faire dresser pour Abou Soméika et pour les soldats de sa suite, une table somptueuse, où les mets et les vins de toutes espèces seraient servis en abondance.

L'épouse de Heycar, qui était douée d'une grande pénétration d'esprit, et qui alliait à cela beaucoup de raison et de prudence, comprit dans quel but cet ordre était donné, et l'exécuta fidèlement. Aussi, lorsque le bourreau et ses soldats arrivèrent, ils trouvèrent un repas magnifique qui les attendait : on leur prodigua les vins les plus exquis; et, comme ils se livrèrent avec avidité aux plaisirs de la table, ils ne tardèrent pas à s'enivrer. Heycar, qui attendait ce moment avec impatience, prit Abou Soméika à l'écart et lui parla en ces termes : « Rappelle à ta mémoire, ô Abou Soméika, le jour où le roi Sarkhadom, père de Senkharib, ordonna ta mort ; tu sais que je te pris avec moi et que, te cachant dans un lieu secret, j'attendis que la colère du roi fût apaisée. Ce que j'avais prévu arriva. A l'emportement succéda bientôt le repentir, et quand je fus convaincu que Sarkhadom regrettait amèrement ta perte, je te présentai à lui et son cœur fut rempli de joie en te voyant : tu dus ainsi la vie à mon stratagême. N'oublie pas ce bienfait, ô Abou Soméika! fais aujourd'hui pour moi ce que je fis alors pour te sauver. Je suis victime d'une calomnie, mais le roi n'est qu'a-

busé : aujourd'hui il me condamne, demain, peut-être, il pleurera ma mort.

« Il y a dans ma maison un souterrain ignoré de tout le monde ; permets qu'il devienne ma retraite, et que mon épouse seule soit dans le secret. Un de mes esclaves, dont les crimes ont mérité le dernier supplice, est maintenant renfermé dans mes prisons; il faut l'en retirer à la hâte, le revêtir de mes habits et l'exécuter à ma place. Tes soldats, qui sont ivres, ne peuvent s'apercevoir de l'échange. Tu livreras ensuite le cadavre à mes esclaves, afin qu'ils l'ensevelissent, ainsi que l'a autorisé Senkharib : de cette manière, ô Abou Soméika, tu te seras fondé des titres éternels à ma reconnaissance, et tu auras servi en même temps et le roi et Heycar. »

Abou Soméika n'était pas un ingrat; il fit docilement tout ce que lui prescrivait son ancien bienfaiteur, et le stratagême réussit. On alla sur-le-champ annoncer au roi que son ministre avait cessé de vivre.

L'épouse de Heycar, qui seule connaissait sa retraite, ne descendait dans le souterrain qu'une fois par semaine pour lui porter des provisions. Bientôt le bruit se répandit dans Ninive et dans les provinces, que le roi avait fait mettre à mort son premier ministre; et les regrets universels que causa cette perte, éclatèrent dans toutes les parties du royaume: « Vertueux Heycar, s'écriait-on partout, combien nous regrettons ton savoir, tes talens, ta sagesse! quelle ne sera pas, après toi, la honte

de l'empire! en quel lieu le roi d'Assyrie trouvera-t-il pour te remplacer un ministre qui te ressemble?.... »

Senkharib sentit bientôt à son tour, toute l'étendue de sa perte; le repentir lui arracha des larmes, et il s'abandonna à d'inutiles douleurs. Il voulut un jour donner des témoignages publics de son affliction ; il dit à Nadan de réunir tous les amis de son oncle, de prendre avec eux des habits de deuil, de pleurer ensemble sur le tombeau de Heycar, et de consacrer une cérémonie funèbre à sa mémoire. Mais le cruel Nadan, au lieu de remplir un ordre qui aurait dû lui être sacré, rassembla une troupe de jeunes gens, aussi vils et aussi corrompus que lui, et les invita à un festin dans la maison même de son oncle : là, il se livra avec eux à tous les désordres d'une gaîté scandaleuse. Il battit les esclaves avec la dernière cruauté, ne respecta pas même la veuve de son oncle, qui avait prodigué tant de soins à son enfance, et poussa l'infâmie jusqu'à lui tenir un langage criminel.

L'infortuné Heycar entendait tout ce tumulte du fond de son asile. Il levait ses bras vers le ciel et adressait à Dieu de ferventes prières, qui n'étaient interrompues que par ses sanglots.

Abou Soméika venait quelquefois dans le souterrain, à la faveur de la nuit, et ses consolations allégeaient les peines du prisonnier: il mêlait ses larmes aux siennes, et il ne le quittait jamais sans faire des vœux ardens pour sa délivrance.

Cependant la nouvelle de la mort de Heycar fut rapidement portée dans les royaumes voisins. Jaloux depuis long-temps de la prospérité de Ninive, tous les souverains s'en applaudirent. Ils savaient par expérience combien la sagesse et la politique exercée de Heycar pouvait donner au trône d'Assyrie d'ascendant et de supériorité sur les puissances rivales. Enhardi désormais par la mort d'un adversaire aussi redoutable, le roi d'Égypte leva le premier l'étendard et chercha un prétexte d'hostilité pour envahir les états de Senkharib: il lui écrivit une dépêche ainsi conçue :

« Salut et honneur au roi Senkharib.

« L'Égypte est la mère du monde: tous les peuples « nomment ses édifices des merveilles; moi, je veux « aller plus loin que les Pharaons mes prédécesseurs: « Je veux construire un palais entre le ciel et la « terre. S'il se trouve dans tes états un architecte « assez habile pour opérer ce prodige, et assez instruit en même temps pour résoudre, sans hésiter, « les questions les plus épineuses, adresse-le-moi: « je te promets, en échange, les revenus de l'Égypte « pendant trois ans; sinon, trois ans des revenus de « l'Assyrie me seront payés.

Pharaon. »

DLXIVe NUIT.

Le premier mouvement de Senkharib, en lisant cette lettre, fut l'indignation; toutefois, il fallait prendre un parti, et l'incertitude commença. Après avoir communiqué aux grands de sa cour la demande extraordinaire du roi d'Égypte, et s'être bien convaincu qu'aucun d'eux ne voulait se charger d'y répondre, il convoqua une grande assemblée où furent appelés les érudits, les sages, les philosophes et les astrologues : « Quel est celui d'entre vous, leur dit-il, qui se rendra à la cour de Pharaon et qui résoudra ses problêmes? » A cette interpellation, tous demeurèrent interdits. « Il n'y avait dans vos états qu'un seul homme, lui dirent-ils, qui eût été capable de répondre à ces questions subtiles; cet homme était le sage Heycar. Aucun de nous ne saurait le suppléer : son neveu Nadan, à qui il avait communiqué sa sagesse, pourrait seul entreprendre la solution de semblables difficultés. »

Nadan, interrogé, se contenta de déclarer que la demande du roi Pharaon était absurde, et qu'il fallait le laisser rêver à son aise des choses imaginaires et impossibles, sans s'embarrasser de lui répondre. A ces mots Senkharib retomba dans une profonde tristesse; c'est alors qu'il sentit avec plus d'amertume la perte de Heycar. Il descendit de son trône, il s'as-

sit sur la cendre, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux : « Heycar, mon bien aimé Heycar, s'écria-t-il avec l'accent de la plus vive douleur, que n'es-tu encore à mes côtés ! tu aurais résolu d'un seul mot les énigmes de Pharaon, toi, qui possédais tous les secrets de la science, et à qui rien de ce qui se passe sur la terre n'était demeuré inconnu. Tu étais ma gloire, et j'ai ordonné ton trépas ! infortuné que je suis ! comment ai-je pu te faire périr sur la parole d'un enfant sans expérience.... peut-être sans vertu ! Hélas ! je t'ai condamné avec une déplorable précipitation ; j'en recueille maintenant le fruit. Les remords troubleront sans cesse mon existence et ne finiront qu'avec elle. Oh ! si quelqu'un pouvait te rendre à la vie et te ramener devant moi, la moitié de mon royaume lui appartiendrait ! »

Témoin de la douleur du roi, Abou Soméika ne douta plus de son repentir ; les larmes qu'il voyait répandre lui promettaient la grace de Heycar, et il jugea que l'heure de la délivrance avait enfin sonné pour l'infortuné vézyr. Il s'approcha donc respectueusement de Senkharib, et tombant à ses pieds : « Prince, dit-il, ordonnez ma mort. » « Quel est ton crime? » demanda Senkharib étonné. « Tout sujet qui désobéit à son maître, reprit Abou Soméika, mérite la mort ; et je vous ai désobéi. » Alors il raconta comment, persuadé de l'innocence de Heycar, il avait immolé à sa place un esclave coupable. « Heycar, ajouta-t-il, est encore plein de vie. Si vous le permettez, je vais à l'instant le montrer à vos yeux.

En vous le conservant, j'ai cru servir l'État. Prince, voilà mon crime : ordonnez maintenant ou ma mort ou ma grace ; ma vie est entre vos mains. »

L'effet que produisit ce discours sur l'esprit du roi d'Assyrie fut prodigieux. D'abord il ne put ajouter foi à ce qu'il venait d'entendre ; convaincu ensuite par les sermens réitérés d'Abou Soméika, il s'abandonna à une joie si vive et si désordonnée qu'il faillit en perdre la raison. Le premier mot qu'il prononça fut l'ordre d'amener Heycar.

Le généreux Abou Soméika était déja à la porte du souterrain : dans ce moment Heycar priait Dieu, et toujours résigné dans l'infortune, se livrait à de saintes méditations. « Délivrance ! lui cria Abou Soméika d'aussi loin qu'il l'aperçut ; délivrance.... ! » et il se mit à lui raconter ce qui venait de se passer, et tous deux se présentèrent devant le roi.

Senkharib ne put, sans être touché de compassion, voir l'état où se trouvait alors Heycar : sa santé était altérée, son visage pâle, son corps tout couvert de poussière, ses cheveux et ses ongles étaient d'une longueur démesurée ; il n'avait presque plus l'aspect d'un homme. Le roi se leva, courut au-devant de lui et l'embrassa en pleurant. « Béni soit l'Éternel, lui dit-il, qui, t'arrachant à la mort, t'a rendu à mon amitié ! » « Ma disgrace, répondit Heycar, a été l'ouvrage d'un perfide et d'un ingrat : voilà ce qu'on doit attendre des enfans de l'iniquité. J'ai cultivé un palmier pour servir d'appui à ma vieillesse, et ce palmier s'est penché sur moi et m'a renversé ; mais,

puisque le Ciel a conservé une vie qui est dévouée à votre service, bannissez désormais toute inquiétude et reposez-vous sur moi des soucis de l'empire. » « Je n'attendais pas moins de ton zèle, dit Senkharib, mais je veux que ces premiers jours de ta liberté soient entièrement consacrés au repos. » Heycar prit alors congé du roi d'Assyrie, qui lui réitéra les témoignages d'une touchante amitié. Le fidèle Abou Soméika fut revêtu d'une pelisse d'honneur, et le service qu'il venait de rendre au prince, fut récompensé par de riches présens et avec une munificence éclatante. Quant à Nadan, témoin de tout ce qui se passait, il fut tellement saisi de trouble et d'épouvante, que, dans son anxiété, il ne savait plus à quoi se résoudre, ni à qui recourir.

Cependant, les jours que Heycar devait donner au repos s'étant écoulés, et sa santé rétablie, il se revêtit de ses habits les plus magnifiques, et, suivi d'un nombreux cortége, il se présenta devant Senkharib avec tous les attributs de son premier rang.

Senkharib l'accueillit avec beaucoup de distinction, le fit asseoir à ses côtés, et lui remit la lettre de Pharaon. Il l'avertit en même temps qu'un grand nombre d'Assyriens s'étaient déja enfuis en Égypte, craignant qu'on ne les obligeât à payer leur part du tribut exigé par Pharaon, si sa demande n'était pas satisfaite. « Hé bien, s'écria Heycar, après avoir lu la lettre, c'est moi qui irai vers le roi d'Égypte : je répondrai à toutes ses questions, je résoudrai tous ses problêmes. Je vous promets, non-seulement de ra-

mener avec moi les transfuges, mais d'obliger Pharaon à vous payer lui-même le tribut qu'il veut vous imposer. Prince, que dès ce moment vos craintes cessent; aidé de Dieu, je couvrirai de confusion tous vos ennemis. Je ne demande que quarante jours de préparatifs et je pars. »

Cette assurance combla de joie le cœur de Senkharib; toutes ses inquiétudes se dissipèrent: il se confia dans le savoir du ministre habile que la Providence lui avait rendu, et les défis ambitieux de Pharaon ne lui parurent plus que de frivoles subtilités qui devaient s'évanouir d'elles-mêmes devant la sagesse éprouvée de Heycar.

DLXVe NUIT.

Retiré chez lui, Heycar fit appeler des chasseurs et leur ordonna de prendre deux aiglons vivans; on les lui apporta. Il commanda en même temps qu'on lui préparât deux coffres d'un bois fort léger, et deux cordons de soie de deux mille coudées de longueur. Lorsque ces objets furent prêts, il se fit amener deux enfans en bas âge, et tous les jours il les habituait à se mettre debout dans ces coffres qu'il attachait ensuite aux serres de chaque aiglon; de manière que ces oiseaux, prenant leur vol, les enlevaient avec eux dans les airs, tandis que Heycar tenait dans ses mains le bout des cordons. Cet exer-

cice fut fréquemment répété : peu à peu les aiglons s'y accoutumèrent. On leur donnait à manger de la chair de mouton et cette nourriture les fortifia. D'abord on ne leur permit de s'élever qu'à une faible hauteur, ensuite on se hasarda davantage et enfin les quarante jours n'étaient pas encore écoulés que déja ils s'élevaient aussi haut que la longueur des cordons pouvait le permettre. Heycar avait ensuite instruit les enfans à crier de toutes leurs forces lorsqu'ils se verraient ainsi au milieu des airs : « Apportez-« nous des pierres et du mortier, afin que nous « bâtissions un palais au roi Pharaon. Nous n'at-« tendons plus que les matériaux. Hâtez-vous donc « de nous les faire parvenir!..... C'est une chose « inouïe de nous laisser ainsi désœuvrés!....»

Une fois sûr de la réussite de son expédient, Heycar alla trouver le roi d'Assyrie et lui proposa d'en faire l'essai en sa présence. Senkharib, accompagné des grands du royaume, se rendit dans une plaine voisine pour être témoin de ce nouveau spectacle : il fut si émerveillé de l'ingénieuse invention du vézyr, qu'il l'embrassa devant toute sa cour, lui décerna de nouveaux honneurs et lui permit de partir à l'instant pour l'Égypte.

Heycar fit ses adieux au roi, et, suivi d'une escorte nombreuse, il se mit en route le jour même, emmenant avec lui les deux enfans et les aigles. Bientôt le bruit se répandit dans toute l'Égypte, que le roi de Ninive avait envoyé à Pharaon un homme chargé de résoudre ses énigmes. La nou-

velle en vint à Pharaon lui-même, qui donna ordre aux principaux officiers de sa cour d'aller au-devant de l'ambassadeur assyrien pour lui faire une réception digne de son rang. A peine arrivé, Heycar fut conduit avec pompe au palais du roi, et là, après s'être respectueusement prosterné devant lui, il lui adressa ainsi la parole:

« Prince, le roi Senkharib, mon maître, vous salue. Vous voyez devant vous celui de ses esclaves qu'il lui a plu de vous envoyer pour répondre à vos questions. Vous lui avez exprimé le désir de construire un palais entre le ciel et la terre; je viens, aidé de Dieu, et comptant sur votre auguste approbation, remplir ce vœu de votre majesté. Si j'échoue dans cette entreprise ou que je laisse sans réponse une seule de vos questions, mon maître vous payera le revenu de ses états pendant trois ans. Si au contraire je remplis les conditions que vous avez imposées, vous lui enverrez le même tribut. Roi d'Égypte, telle a été votre promesse, et vous y serez fidèle : la parole des rois est irrévocable comme les décrets du ciel. »

La noble simplicité de ces paroles et le ton d'assurance avec lequel elles avaient été prononcées, surprirent tellement le monarque égyptien ; qu'il désira connaître le nom de l'envoyé de Senkharib. « Je me nomme Abimacam, répondit Heycar, qui ne voulait pas être reconnu, et je ne suis qu'une des moindres fourmis des états du roi d'Assyrie. » « Ne s'est-il donc pas trouvé chez ton maître, re-

prit Pharaon, un homme d'une plus haute considération et d'un rang plus analogue à la mission importante et difficile dont il te charge auprès de moi? » « Pour accomplir cette mission, dit Heycar, je n'aurai qu'à implorer la faveur du ciel: le ciel se sert quelquefois du faible pour étonner le puissant. »

Là, se termina cette première entrevue. Le roi d'Égypte ordonna que l'envoyé d'Assyrie et les gens de sa suite fussent conduits au logement qu'on leur avait destiné, et où ils devaient trouver toutes les commodités de la vie.

Le troisième jour, Heycar fut mandé auprès de Pharaon, qui était assis sur son trône, entouré des grands du royaume et revêtu de la pourpre royale. A peine le ministre de Senkharib fut-il introduit, que le roi, l'interpellant vivement, lui adressa ainsi la parole: « Jette les yeux sur cette assemblée, ô Abimacam, et dis-nous, sans hésiter, à qui je ressemble et à qui ressemblent les grands de ma cour? » « Vous, sire, répondit Heycar, vous ressemblez à une idole et les grands qui vous entourent ressemblent aux ministres dévoués à son culte. »

Satisfait de cette réponse, le roi congédia l'envoyé d'Assyrie et lui ordonna de revenir le lendemain.

Pharaon s'était revêtu d'un habit rouge, et il avait fait prendre des habits blancs aux grands du royaume: « A qui ressemblé-je, demanda-t-il encore à Heycar, et à qui ressemblent les grands de ma cour? » « Vous ressemblez au soleil, dit Heycar, et les grands de

votre royaume, aux rayons de cet astre.» Alors Pharaon le congédia, et le lendemain il se vêtit de blanc ainsi que les grands de sa cour, et lorsque Heycar parut, il répéta la même question : « A qui ressemblé-je, ô Abimacam, et à qui ressemblent mes courtisans ? » « Vous ressemblez à la lune, répondit Heycar, et vos courtisans aux étoiles qui lui servent de cortége. » Heycar fut encore congédié, et le jour suivant, lorsqu'il se présenta devant le roi d'Égypte, il le trouva de nouveau vêtu de rouge, mais les grands de sa cour avaient pris des habits de diverses couleurs: « A quoi me compares-tu, lui demanda Pharaon, et à qui compares-tu les grands de mon royaume? » « Vous, répondit Heycar, je vous compare au mois de Nissan (1), et les grands de votre cour aux fleurs qu'il fait naître. »

« Eh! bien, reprit Pharaon, qui avait été extrêmement satisfait de ces diverses réponses, puisque tu nous a comparés, moi et les grands de ma cour, d'abord à une idole et à ses prêtres, ensuite au soleil et à ses rayons, puis à la lune et aux étoiles, et enfin au mois de Nissan et à ses fleurs, dis-nous maintenant à qui tu compares ton maître Senkharib et les grands de sa cour? » A cette question, Heycar jeta un grand cri: « Dieu me préserve, dit-il, de prononcer ici le nom de mon maître pendant que vous êtes assis sur votre trône! ce n'est qu'en vous voyant debout qu'il me sera possible de vous parler du roi d'Assyrie. »

(1) Qui répond au mois d'avril.

Tout stupéfait de la singularité de cette apostrophe et de l'assurance de l'orateur, Pharaon descendit de son trône et se tenant debout devant l'envoyé de Senkharib, il lui renouvela sa demande: « Dis-moi, ô Abimacam, à qui ressemblent ton maître et les grands de sa cour? » « Mon maître, s'écria Heycar, ressemble au dieu du ciel et de la terre, et ses ministres sont autour de lui comme les éclairs et la foudre; il commande et les orages éclatent, le soleil ne dispense plus sa lumière, la lune et les étoiles sont arrêtées dans leur cours; il fait un signe et le tonnerre gronde, la pluie tombe par torrens, les vents déchaînés se précipitent sur la terre, bouleversent le mois de Nissan et dispersent ses fleurs! »

Cette réponse si inattendue et si hardie du prétendu Abimacam, déconcerta un moment Pharaon. Il ne put croire qu'un pareil langage pût sortir de la bouche d'un homme vulgaire: « Envoyé d'Assyrie, lui dit-il, ne me cache pas la vérité; quel est ton véritable nom? quel homme es-tu? » Heycar ne voulut pas se déguiser plus long-temps; il se hâta de répondre : « Je suis Heycar, ministre du roi Senkharib, le dépositaire de tous ses secrets, le conseiller et le régulateur de son empire. » « Oui, s'écria Pharaon, tu es, sans contredit, le sage Heycar! cette fois tu m'as dit la vérité. Mais, d'où vient qu'on avait répandu la nouvelle de ta mort? » « Le roi Senkharib, répondit Heycar, abusé par les calomnies des méchans, avait en effet ordonné ma mort, mais Dieu,

qui connaît les choses les plus secrètes, a sauvé mes jours. Heureux le mortel qui met en lui ses espérances! »

Pharaon permit à Heycar de se retirer, et exigea de lui qu'il reviendrait le jour suivant lui faire entendre quelque chose qu'il n'aurait jamais entendu ni lui ni aucun de ses sujets.

Quand Heycar fut seul, il écrivit une lettre qu'il remit le lendemain à Pharaon; elle était ainsi conçue:

DLXVI[e] NUIT.

« Le roi de Ninive et d'Assyrie, à Pharaon, roi « d'Égypte; salut.

« Le frère a quelquefois besoin de son frère, et « c'est à vous que j'ai recours: il me faut six cents « talens d'or pour équiper une partie de mes troupes. « J'espère que vous voudrez bien me prêter cette « somme.

« Il est bien vrai, dit en souriant le roi d'Égypte, que jamais demande semblable ne m'a été faite, et que, de ma vie, je n'avais entendu rien de pareil. » « Toutefois, repartit Heycar, c'est une dette que vous avez contractée envers mon maître, et que vous ne tarderez pas d'acquitter. » Pharaon comprit l'intention de Heycar, et s'écria: « C'est à toi, Heycar, que devraient ressembler tous ceux qui servent les rois! hommage à l'Être Éternel qui t'a prodigué la

sagesse et qui a orné ton esprit de tant de raison et de tant de savoir! mais il te reste encore à remplir une condition difficile : tu as promis de me construire un palais suspendu entre le ciel et la terre. » « Je m'en souviens, répondit Heycar, et vous me voyez prêt à exécuter ce que j'ai promis : j'ai amené avec moi les architectes. Ordonnez seulement qu'on leur prépare les pierres, le mortier et la chaux, et que des manœuvres soient là pour leur faire parvenir tous les matériaux nécessaires à la bâtisse. »

Cet ordre fut donné à l'instant, et le lendemain Pharaon et toute sa cour se rendirent dans une vaste plaine où s'était déja portée une population immense, curieuse de savoir comment Heycar remplirait sa promesse. Celui-ci y parut accompagné des deux enfans qu'il avait instruits. Les coffres où il avait renfermé les deux aigles étaient portés derrière lui par les gens de sa suite.

Arrivé, à travers la foule, au milieu de la lice qui lui avait été préparée, Heycar tira les deux aigles de leur retraite, fit monter chaque enfant dans chaque coffre, et les ayant fortement attachés aux serres de ces oiseaux, il leur lâcha la corde, et en moins d'un clin d'œil ils s'élevèrent à une hauteur prodigieuse. Placés ainsi entre le ciel et la terre, les enfans se mirent à crier de toutes leurs forces : « Apportez-nous « donc des pierres, de la chaux et du mortier, afin « que nous bâtissions le palais du roi Pharaon. Nous « n'attendons plus que les matériaux ; allons, messieurs « les manœuvres! nous voilà depuis une heure les

« bras croisés ! c'est une chose inouïe de nous laisser « ainsi dans l'inaction!.....»

Tandis que les enfans répétaient ces cris du haut des airs, les gens de la suite de Heycar, aux yeux de la foule ébahie, frappaient les ouvriers de Pharaon en leur disant: « Faites-donc votre métier de « manœuvres; portez aux maîtres-maçons les maté« riaux qui leur sont nécessaires; ne les laissez pas « ainsi désœuvrés! » Et ils continuaient de les battre, et pendant ce temps Pharaon et ses courtisans riaient.

Le roi d'Égypte ne put toutefois se défendre d'un peu de confusion, et voulant mettre fin à cette scène: « As-tu donc perdu l'esprit, dit-il à Heycar? comment veux-tu que mes gens puissent porter au haut des airs de si lourds matériaux? » « Apparemment, répondit Heycar, que mon maître Senkharib a des ouvriers plus dociles, car, s'il le voulait, il ferait bâtir deux palais semblables en un seul jour. » Pharaon sentit la malignité de cette plaisanterie: « Eh! bien, dit-il, je renonce à la construction de mon palais, mais prépare-toi à répondre demain aux diverses questions que je veux t'adresser. »

Heycar se retira, et le lendemain il se présenta de bonne heure chez Pharaon, qui lui dit: « Quel est donc ce cheval que ton maître a dans ses écuries, et qui toutes les fois qu'il hennit à Ninive, cause une telle épouvante à mes jumens, qu'elles mettent bas avant le terme? »

Heycar dit au roi d'Égypte, qu'il allait préparer une réponse à cette question, et sortit.

DLXVII^e NUIT.

Rentré chez lui, il prit un chat et se mit à le battre violemment avec une courroie. Les voisins entendirent les cris de l'animal, et allèrent raconter la chose au roi, qui ordonna aussitôt de faire venir Heycar : « Pourquoi, lui dit-il, battre ainsi un animal sans défense, et qui ne t'a fait aucun mal ? » « Il est plus coupable que vous ne pensez, répondit Heycar ; mon maître Senkharib m'avait fait présent d'un beau coq, doué d'une voix sonore, et qui proclamait assidument toutes les heures du jour et de la nuit ; or, le chat que je châtie, est allé cette nuit à Ninive, et l'a étranglé. » « Ces paroles, reprit le roi, pourraient faire croire que ton grand âge commence à altérer ta raison : comment veux-tu, sage Heycar, que, dans une seule nuit, ce chat soit allé à Ninive, et en soit revenu, puisque tu sais qu'il y a entre Ninive et ma capitale, un intervalle de trois cent soixante lieues ? » « Mais, puisque vous reconnaissez vous-même, s'écria Heycar, qu'il y a une si grande distance entre votre capitale et Ninive, comment pouvez-vous me dire que vos jumens entendent les hennissements d'un cheval renfermé dans les écuries du roi mon maître ? »

Pharaon vit dans ceci une réponse à sa question du matin, et chercha à embarrasser Heycar d'une autre manière : « Que dis-tu, lui demanda-t-il, d'un

architecte qui a bâti un palais avec huit mille sept cent soixante pierres; et y a planté douze arbres, dont chacun a trente rameaux portant deux grappes, l'une blanche et l'autre noire? » « Une telle allégorie, répondit Heycar, serait comprise et expliquée par les pâtres les plus ignorants de Ninive : l'architecte c'est Dieu; le palais, c'est l'année, et les huit mille sept cent soixante pierres, indiquent le nombre des heures qui la composent. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les douze arbres, les trente rameaux, et les deux grappes de couleur différente, représentent, dans leurs nombres respectifs, les mois, les jours et les nuits. »

« Eh! bien, reprit Pharaon, puisque tu as si bien expliqué mon allégorie, je veux te demander un dernier service : j'ai ici une meule à moudre du blé, qui s'est brisée, serais-tu assez complaisant pour me la recoudre? » « Il n'est rien que je n'entreprenne pour vous plaire, répondit Heycar; » et aussitôt il se fit apporter par un de ses esclaves un caillou qu'il montra au roi : « Prince, ajouta-t-il, vous n'ignorez pas que je suis ici en pays étranger, et que je n'ai pas sur moi les ustensiles nécessaires pour me mettre à l'ouvrage; veuillez donc commander à l'un de vos ouvriers de me faire avec ce caillou une alêne, des ciseaux, et un polissoir, afin que je couse votre meule. »

A cette réponse de Heycar, le roi d'Égypte ne put s'empêcher de rire; il admira de plus en plus la sagacité de son esprit et la justesse de ses répliques.

Voyant que le ministre de Senkharib avait résolu, d'une manière si ingénieuse et si complète, toutes les difficultés qu'il lui avait proposées, il fut le premier à s'avouer vaincu, et voulut remplir noblement les conditions du défi. Il fit revêtir Heycar d'un khila magnifique (1), le combla de présens, lui compta le revenu de l'Égypte pendant trois années, et après lui avoir décerné les plus grands honneurs, il donna ordre qu'on préparât des chameaux pour porter à Ninive les dons qui étaient destinés au roi d'Assyrie : « Retourne en paix dans ta patrie, dit-il à Heycar, et puisse Senkharib voir, dans les présens que je lui envoie, une marque de mon attachement. Ces présens ne sont pas dignes de lui ; mais peu de chose contente les rois. Et toi qui es la gloire et l'honneur de ton maître, dis-lui surtout, ô sage Heycar, que je le félicite d'avoir un ministre tel que toi ! »

L'envoyé de Senhkarib se prosterna devant Pharaon, lui exprima sa reconnaissance, et le pria d'ordonner que tous les sujets assyriens qui avaient passé en Égypte retournassent dans leurs foyers. Cet ordre fut publié à l'instant ; et Heycar, heureux d'avoir rempli sa mission, prit enfin congé du monarque égyptien.

Senkharib eut à peine reçu la nouvelle de son re-

(1) On sait que le *khila*, qui consiste ordinairement en une fourrure précieuse, est un vêtement d'honneur, que les princes d'Orient ont coutume d'accorder à ceux de leurs sujets auxquels ils veulent donner une grande marque de satisfaction.

tour, qu'il sortit de Ninive pour aller au-devant de lui. A sa vue, des larmes de joie coulèrent de ses yeux; il s'abandonna à toute l'effusion de l'amitié et de la reconnaissance; il le nomma son père, son appui, la gloire de son règne, le sauveur de son empire; il le pria d'indiquer lui-même la récompense que méritaient ses services, promettant de lui tout accorder, dût-il demander sa couronne: « Sire, lui dit Heycar, ma seule ambition était de vous servir, et cette ambition est satisfaite. Ce n'est donc point pour moi que j'accepterai vos bienfaits; mais, si je jouis encore de la vie, vous savez que c'est à Dieu et au généreux Abou Soméika que je le dois. Chargez-vous de cette dette de ma reconnaissance et je bénirai à jamais votre nom. » « Cette dette est aussi la mienne », s'écria Senkharib; et, de retour dans son palais, il ne mit plus de bornes à sa munificence royale : quoique Abou Soméika eût été déja comblé de ses dons, il crut n'avoir pas assez fait; il lui accorda de nouvelles prérogatives et lui assigna des revenus considérables.

Dès que le roi se vit seul avec Heycar, il lui demanda le récit de son voyage et le détail de tout ce qui s'était passé dans ses entrevues avec Pharaon. Heycar satisfit à l'instant sa curiosité, et fit apporter devant lui les présens et le tribut du roi d'Égypte.

« Je rends grace à l'Être Suprême, dit Senkharib, qui t'a retiré triomphant des mains de Pharaon, après t'avoir soustrait aux machinations d'un calomniateur. Le roi d'Égypte a été vaincu par ta sagesse, ô Heycar! c'est à moi maintenant de te venger de la perfidie et

de l'ingratitude de ton neveu. » Disant ces mots, le roi d'Assyrie ordonna que Nadan fût arrêté et mis à mort. Heycar se précipite à ses genoux : « Prince, dit-il, laissez-moi le soin de ma vengeance : que Nadan soit remis en mon pouvoir, afin que je lui inflige moi-même le châtiment qu'a mérité son crime; c'est un droit que je réclame, son sang m'appartient, puisque c'est pour moi que vous avez résolu de le verser. » L'intention secrète de Heycar était de sauver la vie à l'ingrat qui avait conspiré contre la sienne. Il voulait, pour toute vengeance, le mettre désormais dans l'impossibilité de nuire et l'abandonner ensuite à ses remords, persuadé que le remords n'est pas le moindre châtiment du coupable.

DLXVIII^e NUIT.

NADAN, chargé de fers et conduit au pied du trône de Senkharib, fut remis entre les mains de son oncle qui le fit enfermer dans un cachot obscur où il fut gardé à vue. On ne lui donnait chaque jour pour nourriture qu'un pain et un peu d'eau ; et chaque fois que Heycar le visitait, il lui reprochait son ingratitude et la perversité de son cœur.

« Mon fils, lui disait-il, c'est moi qui ai recueilli ton enfance; je t'ai élevé, je t'ai chéri, je t'ai comblé de gloire et d'honneurs ; je t'ai cédé mon rang et confié

mes richesses; je t'ai initié de bonne heure à l'étude des sciences, parce que je voulais que tu devinsses l'héritier de ma sagesse, comme tu devais l'être un jour de ma fortune; j'ai fait pour toi plus que n'aurait fait un père. Comment as-tu récompensé mes bienfaits ? tu m'as calomnié, tu m'as abreuvé d'outrages, tu as conspiré ma mort ! ma perte même était inévitable, si Dieu, qui lit au fond des cœurs, qui console les opprimés et humilie les orgueilleux, n'eût reconnu mon innocence et ne m'eût sauvé de tes embûches.

« Un homme voulut un jour lancer une pierre contre le ciel, elle retomba sur lui et l'écrasa : mon fils, voilà ton histoire.

« Tu t'es conduit, à mon égard, comme ce chien qui, étant entré dans une poterie pour s'y chauffer, se mit ensuite à aboyer après les gens de la maison, qui se virent contraints de le chasser de peur d'être mordus.

« Je croyais, mon fils, que tu me construirais une retraite pour y abriter ma vieillesse, et c'est un précipice que tu creusais sous mes pas ! »

« Je t'avais élevé à la première dignité de l'empire et tu ne t'es pas contenté d'être ingrat : tu as voulu employer contre ton bienfaiteur la puissance qu'il t'avait donnée ! Des bûcherons se disposaient à couper un arbre; l'arbre leur dit : « Si je n'avais pas fourni « moi-même le manche de votre cognée, vous ne « seriez pas assez forts pour m'abattre. »

« Est-ce ainsi que tu devais payer les soins que j'ai

prodigués à ton enfance ? ne sais-tu donc pas que l'éducation est un bienfait plus grand que la vie ? Les Sages ont dit : « Donne le nom de fils à l'enfant « qui te doit le jour ; mais l'enfant que tu as élevé, « tu as droit de l'appeler ton esclave, parce qu'il te « doit plus que l'existence. »

« Tu m'a prouvé, toutefois, que l'éducation ne peut rien contre un mauvais naturel : je t'ai enseigné la vertu et tu as marché dans le crime. On disait un jour à un chat : « abstiens-toi de dérober, et nous « te ferons un collier d'or, et chaque jour nous te « donnerons à manger du sucre et des amandes. » « Dérober, répondit le chat, fut le métier de mon « père et de mon grand-père, comment voulez-vous « que j'y renonce ? »

« On fit entrer un loup dans une école pour lui apprendre à lire ; le maître disait : « A, B, C, ... le loup répondait : « *mouton*, *chevreau*, *brebis*, ... » parce que tout cela était dans sa pensée.

« On voulut habituer un âne à la propreté et lui inspirer des goûts délicats ; on lui lava le corps, on l'installa dans un salon magnifique, on le plaça sur un riche tapis. Qu'arriva-t-il ? Au premier moment de liberté que lui laissa son maître, il descendit dans la rue, y trouva de la poussière et s'y vautra. « Laissez-le se vautrer, dit alors un passant, car « cela est dans sa nature, et vous ne sauriez la « changer. »

« Pardonnez-moi, disait quelquefois Nadan à son oncle, pardonnez-moi, et je vous promets pour l'a-

venir une conduite irréprochable. Mes torts sont grands, mais rien n'est au-dessus de votre générosité ; je suis criminel, mais vous êtes magnanime. Si c'est à moi de faillir, c'est à des hommes tels que vous qu'il appartient de pardonner. Soyez clément, oubliez mon crime, et je consens à rentrer dans votre maison comme le dernier de vos esclaves. Ma vie entière sera consacrée à vous servir et à réparer mon ingratitude. Confiez-moi les emplois les plus vils : je me soumets d'avance à toutes les humiliations. »

Heycar ne fut point trompé par ces fausses protestations : « Un arbre, dit-il, était planté sur le bord des eaux, dans un terrain propice, et il ne portait pas de fruits ; son maître voulut le couper : « Transportez-moi dans un autre endroit, dit l'arbre, « et si je ne donne pas de fruits, vous me couperez. » « Tu es ici sur le bord des eaux, répondit son « maître, et tu n'as rien produit ; comment deviendrais-tu fertile, si je te transportais ailleurs ? »

« Ne me dis pas que tu es encore jeune, ô Nadan, car la vieillesse de l'aigle est préférable à la jeunesse du corbeau, et l'on ne renonce jamais à ses premières inclinations. On disait à un loup : « Ne t'approche « pas des troupeaux, leur poussière te ferait perdre « la vue. » « Leur poussière, répondit-il, est au con« traire un remède pour mes yeux. »

« Qu'ai-je besoin, mon fils, de t'entretenir plus long-temps de tes fautes ? chacun sera récompensé selon ses actions. Dieu lit dans toutes les consciences, Dieu jugera entre nous. »

Ainsi parlait Heycar, et chacun de ses reproches, semblable à un trait acéré, pénétrait dans le cœur de Nadan. Le remords le dévorait : bientôt un sombre désespoir s'empara de son être, une crise violente se déclara ; ses veines se gonflèrent, son regard demeura fixe, ses membres se roidirent, et, haletant de douleur et de rage, il expira dans des convulsions effrayantes : fin déplorable et terrible, qui doit épouvanter les pervers !

Le sort du coupable Nadan confirme cette éternelle vérité : « Le châtiment est toujours près du « crime ; et quiconque creuse une fosse à son frère, « y tombe lui-même (1). »

(1) J'ai traduit ce conte sur deux manuscrits arabes que j'ai corrigés et complétés l'un par l'autre. Il serait curieux de rechercher l'origine de l'analogie qui existe entre cette histoire de Heycar et plusieurs traits de la Vie d'Ésope, telle qu'elle a été rapportée par Planude. Déja les Fables de l'esclave phrygien lui ont été disputées par le sage Locman, philosophe arabe ; Heycar le dépouille aujourd'hui de ses propres actions : que reste-t-il à ce pauvre Ésope ? (Note du Traduct.)

Le sulthan des Indes ne pouvait s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse et inépuisable de la sulthane, qui lui fournissait toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille et une nuits s'étaient écoulées dans ces innocens amusemens, ils avaient même aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sulthan contre la fidélité des femmes; son esprit était adouci; il était convaincu du mérite et de la grande sagesse de Chehérazade; il se souvenait du courage avec lequel elle s'était exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort à laquelle elle savait qu'elle était destinée le lendemain comme les autres femmes qui l'avaient précédée.

Ces considérations, et les autres belles qualités qu'il connaissait en elle, le portèrent enfin à lui faire grace: « Je vois bien, lui dit-il, aimable Chehérazade, que vous êtes inépuisable dans vos contes; il y a assez long-temps que vous m'en divertissez; vous avez apaisé ma colère, et je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étais imposée: je vous remets entièrement dans mes bonnes graces, et je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devaient être immolées à mon juste ressentiment. »

La princesse se jeta à ses pieds, les embrassa respectueusement, en lui donnant toutes les marques de la reconnaissance la plus vive et la plus parfaite.

Le grand vézyr apprit le premier cette heureuse

nouvelle de la bouche même du sulthan. Elle se répandit bientôt dans la ville et dans les provinces ; ce qui attira au sulthan et à l'aimable Chehérazade, son épouse, mille louanges et mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes (1).

(1) Ce dénouement, de l'invention de Galland, n'est point le dénouement réel des *Mille et Une Nuits*. C'est en présentant à Chahriar trois enfans qu'elle a eus pendant son mariage, que Chehérazade implore sa grace et l'obtient du sulthan des Indes. Nous ferons observer, en terminant, que les mots arabes *alf leilet woua leilet* (les mille et une nuits), ne sont point limitatifs; ils désignent, comme quelquefois chez nous le mot *mille*, un nombre indéfini et indéterminé.

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CONTES

RENFERMÉS DANS LES SEPT VOLUMES

DES MILLE ET UNE NUITS,

CONTENANT L'ANALYSE DE CES CONTES ET L'INDICATION DES OUVRAGES QUI ONT QUELQUE RAPPORT AVEC EUX, ET DES IMITATIONS QUI EN ONT ÉTÉ FAITES SOIT AU THÉATRE, SOIT DANS LES ÉCRITS DES DIVERS AUTEURS (1).

TOME I.

Ce premier Conte sert de lien à tous les Contes des Mille et Une Nuits. Chahzenan affligé de l'infidélité de sa femme, se rend chez son frère Chahriar, sulthan des Indes, et là, il découvre que ce frère n'est pas plus heureux que lui. Il lui révèle ce qu'il a vu; et tous deux quittent le palais pour

(1) On a indiqué ces imitations par des astérisques.

aller courir les aventures. Ils rencontrent la femme d'un génie qui, malgré la jalousie de son mari, trouve, en sa présence même, mille moyens de le tromper. Chahriar revient dans sa capitale, fait périr la reine, et jure que chaque nuit il épousera une femme et la fera périr le lendemain.

* En exceptant cette fin tragique, on reconnaît ici *l'histoire de Joconde* qui, sans doute, sera venue par tradition de l'Orient en Italie, où l'Arioste en fit un fabliau charmant, imité par La Fontaine, et mis avec tant de succès, par M. Étienne, sur la scène de l'Opéra comique. (Représenté le 28 février 1814.)

La fille d'un vézyr, Chehérazade, se dévoue pour faire cesser la loi cruelle que le sulthan avait établie; et, de concert avec sa sœur, elle trouve le moyen de l'amuser par des contes et d'exciter sa curiosité, de manière que chaque nuit il lui fait grace pour pouvoir l'entendre encore le lendemain. Avant qu'elle prenne sa résolution, son père lui raconte la fable suivante pour l'en détourner.

L'Ane et le Bœuf conversant ensemble, apprennent un secret à un laboureur : sa femme veut savoir ce qu'ils ont dit; le mari refuse de le lui communiquer, et la bat pour apaiser sa curiosité. * Ce sujet ressemble en quelque chose à la Fable de La Fontaine, *Les Femmes et le Secret*. Chehérazade commence ses contes.

Un marchand tue, sans le vouloir, le fils d'un génie; celui-ci lui annonce qu'il le fera périr dans un an, et lui ordonne de venir le trouver au lieu qu'il lui désigne. Le marchand y vient et y rencontre trois vieillards qui essaient d'apaiser le génie en lui racontant des histoires extraordinaires. (1re à 3e Nuit.)

Le vieillard épouse sa cousine qui est stérile; il a un enfant d'une esclave que sa femme prend en aversion.

* C'est à peu près l'histoire de Sarah et d'Agar. L'on remarque dans les Mille et Une Nuits beaucoup de souvenirs de l'ancien testament. L'esclave est changée en vache, et son fils en veau; le vieillard découvre les secrets de sa femme, rend à son fils sa première forme, et la change elle-même en biche. (4[e] à 5[e] Nuit.)

V. *Histoire du second Vieillard et des deux Chiens noirs*, p. 57

Un marchand fait le commerce avec ses deux frères; il leur sacrifie plusieurs fois sa fortune, et les frères ingrats le jettent à la mer avec une fée qu'il avait épousée; elle le sauve et les change en chiens.

Après ces récits le génie s'éloigne, et le marchand est sauvé. (6[e] à 7[e] Nuit.)

VI. *Histoire du Pêcheur*........................ p. 67

Un pêcheur trouve dans ses filets un vase qu'il ouvre, et duquel sort un génie; * à-peu-près de la même manière qu'Asmodée dans le Diable Boiteux de Lesage. Ce génie veut tuer son libérateur, mais celui-ci trouve le moyen de le faire rentrer dans le vase; et, comme il demande en grace à en sortir, le pêcheur lui raconte l'histoire d'un médecin qui fut victime de sa confiance. (8[e] à 11[e] Nuit.)

VII. *Histoire du Roi Grec et du Médecin Douban*... p. 77

Un médecin guérit un roi grec en le faisant jouer avec un mail, dans le manche duquel il a renfermé son remède; * comme, dans Voltaire, Zadig guérit Ogul en lui faisant lancer un ballon qui contient, lui dit-il, un basilic. Le vézyr, jaloux du crédit du médecin, cherche à le perdre, mais le roi repousse ses suggestions en lui racontant l'histoire du roi Sindbad et de ses Vézyrs. (12[e] à 13[e] Nuit.)

VIII. *Les Quarante Vézyrs*, conte............... p. 83

Ce conte, qui n'était pas dans la traduction de Galland, appartient néanmoins aux Mille et Une Nuits. * Il a beaucoup de rapport avec l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar, et il rappelle aussi celle des amours incestueux de Phèdre. Il sert de cadre à plusieurs autres histoires, dans les-

quelles les vézyrs cherchent à montrer au sulthan quels sont les dangers de la précipitation, et la malice des femmes, tandis que sa femme veut, au contraire, lui prouver les inconvéniens que peut avoir la clémence. (14e Nuit.)

Ce conte nous paraît un des plus philosophiques des Mille et Une Nuits; les illusions, le songe de la vie humaine, y sont peints d'une manière frappante. Le sulthan d'Égypte demandait comment Mahomet avait pu avoir quatre-vingt-dix mille conférences avec Dieu, et trouver encore tout chaud, à son retour, le lit qu'il avait quitté. Chahabeddin l'engage à plonger sa tête dans une cuve pleine d'eau; le sulthan fait naufrage aux bords de la mer, voyage avec des marchands, épouse une femme belle et riche, en a quatorze enfans, est ruiné, et fait le métier de portefaix: un mouvement subit lui fait retirer sa tête de l'eau, et il est encore au milieu de sa cour qui lui atteste qu'à peine une minute s'est écoulée. * Cette histoire rappelle celle où Voltaire fait parcourir à Scarmentado toutes les parties de la terre, et le fait retrouver dans le lit où il s'était couché la veille. (1) (14e Nuit.)

* C'est le sujet de la charmante fable de La Fontaine, que la sulthane raconte pour engager son mari à s'inquiéter peu des conseils qu'on lui donne. Noël de la Hérissaye, auteur de fabliaux, en avait le premier donné une imitation (2). (14e Nuit.)

(1) L'idée de ce conte se trouve reproduite par un vieux conteur espagnol, *El Conde Lucanor*. C'est de là que l'abbé Blanchet a tiré *Le Doyen de Badajoz*, dont M. Andrieux a fait un charmant conte en vers. On l'a transporté sur la scène du théâtre du Gymnase, sous le nom du *Bramine*.

(2) « Quel est donc le pouvoir des vers naturels, puisque par ce seul charme La Fontaine, avec de grandes négligences, a une réputation si universelle et si méritée, sans avoir jamais rien inventé ! Mais aussi, quel mérite dans les anciens asiatiques, inventeurs de ces fables connues dans toute la terre habitable! »

(VOLTAIRE : siècle de Louis XIV.)

Un perroquet rend compte à un mari de la conduite de sa femme; elle veut s'en venger, et lui fait raconter une fausse histoire à son maître, qui croit que ce qu'il lui avait dit d'abord est également faux, et qui le tue. (14e Nuit.)

C'est une leçon donnée aux princes guerriers. Mahmoud, roi conquérant, veut apprendre le langage des oiseaux; il entend deux hiboux dont l'un demande pour dot de sa fille, cinq cents villages ruinés. Bon, dit l'autre, je puis vous en donner mille: tant que Mahmoud sera roi de Perse, nous n'en manquerons pas. (14e Nuit.)

Dans ce conte, où sont expliqués plusieurs des mystères de l'alchimie et de la magie, un brahmane découvre à un jeune homme des trésors immenses; les parens du jeune homme l'engagent à tuer le brahmane pour avoir ces trésors; ils périssent tous trois dans leur entreprise (1). (14e Nuit.)

Elle renferme des détails curieux sur les testamens et les lois des musulmans; le sulthan laisse à partager entre ses trois fils des pierreries que l'un d'eux dérobe; on fait venir le cadi pour découvrir le voleur. (14e Nuit.)

C'est un combat de générosité entre un mari qui, sachant que sa nouvelle épouse a un amant, l'envoie près de lui; un voleur qui la rencontre, et veut bien ne pas lui enlever ses bijoux; enfin l'amant lui-même, qui la rend intacte à son époux. * M. Merville a fait, sur ce sujet, un joli conte en vers. L'un des trois princes admirant, plus que les autres, le procédé du voleur, le cadi décide que c'est lui qui a soustrait les pierreries. (15e Nuit.)

(1) On reconnaît cette histoire dans un des contes publiés par Chawis et M. Caussin Perceval, intitulé: *Histoire du Médecin et du jeune Traiteur.*

Le prince de Carizme, * comme Ulysse dans la grotte de Polyphême, est réservé par les Samsars, qui, ainsi que les Cynocéphales des Grecs, avaient des têtes de chien, pour être mangé après ses quarante compagnons; il se sauve par son courage, et épouse la fille du roi; elle meurt, on l'enterre avec elle, et il est sauvé par Dilaram, princesse de Géorgie. Après diverses aventures, ils arrivent en Chine, où le roi les adopte et meurt; un corsaire enlève la princesse et les enfans; le prince va chez des hommes sans tête ayant les yeux aux épaules; il combat des hommes à tête d'oiseau; il épouse une princesse sans tête; un génie, amoureux d'elle, les emporte tous deux, et lui fait retrouver Dilaram dans une île où elle règne. * L'auteur de Gulliver et celui d'Aline ont pu puiser plusieurs idées dans ce conte. (16e à 17e Nuit.)

Un cordonnier sauve une femme enfermée dans un cercueil; elle retrouve l'homme qui avait été son séducteur et son assassin, et elle le tue (1). (17e Nuit.)

Un bûcheron jette sa femme dans un puits; elle y trouve un génie qu'elle tourmente de son mieux; le génie est tiré du puits par le bûcheron, et lui donne la faculté de guérir des princesses attaquées de folie. Cependant il refusait de quitter le corps d'une princesse possédée par lui, lorsque le bûcheron lui annonce que sa femme le suit, et le fait, par là, fuir à l'instant. * C'est tout-à-fait le sujet de Belphégor. (18e Nuit.)

Un roi passe dans le corps d'un perroquet; son vézyr entre dans le sien, et s'empare de sa femme et de son royaume;

(1) Le dervyche Moclès a inséré ce conte dans les Mille et Un Jours. On retrouve aussi le même sujet dans l'histoire d'Abdoul Sélam et de Cheluissa, Conte Turc.

le roi trouve le moyen de reprendre sa première forme, et tue le vézyr. Ce conte a été inséré, par Moclès, dans les Mille et Un Jours. (18e Nuit.)

Mahmoud enlève une chanteuse à un vézyr, après l'avoir fait jeter dans une fosse comme sorcière. (19e Nuit.)

Ici se termine l'histoire de Sindbad et des Quarante Vézyrs; le jeune prince, qui avait dû se taire pendant quarante jours, révèle le crime de la reine, et elle est mise à mort. Le vézyr, qui voulait faire périr le médecin Douban, fait de nouveaux récits pour effrayer le roi grec.

Un prince tombe dans les mains d'une ogresse, * qui semble être le type de celles de nos contes bleus. Il se sauve, et fait périr le vézyr qui l'avait laissé s'égarer à la chasse. (19e à 20e Nuit.)

Le roi grec fait périr Douban, et s'empoisonne en feuilletant un livre que la tête du médecin, qui a conservé la parole, lui ordonne de lire. (20e à 21e Nuit.)

L'histoire du *Pêcheur et du Génie* continue; ce dernier, après avoir juré de ne pas tuer le pêcheur, est délivré; il le conduit à un étang où il pêche des poissons qu'il porte au sulthan; ces poissons prononcent des paroles magiques; le sulthan se rend à l'étang où ils ont été pêchés, trouve un palais superbe et abandonné; il y rencontre un jeune homme dont la moitié du corps est de marbre noir. (22e à 25e Nuit.)

Il épouse une princesse qui le trahit; il blesse mortellement son amant qui était, * comme dans Joconde, un nain affreux; elle lui conserve la vie, mais non pas le sentiment et la parole; elle pétrifie, à moitié, son époux, et change ses peuples en poissons. (26e à 29e Nuit.)

Le sulthan force la reine magicienne à détruire elle-même ses enchantemens, et la tue; il adopte le jeune prince, et

* Nous ne croyons pas que le conte des trois Kalenders ait encore été traité au théâtre. Il offre plusieurs situations dramatiques, et propres à produire un assez grand effet dans un opéra comique ou dans un mélodrame.

TOME II.

* Les voyages de Sind-bad tiennent une des premières places parmi les voyages imaginaires, dont l'Odyssée est le premier et le plus parfait modèle, et où Lucien, Swift, Cyrano de Bergerac, et divers autres auteurs ont entassé une foule d'aventures merveilleuses. Sind-bad prend une baleine pour une île. Enlevé sur des montagnes par d'énormes oiseaux; enfermé

*comme Ulysse, dans une caverne, près d'être dévoré par un cyclope; lui enfonçant un fer rouge dans l'œil; s'échappant malgré les rochers que lui jettent les géans, et qui sont près de submerger son radeau; reçu à la cour d'un nouvel Alcinoüs; enterré avec une princesse qu'il avait épousée, et se sauvant, comme *Aristomène, en s'attachant à un animal qui était entré dans les tombeaux; saisi ensuite par une espèce de magicien, qui s'en sert comme de monture, et dont il se défait en l'enivrant; se laissant, comme Candide, transporter sur une rivière souterraine qui le conduit à un véritable *Eldorado; enfin fait esclave, gagnant, *ainsi que Zadig, la confiance de son maître; lui amassant de grandes richesses dans une aventure où se trouve surpassé tout ce qu'on a pu dire sur l'intelligence des éléphants, et enfin recouvrant lui-même une immense fortune, dont il fait part au malheureux qui faisait entendre ses plaintes: tel est le résumé de ce conte, qui, outre l'intérêt qu'il présente, renferme encore des notions curieuses sur la géographie, l'histoire naturelle et les mœurs de diverses contrées de l'Orient. Une pièce tirée du conte de Sind-bad a pour titre *la Veuve du Malabar*, par M. St-Amand (Pseudonyme), représentée sur le théâtre du Gymnase, à la fin de 1822 (1).

XXXII. *Les trois Pommes : Histoire d'une jeune dame massacrée par son mari* .... p. 90

Ce conte renferme l'histoire des Barmécides tous condamnés à mort dans un accès de colère du khalyfe, et qui ont servi de sujet à un roman de madame de Genlis*, et à une tragédie de La Harpe. Giafar se sauve néanmoins en découvrant un homme meurtrier par jalousie, et un esclave qui avait donné lieu à ce meurtre en volant trois pommes que le mari avait données à sa femme. (95e à 97e Nuit.)

(1) Cette histoire ne fait pas, du reste, partie des Mille et une Nuits, quoiqu'elle y ait été comprise par Galland. Elle a été publiée avec le texte arabe par M. Langlès, et a servi de sujet à un commentaire fort étendu de M. Hole savant anglais, imprimé à Londres sous le titre de *on Arabian Nights*.

Deux fils d'un vézyr d'Égypte se disputent sur le mariage de leurs enfans qui ne sont pas encore nés. * Cette querelle a pu fournir le sujet d'une des plus piquantes anecdotes contenues dans la Galerie morale et politique de M. de Ségur. C'est encore, à quelque chose près, celle de Chapelle et du Grand Condé formant le projet d'aller convertir les Musulmans, et se battant presque pour décider lequel des deux aurait l'honneur du martyre. Les deux frères se séparent : l'aîné reste en Égypte vézyr; l'autre le devient à Balsora. Tous deux se marient et ont, le premier une fille, l'autre un fils. Ce dernier est disgracié après la mort de son père; un génie l'enlève jusqu'au Caire, où le sulthan, irrité contre son vézyr qui le refusait pour gendre, avait ordonné d'unir sa fille à un palefrenier bossu. Le jeune Bedreddyn prend la place du bossu, que le génie effraie et force à passer la nuit la tête en bas contre un mur. Le lendemain matin Bedreddyn est enlevé jusqu'à Damas, et laisse la princesse enceinte. Il se fait pâtissier pour vivre, et huit ans après, son fils Agib vient dans cette ville avec sa mère et son oncle. Il mange des tartes chez son père, que le vézyr d'Égypte reconnaît. Il s'irrite contre lui, le condamne à mort parce que, dit-il, il n'a pas mis de poivre dans une tarte à la crême, et le conduit jusqu'au Caire, où il lui fait retrouver à la fois sa mère, sa femme et son fils. (98e à 126e Nuit.)

Cette histoire est une des plus gaies de ce recueil, et sert de cadre à plusieurs autres qui ont le même caractère. Un bossu s'étrangle avec une arête chez un tailleur qui, effrayé, le porte chez un médecin juif, celui-ci chez un pourvoyeur du sulthan, et ce dernier chez un marchand chrétien. Tous sont arrêtés comme coupables du meurtre, et sont absous par le khalyfe sous la condition de lui raconter des histoires plus merveilleuses que celle du bossu. (128e à 132e Nuit.)

XXXV. *Histoire racontée par le marchand chrétien.* p. 199

Il se lie avec un jeune marchand très-riche, qui ne se sert que de la main gauche. Il a eu la droite coupée parce que, voulant faire des présens à une femme dont il était amoureux, il a volé une bourse. Cette femme, sensible à ce dévouement, lui a donné tous ses biens. (133e à 144e Nuit.)

XXXVI. *Histoire racontée par le pourvoyeur du sulthan*.. p. 225

Un marchand refuse, à une table où il était invité, de manger de l'ail. Il raconte qu'une favorite de la femme du khalyfe, après l'avoir comblé de caresses et de bienfaits, le fit cruellement fustiger et lui fit couper le pouce, parce que, la nuit même de son mariage, il s'était présenté à elle après avoir mangé de l'ail et sans avoir lavé ses mains. (145e à 153e Nuit.)

XXXVII. *Histoire racontée par le médecin juif*... p. 249

Il s'agit encore ici d'un jeune homme qui a la main coupée. Sa maîtresse, fille du gouverneur de Damas, empoisonnée par une rivale, lui avait donné un collier de perles; pressé par le besoin, il veut le vendre à bas prix, et on le punit comme l'ayant volé. Le gouverneur reconnaît son innocence et l'adopte. On trouve dans ce conte une description très-pittoresque de l'Égypte. (154e à 161e Nuit.)

XXXVIII. *Histoire que raconta le tailleur*....... p. 272

Un jeune Persan veut quitter la table où il était invité parce qu'il s'y trouve avec un barbier pour lequel il a une aversion insurmontable. Amoureux de la fille d'un cadi, et en ayant obtenu un rendez-vous, il fit venir ce barbier pour le raser. Mais celui-ci le retint long-temps par son bavardage, et finit par le suivre. Entendant du bruit dans la maison du cadi, il croit qu'on maltraite le jeune homme, entre dans la maison et le fait découvrir. Celui-ci, en se sauvant, se blesse et devient boiteux. Ce barbier babillard et officieux à contre-temps, a pu fournir plus d'un trait à nos auteurs comiques, * *Les Conjectures*, de M. Picard, etc. (162e à 170e Nuit.)

toire de *la Laitière et du Pot au lait.* Une dame lui donne 500 pièces d'or qu'on lui vole en voulant l'assassiner. Il se venge de ceux qui l'ont volé, et leur prend à son tour de beaux meubles; le cadi s'en empare et le bannit. (180e à 184e Nuit.)

Chacabac entre chez un Barmécide qui lui fait faire un dîner imaginaire, en ne lui offrant que des plats vides, qu'il dit être remplis des meilleurs mets. Chacabac prend bien la plaisanterie et demeure chez le Barmécide, après la mort duquel il est pris par un Bedouin qui lui fend les lèvres et le mutile, parce qu'il en était jaloux. (184e à 186e Nuit.)

Le barbier finit son histoire, et fait revivre le bossu en tirant une arête de son gosier. (187e à 188e.) p. 366

Haroun Arréchyd et Giafar, déguisés, rencontrent un jeune homme qui se promenait en faisant crier qu'il était le khalyfe et qu'on eût à s'éloigner sous peine de mort. Ils le suivent dans un palais superbe où le jeune homme raconte ses aventures. Amoureux d'une sœur de Giafar, il a été chassé par elle comme un voleur, parce qu'il a fait quelques caresses à une de ses femmes; mis en prison, il reçoit un talisman: un génie est à ses ordres et fournit à toutes ses dépenses. Le vrai khalyfe fait grace au jeune homme, et le réconcilie avec la sœur du vézyr. Ce conte, qui avait été publié par M. Caussin de Perceval, reparaît ici traduit par M. Langlès, d'après ses manuscrits. Il est surtout remarquable parce qu'il contient un assez grand nombre de poésies érotiques ou morales, que l'on chante à la table du faux khalyfe. (189e à 193e Nuit.)

Pour se venger d'un homme qui se prétendait plus adroit que les femmes, une jeune fille le trompe et l'envoie demander la fille d'un cadi; il reconnaît la supériorité de *la ruse des femmes*; elle empêche ce mariage et l'épouse elle-même. * Ce conte est également traduit par M. Langlès; il a

été inséré dans les Mille et Un Jours, et a servi de sujet au *Cadi dupé*, opéra de Lemonnier représenté en 1761.

* Voltaire a trouvé dans ce conte l'idée de la description que, dans Zadig, la veuve indienne fait de ses attraits, tout en ayant l'air de les exposer à la critique. (194e Nuit.)

TOME III.

Ce petit roman se distingue du reste de notre recueil parce qu'il présente seulement le tableau d'un amour à la fois tendre, naïf et passionné. Cette délicatesse de sentimens acquiert un nouveau prix quand on la trouve transportée au milieu des harems orientaux. Un prince de Perse et la favorite du célèbre Haroun se rencontrent chez un marchand. Une sympathie subite les rend amoureux l'un de l'autre. Le prince se rend au palais de la favorite, et est sur le point d'être surpris par le khalyfe. Leurs confidens leur donnent les moyens de se réunir dans une autre maison. Ils sont enlevés ensemble par des voleurs, et rendus par eux à la liberté. Ils s'écrivent des billets qui respirent la passion la plus vive. Enfin, des esclaves perfides les dénoncent au khalyfe. Le prince effrayé fuit de Baghdad, mais bientôt il périt consumé de douleur. Haroun a pardonné à sa favorite, mais il ne peut l'empêcher de succomber à son amour. Elle meurt le même jour que son amant; tous deux sont ensevelis dans un même tombeau, et le pèlerin va jeter des fleurs sur ce monument, * comme le voyageur sensible va, près de Lyon, s'attendrir sur le tombeau des deux amans (1). (195e à 220e Nuit.)

(1) Voy. les Confessions de J. J. Rousseau et le Voyage sentimental de Sterne.

Un génie et une fée voyant, l'un le héros, l'autre l'héroïne de ce conte, chacun leur semble un abrégé de toutes les perfections: le génie surtout décrit les appas de Badoure avec toutes les métaphores orientales. Il s'élève un pari qu'on veut terminer en comparant ces deux êtres accomplis. La princesse est apportée dans le lit du prince; celui-ci, qui désespérait son père en refusant de se marier, la voit, l'adore, et, ne pouvant l'éveiller, lui passe au doigt un anneau. Il se rendort; elle s'éveille à son tour, éprouve le même sentiment comme elle avait éprouvé la même répugnance, et, assoupie de nouveau, est rapportée dans son palais. Tous deux, en s'éveillant, redemandent l'objet de leur tendresse; tous deux battent, l'un le vézyr, l'autre la nourrice qui refusent de les croire. Ils passent pour fous, et sont renfermés. Le roi de la Chine promet la main de sa fille à celui qui la guérira, et fait périr ceux qui ne réussissent pas. Un frère de lait de la princesse reçoit sa confidence et court le monde pour retrouver son amant. Il entend parler de l'état de Camaralzaman, ne doute pas que ce ne soit celui qu'il cherche: il le soustrait à la vigilance de son père, qu'il trompe, *comme le fut Jacob, par le moyen de vêtemens ensanglantés, et le conduit à la Chine. Le prince guérit Badoure en lui envoyant son anneau et l'épouse; il veut aller voir son père, sa femme le suit; elle portait un talisman qu'il lui ôte pendant son sommeil; un oiseau le lui enlève; il veut le suivre et se sépare de Badoure. * Cette circonstance et quelques autres ont été imitées dans le roman de *Pierre de Provence* et de *la Belle Maguelone*. Le conte entier l'est également dans le roman turc intitulé: *Aventures d'Abdoul-Selam et de la princesse Chelnissa*, (221e à 233e Nuit)

* L. *Histoire de la Princesse Badoure après sa séparation du Prince Camaralzaman* .... p. 184

Elle prend les habits de son mari, et va à la cour du roi d'Ébène qui, la croyant un prince, lui donne sa fille en mariage; elle avoue son déguisement à celle-ci, et reste à cette

ville des Mages où le capitaine du navire le retrouve endormi dans un cimetière et le rend au vieillard.

Amgiad a été plus heureux; accueilli par un tailleur mahométan, il rencontre une belle femme qui s'offre à le suivre chez lui; ne sachant où la conduire, il entre au hasard dans un palais qu'il dit être le sien, et où il trouve un repas préparé; le maître du palais arrive, s'amuse de cette plaisanterie et consent à passer pour l'esclave d'Amgiad; la femme l'accable de coups, et, pour l'empêcher de le tuer, Amgiad la tue elle-même; son hôte veut transporter le corps hors du palais, il est arrêté, ainsi qu'Amgiad; celui-ci se justifie, plaît au roi et devient vézyr; il cherche partout son frère qui lui est rendu par une des filles du vieillard, touchée des tourmes qu'elle-même était forcée de lui faire subir. Tout à coup quatre armées arrivent l'une après l'autre, et répandent l'allarme : c'est la reine Margiane qui redemande Assad; le roi de la Chine qui cherche Badoure; Camaralzaman qui court après ses fils dont il a reconnu l'innocence; enfin, le vieux roi de Khaledan qui retrouve aussi son fils perdu depuis si long-temps. Ce rendez-vous général termine la longue histoire de Camaralzaman et de Badoure. Amgiad devient roi des Mages et les convertit à la religion de Mahomet. (237e à 250e Nuit.)

LIII. *Histoire de Noureddin et de la Belle Persane*. p. 278

Le roi de Balsora avait deux vézyrs ennemis l'un de l'autre. Le premier propose d'acheter pour le roi une esclave douée de tous les talens; mais son fils en devient amoureux et l'épouse. Le père meurt; le fils se ruine et est ensuite abandonné par tous les amis qu'il a comblés de bienfaits. * C'est l'histoire de l'Enfant prodigue, celle de Timon le misantrope; c'est une situation qu'on a souvent transportée dans nos romans et dans nos comédies comme dans le Dissipateur, etc., parce qu'elle est dans la nature en tout temps et dans tout pays. La Belle Persane affligée de la misère de son époux, lui propose de la vendre; il y consent, mais la refuse au vézyr ennemi de son

père, qu'il outrage et bat publiquement. Condamné à mort, il s'échappe avec la Belle Persane. * Cette première partie du conte a fourni le sujet de l'opéra de Gulnare. La seconde pourrait aussi être transportée avec succès sur la scène. Les deux amans arrivent à Baghdad ; endormis à la porte d'un jardin du khalyfe, ils s'y introduisent avec celui qui en était le gardien ; ils lui font boire du vin malgré sa résistance, et allument toutes les bougies qu'ils trouvent dans cette maison de plaisance. Haroun étonné de cette illumination, qu'il voit de son palais, veut en connaître la cause : il vient au jardin avec son vézyr Giafar, se déguise en pêcheur, accommode les poissons qu'il a pêchés et soupe avec les amans. Noureddin toujours prodigue, et ne trouvant rien à lui donner, lui offre la Belle Persane. Haroun accepte et lui donne une lettre pour le roi de Balsora, par laquelle il lui prescrit de remettre sa couronne à Noureddin. Le méchant vézyr persuade à ce roi, soumis au khalyfe comme le sont aujourd'hui les pachas au sulthan, de ne pas exécuter l'ordre et de faire périr Noureddin. Mais Giafar arrive avec des troupes, s'empare du roi et du vézyr, et ramène Noureddin à Baghdad. La Belle Persane lui est rendue, et il reste auprès du khalyfe dont il devient le favori. Toute l'aventure des deux amans dans la petite maison de Haroun est décrite avec beaucoup de grace et de gaîté. (250e à 261e Nuit.)

Un roi de Perse achète une esclave dont il devient éperdument amoureux. Elle ne rompt le silence qu'après une année, lui apprend qu'elle est grosse, et lui raconte qu'elle est issue d'une famille de rois de la mer. La description qu'elle fait des pays sousmarins où elle est née, * rappelle et les voyages imaginaires de Lucien, et l'épisode d'Aristée allant visiter sa mère dans son palais au fond des eaux. Elle fait venir ses parens chez le roi devenu son époux, et met au monde un prince plus beau que le jour. Vingt ans après, un oncle de

Beder forme le projet de le marier à une princesse de la mer. Il va pour la demander à son père, est repoussé avec mépris, et se venge en s'emparant de son palais et de ses états. Giauhare se sauve dans une île où le hasard mène Beder. Il lui déclare son amour, et elle le change en oiseau. Pris dans des filets, il est porté à un roi dont la femme lui rend sa première forme. Il s'embarque et est jeté dans l'île des Enchantemens. * Là une reine, semblable à Circé, conserve pendant quarante jours ses amans auprès d'elle, et les métamorphose ensuite en animaux. Beder, comme Ulysse, triomphe de ses enchantemens. Lui-même la change en cavale; il est à son tour changé en hibou; mais cette lutte finit bientôt; et la mère de Beder, plus grande magicienne que la reine, délivre son fils, et obtient pour lui la main de Giauhare. (262ᵉ à 280ᵉ Nuit.)

TOME IV.

Un jeune prince prodigue les biens que son père lui avait laissés: un vieillard lui ordonne en songe de se rendre au Caire. Là, le même vieillard lui commande de retourner à Balsora où l'attend un trésor. Il le découvre en effet, et trouve huit statues de diamans, et une inscription qui lui dit de chercher la neuvième. Il retourne au Caire, et de là est conduit chez le roi des génies. Celui-ci lui promet la statue pourvu qu'il lui amène une fille jeune, belle et parfaitement chaste. Il lui donne un miroir, modèle de tous ces talismans qu'on a imaginés depuis pour garantir la vertu des femmes; * comme la coupe enchantée de l'Arioste, etc. Les filles de la cour et de la ville du Caire le ternissent toutes. Enfin, le prince découvre ce prodige de sagesse; il réprime la passion qu'il ressent pour elle et la mène au roi des génies. De retour chez lui,

serve et il s'en sert, non plus pour régaler des amis perfides, mais pour recueillir les voyageurs. Chaque jour il en reçoit un avec lequel il cesse dès lors toutes relations. Le khalyfe Haroun déguisé se présente à lui, et après un joyeux repas, lui demande ce qu'il pourrait faire pour lui. Hassan répond qu'il n'a rien à désirer que d'être khalyfe un jour pour punir un imam et quatre vieillards ses voisins qui tourmentent tout son quartier et se mêlent de toute autre chose que de leur khoran. Le khalyfe lui fait avaler une poudre assoupissante et il est transporté au palais. A son réveil il se trouve couché dans le lit du khalyfe, et reçoit les hommages de sa cour. Il ne conçoit rien à son aventure, mais il prend son parti, joue fort bien son rôle, et prononce des jugemens aussi sages que * Sancho dans son île de Barataria. Le soir on l'endort de nouveau, et on le reporte chez lui. En s'éveillant il s'irrite contre sa mère qui ne veut pas le reconnaître pour le khalyfe : il est garrotté par les voisins et mené dans une maison de fous où on le maltraite cruellement. Il en sort et recommence à inviter les étrangers ; il rencontre encore le khalyfe déguisé, et consent à l'accueillir de nouveau. Cette visite a la même suite que la première, mais cette fois Hassan fait tant de folies que le khalyfe éclate de rire, se fait reconnaître et le prend pour son favori. * Cette première partie du Dormeur éveillé a fourni le sujet de plusieurs pièces. Un opéra fut représenté sous ce titre, en 1765, sur le théâtre de la cour. *Ricco*, *Le Diable à quatre*, etc., sont composés d'après la même idée. L'auteur des *Voitures versées* a pu trouver également ici l'original de ce maître du château qui fait de sa maison une sorte d'auberge pour les voyageurs (1).

(1) L'un des princes les plus puissans du quinzième siècle, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, fondateur des coutumes de ce duché, et à la cour duquel on composa les *Cent Nouvelles nouvelles* pour charmer les ennuis de l'exil de Louis XI, renouvela le trait du khalyfe Haroun : il fit transporter un homme ivre dans son palais ducal à Bruges, et ordonna qu'on le traitât comme lui-même. L'idée de cette plaisanterie avait sans doute été suggérée

Abou Hassan, devenu habitant du palais, épouse la confidente de Zobéide femme du khalyfe. Il font beaucoup de dépenses et se trouvent sans argent : Abou Hassan suppose la mort de sa femme, et celle-ci la mort de son mari. Haroun donne à l'un et Zobéide à l'autre cent pièces d'or pour les frais des funérailles. * M. Andrieux aurait-il songé à ce conte en faisant ses *Étourdis ?* Le khalyfe et Zobéide se disputent ensuite pour savoir lequel de leurs favoris est mort. Ils font un pari qui donne lieu à plusieurs scènes plaisantes. Enfin, ils veulent s'assurer du fait par eux-mêmes, et vont trouver les deux époux qu'ils trouvent ensevelis sous des linceuls de brocard. Je donne mille pièces d'or, dit Haroun, à qui me dira lequel est mort le premier. Hassan s'écrie que c'est lui, réclame les mille pièces d'or, dégage également sa femme de son attirail funèbre, et se justifie auprès du khalyfe, qui rit beaucoup de ce double stratagéme. (293e à 316e Nuit.)

C'est le plus célèbre des contes des Mille et Une Nuits ; c'est celui où les prodiges de la féerie sont le plus merveilleux et le plus abondamment répandus. * Aussi l'Opéra s'en est emparé, et ses décorateurs ont lutté avec toute la magie orientale. Ce sujet traité sur ce grand théâtre par M. Étienne, l'a été également à Feydeau par M. Théaulon, dans *la Clochette;* au Gymnase, dans *la Petite-Lampe*, par MM. Scribe et Melesville; et, enfin, au Panorama dramatique, par MM. Merle, Carmouche et Saintine. Le fils d'un tailleur de la capitale de la Chine, est un jour abordé par un magicien qui le caresse, se dit son oncle, donne de l'or à sa mère, et le conduit, enfin, dans un souterrain plein de richesses. Il lui dit de lui rapporter une lampe fort simple qui se trouve au milieu de ces trésors; il voudrait se la faire remettre avant qu'Aladdin ne

à Philippe par les ambassadeurs envoyés à sa cour par les princes orientaux qui lui avaient décerné le titre de grand duc d'occident.

Le P. du Cerceau a mis en scène dans une fort jolie comédie en vers, ce trait de la vie du duc de Bourgogne; elle a pour titre : *Les Incommodités de la grandeur.*

fût sorti du souterrain. Mais celui-ci s'y refusant opiniâtrément, le magicien l'enferme, espérant qu'il périra de faim. Il lui avait donné un anneau magique, qu'Aladdin frotte par hasard. A l'instant paraît un génie qui le délivre, et le reporte chez lui. Il frotte la Lampe et trouve également un génie toujours prêt à le servir. Il n'abuse pas de sa puissance, et se borne long-temps à fournir à sa subsistance et à celle de sa mère. Mais un jour il voit la fille du sulthan et en devient amoureux. Il force sa mère à aller la demander en mariage, et envoie de superbes pierreries. Le sulthan les accepte, mais manque à ses promesses, et la donne au fils du vézyr. Aladdin fait enlever les mariés la première nuit de leurs noces, et le nouvel époux passe la nuit exposé au froid et loin de son épouse. Cette scène se répète, et le fils du vézyr demande lui-même qu'on casse son mariage. Aladdin fait des propositions nouvelles, envoie des trésors immenses, bâtit, en une nuit, un palais, dont toutes les pierreries du sulthan ne peuvent garnir une seule fenêtre, et épouse la princesse. Mais le magicien africain arrive déguisé, il propose d'échanger de vieilles lampes contre des neuves, et on lui donne la Lampe merveilleuse qu'Aladdin, parti pour la chasse, avait laissée dans son palais. Il enlève le palais et la princesse. Le sulthan condamne Aladdin à mort, si dans quarante jours il n'a pas retrouvé sa fille. Heureusement le génie de l'anneau vient à son secours, et le transporte en Afrique, où Aladdin trouve sa femme au pouvoir du magicien. Il lui donne un breuvage, au moyen duquel elle l'empoisonne, après avoir feint de vouloir se rendre à ses désirs. * L'on trouve une scène à peu près semblable dans la Princesse de Babylone de Voltaire. Ensuite, Aladdin ressaisit la Lampe, et retourne en Chine avec sa femme. Quelque temps après le frère du magicien vient à la Chine, force une vieille femme, regardée comme sainte, à lui céder ses habits et veut assassiner Aladdin, qui, averti par son génie, le tue lui-même, et demeure maître de son talisman. (317e à 348e Nuit.)

n'avaient pas voulu croire à l'histoire du turban et à celui du vase de son, et on trouve sur un arbre ce turban où le milan avait fait son nid, et, chez un marchand voisin, le vase ou les pièces d'or étaient encore. Saad triomphe et avec lui son système qui n'est autre que celui de la prédestination. (365e à 373e Nuit.)

Ce conte a fourni à M. Guilbert Pixérécourt, le sujet d'un mélodrame, représenté en 1823. Aly Baba, qui coupait du bois dans une forêt, voit sortir des voleurs d'une caverne. Il apprend les mots au moyen desquels elle s'ouvre et se referme. Il y entre, et charge ses ânes de sacs d'or. Son frère découvre son secret, et veut aller partager sa bonne fortune, mais oubliant les mots au moyen desquels il peut sortir de la caverne, il est tué par les voleurs. Aly Baba retrouve son corps coupé en quatre parties, et son esclave le fait recoudre, et le fait ensevelir secrètement. Les voleurs se mettent à la recherche de celui qui les a découverts. L'un d'eux vient dans la ville habitée par Aly Baba, parvient à trouver la maison, et y fait une marque pour la reconnaître. L'esclave s'en aperçoit et marque de même les maisons voisines *. Une idée semblable a été transportée dans le conte du Muletier, dont on a fait un opéra comique, et elle se retrouve dans le vaudeville et dans le ballet des *Pages du duc de Vendôme*. Enfin, le chef des voleurs reconnaît lui-même la maison, et y vient déguisé en marchand d'huile. Il amène avec lui trente-huit outres dont une enferme de l'huile, et les autres autant de voleurs. L'esclave a besoin d'huile pour la lampe, elle va en chercher dans les outres, et découvre ce qu'elles contiennent. Alors elle fait bouillir l'huile de la dernière outre, et s'en sert pour étouffer les voleurs dont le chef se sauve désespéré. Quelque temps après, il se présente sous un autre déguisement et avec un poignard pour tuer Aly. L'esclave le reconnaît, et sous prétexte de divertir

l'hôte de son maître, elle danse devant lui armée d'un poignard, et le plonge tout à coup dans son sein. Aly, sauvé deux fois, par la courageuse Morgiane, lui donne la liberté et la main de son fils. (374e à 386e Nuit.)

LXVI. *Histoire d'Aly Khodjah, marchand de Baghdad.* p. 158

Il laisse à un de ses confrères un vase plein d'olives, où il avait caché mille pièces d'or. Il passe sept ans dans ses voyages. L'autre marchand, voulant goûter les olives, découvre les pièces d'or, les prend et remplit le vase d'olives nouvelles. Aly Khodjah revient, et ne trouve plus son or. Il réclame, et est condamné faute de témoins. Il en appelle au khalyfe. Celui-ci avait passé devant des enfans qui jouaient au cadi. Celui qui en faisait le rôle, feignait de juger le dépositaire infidèle, et il demandait qu'on lui représentât les olives pour voir si elles étaient vieilles ou nouvelles. Le khalyfe est frappé du bon sens de cet enfant. Il le fait venir et placer auprès de lui, *et charge ce nouveau *Daniel* de prononcer le jugement. Les marchands sont appelés, on examine les olives, et le coupable est puni. (386e à 390e Nuit.)

LXVII. *Histoire du Cheval enchanté*........... p. 180

Un Indien se présente au roi de Perse, avec un cheval de bois qui le transporte où il veut au milieu des airs; il le fait partir ou le retient au moyen d'une cheville, *comme celui que l'on faisait monter à Sancho Pança, pour aller au secours d'une princesse persécutée. Le fils du roi veut essayer ce cheval merveilleux. Il part, mais il ignore comment il peut l'arrêter, et il est conduit jusqu'au Bengale. Là, il descend sur la terrasse d'un palais où demeurait la fille du roi. Il lui inspire de l'amour, l'emmène en croupe sur son cheval qu'il avait appris à diriger, et arrive en Perse. L'Indien y était prisonnier, jusqu'à ce qu'on eût retrouvé le prince. On le délivre, il trompe la princesse, lui persuade de monter sur le cheval magique et l'enlève. Ils descendent dans le royaume de Cachemire où le roi tue l'Indien, et s'empare de la princesse qu'il

veut épouser. Elle contrefait la folle; le prince de Perse arrive déguisé en dervyche et propose de la guérir. Pour cela il demande qu'on le laisse monter avec elle sur le cheval enchanté, et il disparaît dans les airs, en se moquant du roi de Cachemire. (391e à 403e Nuit.)

Trois frères sont amoureux de la même princesse; leur père la promet à celui qui lui apportera la chose la plus rare. L'un trouve un tapis avec lequel on se transporte à l'instant même où l'on veut; l'autre un tuyau d'ivoire avec lequel on voit tout ce que l'on désire; l'autre une pomme qui guérit toutes les maladies. La lunette leur montre la princesse mourante, le tapis les transporte en un instant auprès d'elle, et la pomme la guérit. Le père ne sait auquel des princes donner le prix. Il les engage à tirer de l'arc, et promet la princesse à celui dont la flèche ira le plus loin. Celle du prince Ahmed se perd, et il ne la trouve qu'après avoir fait plusieurs lieues, au milieu de rochers qu'habite une fée. * Walter Scott, dans le *Monastère*, a imité cette partie de notre conte. La fée Pari-banou épouse Ahmed, et il vit heureux auprès d'elle. Il veut revoir son père, sans toutefois lui découvrir sa demeure. Le roi, curieux et jaloux, cherche à savoir quelle est l'épouse de son fils, et, quand il l'a appris, il le met à plusieurs épreuves; il lui demande d'abord un pavillon qui tienne dans sa main et puisse couvrir son armée; ensuite, l'eau de la fontaine des lions, qui guérit de tous les maux : enfin, un monstre haut d'une coudée, et portant une énorme barre de fer; ce monstre est le frère de la fée, il vient près du roi, s'irrite de ce que celui-ci le regarde avec horreur, l'assomme de sa barre de fer lui et presque tous ses courtisans, et fait proclamer roi son beau-frère Ahmed. (403e à 425e Nuit.)

Un prince de Perse entend trois sœurs, dont l'une disait

qu'elle voudrait épouser le boulanger, l'autre le cuisinier du sulthan, et la cadette le sulthan lui-même. Il exauce leurs vœux. Les aînées deviennent jalouses de leur cadette, * assez semblable à Cendrillon, et qui les comble de bienfaits. Elles exposent ses enfans, et assurent qu'elle n'a mis au jour que des monstres. Le sulthan la condamne à une pénitence publique, et l'intendant des jardins élève ses deux fils et sa fille. Une vieille femme apprend à la jeune Parizade, qu'il existe trois merveilles propres à orner ses jardins. Parizade en parle à ses frères qui veulent les lui rapporter. * Mais des voix confuses, comme dans la forêt enchantée du Tasse, arrêtent celui qui veut gravir la montagne où sont ces merveilles, et s'il se détourne, il est changé en pierre noire. Les deux frères subissent tour à tour cette métamorphose. Parizade va elle-même à la montagne. * Elle emploie le même moyen qu'Ulysse près des Syrènes, se fait boucher les oreilles, monte jusqu'au sommet, délivre ses frères et une foule d'autres qui avaient éprouvé le même sort, et rapporte l'*eau jaune*, dont une seule bouteille produit des jets d'eau superbes, l'*arbre qui chante* et l'*oiseau qui parle ;* le sulthan veut voir ces choses merveilleuses. On lui sert un ragoût avec une farce de perles, et comme il s'en étonne, l'oiseau lui demande s'il n'aurait pas dû s'étonner plutôt quand on lui disait que sa femme accouchait d'une bûche ou d'un chat. Le sulthan reconnaît son erreur, embrasse ses enfans, et rappelle leur mère auprès de lui. (425e à 436e Nuit.)

LXX. *Histoire du Jeune Prince et de l'Oiseau vert*. . p. 416

Hassan, fils d'un prince de l'Inde, voit à la chasse un oiseau qu'il poursuit inutilement. Il veut aller au pays où l'on trouve ces oiseaux. Un génie l'y porte sur son dos au milieu des airs. De là il va aux îles Noires, où il se bat avec un dragon affreux, et épouse la fille du roi. Toujours secondé par le génie, il tue ensuite un vautour qui venait désoler le pays. Il retourne dans l'Inde où le génie meurt pour renaître après douze ans. (436e à 438e Nuit.)

Le frère de Mahmoud, fils d'un roi de l'Inde, est empoisonné par un juif. Mahmoud le tue et veut épouser sa veuve. Elle n'y consent qu'à condition qu'il saura un métier. Il apprend à faire des tapisseries. Un jour il entre chez un tapissier qui l'enferme dans un souterrain pour l'égorger. Il lui persuade de le laisser travailler et promet de l'enrichir. Il dépeint la position où il se trouve sur une tapisserie qu'il envoie à son vézyr qui le délivre. Ce conte et le précédent sont tirés des manuscrits de l'éditeur, comparés aux contes publiés par Jonathan Scott. (439e Nuit.)

TOME VI.

Les contes qui composent ce volume et le suivant, ne faisaient point partie de la traduction de Galland. Nous indiquerons leur origine. Voir l'avertissement de l'éditeur, p. v.

Cette histoire, traduite par Chawis et par M. Caussin de Perceval sur des manuscrits arabes, est prise ici du texte persan du *Bakhtyar Nameh*. Un sulthan enlève la fille de son vézyr. Le vézyr se révolte et force le roi à se sauver chez un de ses alliés et à abandonner un fils dont la reine accouche en route. Le roi, remonté sur son trône, fait arrêter des voleurs, parmi lesquels se trouve ce fils qu'il ne reconnaît pas. Cependant, il apprend qu'il n'a pris part à aucun crime et en fait son favori. Quelque temps après le hasard fait trouver ce jeune homme dans le harem de la reine. Les vézyrs le calomnient. Il est condamné à mort, et fait suspendre son supplice en racontant des histoires au sulthan. (440e Nuit.)

Un marchand perd sa fortune, fait naufrage, et dirige la maison d'un riche agriculteur. Il en est chassé comme ayant

détourné des grains à son profit. Il pêche des perles, est volé, et puni lui-même comme voleur en voulant vendre celles qui lui restent. Il se justifie et le roi le traite avec faveur. Mais, ayant approché involontairement du harem, il est arrêté, a les yeux crevés, et finit par mendier son pain. Il prouve ainsi que le travail est inutile, s'il n'est secondé par le secours du ciel. (441e Nuit.)

Ce prince devient amoureux de la fille de l'empereur des Romains, il lui apporte des sommes énormes qu'il perçoit sur ses peuples. Il va épouser la princesse; mais dans son impatience il veut la regarder à travers une fente des murs de son appartement, et elle lui fait crever les yeux avec un fer rouge. (442e Nuit.)

C'est un homme qui prêche toujours aux autres la patience et la pratique lui-même. Un lion dévore ses moutons, on l'exile, on confisque ses biens, des voleurs le dépouillent, on lui enlève sa femme. Patience, dit-il toujours, elle seule peut mener un homme d'un puits sur le trône. Le roi l'entend et le fait jeter dans un puits. Bientôt une révolte a lieu, on le retire de ce puits, en le prenant pour un prince qu'on y avait aussi jeté; devenu roi il retrouve et punit celui qui l'avait injustement exilé, les voleurs qui l'avaient dépouillé, le cavalier qui avait enlevé sa femme. (443e Nuit.)

Un esclave coupe avec une flèche l'oreille d'un roi d'Arabie, et obtient son pardon. Bientôt il se sauve chez le roi de Zanguebar, son père. Le roi veut le rechercher, arrive à Zanguebar et y est arrêté comme assassin. Mis en prison, il lance, pardessus les murs de la prison, un os qui va blesser le prince son ancien esclave. Il jetait cet os contre un but pour en tirer un augure favorable ou malheureux,* comme J.-J. Rousseau lançait des pierres contre un arbre pour savoir

si son ame serait sauvée. On veut le punir, mais il montre son oreille coupée, et se fait reconnaître du prince, autrefois son esclave. (444e Nuit.)

Un vézyr, jaloux de son collègue, engage le roi à demander sa fille en mariage : le père refuse et le roi le tue. Il n'en épouse pas moins la fille, auquel le second vézyr propose d'empoisonner son mari : elie repousse ses propositions, et il la calomnie. Exposée dans un désert, elle va périr de soif lorsque, * comme Agar, elle prie et voit jaillir une source. Un chamelier l'emmène avec lui, et elle revient près du roi qui reconnaît son innocence. (445e à 447e Nuit.)

Un vézyr, pour engager son roi à s'occuper de son armée, veut lui susciter une guerre; il l'engage à demander la fille du roi de Perse, et, sur le refus de ce roi, à la lui enlever de force. Tout réussit: cette princesse avait eu secrètement un fils en Perse; elle le fait venir, et il devient le favori du roi. On l'accuse d'aimer la reine, et le roi a déja ordonné sa mort, lorsqu'au moyen d'un prétendu talisman, * que plusieurs de nos romanciers ont emprunté à ce conte, il croit arracher la vérité à sa femme endormie; elle lui raconte son aventure. Heureusement l'officier chargé d'exécuter la sentence, s'est laissé attendrir, et Farekzad est rendu à sa mère. * C'est la situation de Coucy épargnant la vie de Nemours. (448e à 450e Nuit.)

Un joaillier devient le favori d'un roi qui lui permet de faire venir sa femme et ses enfants; il va au devant d'eux, se querelle avec ses fils jumeaux, sans les connaître, et les jette dans la mer. Tous deux se sauvent; l'un devient favori d'un roi, l'autre esclave. Le père rachète par hasard ce dernier, qui veut ensuite voyager, et va à la cour où son frère était

devenu roi. Resté seul une nuit auprès de lui, il veut le garder le sabre nu, et on l'accuse d'avoir voulu le tuer. Ses parens viennent le réclamer, et le roi les reconnaît au récit de leurs aventures. (451e à 452e Nuit.)

Il quitte son pays. Sa libéralité le fait aimer d'un prince étranger, dont les dix vézyrs veulent le perdre; ils lui font remplir une mission délicate, qui augmente, au contraire, sa faveur. Mais après qu'il a fait épouser à son maître la fille du roi du Turkestan, on l'accuse d'être amoureux de la reine. Le roi indigné le tue, découvre bientôt son erreur, et en est inconsolable. (452e Nuit.)

Après que Bakhtyar a raconté ces histoires, le roi veut le faire périr, mais le chef des voleurs se présente, il montre au roi un bijou laissé sur son fils qui, *comme la croix de Zaïre, et tant d'autres moyens du même genre, employés au théâtre et dans les romans, le fait reconnaître. Les dix vézyrs sont punis. * Ce conte paraît avoir fourni le sujet d'un mélodrame, intitulé *le Père juge*, représenté en 1823.

Le teinturier Azem est enlevé par un Guèbre, qui le conduit au pied d'une montagne, sur laquelle il est enlevé par un rokh. Le Guèbre l'y laisse, après avoir reçu de lui un sac plein d'une poussière qui sert à faire de l'or. Azem tue un serpent, et se sert de sa peau pour descendre. Il arrive à un château où il trouve et épouse une fille du roi des Génies; elle s'envole dans son pays, en se revêtant d'une robe de gaze que son mari lui avait enlevée : il la suit et arrive aux îles de Waak-al-Waak. Sa femme est près d'être immolée comme ayant épousé un mortel. Mais il a trouvé un bonnet qui le rend invisible, un tambour qui, en un instant, lui crée une armée, * un ballon tout à fait semblable à nos aérostats qui le transporte où il veut. Il délivre sa femme et la ramène à Baghdad. (452e à 457e Nuit.)

Ce conte, ainsi que les suivans jusqu'au n° 106, sont tra-

XCVII. *Histoire d'un Sulthan de Yemen et de ses Trois Fils.* p. 301

Aladdin, persécuté par ses frères, fuit la cour de son père. Il délivre une princesse, qui *, comme Andromède, allait être dévorée par un dragon monstrueux; il sauve une autre de la fureur d'un éléphant; il pénètre, malgré des lions furieux, auprès d'une troisième, et lui enlève son oiseau chéri; il les quitte tour à tour en les invitant à le suivre à la cour de son père. Elles viennent, en effet, réclamer le fils du sulthan d'Yemen; ses deux frères se présentent, mais ne sont point reconnus, et Aladdin, qu'à son retour on avait traité en esclave, obtient le prix de sa bravoure. (483e à 486e Nuit.)

XCVIII. *Histoire d'Abou-Nyout et d'Abou-Nyoutin...* p. 320

Un homme vertueux fait tout le bien possible à un ingrat qui cherche sans cesse à lui nuire. Le premier s'élève à une haute fortune; le second est écrasé dans un puits, ou il était allé chercher des moyens de nuire à son bienfaiteur. (487e Nuit.)

XCIX. *Aventure d'un Courtisan*................. p. 332

Cette histoire d'un jeune arabe, qui perd sa maîtresse dévorée par un lion, au rendez-vous qu'elle lui avait donné, * rappelle tout à fait la fable touchante de Pyrame et de Thisbé. (488e Nuit.)

C. *Histoire du prince du Sind et de Fatime*....... p. 342

Le prince fait donner de la nourriture à des sauterelles, à des animaux, à des génies qu'il rencontre sur sa route. On ne veut lui donner Fatime qu'à condition qu'il séparera une immense quantité de graines mêlées ensemble, qu'il desséchera un étang, qu'il bâtira un palais. Les sauterelles, les animaux et les génies, l'aident à triompher dans ces diverses épreuves, * qui rappellent celles que Vénus fit subir à Psyché. (489e Nuit.)

CI. *Histoire des Amans de Syrie*............... p. 348

Une jeune fille, enlevée par son amant, est séparée de lui. Elle tombe dans les mains d'un capitaine de navire, d'un sulthan, d'un chef de voleurs; * c'est, à la vertu près de l'héroïne,

suivre, reçoit de son génie protecteur une armure enchantée, combat une foule de monstres, navigue sur une mer où un génie ennemi, contre lequel il se bat en se précipitant lui-même dans les flots, cherche vainement à l'arrêter, arrive aux Iles Bellour et épouse Dorrat-al-Gawas. (513e à 517e Nuit.)

La femme du fils d'Aly est consumée par une maladie mortelle, il faut, pour la guérir, lui rapporter l'herbe des oiseaux; son mari part; un dervyche laisse à ses parens un cotonnier qui doit se dessécher au moment où mourra leur fils; il va en Chine, est pris et condamné à mort; d'un joyau qu'il brise sort un génie qui le conduit dans le palais de Salomon; il en repart pour chercher l'herbe salutaire, rencontre une ogresse, perd son cheval dont il déplore la mort à la manière des arabes, est enfin partagé par un coup de sabre en quatre morceaux.

Le dervyche réunit ces morceaux et lui rend la vie; il trouve l'herbe des oiseaux, ne cède ni aux enchantemens qui s'opposent à son entreprise, ni aux tentations auxquelles on l'expose, revient inattendu au milieu de sa famille et guérit sa bien-aimée. (517e à 523e Nuit.)

Cette histoire est trop connue, graces à l'Opéra-comique qui en porte le nom, pour qu'il soit nécessaire d'en faire une longue analyse. Haroun Arréchyd, déguisé, rencontre une descendante de Nourchirwan ou Cosroës, roi de Perse, sur lequel une note du traducteur contient des détails pleins d'intérêt: il épouse cette princesse, mais il la soupçonne bientôt de s'être laissé voir par un de ses chambellans dont il fait mettre la maison au pillage. Peu de temps après il est introduit chez une vieille femme dont la fille lui plaît, y étale toutes ses richesses, est pris pour un chef de brigands, dissipe, à l'aide du nom merveilleux d'Albondoukani, les cadis et tous les agens de la police de Baghdad et épouse la jeune

C'était un dévot hypocrite qui niait un dépôt : le cadi lui ayant offert de se démettre en sa faveur de sa place, il ne veut pas compromettre sa réputation, et rend ce qu'il avait reçu ; mais le cadi conserve sa charge et lui fait donner cent coups de bâton. (537ᵉ à 538ᵉ Nuit.)

Le juif interrogé, répond que son sac contient cent pièces d'or, et comme on n'en trouve que quatre-vingt-dix, le cadi les adjuge au voleur. L'escamoteur veut surpasser son camarade, il s'introduit au palais du sulthan, endort un page, puis éveille le prince, et, déguisant sa voix, lui raconte

Son amant est introduit chez elle dans un coffre; le sulthan arrive et lui demande ce qui est dans ce coffre. Un jeune homme, lui dit-elle. Le sulthan veut qu'on lui donne la clef qu'elle lui remet en riant, et en lui disant qu'elle a voulu l'éprouver. Le sulthan ne veut plus ouvrir le coffre. * C'est à peu près le sujet de la Gageure imprévue.

L'escamoteur raconte ensuite sa propre aventure au sulthan qui lui adjuge le prix de l'adresse, et le nomme son lieutenant de police. (539ᵉ Nuit.)

Youssouf, fils d'un marchand du Caire, se ruine et quitte son pays et sa femme ; il voyage * comme Zadig avec un Indien dont il fait prospérer les affaires, et qui l'en récompense. Il épouse une riche veuve de Djeddah, mais il faut qu'il lui paye une dot, et il n'a pas un écu : il trouve une bourse et la rend à celui qui l'a perdue, sans exiger de récompense. Sa femme est charmée de son procédé et il fait de très-grands profits. Le chéryf en voulant lui en prendre une partie, lui fait découvrir un trésor ; mais il remet ce trésor à un vieillard qui en était le possesseur légitime. Celui-ci l'emmène dans son pays, lui fait épouser sa fille, et lui donne une immense fortune. Il revient au Caire et y retrouve sa première femme et ses enfans. Ce conte semble fait pour consacrer cette vérité que, dans le commerce, la probité est la véritable source de la richesse. (540ᵉ à 542ᵉ Nuit.)

Un roi de Perse gémissait de n'avoir pas d'enfans. Un génie lui annonce qu'il sera père, mais il exige qu'à dix-huit ans son fils lui soit livré. Il vient en effet le réclamer alors, et va le chercher à la Chine où on l'avait envoyé. Le génie enlève aussi une princesse dont il devient amoureux, mais qui, ayant appris que sa vie dépend d'un sabre qu'il tient soigneusement caché, parvient à se le faire donner par lui, le tue et délivre son amant. (543e à 545e Nuit.)

Giafar voulant interroger le khalyfe sur un livre magique qu'il lisait, celui-ci le bannit de sa présence jusqu'à ce qu'il ait pu connaître ce que ce livre contient. Giafar se rend à Damas, y rencontre Attaf, hôte généreux qui va jusqu'à répudier sa femme pour la lui donner. Le gouverneur, jaloux d'Attaf, le fait arrêter comme meurtrier. Un geolier favorise son évasion, il s'enfuit à Baghdad où il est encore saisi comme assassin. Giafar le rencontre au moment où on allait le punir de mort; il lui rend sa fortune, sa femme, fait donner une grande place au geolier qui l'a sauvé, et se réconcilie avec le khalyfe qui avait lu d'avance toutes ces aventures dans son livre mystérieux. (546e à 549e Nuit.)

Un astrologue annonce à Soleiman que son fils, échappé à la fureur d'un lion, deviendra le meurtrier de son père. Quelques précautions que l'on prenne, l'enfant est enlevé par un lion et sauvé par un chasseur. Diverses aventures le rendent l'écuyer de son père qu'il tue par une fatale méprise. * Cette histoire, comme celle d'Œdipe, semble faite pour prouver que nul ne peut échapper à sa destinée. (550e Nuit.)

Le khalyfe Almâmoun est conduit par son favori chez une jeune fille, dans la maison de laquelle ils sont transportés par des paniers suspendus; il l'épouse, et la description de

son mariage termine ce conte, que M. Langlès a traduit. (551e à 552e Nuit.)

CXXV *Histoire de Sélim sulthan d'Égypte*....... p. 273

Sélim avait appris le métier de tailleur: son frère aîné étant monté sur le trône, il fut forcé de fuir, et son métier lui servit à gagner sa vie. Il se vit appelé, comme * Gulistan, à faire le hullah, et, comme lui, il garda la femme qu'on n'avait voulu lui donner que pour un instant. Mais bientôt elle lui fut enlevée: il court après la perfide, et devient témoin de plusieurs aventures qui contribuent à le consoler. (553e Nuit.)

CXXVI. *Histoire de la Femme du Cordonnier*.... p. 280

La femme d'un cordonnier avait été attachée au pied de son lit par un mari jaloux; elle engage à la remplacer une de ses voisines, à laquelle, pendant la nuit, le mari coupe le nez. Le matin elle reprend ses liens, et le mari, tout surpris de voir entier le nez qu'il avait coupé, la croit innocente et sauvée par un miracle. (554e à 555e Nuit.)

CXXVII. *Histoire d'Adileh*.................... p. 285

Adileh meurt dans les bras d'un mari qu'elle adorait: il passe les nuits près de son tombeau, et un génie la ressuscite. Pendant qu'il va lui chercher des habits, le fils du roi passe et l'enlève. Son mari va la réclamer, elle le dénonce comme un brigand. Le génie le sauve et fait mourir la perfide. * Ce conte a quelques rapports avec celui de la Matrone d'Éphèse et de la Femme de Zadig. (555e à 556e Nuit.)

CXXVIII. *Histoire du Kalender balafré*.......... p. 292

Le hasard conduit un courtisan chez une bonne vieille dont il épouse la fille. Celle-ci veut venir demeurer à la ville et devient amoureuse d'un jeune homme que son mari fait périr; elle veut se venger, et blesse son mari au visage: il la tue et se fait kalender. (557e à 558e Nuit.)

CXXIX. *Suite de l'Histoire de Sélim*............ p. 302

Sélim se remet en route pour le Caire où son frère étant mort il est reconnu comme sulthan: il veut faire ministre le tailleur qui lui avait appris son métier. Celui-ci refuse et réalise

FIN DE LA TABLE DES CONTES.

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME

DES MILLE ET UNE NUITS.

FIN DE LA TABLE.

